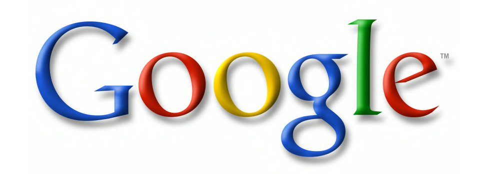


300

REPERTOIRE

DU

THEATRE FRANCAIS.

TOME XXIX.

A PARIS,

CHEZ
LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE LA HARPE.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1822.

Printed in France.

NOTICE

SUR LA HARPE.

Jean-François La Harpe naquit à Paris le 20 novembre 1739. Reçu fort jeune, à titre de boursier, au collège d'Harcourt, par Asselin qui en étoit principal, il s'y concilia l'amitié de ses maîtres par son application et ses succès. Bientôt il se sentit en état d'entrer dans la carrière dramatique, et de concourir pour les prix que l'académie décernoit tous les ans. Ses premiers pas furent marqués par des triomphes. A l'âge de 24 ans, le 7 novembre 1763, il fit représenter *le Comte de Warwick*, tragédie, qui eut quinze représentations et une grande réussite. Trois ans après il remporta le prix de poésie : sa pièce étoit une épître intitulée *le Poëte*. Nul auteur n'a obtenu autant de prix académiques. Le 25 août 1775, il remporta celui de prose et celui de poésie. Le secrétaire de l'académie, en annonçant ce double triomphe de La Harpe, observa que c'étoit pour la quatrième fois qu'il

étoit couronné dans chacun des deux genres, et pour la seconde qu'il étoit couronné dans les deux genres dans la même séance, chose encore sans exemple.

Timoléon, tragédie, jouée le 1er août 1764, n'eut pas le même succès que Warwick. L'auteur la retira après la quatrième représentation. Il ne fut pas plus heureux les deux années suivantes. *Pharamond*, tragédie donnée le 14 août 1765, et *Gustave Vasa*, tragédie jouée le 3 mai 1766, n'eurent, la première, que deux représentations, et la seconde, qu'une seule. Cette triple chute l'éloigna pendant quelque temps du théâtre. Il y reparut en 1778 par sa tragédie des *Barmécides*, qui, représentée le 11 juillet, fut jouée onze fois. Le 1er février 1779, il donna *les Muses rivales*, espèce d'apothéose de Voltaire. Cette petite pièce eut beaucoup de succès. *Jeanne de Naples*, tragédie jouée pour la première fois le 12 décembre 1781, fut favorablement accueillie.

L'année suivante, à l'occasion de l'ouverture récente de la nouvelle salle, La Harpe fit jouer une petite comédie épisodique en un acte, en

vers, intitulée : *Molière à la nouvelle salle*, ou *les Audiences de Thalie*. Cette pièce, représentée pour la première fois le 12 avril 1782, fut fort applaudie.

Philoctète, tragédie en trois actes, traduite du grec de Sophocle, parut pour la première fois le 16 juin 1783, et réunit tous les suffrages. Les *Brames*, tragédie représentée dans la même année, n'eurent point de succès. L'année suivante, le 2 mars, La Harpe donna *Coriolan*, tragédie qui fut jouée douze fois.

Virginie, tragédie, fut donnée avec succès au mois de juillet 1786 ; mais l'auteur garda l'anonyme et ne se fit connoître qu'à la reprise du 9 mai 1793. Cette pièce est la dernière de La Harpe qui ait été représentée à Paris. *Menzicoff*, jouée à la cour, ne l'a pas été dans la capitale. On a encore de La Harpe deux drames : *Mélanie* et *Barnevelt*. Le premier, composé depuis longtemps, n'a été joué qu'en 1793 ; le second n'a point été représenté.

La Harpe, n'eût-il mis au jour que son *Cours de littérature*, auroit laissé, non seulement les preuves de la plus grande érudition et du goût

le plus exquis, mais encore l'ouvrage le plus utile et le plus agréable à ceux qui cultivent les belles-lettres.

Il avoit été reçu membre de l'académie dès l'année 1776, à la place de Colardeau. Pendant sa proscription, il a fait la traduction du *Psautier*, et commencé plusieurs autres ouvrages, du nombre desquels est la traduction en vers de *la Jérusalem délivrée*. Une maladie longue termina sa laborieuse carrière le 11 février 1803, dans sa soixante-quatrième année.

LE
COMTE DE WARWICK,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois le 7 novembre 1763.

PERSONNAGES.

ÉDOUARD D'YORCK, roi d'Angleterre.
MARGUERITE D'ANJOU, femme de Henri IV, détrôné.
LE COMTE DE WARWICK.
ÉLISABETH.
SUFFOLCK, confident du roi.
SUMMER, ami de Warwick.
NEVIL, suivante de la reine.
UN OFFICIER.
GARDES, SOLDATS.

La scène est à Londres.

LE
COMTE DE WARWICK,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARGUERITE, NEVIL.

NEVIL.

Quoi! lorsque les destins ont comblé vos revers,
Quand votre époux gémit dans l'opprobre des fers,
Lorsque Édouard enfin, heureux par vos désastres,
S'assied insolemment au trône des Lancastres,
Marguerite, tranquille en son adversité,
Conserve sur son front tant de sérénité!
Quel espoir adoucit votre misère affreuse?

MARGUERITE.

Celui qui soutient seul une ame généreuse;
Qui seul peut l'affermir contre les coups du sort,
Et lui fait rejeter le secours de la mort;
Aliment nécessaire à qui sentit l'offense,
Seul bien des malheureux, l'espoir de la vengeance.

NEVIL.

Eh! comment cet espoir vous seroit-il permis?
Le sceptre est dans les mains de vos fiers ennemis.
Ils ne sont plus ces temps où votre ame intrépide,
Soutenant les langueurs d'un monarque timide,
De l'Anglais inquiet abaissoit la fierté,
Le soumettoit au frein de votre autorité;
Quand vous-même, guidant des guerriers indociles,
Terrassiez les auteurs des discordes civiles,
Quand de l'heureux Yorck, qui nous opprime tous,
Le père audacieux succomboit sous vos coups.
Hélas! tout est changé : malgré votre courage,
De ses premiers bienfaits le sort détruit l'ouvrage.
Yorck est triomphant, Lancastre est abattu :
En vain pour votre époux vous avez combattu;
En vain il a repris, encor plein d'épouvante,
Le sceptre qui tomboit de sa main défaillante,
L'ascendant de Warwick a fait tous vos malheurs.
Votre fils, cet objet de vos soins, de vos pleurs,
Traîne, loin des regards d'une mère avilie,
Sous les yeux des tyrans, son enfance asservie.
Vous-même, prisonnière en ces murs odieux...

MARGUERITE.

Un plus doux avenir enfin s'ouvre à mes yeux.
Mes destins vont changer..., mon cœur du moins s'en flatt
Il faut que devant toi mon allégresse éclate.
Apprends ce qu'Édouard cache encore à sa cour,
Et ce que verra Londre avant la fin du jour.
Tu sais qu'Élisabeth à Warwick fut promise;
Que, prêt à s'éloigner des bords de la Tamise,

Il attendoit sa main...

NEVIL.

Eh bien?

MARGUERITE.

Des nœuds secrets
Ce soir au jeune Yorck l'enchaînent pour jamais,
Et le peuple, étonné de sa grandeur soudaine,
Apprendra cet hymen en connoissant sa reine.

NEVIL.

O ciel! que dites-vous? Eh quoi! lorsque aujourd'hui
Il brigue des Français l'alliance et l'appui,
Lorsque, pour en donner une éclatante marque,
Il offre d'épouser la sœur de leur monarque,
Que Warwick, en un mot, chargé de ce traité,
Aux rives de la Seine est encore arrêté,
L'imprudent Édouard, par un double parjure,
Prépare à tous les deux cette sanglante injure?

MARGUERITE.

Oui, ce prince entraîné par cet amour fatal
Est de son bienfaiteur devenu le rival.
En vain Élisabeth, que cet hymen accable,
Voudroit en rejeter la chaîne insupportable;
Un père ambitieux, insensible à ses pleurs,
Va la sacrifier à l'attrait des grandeurs;
Et sa fille aujourd'hui, victime couronnée,
Attend en frémissant ce funeste hyménée.
Voilà ce que j'ai su : des amis vigilants
Ont surpris ces secrets cachés aux courtisans.
Penses-tu que Warwick, tout plein de sa tendresse,
Se laisse impunément enlever sa maîtresse?

Se verra-t-il en butte au mépris des deux cours,
Sans venger à-la-fois sa gloire et ses amours?
Connois-tu de Warwick l'impétueuse audace?
Ce guerrier si terrible, auteur de ma disgrace,
Ce héros si vanté, dont les vaillantes mains
Ont fait en ces climats le sort des souverains,
Est orgueilleux, jaloux, fier autant qu'invincible;
Son cœur est généreux, mais il est inflexible.
Il dédaigne le trône, il se croit au-dessus
De ces rois par son bras protégés ou vaincus.
Tu le verras bientôt, aigri d'un tel outrage,
S'élever avec moi contre son propre ouvrage,
Arracher mon époux à la captivité;
Et, signalant pour moi son courage irrité,
M'aider à ranimer, après tant de désastres,
Les restes expirants du parti des Lancastres,
Écraser Édouard après l'avoir servi,
Et me rendre à-la-fois tout ce qu'il m'a ravi.
Ou bien, si de Warwick la valeur fortunée
Ne pouvoit rien ici contre ma destinée,
Je goûterai du moins ce plaisir consolant
De voir mes ennemis, l'un l'autre s'accablant,
Victimes d'une guerre à tous les deux funeste,
Répandre sous mes yeux un sang que je déteste;
Et, des maux qu'ils m'ont faits se disputant les fruits,
Peut-être tous les deux l'un par l'autre détruits.

NEVIL.

Vous allez, dans l'ardeur qui toujours vous dévore,
En de nouveaux périls vous engager encore;
Vous allez tout braver, pour servir un époux

Indigne également et du trône et de vous.

MARGUERITE.

Hélas! de son malheur ne lui fais point un crime.
Je sais qu'il s'endormit sur le bord de l'abyme:
Le sceptre qu'il portoit a fatigué son bras;
Il me laisse à venger des maux qu'il ne sent pas.
Se livrant à son sort en esclave timide,
Incessamment plongé dans un calme stupide,
Il paroît ne sentir, dans sa triste langueur,
Ni le poids de ses fers, ni l'orgueil du vainqueur.
Eh bien! c'est donc à moi de laver son injure,
De soutenir ce rang que sa foiblesse abjure.
Eh! que dis-je! mon fils, l'idole de mon cœur,
M'offre de mes travaux un prix assez flatteur.
Si ma main le replace au trône de son père,
Un jour il connoîtra ce qu'il doit à sa mère.
De combien de périls j'ai su le garantir!
Ce jour, ce jour, hélas! me fait encor frémir,
Où, d'un cruel vainqueur évitant la poursuite,
Seule, et dans les forêts précipitant ma fuite,
Égarée, éperdue, et mon fils dans mes bras,
De moments en moments j'attendois le trépas.
Un brigand se présente, et son avide joie
Brille dans ses regards à l'aspect de sa proie:
Il est prêt à frapper. Je restai sans frayeur:
Un espoir imprévu vint ranimer mon cœur;
Sans guide, sans secours dans ce lieu solitaire,
Je crus, j'osai dans lui voir un dieu tutélaire.
Tiens, approche, lui dis-je en lui montrant mon fils,
Qu'à peine soutenoient mes bras appesantis,

Ose sauver ton prince, ose sauver sa mère...
J'étonnai, j'attendris ce mortel sanguinaire;
Mon intrépidité le rendit généreux.
Le ciel veilloit alors sur mon fils malheureux,
Ou bien le front des rois que le destin accable,
Sous les traits du malheur semble plus respectable.
Suivez-moi, me dit-il; et, le fer à la main,
Portant mon fils de l'autre, il me fraie un chemin;
Et ce mortel abject, tout fier de son ouvrage,
Sembloit en me sauvant égaler mon courage.

NEVIL.

Ces périls retracés dans votre souvenir
Présagent à ce fils un brillant avenir.
D'orages, de revers une enfance assiégée,
Par le ciel poursuivie et par lui protégée,
A des traits si frappants fait connoître un mortel,
Objet des soins marqués d'un pouvoir éternel,
Et qui, sûr de sa route et bravant les obstacles,
Doit du ciel qui le guide attendre des miracles.
C'en étoit un sans doute alors qu'au fond des bois
Un brigand conserva l'héritier de nos rois:
Il va vous en coûter peut-être davantage
Pour ravir son enfance aux fers de l'esclavage.
Édouard craint un nom chéri dans ces climats:
Les cœurs ambitieux ne s'attendrissent pas.

MARGUERITE.

Le traité qu'aujourd'hui l'on fait avec la France
Doit de ma liberté me donner l'espérance.
Je vais voir Édouard, je sais qu'il a promis
De fixer ma rançon et celle de mon fils.

Son cœur ne connoît point la fraude et l'artifice;
Il est mon ennemi, mais je lui rends justice:
Yorck a des vertus, je dois en convenir;
Il m'a ravi le trône, et je dois l'en punir.
Édouard à mes yeux est toujours un rebelle.
Je ne discute point cette longue querelle,
Ces droits tant contestés et jamais éclaircis:
Je défendrai les miens, mon époux et mon fils.
Ce sont là mes devoirs, mes vœux, mon espérance.
J'irai chercher Warwick aux rives de la France;
Il servira ma haine, et peut-être Louis
Va s'armer avec nous contre nos ennemis.
Peut-être son courroux... Mais Édouard s'avance.
Laisse-nous.

SCÈNE II.

MARGUERITE, ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Vous avez souhaité ma présence.
Quelque ressentiment qui nous puisse animer,
Mon cœur est équitable et sait vous estimer.
Si mon rang à vos vœux me permet de me rendre,
L'illustre Marguerite a droit de tout prétendre.

MARGUERITE.

En l'état où je suis paroissant devant toi,
J'envisage les maux accumulés sur moi.
Je t'ai vu mon sujet; j'ai marché souveraine
Dans ce même palais où ton pouvoir m'enchaîne.

Le destin l'a voulu, jouis de sa faveur:
Mais si ton ame encore est sensible à l'honneur,
J'en réclame les lois sans demander de grace:
Je sais sans m'avilir céder à ma disgrace.
J'ose attendre de toi mon fils, ma liberté.
Que l'un et l'autre ici soient garants du traité
Qu'à la cour de Louis Warwick a dû conclure;
Tu dois les accorder ou t'avouer parjure.
Détermine le prix que je t'en dois donner.
Mon aspect dès long-temps a dû t'importuner;
Il trouble les douceurs d'un régne illégitime:
Il est dur de rougir devant ceux qu'on opprime.

ÉDOUARD.

Non, je ne rougis point d'avoir repris un rang
Que trop long-temps Lancastre usurpa sur mon sang.
Je ne veux point ici vous expliquer mes titres;
La haine et l'intérêt sont d'injustes arbitres.
Eh ! de quel droit enfin, vous, d'un sang étranger,
Quand Londres me couronne, osez-vous me juger?
De Naples et d'Anjou l'incertaine héritière
Devroit s'occuper moins du trône d'Angleterre.
Par le peuple et les grands Lancastre est condamné.
Vous n'êtes plus ici que fille de René,
Qu'une étrangère illustre, et non pas une reine:
D'un titre qui n'est plus cessez d'être si vaine.
Entre Louis et moi je ménage un traité
Qui fixera l'instant de votre liberté.
Je le souhaite au moins; mais je ne puis répondre
Des obstacles nouveaux qui peuvent nous confondre.
Les intérêts des rois coûtent à démêler,

Et mon devoir n'est point de vous les révéler.
Attendez jusque-là ma volonté suprême.

MARGUERITE.

J'attends tout désormais du ciel et de moi-même.
Je ne m'abaisse point jusqu'à prouver mes droits,
Et je sais que le fer est la raison des rois.
Tu crains que dans l'Europe on n'entende mes plaintes;
Mais je te puis ici porter d'autres atteintes:
Songe que dans ces murs un peuple factieux,
Toujours prêt à pousser un cri séditieux,
Cruel dans ses retours, extrême en ses offenses,
Peut encore à mon cœur préparer des vengeances,
Et m'offrir un plus sûr et plus facile appui
Que ces rois toujours lents à s'armer pour autrui.
Il faut, ou m'immoler, ou me craindre sans cesse.
Peut-être rougis-tu d'accabler la foiblesse
D'un sexe qui souvent est dédaigné du tien;
Va, crois que Marguerite est au-dessus du sien.

ÉDOUARD.

Je vois à quel excès la fureur vous égare;
Mais ce n'est point à vous de me croire barbare.
Contre vous autrefois me guidant aux combats,
Mon père malheureux a trouvé le trépas;
Par des tributs sanglants j'ai pu le satisfaire:
Je n'imputai sa mort qu'aux hasards de la guerre.
Je sais vous pardonner ces impuissants éclats
Qui consolent le foible et ne le vengent pas.
J'honore vos vertus, je l'avouerai sans feindre;
Je puis vous admirer, mais je ne puis vous craindre.
Calmez votre douleur auprès de votre fils:

Allez; son entretien va vous être permis.
Peut-être, en le voyant, votre reconnoissance
Avouera que mon cœur a connu la clémence.

MARGUERITE.

Son état et le mien, ses pleurs et mes regrets,
M'apprendront quel retour je dois à tes bienfaits.
Adieu.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Je plains les maux de cette ame irritée.
Ah! prends pitié d'une ame encor plus tourmentée.
Cher ami, tout mon cœur est ouvert à tes yeux:
Tu l'as connu long-temps et noble et vertueux;
Peut-être il l'est encore, et fait pour toujours l'être...
De moi-même à ce point l'amour est-il le maître?
Cet amour jusqu'ici vainement combattu,
Dont rougit ma raison, dont frémit ma vertu,
Qui va marquer un terme à ma gloire flétrie,
Et qui pourtant, hélas! m'est plus cher que ma vie.
Tu dois t'en souvenir; tu sais que dès le jour
Où ces attraits nouveaux brillèrent dans ma cour,
J'éprouvai, je sentis ce charme inexprimable,
Ces mouvements soudains d'un penchant indomptable,
Ces premiers feux d'un cœur qui n'avoit point aimé.
Surpris de mon état, de moi-même alarmé,
Je vis tous les dangers de ma folle tendresse.

Hélas! sans la dompter on connoît sa foiblesse.
Tu vois ce que j'ai fait : j'ai craint que dans ces lieux
Le retour de Warwick ne traversât mes vœux.
J'ai frémi de me voir confus à ses approches,
Exposé sans défense à ses justes reproches.
Je hâte cet hymen : j'ai voulu prévenir
Ce moment pour mon cœur si rude à soutenir;
Et ce cœur qui long-temps trembla près de l'abyme,
Pour finir ses combats, précipite son crime.

SUFFOLCK.

Sans doute qu'aujourd'hui prêt à former ces nœuds
Vous en avez prévu les effets hasardeux.
L'amour excuse tout alors qu'il est extrême;
Votre ame en s'y livrant se condamne elle-même :
Mais l'objet qui pour lui vous fait tout oublier,
En partageant vos feux doit les justifier.

ÉDOUARD.

L'aimable Élisabeth, au printemps de son âge,
Peut-être de l'amour ignorant le langage,
M'a fait voir jusqu'ici, dans sa timidité,
Ce trouble intéressant qui sied à la beauté.
Moi-même, je l'avoue, interdit devant elle,
Rougissant malgré moi de mon erreur nouvelle,
Commençant des discours que je n'achevois pas,
Je n'ai presque parlé que par mon embarras.
Mais j'ai peine à penser qu'une plus chère flamme
Ait surpris sa jeunesse, et me ferme son ame;
Elle a peu vu l'époux qui lui fut destiné.
On écoute sans peine un amant couronné,
Offrant avec sa main le sceptre d'Angleterre.

Enfin je l'aime assez pour apprendre à lui plaire.
C'est Warwick qui produit mes troubles inquiets;
Je songe à son courroux, et plus à ses bienfaits.
Je détruis dans ses mains les fruits de sa prudence,
Je l'expose lui-même aux mépris de la France.
Eh! qui sait, dans l'ardeur de ses ressentiments,
Jusqu'où peuvent aller ses fiers emportements?

SUFFOLCK.

Peut-être vos débats vont rallumer la guerre...

ÉDOUARD.

C'est un astre sanglant qui luit sur l'Angleterre.
De Lancastre et d'Yorck les partis opposés
Ont fait couler le sang des peuples écrasés.
L'Anglois environné du meurtre et des ravages,
A compté jusqu'ici ses jours par des orages.
A peine il semble enfin goûter quelque repos;
Faut-il que je l'expose à des malheurs nouveaux?
C'est en toi, cher Suffolck, que mon espoir réside:
Qu'aux remparts de Paris mon intérêt te guide;
Vole et préviens Warwick; ne lui déguise rien:
Va, mon cœur n'est pas fait pour abuser le sien;
Peins-lui tout mon amour, et toute mon ivresse;
Et si son amitié pardonne ma foiblesse,
Qu'il élève ses vœux à l'hymen de ma sœur,
Que ce nœud de plus près l'attache à ma grandeur.
Toujours l'ambition fut sa première idole;
L'amour n'est à ses yeux qu'un prestige frivole.
Élisabeth sur lui n'a point cet ascendant
Qui semble humilier un cœur indépendant,
Qui subjugue le mien trop flexible et trop tendre;

A des nœuds plus brillants son orgueil va prétendre;
Oui, j'ose l'espérer.

SUFFOLCK.

Mais Louis, irrité
De voir rompre l'hymen entre vous arrêté,
Peut demander bientôt raison de cette injure.

ÉDOUARD.

Sans cet hymen forcé la paix peut se conclure.
Trop occupé lui-même en ses propres états,
Il n'ira point donner le signal des combats;
Fameux par l'artifice et non par la victoire,
Jaloux de la puissance et non pas de la gloire,
Ce prince malheureux dans le sein de la paix
Est accablé du soin d'opprimer ses sujets;
Et pour assurer mieux la paix où je l'invite,
Je prétends, sans rançon, lui rendre Marguerite.
De Lancastre en mes mains je retiendrai le fils,
Rejeton dangereux, cher à mes ennemis.
Toi, ne perds point de temps.

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Seigneur, Warwick arrive.
Le peuple impatient s'empresse sur la rive;
On veut voir ce héros trop long-temps attendu,
Que l'Europe contemple, et qui nous est rendu.

ÉDOUARD.

(*L'officier sort.*)

Il suffit. Laissez-nous. O ciel! quel coup de foudre!
Que pourrois-je lui dire, et que dois-je résoudre?
Warwick est dans ces lieux! ô soins trop superflus!
D'une vaine prudence ô projets confondus!
Allons : à ses regards avant que de paroître,
Ami, viens éclairer, viens affermir ton maître.
Il est sensible, il aime, il se juge... Ah! ce cœur,
Qui de ses passions voudroit être vainqueur,
Qui respecte Warwick, qui le craint et qui l'aime,
N'oubliera pas, crois-moi, ce qu'il doit à soi-même,
Et que, parmi les maux qui causent mon effroi,
Le malheur d'être injuste est le plus grand pour moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Je ne m'en défends pas; ces transports, cet hommage,
Tout ce peuple à l'envi volant sur le rivage,
Prêtent un nouveau charme à mes félicités:
Ces tributs sont bien doux quand ils sont mérités.
J'ai placé sur le trône un roi digne de l'être.
Londres ne verra plus son méprisable maître,
Henri, dans la langueur tombé presque en naissant,
Et d'une épouse altière esclave obéissant.
Entre deux nations rivales et hautaines
Ma prudence du moins a suspendu les haines :
Louis à notre roi vient d'accorder sa sœur.
Du trône d'Angleterre à peine possesseur,
Édouard, par mes soins, ne craint plus que la France
S'efforce de troubler sa nouvelle puissance.
Voilà ce que j'ai fait, Summer; et je me vois
L'arbitre, la terreur et le soutien des rois.

SUMMER.

Tous ces titres brillants vont s'embellir encore
Des faveurs dont l'amour vous comble et vous honore:

L'hymen d'Élisabeth promise à votre ardeur...

WARWICK.

L'amour qu'elle m'inspire est digne d'un grand cœur.
Sur le point de former cette union si belle,
L'intérêt de mon roi soudain m'éloigna d'elle:
Je reviens à ses pieds plus grand, plus glorieux.
Quelqu'un vient: c'est le roi qui marche vers ces lieux.
Cours chez Élisabeth; mon ame impatiente
Veut hâter le moment de revoir mon amante.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, WARWICK, GARDES.

WARWICK.

Vos desseins sont remplis, vos vœux sont satisfaits;
Sire, j'apporte ici l'alliance et la paix.
L'hymen y joint ses nœuds : une illustre princesse,
Digne par les vertus dont brille sa jeunesse
De fonder l'union de deux rois tels que vous,
Va traverser les mers pour chercher son époux.
Louis me l'a promis; et votre ami fidèle,
Warwick, est trop heureux de vous prouver son zèle
Par des soins vigilants, autant que par son bras,
Et dans la cour des rois, comme dans les combats.

ÉDOUARD.

Je sais ce que mon cœur doit de reconnoissance
A ce zèle constant qui fonde ma puissance :
Mais, pour ne rien cacher de l'état où je suis,
Le sort ne permet pas que j'en goûte les fruits.

Je serai, sans former cette chaîne étrangère,
Allié de Louis, mais non pas son beau-frère.

WARWICK.

Comment!... Daignez au moins m'expliquer ce discours.
De vos premiers desseins qui peut troubler le cours?
Quoi! les oubliez-vous? et la France offensée
Verra-t-elle....

ÉDOUARD.

En un mot, j'ai changé de pensée;
Je ne puis à ce point forcer mes sentiments.

WARWICK.

Mais songez que Louis a reçu vos serments,
Que j'ai reçu les siens, et que Warwick peut-être
N'est pas un vain garant de la foi de son maître.

ÉDOUARD.

Si je romps cet hymen entre nous préparé,
J'en dois compte à Louis, et je le lui rendrai:
Mais de ces tristes nœuds mon ame détournée
Établit ses projets sur un autre hyménée.
Il n'y faut plus songer.

WARWICK.

Eh! quels nœuds aujourd'hui
Peuvent vous assurer un plus solide appui?
Quel traité plus utile?

ÉDOUARD.

Eh quoi! la politique
M'imposera toujours un fardeau tyrannique!
Et des lois qu'elle dicte esclave ambitieux,
Je serai toujours grand, sans jamais être heureux!
Je déteste ces lois, et mon cœur les abjure.

WARWICK.

Qu'entends-je! Est-ce l'amour qui vous rendroit parjure?
Quoi! de vos ennemis à peine encor vainqueur,
Le trône a-t-il déja corrompu votre cœur?
Édouard, écoutant de frivoles tendresses,
S'est-il déja permis de sentir des foiblesses?
Et parmi les périls renaissants chaque jour,
Avez-vous donc appris à céder à l'amour?
Ce n'est point à ces traits qu'on doit vous reconnoître.
Un moment à ce point n'a pu changer mon maître;
Non, je ne le crois pas; et sans doute son cœur,
A la voix d'un ami, va sentir son erreur.

ÉDOUARD.

(*à part.*) (*haut.*)
Ah! je suis déchiré. Non, Warwick, cette flamme,
J'ose au moins m'en flatter, n'a point flétri mon ame;
Et vous devez penser que ce cœur malheureux,
Ce cœur foible une fois, est encor généreux.
Non, monté sur un trône entouré de ruines,
Et des feux mal éteints des guerres intestines,
Je ne me livre point à ces égarements,
Des princes amollis lâches amusements.
D'un sentiment profond j'éprouve la puissance...
Votre seule amitié me rend quelque espérance...
Warwick... Ah! si pour moi... Vous saurez mes desseins,
Et vous-même aujourd'hui réglerez mes destins.

SCÈNE III.

WARWICK.

O ciel! à ce retour aurois-je dû m'attendre?
Quel est ce changement que je ne puis comprendre?
Quel objet tout-à-coup a donc surpris sa foi?
Me trompé-je? la reine avance ici vers moi!
Quoi! de son ennemi cherche-t-elle la vue?

SCÈNE IV.

MARGUERITE, WARWICK.

MARGUERITE.

Mon approche en ces lieux est sans doute imprévue.
Vous êtes étonné qu'au sein de mon malheur
Je puisse sans frémir en aborder l'auteur:
Mais un motif pressant auprès de vous m'améne.
Je vous vois revenu des rives de la Seine;
Et sans doute vos soins achèvent le traité.
M'apprendrez-vous au moins quel espoir m'est resté?
Si l'on finit mes maux, si Louis s'intéresse
A la captivité d'une triste princesse?
Aux intérêts nouveaux, à vous seuls confiés,
Mon fils et mon époux sont-ils sacrifiés?

WARWICK.

Vous saurez votre sort, il dépend de mon maître.
Mais ce traité, madame, est incertain peut-être:

Un jour, vous le savez, apporte quelquefois
D'étranges changements dans les projets des rois.

MARGUERITE.

Édouard pourroit-il rejeter l'alliance
Que lui-même par vous proposoit à la France?
On dit que dans son cœur l'amour le plus ardent
Prend depuis quelques jours un suprême ascendant.
Pourriez-vous l'ignorer?

WARWICK, *à part.*

Que faut-il que je pense?
A-t-il fait de ses feux éclater l'imprudence?

MARGUERITE.

On dit plus, et peut-être allez-vous en douter;
On dit que cet objet, qu'il eût dû respecter,
Devoit s'unir bientôt, par un nœud plus prospère,
Au plus grand des guerriers qu'ait produits l'Angleterre,
A qui même Édouard doit toute sa grandeur;
Qu'Édouard lâchement trahit son bienfaiteur;
Que, pour prix de son zèle et d'une foi constante,
Il lui ravit enfin sa femme et son amante.
Ce sont là ses projets, ses vœux et son espoir;
Et c'est Élisabeth qu'il épouse ce soir.

WARWICK.

Élisabeth! ô ciel!... Non, je ne puis le croire.
Le roi conserve encor quelque soin de sa gloire:
On n'est pas à ce point lâche, perfide, ingrat;
Il ne veut point se perdre et lui-même et l'état.
Il sait ce que je puis; il connoît mon courage:
Édouard jusque-là n'a point poussé l'outrage;
Il ne l'a pas osé.

MARGUERITE.

Bientôt vous connoîtrez
Si j'en crois sur ce point des bruits mal assurés;
Bientôt...

WARWICK.

Je puis du moins soupçonner votre haine.
Vous voulez que vers vous la fureur me ramène;
Vous venez dans mon cœur enfoncer le poignard...
Mais la confusion, le trouble d'Édouard...
De tant d'ingratitude, ô ciel! est-on capable?

MARGUERITE.

Pourquoi trouveriez-vous ce récit incroyable?
Lorsque l'on a trahi son prince et son devoir,
Voilà, voilà le prix qu'on en doit recevoir.
Si Warwick eût suivi de plus justes maximes,
S'il eût cherché pour moi des exploits légitimes,
Il me connoît assez pour croire que mon cœur
D'un plus digne retour eût payé sa valeur.
Adieu. Dans peu d'instants vous pourrez reconnoître
Ce qu'a produit pour vous le choix d'un nouveau maître.
Vous apprendrez bientôt qui vous deviez servir;
Vous apprendrez du moins qui vous devez haïr.
Je rends grace aux destins : oui, leur faveur commence
A me faire aujourd'hui goûter quelque vengeance,
Et j'ai vu l'ennemi qui combattit son roi
Puni par un ingrat qu'il servit contre moi.

SCÈNE V.

WARWICK.

Je rejette un soupçon peut-être légitime...
Ah! mon cœur n'est pas fait pour concevoir un crime...
Je n'ai pas dû penser, quand j'allois le servir,
Que mon roi, mon ami, fût prêt à me trahir.

SCÈNE VI.

WARWICK, SUMMER.

SUMMER.

Oserai-je annoncer ce que je viens d'apprendre?
Élisabeth...

WARWICK.

Arrête. Ah! je crains de l'entendre.
Tu viens pour confirmer ces horribles récits...
Eh bien? Élisabeth... Achéve. Je frémis.

SUMMER.

Élisabeth, seigneur, va vous être ravie.
C'est d'elle que j'ai su toute la perfidie,
Les indignes complots préparés contre vous.
Édouard veut ce soir devenir son époux;
Et son père, ébloui de ce rang si funeste,
Abandonne sa fille aux nœuds qu'elle déteste.
Elle cherche l'instant de vous entretenir.

WARWICK.

De cet excès d'horreur je ne puis revenir.

Allons, je ne prends plus que ma rage pour guide;
Et je veux qu'Édouard... Je l'aimois le perfide!
Je sens pour le haïr qu'il en coûte à mon cœur...
Peut-on pousser plus loin la fourbe et la noirceur?

SUMMER.

Il ne peut sans vous perdre obtenir ce qu'il aime:
Il doit vous redouter; redoutez-le lui-même.
Si de vos intérêts vous écoutez la loi...

WARWICK.

Que d'affronts réunis! Étoient-ils faits pour moi?
Ah! qu'un vil courtisan, qu'un père impitoyable,
Envers sa fille et moi se soit rendu coupable,
Qu'il ait conçu l'espoir, en me manquant de foi,
De briller près du trône à côté de son roi;
J'excuse avec mépris sa basse complaisance;
Je le dédaigne trop pour en tirer vengeance:
Mais que, plus criminel et plus lâche en effet,
Édouard sans rougir... Il le veut... C'en est fait.
O toi, par ton amour à mon sort enchaînée,
O chère Élisabeth à mes vœux destinée,
Cieux, témoins des transports de Warwick outragé,
Je jure ici par vous que je serai vengé;
Entendez le serment que ma bouche prononce,
Signal affreux des maux que ma fureur annonce.

SCÈNE VII.

WARWICK, ÉLISABETH.

WARWICK.

Ah! madame, venez enflammer mon courroux:
Mon amour, ma vengeance, avoient besoin de vous.
Tous deux en vous voyant s'irritent dans mon ame.
J'ai su de mon rival l'audacieuse flamme,
J'ai su tous ses projets; et je connois trop bien
Les vertus de ce cœur qui triompha du mien,
Pour croire qu'il ait pu, s'avilissant lui-même,
Sacrifier Warwick à la grandeur suprême.
Un lâche à son amour alloit vous immoler;
Mais je suis près de vous; c'est à lui de trembler.
Le ciel m'a ramené pour prévenir le crime;
Ne craignez plus qu'ici son pouvoir vous opprime.
C'est moi qui vous défends, moi qui veille sur vous,
Moi qui suis votre appui, votre amant, votre époux,
Votre vengeur encore; et vous allez connoître
Si Warwick aisément est le jouet d'un traître,
S'il est ou dangereux ou sensible à demi,
S'il confond un ingrat comme il sert un ami.

ÉLISABETH.

De mon père, il est vrai, l'injuste tyrannie
A ces tristes liens a condamné ma vie;
Et mon cœur, loin de vous, vous adressoit, hélas!
Des regrets impuissants que vous n'entendiez pas.
Je demandois Warwick : dans mon impatience

Ma voix vous appeloit des rives de la France,
Et votre Élisabeth, dans l'horreur de son sort,
Au défaut de Warwick eût imploré la mort.
Enfin je vous revois, vous essuyez mes larmes.
Je ne puis cependant vous cacher mes alarmes:
Je crains que le transport de ce cœur indompté
Avec trop d'imprudence ici n'ait éclaté.
On ne peut d'Édouard ignorer les tendresses:
Les maîtres des humains cachent-ils leurs foiblesses?
Toujours des yeux perçants sont ouverts à la cour.
Croyez qu'instruits déja de ce fatal amour,
Vos détracteurs secrets, vous en avez sans doute,
Veulent sur vos débris se frayer une route;
Et pour perdre un héros toujours craint ou haï,
Il suffit d'un roi foible et d'un lâche ennemi.

WARWICK.

Moi, garder le silence! Et pourquoi me contraindre?
Quand je suis offensé, c'est moi que l'on doit craindre.
Et quel péril encor pouvez-vous redouter?
Un pouvoir que j'ai fait peut-il m'épouvanter?
Me verrai-je braver aux yeux de l'Angleterre?
On dira que Warwick, si vanté dans la guerre,
Ce mortel renommé, fameux par tant d'exploits,
Qui créa, qui servit, qui détruisit des rois,
Infidèle à sa gloire autant qu'à sa tendresse,
N'a su ni conserver ni venger sa maîtresse...
Je rougis d'y penser... Non, non; je puis encor
Disposer de l'état et commander au sort,
A Lancastre abattu rendre son héritage,
Renverser Édouard, et briser mon ouvrage.

ÉLISABETH.

Warwick... Ah! cher amant! Hélas! il m'est bien doux
De sentir à quel point je puis régner sur vous.
C'est mon seul intérêt que votre amour embrasse,
C'est pour moi qu'il frémit, c'est pour moi qu'il menace.
A mon cœur éperdu vous rendez le repos,
Eh! connoît-on la crainte à côté d'un héros?
Mais pourquoi présenter à mon ame attendrie
Le spectacle effrayant des maux de ma patrie?
Quoi! ne pouvez-vous rien sur le cœur d'Édouard,
Sans aller de la guerre arborer l'étendard?
Un ami tel que vous n'a-t-il pas droit d'attendre
Que sa présence seule...

WARWICK.

Eh! qu'en puis-je prétendre?
N'a-t-il pas devant moi hautement abjuré
Cet hymen glorieux par moi seul préparé?
Il suit aveuglément ses amoureux caprices.
Envers moi, s'il se peut, comptez ses injustices,
Et les crimes d'un cœur à son amour soumis,
Pour qui tous les devoirs semblent anéantis.
Tandis que loin de vous, pour lui, pour sa puissance,
Je m'expose aux tourments d'une cruelle absence,
Que fait-il cependant? comment m'a-t-il traité?
Il me rend le jouet de sa légèreté;
Il me fait vainement engager ma parole,
Et signer un traité frauduleux et frivole.
C'est peu : qui choisit-il enfin pour m'outrager?
Non, sans frémir encor, je ne puis y songer;
C'est l'objet, le seul bien dont mon ame est jalouse,

Le prix de mes travaux, c'est vous, c'est mon épouse.
Ah! cet enchaînement, ce tissu de noirceurs
Ajoute à chaque instant à mes justes fureurs.
Il en verra l'effet; il faut qu'il soit terrible :
Je suis, je suis encor ce Warwick invincible;
J'ai pour moi l'équité, mon nom et mes exploits;
Je paroîtrai dans Londre, on entendra ma voix.
On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,
Warwick, de ses travaux demandant le salaire,
Indigné des affronts qu'il n'a pas mérités,
Et de l'ingrat Yorck contant les lâchetés;
Et de l'autre on verra, confus en ma présence,
Édouard, aux grandeurs porté par ma vaillance,
Qui, sans moi, dans l'exil ou la captivité
Cacheroit sa misère et son obscurité.
Ce peuple est généreux, il m'aime, et l'on m'offense:
Entre Édouard et moi pensez-vous qu'il balance?

ÉLISABETH.

Écoutez-moi, Warwick : votre cœur ulcéré
Dans ses emportements est peut-être égaré.
Je ne puis croire encore Édouard inflexible;
A la gloire, aux vertus, vous l'avez vu sensible.
Sans doute il ne sait pas, en demandant ma foi,
Combien ce joug brillant seroit affreux pour moi.
Mes larmes n'ont coulé que sous les yeux d'un père;
J'ai craint de trop braver les traits de sa colère,
Si devant Édouard j'eusse attesté nos nœuds,
Si j'avois avoué que ce cœur généreux
Se plaît à préférer, acceptant votre hommage,
Le héros bienfaiteur au prince son ouvrage,

Et que, fier de s'unir à vos nobles destins,
Il voit dans son amant le premier des humains.
Mais j'oserai parler, on saura mes promesses;
J'avouerai, sans rougir, l'excès de mes tendresses;
J'avouerai que l'instant où j'irois à l'autel
Seroit pour moi l'arrêt d'un malheur éternel.
Et quel homme implacable, en sa rage inhumaine,
Au défaut de l'amour veut mériter la haine,
Et s'assurer du moins cet horrible plaisir,
De déchirer un cœur qu'il n'a pu conquérir?
Édouard, croyez-moi, n'a point ce caractère.
Laissez de vos destins ma voix dépositaire;
Laissez-moi balancer les vœux de deux grands cœurs.
Que Warwick, modérant ses bouillantes fureurs,
Dépose entre mes mains, s'il daigne ici m'en croire,
L'intérêt de ses feux et celui de sa gloire.

WARWICK.

Édouard, je le vois, ne vous est pas connu.
Dans le fond de son cœur j'ai déja tout perdu.
Peut-être dès long-temps je lui portois ombrage.
En rompant un traité dont j'ai fait mon ouvrage,
Il prétend annoncer ma chute au peuple anglois.
Mon absence aux complots ouvroit un libre accès;
De ceux qu'on a formés je reconnois la trace:
C'est ainsi qu'à la cour commence la disgrace.
Je prévois tous les coups que je vais essuyer.
Déchoir du premier rang, c'est tomber au dernier.
A de pareils revers la fortune est soumise,
Et peut-être déja ma dépouille est promise.
Mais cet espoir encor peut être confondu;

Je ne tomberai pas sans avoir combattu.
L'Anglois indépendant, et libre autant que brave,
Des caprices de cour ne fut jamais esclave.
Nous ne l'avons point vu régler jusqu'à ce jour
Sur la faveur des rois sa haine ou son amour.
Contre un tel préjugé son ame est aguerrie :
Souvent contre le trône il défend la patrie.
Ses rois le savent trop. Ce peuple citoyen
Ose attaquer leur choix et soutenir le sien.
Nul à ses souverains ne rend autant d'hommage;
Mais , sous ces vains respects consacrés par l'usage,
Il garde une fierté qu'ils craignent d'éprouver:
Il les sert à genoux, mais il sait les braver.

ÉLISABETH.

Oui, je sais ce qu'il peut; que de maux, que de crimes
Produiront des fureurs qu'il croira légitimes.
Prévenons ce désastre, et ne présentez plus
Un avenir horrible à mes sens éperdus.
Laissez-vous désarmer à ma voix suppliante,
Et cédez, sans rougir, aux pleurs de votre amante.

WARWICK.

Eh bien! vous le voulez, et pour quelques moments
Je suspendrai l'ardeur de mes ressentiments:
Vous seule sur mon ame avez pris cet empire.
Mais si, n'écoutant rien que l'ardeur qui l'inspire,
Édouard aujourd'hui persiste à m'outrager,
Je ne le connois plus, et je cours me venger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MARGUERITE, NEVIL.

MARGUERITE.

Tout semble confirmer l'espoir dont je me flatte ;
Entre mes ennemis déja la haine éclate :
Warwick est furieux, et mon adresse encor
A su de son courroux échauffer le transport.
Je saurai faire plus ; je saurai le conduire.
J'ai frémi d'un projet dont on vient de m'instruire.
Il veut voir Édouard : ce fatal entretien
Pourroit anéantir mon espoir et le sien.
Le comte est violent, et sa superbe audace
Brûle de prodiguer l'injure et la menace :
Mais contre un ennemi c'est peu de s'emporter ;
Je veux qu'il le détruise au lieu de l'insulter,
Et ne se livre pas, dans sa fière imprudence,
Au plaisir dangereux d'annoncer la vengeance.

NEVIL.

Peut-il, de vos amis à peine secondé,
Renverser un pouvoir que lui-même a fondé ?

MARGUERITE.

Va, pour renouveler nos sanglantes querelles,

Un souffle peut encor tirer des étincelles
Du feu qui vit sans cesse au sein de ces climats,
Et qu'ont nourri trente ans de haine et de combats.
Oui, de Lancastre ici le parti peut renaître.
Ce dangereux sénat qui veut parler en maître,
Mais qui, du plus heureux suivant toujours la loi,
Trembloit devant Warwick en proscrivant son roi,
Qui n'a su qu'outrager une reine impuissante,
Fléchira devant moi, s'il me voit triomphante.
Le farouche Écossois, que l'on veut opprimer,
Qui contre ses tyrans est tout prêt à s'armer,
Et du haut de ses monts, contre un joug qui l'offense,
Lutte et défend encor sa fière indépendance;
Ce peuple qu'en secret je soulève aujourd'hui,
A mes justes desseins prêtera son appui.

NEVIL.

Mais l'Anglois fatigué de discorde et de guerre...

MARGUERITE.

L'Anglois ne peut goûter qu'une paix passagère.
Ne crois pas qu'Édouard triomphe impunément :
Mets-toi devant les yeux l'affreux enchaînement
De meurtres, de forfaits, dont la guerre civile
A, depuis si long-temps, épouvanté cette île;
Songe au sang dont nos yeux ont vu couler des flots,
Sous le fer des soldats, sous le fer des bourreaux;
Vois d'un deuil éternel l'Angleterre couverte.
Ou d'un père ou d'un fils chacun pleure la perte;
Tous nés pour la vengeance en nourrissent l'espoir,
Et pour eux en naissant c'est le premier devoir.
Que te dirai-je enfin? le sang et le ravage

Ont endurci ce peuple, ont irrité sa rage,
Et, par de longs combats au carnage exercé,
Il conserve la soif du sang qu'il a versé.

NEVIL.

Ainsi donc, de Warwick si long-temps ennemie,
L'intérêt vous rapproche et vous réconcilie.
Votre cœur, engagé dans ses nouveaux projets,
Auroit-il oublié les maux qu'il vous a faits?

MARGUERITE.

Non. J'ai par le malheur appris à me contraindre,
Je sais cacher ma haine, et ne sais point l'éteindre.
Si Warwick aujourd'hui, pour se venger du roi,
Veut relever Lancastre, et s'unir avec moi,
Je sais apprécier ce retour politique.
Je ne souffrirai point qu'un sujet despotique,
De l'état avili bravant toutes les lois,
Ait le droit insolent d'épouvanter ses rois,
Ni qu'en servant son maître il apprenne à lui nuire :
Édouard aujourd'hui suffit pour m'en instruire.
Je ne puis oublier cet exemple récent;
Et je sais comme on traite un sujet trop puissant.
Mais on vient, et Warwick sans doute ici s'avance.
C'est le roi : viens, Nevil; évitons sa présence.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Tu le vois, désormais tout espoir est perdu;
Par des emportements Warwick a répondu:
Tout sert à m'irriter, et mon chagrin redouble.
Ne pourrai-je à la fin sortir d'un si long trouble?
Il faut m'en délivrer. Que l'on nous laisse ici.
Qu'on éloigne sur-tout Warwick... Ciel!

SCÈNE III.

ÉDOUARD, WARWICK, SUFFOLCK, GARDES.

WARWICK, *entrant brusquement.*

Le voici.
Je ne m'attendois pas, sire, que la fortune
Dût vous rendre sitôt ma présence importune;
Que jamais contre moi le courroux du destin,
Pour préparer ses traits, empruntât votre main.
Je n'ai pu le penser; je n'ai pu le comprendre:
Enfin de votre part il m'a fallu l'apprendre.
C'est ainsi que par vous je suis récompensé!
Voilà le sort brillant qui me fut annoncé,
Ce bonheur et ces jours de gloire et de délices,
Apanage éclatant promis à mes services!
Rappelez-vous ici ce jour, ce jour affreux,
Ce combat si funeste et ces champs malheureux,

Où, du destin cruel éprouvant la colère,
Sur des monceaux de morts expira votre père.
Tout couvert de son sang, et combattant toujours,
Le fer des ennemis alloit trancher vos jours.
Je volai jusqu'à vous; je me fis un passage;
Mon bras ensanglanté vous sauva du carnage;
Et bientôt sur mes pas, aidé de mes amis,
De vos guerriers vaincus j'assemblai les débris.
« Warwick, me disiez-vous, prends soin de ma jeunesse:
« C'est dans tes mains, Warwick, que le destin me laisse.
« Sois mon guide et mon père, et je serai ton fils.
« Conduis-moi vers ce trône où je dois être assis;
« Viens, combats, et sois sûr que ma reconnoissance
« Te fera plus que moi jouir de ma puissance. »
Tels étoient vos discours; je les crus, et ma main
S'arma pour vous venger, et changea le destin.
Je vis fuir devant moi cette reine terrible;
J'acquis, en vous servant, le titre d'invincible.
Sans doute qu'à vos yeux de si rares bienfaits,
Ne pouvant s'acquitter, passent pour des forfaits;
Mais du moins envers vous je n'en commis point d'autres.
Je frémirois ici de retracer les vôtres:
Vous avez tout trahi, l'honneur et l'amitié,
Ingrat! et c'est ainsi que vous m'avez payé.

ÉDOUARD.

Modérez devant moi ce transport qui m'offense;
Vantez moins vos exploits, j'en connois l'importance:
Mais sachez qu'Édouard, arbitre de son sort,
Auroit trouvé, sans vous, la victoire ou la mort.
Vous n'en pouvez douter: vous devez me connoître.

Eh! quels sont donc enfin les torts de votre maître?
Je vous promis beaucoup : vous ai-je donné moins?
Le rang où près de moi vous ont placé mes soins,
L'éclat de vos honneurs, vos biens, votre puissance,
Sont-ils de vains effets de ma reconnoissance?
Il est vrai, j'ai cherché l'hymen d'Élisabeth.
N'ai-je pu faire au moins ce qu'a fait mon sujet?
Et m'est-il défendu d'écouter ma tendresse,
De brûler pour l'objet où votre espoir s'adresse?
Que me reprochez-vous? Suis-je injuste ou cruel?
L'ai-je, comme un tyran, fait traîner à l'autel?
Je me suis, comme vous, efforcé de lui plaire;
Je me suis appuyé de l'aveu de son père;
J'ai demandé le sien; et, s'il faut dire plus,
Elle n'a point encore expliqué ses refus.
Laissez-moi jusque-là me flatter que ma flamme,
Que mes soins empressés n'offensent point son ame;
Et qu'un cœur qui du vôtre a mérité les vœux
Peut être, malgré vous, sensible à d'autres feux.

WARWICK.

Quand vous n'auriez pas su, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Que nos cœurs sont unis par l'amour le plus tendre,
J'avois cru, je veux bien l'avouer entre nous,
Avoir acquis des droits assez puissants sur vous
Pour ne vous voir jamais essayer de séduire
L'objet qui m'a su plaire, et le seul où j'aspire.
Je me suis bien trompé; je le vois : mais enfin
Il reste à mon amour un espoir plus certain.
Sur le choix de mon cœur vous pouvez entreprendre;
Je dois en convenir : mais je puis le défendre.

Vous n'avez pas pensé sans doute qu'aujourd'hui
L'amante de Warwick demeurât sans appui.
Jamais Élisabeth ne me sera ravie,
Ou vous ne l'obtiendrez qu'aux dépens de ma vie :
Jamais impunément je ne fus offensé.

ÉDOUARD.

Jamais impunément je ne fus menacé;
Et si d'une amitié qui me fut long-temps chère
Le souvenir encor n'arrêtoit ma colère,
Vous en auriez déja ressenti les effets...
Peut-être cet effort vaut seul tous vos bienfaits.
Ne poussez pas plus loin ma bonté qui se lasse,
Et ne me forcez pas à punir votre audace.
Édouard peut d'un mot venger ses droits blessés ;
Et fût-il votre ouvrage, il est roi : c'est assez.

WARWICK.

Oui, j'aurois dû m'attendre à cet excès d'injure :
Toujours le sang d'Yorck fut ingrat et parjure.
Mais du moins...

ÉDOUARD.

C'en est trop. Holà, gardes, à moi.

(*Ils environnent Warwick.*)

WARWICK.

Lâches, n'avancez pas : craignez Warwick. Et toi,
Toi qui me réservois cet horrible salaire,
Immole le guerrier qui t'a servi de père.
Prends ce fer de ma main; frappe un cœur que tu hais :
Va, tu peux d'un seul coup payer tous mes bienfaits.
Frappe, dis-je.

(*Il jette son épée aux pieds du roi.*)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, WARWICK, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉLISABETH.

Que vois-je? O ciel! O jour funeste!
Hélas! par vos vertus, par ce ciel que j'atteste,
Écoutez-moi, seigneur... C'est moi qu'il faut punir
De ces tristes débats que j'ai dû prévenir.
Oui, j'aurois dû plus tôt, vous découvrant mon ame,
Étouffer dans la vôtre une imprudente flamme;
Et si l'amour, hélas! vous soumet à sa loi,
Ah! vous devez sentir ce qu'il a pu sur moi.
Oui, j'aime dans Warwick ce vertueux courage,
Dont je l'ai vu pour vous faire un si noble usage;
Mon cœur, dans ce penchant par vous-même affermi,
Dans cet illustre amant chérissoit votre ami.

WARWICK.

Vous croyez l'attendrir; vous vous trompez, madame.
Cet aveu, je le vois, irrite encor son ame;
Et livré tout entier à sa funeste ardeur,
Il voudroit accabler son triste bienfaiteur.
Il voudroit à l'autel vous traîner sur ma cendre:
C'est mon sang qu'il lui faut, qu'il brûle de répandre.
Mais avant qu'à vos yeux il puisse s'y plonger,
Il doit craindre peut-être encor plus d'un danger.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD, *aux gardes.*

Suivez ses pas; allez, et qu'on l'arrête;
Qu'on l'enferme à la tour.

ÉLISABETH.

Quel orage s'apprête!
Qu'allez-vous ordonner? Qu'allez-vous faire, ô ciel?
L'amour étoit-il fait pour vous rendre cruel?

ÉDOUARD.

Non. Je veux prévenir une révolte ouverte;
Je veux son châtiment, et ne veux point sa perte.
Votre cœur devant moi s'est pour lui déclaré;
Le mien est par vous deux tour à tour déchiré.
Bravé par un sujet, et haï de vous-même,
J'aurois pu tout permettre à ma fureur extrême.
Peut-être j'aurois dû dans son coupable sang
Laver l'indigne affront qu'il faisoit à mon rang.
Mais mon cœur frémiroit d'un transport si féroce:
L'amour ne m'apprend point cette vengeance atroce;
Et dans les mouvements dont je suis combattu,
Je sais entendre encor la voix de la vertu.
Vous le voyez, madame; et du moins votre maître,
S'il n'est aimé de vous, étoit digne de l'être.

ÉLISABETH.

Eh bien! si la vertu commande à votre cœur,
De vous-même aujourd'hui sachez être vainqueur.

Oubliez d'un amant l'imprudence excusable.
Ah! Warwick à vos yeux peut-il être coupable?
Et pourriez-vous haïr un héros votre appui?
S'il vous ose outrager, soyez plus grand que lui;
Osez lui pardonner : pour punir une offense
La générosité peut plus que la vengeance.
En excusant ses torts, en lui rendant son bien,
Faites-vous applaudir d'un cœur tel que le sien.
Songez que sur l'amour cette illustre victoire
Au-dessus de Warwick éléve votre gloire,
Et me fait à jamais une bien chère loi
D'adorer mon amant et d'admirer mon roi.

ÉDOUARD.

Qui? moi! lorsqu'un sujet me brave et me menace,
J'irois récompenser sa criminelle audace!
Moi, je pourrois ici...

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

SUFFOLCK.

Le comte est arrêté.
Même en obéissant il gardoit sa fierté.
Ses regards menaçants appeloient la vengeance.
Il a suivi mes pas dans un morne silence :
Mais ce peuple qui l'aime, et dont il fut l'appui,
Paroissoit murmurer et s'émouvoir pour lui.

ÉDOUARD, *à Élisabeth.*

Eh bien! vous l'entendez, et le sort implacable

Ajoute à tout moment à l'horreur qui m'accable.
(*à Suffolck.*)
J'en saurai triompher. Va, ne crains rien pour moi.
Si Londres se soulève, il connoîtra son roi.
De mes gardes ici rassemble les cohortes;
Et que de ce palais ils occupent les portes.
L'audacieux Warwick espère vainement
M'épouvanter des cris de ce peuple insolent.
(*à Élisabeth.*)
Vous ne le verrez point l'emporter sur son maître.
C'est cet amour fatal que vous avez fait naître
Qui, remplissant un cœur de vous seul occupé,
Empoisonne les traits dont le sort m'a frappé.

ÉLISABETH.

Il faut tout réparer : cet effort est possible.
Plus que vous ne pensez ce moment est terrible.
Laissons là cet amour fait pour vous aveugler;
Un plus grand intérêt me force à vous parler;
C'est celui de l'état : une reine ennemie,
De vos divisions déja trop avertie,
Va sur votre ruine élever ses destins;
Elle attise les feux allumés par vos mains;
Sa haine vous poursuit, sa fierté vous menace,
Et j'ai vu sur son front l'espérance et l'audace.
De vingt mille proscrits les malheureux enfants
Sont prêts à la servir dans ses ressentiments.
Ils entendirent tous, au jour de leur naissance,
Autour de leurs berceaux le cri de la vengeance;
Voulez-vous leur donner un chef, un défenseur,
Réunir Marguerite à son fier oppresseur?

N'armez point un guerrier que ce peuple idolâtre.
Craignez de rappeler sur ce sanglant théâtre
Des spectacles affreux et des scènes d'horreur.
Craignez, pour satisfaire un instant de fureur,
De rouvrir aujourd'hui des blessures récentes,
Que déja vous fermiez de vos mains bienfaisantes.
Warwick a trop sans doute écouté son courroux,
Mais il ne vous hait point, il est encore à vous;
Et dans l'emportement d'une ame fière et tendre,
Le cri de l'amitié sembloit se faire entendre.
Je cours auprès de lui; je lui ferai sentir
Qu'il s'est trop oublié, qu'il doit se repentir.
Je lui rappellerai qu'Édouard est son maître;
Vous, de vos passions songez du moins à l'être.
Songez quels ennemis vous allez déchaîner.
Si mes soins sur vous deux ne pouvoient rien gagner,
Par vous deux de l'état la perte se consomme.
Mais j'attends d'un grand roi la grace d'un grand homme.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD.

Et c'est donc là le cœur qu'un sujet m'a ravi!
Possesseur d'un trésor qu'en vain j'ai poursuivi,
A son triomphe encore il joint tant d'insolence!
C'en est trop d'outrager mes feux et ma puissance :
Il verra qu'Édouard, instruit de tous ses droits,
S'il n'a ceux des amants, défendra ceux des rois.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La scène est dans la prison.

SCÈNE I.

WARWICK.

Jour affreux! jour d'opprobre! Après vingt ans de gloire!
Quoi! je suis dans les fers! Ah! l'aurois-je pu croire
Qu'Édouard, se portant à ce terrible éclat,
Exposeroit ainsi son trône et son état?
Que dis-je? Il connoît mieux ce peuple et sa foiblesse.
Est-ce ainsi que pour moi son zèle s'intéresse?
Vient-il briser mes fers? M'a-t-il vengé du roi?
Londre autant qu'Édouard est ingrat envers moi.
Un jour, un jour peut-être, avec plus de puissance...
Malheureux! dans les fers peut-on crier vengeance?
Il me semble à ce mot que ces murs odieux
M'accablent de ma honte et repoussent mes vœux;
Et mes cris, en frappant ces voûtes effrayantes,
Les fatiguent en vain de plaintes impuissantes.
Mais quel ressouvenir vient m'étonner soudain!
Quel changement, ô ciel! et quels jeux du destin!
Pour l'orgueil des humains leçon rare et terrible!
C'est dans ces mêmes lieux, dans cette tour horrible,
Qu'à vivre dans les fers par moi seul condamné

Le malheureux Henri languit abandonné.
L'oppresseur, l'opprimé, n'ont plus qu'un même asile.
Hélas! dans son malheur il est calme et tranquille;
Il est loin de penser qu'un revers plein d'horreur
Enchaîne près de lui son superbe vainqueur.

SCÈNE II.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Que vois-je? Se peut-il? Eh! quel bonheur extrême!...
Qui t'amène en ces lieux?

SUMMER.

L'ordre du roi lui-même.
Je l'aborde en tremblant; Élisabeth en pleurs
Faisoit parler pour vous la voix de ses douleurs.
« Votre ami, m'a-t-il dit, peut mériter sa grace,
« Mais il faut qu'il apprenne à fléchir son audace.
« Allez l'y préparer. »... Je n'ai point su, seigneur,
A quel point il prétend abaisser votre cœur.
Je le connois ce cœur, et je sais qu'on l'outrage:
Je ressens tous vos maux; comptez sur mon courage.
Élevé près de vous, nourri dans les combats,
Où j'appris si souvent à vaincre sur vos pas,
A quelque extrémité que le destin vous livre,
Mon sort est d'être à vous, ma gloire est de vous suivre.
Commandez, je vous sers.

WARWICK.

Ami, tu vois mon sort.

J'ai trop suivi peut-être un indiscret transport,
Aux yeux d'un prince ingrat forfait inexcusable;
Mais tu sais qui de nous est en effet coupable.
Yorck m'a tout ravi jusqu'à ma liberté.
L'affront que je reçois fait gémir ma fierté.
Déja le désespoir dont mon ame est saisie
Eût épuisé ma force, eût consumé ma vie,
Si la vengeance avide, et si chère à mon cœur,
N'eût ranimé mes sens flétris par la douleur.
Ah! comble cet espoir qui console mon ame,
Cher ami; remplis-toi de l'ardeur qui m'enflamme:
Cours embraser les cœurs de ce peuple incertain;
Va, retrace à leurs yeux l'horreur de mon destin.
Dis que des fers honteux enchaînent ma vaillance,
Que je n'attends plus rien que de leur assistance;
Et s'il faut encor plus pour m'assurer leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi.
Eh! comment ces Anglois, pour moi si pleins de zéle,
Peuvent-ils balancer à venger ma querelle?
Des droits que j'ai sur eux est-ce là tout l'effet?
Et Marguerite enfin...

SUMMER.

Elle agit et se tait.
J'attends tout de ses soins: elle amasse en silence
Les traits que par ses mains doit lancer la vengeance.
Ses secrets partisans, vos amis et les siens,
Échauffent par degrés le cœur des citoyens;
Et tous par elle-même instruits dans l'art des brigues,
Dans ces murs alarmés ont semé leurs intrigues.
Ils disent qu'Édouard vient d'ôter aux Anglois

Un repos nécessaire et l'espoir de la paix;
Qu'il attire sur eux les armes de la France;
Qu'ils vont de tout leur sang payer son imprudence.
Votre affront les irrite, et je crois qu'en effet...

WARWICK.

Ah! qu'ils arment mon bras, et je suis satisfait.
Suivi des plus hardis, pénètre cette enceinte:
Si je suis à leur tête, ils marcheront sans crainte.
J'irai vers Édouard, et nous verrons alors
S'il pourra de mon bras soutenir les efforts,
S'il pourra dans son cours arrêter ma vengeance.
Ah! je ressens déja, je goûte par avance
Le plaisir de le voir à mes pieds renversé,
Et de lui dire: « Ingrat qui m'as trop offensé,
« Que j'ai trop bien servi, que j'ai dû mieux connoître;
« Toi qui n'étois pas fait pour te nommer mon maître,
« Vois du moins aujourd'hui si je menace en vain,
« Et reconnois Warwick en mourant par sa main. »
Mais je t'arrête trop, et la fureur m'entraîne:
L'instant où je menace est perdu pour ma haine.
Je t'en ai dit assez: va, cours, vole.

SCÈNE III.

WARWICK.

Ah! du moins,
Si le sort secondoit et mes vœux et ses soins!
J'écoute trop sans doute une fougue inutile:
Ce peuple est inconstant, et sa faveur fragile.

Hélas! le malheureux, par l'espoir aveuglé,
Pleure souvent l'erreur qui l'avoit consolé.
O ciel! lorsque, chargé du sort de l'Angleterre,
Triomphant dans la paix ainsi que dans la guerre,
Et d'un peuple idolâtre excitant les transports,
Heureux et tout-puissant, je revoyois ces bords,
Aurois-je pu penser que tant d'ignominie
Dût sitôt éclipser cet éclat de ma vie,
Et que, frappé bientôt des plus cruels revers,
Je venois dans ces murs pour y trouver des fers?

SCÈNE IV.

WARWICK, ÉLISABETH, UNE SUIVANTE.

WARWICK.

Quoi! madame, c'est vous? le tyran qui m'outrage
Me permet ce bonheur que votre amour partage!
Il n'en est pas jaloux! C'en est fait, je le vois;
Vous venez me parler pour la dernière fois;
Vous venez me laisser un adieu lamentable.
Tout prêt à m'immoler, un rival implacable
Veut me montrer le bien qui par lui m'est ôté,
Et puisque je vous vois mon arrêt est porté.

ÉLISABETH.

Non; d'un sort plus heureux j'apporte le présage,
Pourvu que, fléchissant ce superbe courage...

WARWICK.

Arrêtez; votre cœur doit épargner le mien:
Parlez-moi de vengeance, ou ne proposez rien.

ÉLISABETH.

Quoi! rien n'adoucira votre esprit inflexible?
Édouard à ma voix a paru plus sensible.
J'ai rappelé vos soins, votre fidélité;
Louant votre valeur, blâmant votre fierté,
Excusant d'un amant l'altière impatience,
J'ai réclamé l'honneur et la reconnoissance,
Les nœuds qui dès long-temps sont formés entre nous;
J'ai juré devant lui d'être toujours à vous;
J'ai demandé la mort; il a plaint mes alarmes.
Enfin il a promis, en répandant des larmes,
De ne point me forcer à cet hymen affreux
Qui hâteroit la fin de mes jours malheureux.
Mais il ne peut souffrir qu'un rival qui l'offense,
En passant dans mes bras, insulte à sa puissance.
Sa colère éclatoit à ce seul souvenir.
Tout prêt à s'y livrer, et tout prêt à punir,
Il m'a représenté la révolte enhardie
Menaçant ses états d'un nouvel incendie,
Sa couronne en péril, son honneur offensé,
Par mille factieux votre nom prononcé,
Et les mutins pour vous prêts à s'armer peut-être...

WARWICK.

Ah! j'en attends l'effet : qu'il est lent à paroître!
Je respire un moment... Je conçois quelque espoir.
Il va sentir les coups qu'il auroit dû prévoir;
Et bientôt...

ÉLISABETH.

Votre espoir ajoute à mes alarmes.
Vous voulez que pour vous Londres prenne les armes;

Moi, je déteste, hélas! ce funeste secours:
C'est en vous défendant qu'on expose vos jours.
Édouard jusqu'ici craint, malgré sa colère,
De porter contre vous un arrêt sanguinaire.
Rarement à son âge on a pu s'endurcir
Dans les rigueurs du trône et dans l'art de punir.
Mais s'il faut qu'aujourd'hui, soulevant l'Angleterre,
Votre nom soit encor le signal de la guerre,
Songez-vous qu'un monarque à qui vous insultez
Pourroit frapper en vous le chef des révoltés?
Vous êtes dans ses mains, sans armes, sans défense;
Et vous le menacez!

WARWICK.

Je suis en sa puissance,
Il est trop vrai; mon sang, je ne le puis nier,
Est au premier bourreau qu'il voudra m'envoyer.
S'il a pour l'ordonner une ame assez hardie,
Et s'il peut sans trembler disposer de ma vie,
Je recevrai la mort sans en être étonné;
Mais je mourrai du moins sans avoir pardonné.

ÉLISABETH.

Eh! pardonnez, cruel, à votre triste amante.
Quand mon cœur pour vous seul se trouble et s'épouvante,
Quand je veux vous sauver...

WARWICK.

Que servent vos douleurs?
Votre tendresse ici me doit plus que des pleurs.
Vous allez supplier un ingrat qui m'opprime!
Secondez bien plutôt le transport qui m'anime;
Armez pour moi tous ceux que l'amitié, le rang,

Le devoir, l'intérêt attache à votre sang.
Craignez-vous de tenter la route où je vous guide?
Est-ce donc en nos jours que le sexe est timide?
Et n'avons-nous pas vu, dans l'horreur des combats,
Marguerite, portant son fils entre ses bras,
Disputer aux guerriers le péril et la gloire,
Et même contre moi balancer la victoire?
Suivez ce grand exemple, elle revient à moi;
Égalez son courage, osez braver un roi.
Mon amante, occupée à trembler pour ma vie,
Pourra-t-elle aujourd'hui moins que mon ennemie?
Allez, et des Anglois ranimant la valeur,
Signalez à leurs yeux ma femme et mon vengeur.

ÉLISABETH.

Ta femme veut sauver Warwick et la patrie;
Tu les perds tous les deux: ton aveugle furie
Te cache un précipice à tes pas présenté,
Et chez tes ennnemis tu vois ta sûreté.
Marguerite te sert! oses-tu bien l'en croire?
Penses-tu m'éblouir du tableau de sa gloire?
La crois-tu résolue à te garder sa foi?
Elle qui n'eut jamais que l'intérêt pour loi,
Elle qui tour-à-tour magnanime et cruelle,
En servant son époux, en vengeant sa querelle,
Portoit sur ses parents son bras ensanglanté,
Et mêloit la grandeur à la férocité.
Quoi! désormais Lancastre est ta seule espérance?
Toi, du sang des Yorck appui dès leur enfance,
Rappeler sur leur trône heureusement rempli,
Une femme implacable, un vieillard avili!

Changer à tous moments d'amis et d'adversaires!
Combattre et soutenir les deux partis contraires!
Crois-moi, c'est étaler aux yeux de l'avenir
Une légèreté dont tu devrois rougir.
Si le parti d'Yorck t'a paru le plus juste,
Persiste dans ton choix, tu te rends plus auguste.
C'est en vain qu'Édouard eut des torts avec toi,
Couvre de tes vertus les fautes de ton roi,
Et lui vouant toujours tes soins et ton hommage,
Honore, au moins pour toi, ce qui fut ton ouvrage.
Répare des affronts qu'il n'a pas dû souffrir;
T'abaisser devant lui, ce n'est point te flétrir.
Lui-même il a paru commander à sa flamme :
Un roi fait le premier cet effort sur son ame;
Et le sujet balance...

WARWICK.

Eh! qu'a-t-il fait enfin?
A son indigne amour il a mis quelque frein?
Le sacrifice est grand : mais moi qu'il déshonore,
Qu'il a mis dans les fers où je languis encore,
Qu'il trahit, qu'il insulte et flétrit tour-à-tour,
Si je ne suis vengé, je perds tout sans retour.
Peut-être que l'on peut, maître de sa vengeance,
D'un ennemi vaincu dédaigner l'impuissance;
Peut-être l'on préfère, avec quelque plaisir,
L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punir:
Mais signer un accord qu'arrache la contrainte,
Céder à la menace, obéir à la crainte,
Aller, comme un esclave échappé de ses fers,
Demander le pardon des maux qu'on a soufferts!

N'attendez pas de moi cet effort impossible.
Dans mon abaissement je suis plus inflexible;
Je vois tout mon outrage, et je hais sans retour:
Laissez-moi cette haine, ou m'arrachez le jour.

ÉLISABETH.

Eh bien! c'en est donc fait! et ton ame barbare
En croit aveuglément cet orgueil qui l'égare.
Ni la voix de l'amour, ni l'espoir d'être à moi,
Mes craintes, mes douleurs, ne peuvent rien sur toi.
Tu brûles d'assouvir ta fureur meurtrière.
Tu voudrois de tes mains embraser l'Angleterre.
Va, nage dans le sang; va, je ne combats plus
Cet orgueil insensé qui flétrit tes vertus.
Va, cruel, va chercher des triomphes coupables;
Couvre-toi de lauriers à mes yeux méprisables;
Va, cours plonger ton bras dans le sein de ton roi;
Mais apprends qu'à ce prix je ne puis être à toi.
Je ne recevrai point dans cette main tremblante
La main d'un furieux de carnage fumante.
La mienne, loin de toi, va finir mes malheurs,
Expier dans mon sang mes funestes erreurs.
C'en est fait; et je veux, à mon heure suprême,
Maudire, en expirant, Édouard et toi-même,
Le sort, le sort affreux qui m'accable aujourd'hui,
Et l'amant plus cruel, plus barbare que lui.

WARWICK.

Arrête... O toi qui sais ce que mon cœur endure,
Qui devrois adoucir sa profonde blessure,
Toi-même, Élisabeth, viens-tu l'empoisonner?
Hélas! quand tous les maux s'emblent m'environner;

Écrasé sous leur poids, lorsque mon cœur expire,
Ta main, ta propre main l'arrache et le déchire.
C'est là le dernier trait de mon affreux destin;
C'est ma dernière épreuve, et j'y succombe enfin.
Cesse de tourmenter une ame anéantie;
Va, je ne hais plus rien que moi-même et la vie.
Eh bien! va donc trouver ce tyran, cet ingrat...
Va, demande pour moi, dans mon horrible état...
Non le pardon honteux qui m'indigne et m'offense :
Mais dis-lui que Warwick, appui de son enfance,
Qui veilloit sur ses jours au milieu des combats,
Et, pour les conserver, s'exposoit au trépas;
Qui des rois sur son front ceignit le diadème
Qui n'a de ses travaux rien voulu pour lui-même;
Accablé de la vie et lassé de souffrir,
N'attend plus d'un tyran que l'ordre de mourir.

ÉLISABETH.

Quel est l'égarement où ton ame se livre?
Cruel!

SCÈNE V.

WARWICK, ÉLISABETH, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

Auprès du roi, madame, il faut me suivre.
Ses ordres sont pressants; hâtez-vous.

ÉLISABETH.

C'est assez.

Cieux! éloignez les maux qui me sont annoncés.

WARWICK.

Qui? toi, m'abandonner! où vas-tu? Non, demeure.
Demeure, Élisabeth... Ah! s'il faut que je meure,
Mes yeux du moins...

L'OFFICIER.

Madame, Édouard vous attend.

ÉLISABETH.

Hélas! pour nous sauver tu n'avois qu'un instant.
Cet instant précieux tu l'as rendu funeste...
Adieu.

WARWICK.

Vous l'entraînez!

SCÈNE VI.

WARWICK.

O toi, toi que j'atteste,
Toi qui, m'enlevant tout, me refuses la mort,
Peux-tu permettre, ô Dieu! que sous les coups du sort
Le grand cœur de Warwick s'affoiblisse et succombe?
Avant de m'avilir, ciel, ouvre-moi la tombe.

(*Il s'assied.*)

J'ai peine à résister à mon état affreux.
De moments en moments ce flambeau ténébreux,
Qui luit si tristement dans l'épaisseur des ombres,
Verse un jour plus funèbre, et des lueurs plus sombres.
Malgré moi je frémis : tout porte dans mon cœur
Un chagrin plus profond, une morne douleur...

Hélas! enseveli dans cette nuit cruelle,
Tout ce que je ressens est horrible comme elle.
Mais quel bruit effrayant fait retentir ces lieux?
Je crois entendre au loin des cris tumultueux.
On approche... Le sort remplit mon espérance;
On m'apporte la mort.

SCÈNE VII.

WARWICK; SUMMER, *l'épée à la main;* SOLDATS.

SUMMER.

J'apporte la vengeance.
Ami, prenez ce fer; soyez libre et vainqueur.

WARWICK, *avec transport.*

Tout est donc réparé?... Cher ami, quel bonheur!

SUMMER.

Votre nom, votre gloire, et la reine, et moi-même,
Tout range sous vos lois un peuple qui vous aime.
Marguerite échappée aux gardes du palais,
D'abord, à votre nom rassemble les Anglois;
Je me joins à ses cris: tout s'émeut, tout s'empresse;
Tous veulent vous offrir une main vengeresse.
On attaque, on assiége Édouard alarmé,
Avec Élisabeth au palais renfermé.
Paroissez; c'est à vous d'achever la victoire.
Ami, venez chercher la vengeance et la gloire.

WARWICK.

Voilà donc où sa faute et le sort l'ont réduit!

De son ingratitude il voit enfin le fruit.
Il l'a bien mérité. Marchons... Warwick, arrête.
Tu vas à Marguerite assurer sa conquête,
Écraser sans effort un rival abattu!
Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu?
Est-ce un si beau triomphe offert à ta vaillance,
D'immoler Édouard, quand il est sans défense?
Ah! j'embrasse un projet plus grand, plus généreux.
Voici de mes instants l'instant le plus heureux;
Ce jour de mes malheurs est le jour de ma gloire:
C'est moi qui vais fixer le sort et la victoire.
Le destin d'Édouard ne dépend que de moi,
J'ai guidé sa jeunesse, et mon bras l'a fait roi.
J'ai conservé ses jours, et je vais les défendre;
Je lui donnai le sceptre, et je vais le lui rendre,
De tous ses ennemis confondre les projets;
Et je veux le punir à force de bienfaits.
Il connoîtra mon cœur autant que mon courage;
Une seconde fois il sera mon ouvrage.
Qu'il va se repentir de m'avoir outragé!
Combien il va rougir! Ami, je suis vengé.
Allons, braves Anglois; c'est Warwick qui vous guide:
Ne désavouez point votre chef intrépide.
Si vous aimez l'honneur, venez tous avec moi,
Et combattre Lancastre, et sauver votre roi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La scène est au palais.

SCÈNE I.

ÉLISABETH.

Ciel! où porter le trouble où mon cœur s'abandonne?
La terreur me poursuit, et la mort m'environne.
J'entends autour de moi les cris de la fureur,
Les plaintes des mourants... O ciel! ô jour d'horreur!
On arrête mes pas : hélas! ce que j'ignore
Est plus triste peut-être, et plus affreux encore;
Et le ciel, que ma voix est lasse d'implorer,
Quel que soit le succès, me condamne à pleurer.
De Marguerite enfin l'ascendant nous opprime :
Elle a su malgré moi traîner dans cet abyme
Deux amis, deux héros, l'un de l'autre admirés,
Deux cœurs nés généreux, par l'amour égarés.
Tout semble m'annoncer son triomphe sinistre,
Warwick de ses projets trop aveugle ministre,
Combat pour son époux après l'avoir vaincu :
A servir une femme il est donc descendu!
Tu l'emportes sur nous, trop cruelle ennemie!
Je cède en gémissant à ton fatal génie.

Il est de ton destin d'accabler mon pays;
Eh bien! verse le sang, marche sur nos débris:
Mais du moins quelque jour, pour venger l'Angleterre,
Puisse le juste ciel, à tes desseins contraire,
Arracher de tes mains le fruit de nos malheurs!
Puisses-tu loin de nous, pour prix de tes fureurs,
Traînant chez l'étranger, devenu ton asile,
Une vieillesse obscure, une rage inutile,
Mendiant des secours que tu n'obtiendras pas,
Mourir en détestant la vie et ton trépas!

SCÈNE II.

ÉLISABETH, SUFFOLCK.

ÉLISABETH.

Où courez-vous, Suffolck? venez-vous...

SUFFOLCK.

Ah! madame,
Aux transports de la joie abandonnez votre ame;
Jouissez d'un bonheur que vous n'attendiez pas:
Jamais un jour plus beau n'a lui sur ces climats.

ÉLISABETH.

Ah! ce jour à mon cœur n'offroit rien que d'horrible.
Quoi! Warwick... Achevez.

SUFFOLCK.

Ce héros invincible,
Le plus fier des mortels et le plus valeureux,
Est encor le plus grand et le plus généreux.
Déja de ses succès Marguerite enivrée

Croyoit à son parti la victoire assurée,
Quand le nom de Warwick, par cent voix répété,
Suspend des combattants l'effort précipité.
Soudain au milieu d'eux il s'avance, il s'écrie:
Amis, où vous emporte une aveugle furie?
Anglois, quel ennemi poursuit votre courroux?
C'est ce même Édouard jadis choisi par vous,
Qui vous fut dans ces murs présenté par moi-même,
Qui de vos propres mains reçut le diadème.
Si c'est Warwick, amis, que vous voulez venger,
Défendez votre maître, au lieu de l'outrager.
Partagez avec moi cette gloire si belle.
O mes braves Anglois, c'est moi qui vous appelle;
Reconnoissez ma voix. Ses paroles, ses traits,
Cet aspect si puissant et si cher aux Anglois,
Le feu de ses regards, cette ame grande et fière,
Cette ame sur son front respirant tout entière,
Cet empire suprême, et ces droits si certains
Qu'un héros eut toujours sur le cœur des humains,
Subjuguent les esprits. Tout obéit, tout change;
Du côté d'Édouard tout le peuple se range;
Et ce prince et Warwick, pressés de tous côtés,
Dans les bras l'un de l'autre à l'envi sont portés.
J'observois Édouard: je cherchois à connoître
Si dans un tel moment, humilié peut-être,
Contre un dépit secret il défendroit son cœur,
Et pourroit à Warwick pardonner sa grandeur.
Mais rien ne l'a surpris, il faut que j'en convienne;
Dans l'ame de Warwick il sembloit voir la sienne.
Il n'étoit qu'attendri sans être confondu,

Et devant le héros le roi n'a rien perdu.
La joie et le bonheur remplacent les alarmes,
Le peuple, les soldats laissent tomber leurs armes :
Enfin dans tous ses droits Édouard affermi
Retrouve sa vertu, son trône et son ami.

ÉLISABETH.

O Warwick ! ô mortel qu'a choisi ma tendresse !
Non, tu ne conçois pas cet excès d'allégresse,
Ces transports que je sens, qu'inspirent à mon cœur
Ces vertus dont sur moi rejaillit la splendeur ;
Cet effort d'un héros, ces honneurs qu'il mérite...
Vient-il ?

SUFFOLCK.

Vers la Tamise il poursuit Marguerite.
Quelques mutins encor, dans leur rage obstinés,
A combattre, à mourir sembloient déterminés.
Warwick, le fer en main, les frappe et les renverse ;
Leur foule devant lui succombe et se disperse,
Cependant qu'Édouard, autour de ce palais,
Apaise le désordre, et rétablit la paix.
Mais le voici lui-même.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉLISABETH.

Ah ! partagez ma joie.
Sire, après tous les maux où mon cœur fut en proie,
Hélas ! j'ai bien le droit de sentir mon bonheur,

D'applaudir au héros si digne de mon cœur,
Que sans doute avec moi vous admirez vous-même.
Ce qu'il a fait pour vous; oui, cet effort suprême...

ÉDOUARD.

Je le sens, je l'admire, et je n'en rougis pas :
Un bienfait n'avilit que les cœurs nés ingrats.
C'est peu d'avoir dompté la révolte et la guerre,
C'est peu d'avoir rendu le calme à l'Angleterre;
Je lui dois encor plus : pour ce cœur satisfait,
L'amitié de Warwick est son plus grand bienfait;
J'en suis digne du moins, et je lui rends la mienne :
Ma générosité doit égaler la sienne;
Et mon cœur n'est pas fait pour le déguisement.
Je sais qu'il est un art de feindre lâchement,
D'oublier un service, et jamais une offense,
D'attendre le moment propice à la vengeance.
D'autres le puniroient de les avoir servis :
Il est beaucoup de rois; il est bien peu d'amis.
Mais j'abhorre à jamais cette exécrable étude,
Cet art de la bassesse et de l'ingratitude.
L'amour seul a produit et mes torts et les siens;
La vertu nous ramène à nos premiers liens.
A la loi du traité je suis prêt à me rendre :
Il mérita vos vœux; je cesse d'y prétendre.
Je commande à l'amour; et, plein des mêmes feux,
Je saurai...

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, ÉDOUARD, MARGUERITE, SUFFOLCK, GARDES ET SOLDATS.

MARGUERITE.

Le destin me ramène à tes yeux:
Tu me revois captive, et pourtant triomphante;
Tremble, j'apporte ici le deuil et l'épouvante.
(*à Édouard.*) (*à Élisabeth.*)
Warwick est ton ami, Warwick est ton amant;
Frémissez tous les deux dans ce fatal moment:
Il meurt.

ÉLISABETH.

Warwick!

ÉDOUARD.

O ciel!

MARGUERITE.

Et j'ai proscrit sa vie.
De fidèles amis ont servi ma furie,
Mêlés parmi les siens, ils l'ont enveloppé:
Toi seul es plus heureux, toi seul m'es échappé.

ÉDOUARD.

Barbare!

MARGUERITE.

J'ai détruit ton défenseur coupable;
Qu'il me servît ou non, sa mort inévitable
Dut punir aujourd'hui son infidélité,
Ou l'orgueilleux secours que son bras m'eût prêté.

Toi, tu peux le venger; et tu peux méconnoître
Les droits des souverains : tu n'es pas né pour l'être.
(*Elle sort.*)

ÉDOUARD.

Je le suis pour punir un monstre furieux.
Ah! que vois-je?

SCÈNE V.

ACTEURS PRÉCÉDENTS; WARWICK, *apporté par des soldats;* SUMMER.

ÉLISABETH, *courant à lui.*

- Warwick, cœur noble et malheureux!

ÉDOUARD.

(*à Warwick.*)
Héros que j'ai chéri, que je perds par un crime,
Ah! ma vengeance au moins peut t'offrir ta victime :
Cette femme barbare, au milieu des tourments,
Bientôt...

WARWICK.

Écoutez moins de vains ressentiments;
Renvoyez à Louis cette reine cruelle :
Il pourroit la venger... Ne craignez plus rien d'elle ;
Ce peuple qui m'aima la déteste aujourd'hui;
Qui m'a donné la mort ne peut régner sur lui.
Plaignez moins mon trépas... Ma carrière est finie
Dans l'instant le plus beau dont s'illustra ma vie.
Ma voix a fait encor le destin des Anglois,
Et j'emporte au tombeau ma gloire et vos regrets.

ÉLISABETH.

Ah! ton Élisabeth ne pourra te survivre;
J'ai vécu pour t'aimer; je mourrai pour te suivre.
Dans la nuit du tombeau tous les deux renfermés,
Unis malgré la mort...

WARWICK.

Vivez, si vous m'aimez.

(*à Édouard.*)

Soyons vrais : de nos maux n'accusons que nous-même :
Votre amour fut aveugle, et mon orgueil extrême.
Vous aviez oublié mes services ; et moi
J'oubliai trop, hélas! que vous étiez mon roi.
Nous en sommes punis... Mes forces s'affoiblissent,
Ma voix meurt et s'éteint, et mes yeux s'obscurcissent.

(*à Élisabeth.*)

Ma chère Élisabeth, adieu, séchez vos pleurs;
Je ressens à-la-fois la mort et vos douleurs.
Hélas! il est affreux de quitter ce qu'on aime.

(*à Édouard.*)

Réparez, s'il se peut, son infortune extrême;
Sur ses jours malheureux répandez vos bienfaits.
Warwick meurt votre ami... Ne l'oubliez jamais.

(*Il meurt.*)

FIN DU COMTE DE WARWICK.

MÉLANIE,

OU

LA RELIGIEUSE,

DRAME EN TROIS ACTES,

Imprimé en 1770 ; représenté pour la première fois, sur le théâtre Français, le 7 décembre 1791.

PERSONNAGES.

M. DE FAUBLAS, homme de robe.
MADAME DE FAUBLAS.
MÉLANIE, leur fille.
MONVAL, parent de madame de Faublas.
UN CURÉ.

La scène est dans un couvent de Paris, au parloir.

MÉLANIE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS.

M. DE FAUBLAS.

Non, madame; en un mot, c'est trop me résister.
J'ai pesé mes projets, je m'y dois arrêter.
Pouvez-vous les blâmer? Ma fortune est bornée.
On offre à votre fils un brillant hyménée,
L'espoir d'un régiment et d'un rang à la cour;
Dois-je seul m'opposer au bonheur de Melcour?
Avec cette alliance, à tout on peut prétendre;
Et ne voyez-vous pas ce que j'en dois attendre,
Que bientôt dans les camps je puis voir illustré
Un nom qui dans la robe est déja décoré?
Le premier pas suffit, tout en dépend peut-être;
Et le point important est d'approcher du maître.
Voulez-vous de mon fils retarder le destin?
A ce grand intérêt tout doit céder enfin.
Ce n'est pas, après tout, un si grand sacrifice.
Mélanie, au couvent depuis deux ans novice,

Formée à la retraite en ses plus jeunes ans,
Sembloit en avoir pris les goûts, les sentiments.
Au plan que j'ai suivi se prêtant par avance,
Elle nous demandoit le voile avec instance,
Et dans le cloître alors trouvant tous ses plaisirs,
Y vouloit pour jamais enfermer ses desirs.
D'où naît le changement qu'aujourd'hui l'on m'annonce
A ses premiers desseins d'où vient qu'elle renonce?
S'il faut vous déclarer ce que j'en crois ici,
Votre parent Monval l'a fait changer ainsi.
Devant elle jamais il n'auroit dû paroître :
C'est grace à vos bontés qu'il a pu la connoître,
Et c'est bien malgré moi, je le dis entre nous,
Que Monval au couvent la voyoit avec vous.

Mme DE FAUBLAS.

Je n'ai pu refuser cette faveur légère
A la tendre amitié qui m'attache à sa mère,
Au sang qui nous unit : ce jeune homme, d'ailleurs,
A le cœur noble et droit, a des vertus, des mœurs :
Il est impétueux, aisément il s'enflamme,
Et toujours sans contrainte il laisse agir son ame.
Qui n'a rien de honteux dans le fond de son cœur
Ne craint point de l'ouvrir, et parle avec candeur.
C'est toujours devant moi qu'il a vu Mélanie,
Et dans tous ses discours règne la modestie.
Mais votre fille, hélas!... à ne vous rien cacher,
Je crois que son état a droit de vous toucher.
Soyez de vos enfants également le père;
N'immolez point la sœur pour agrandir le frère.
Si, dans ses premiers ans, les soins des jeunes sœurs

Lui firent du couvent envier les douceurs,
C'est une illusion qui passe avec l'enfance,
Et j'ai pu voir depuis toute sa répugnance.
Je vous en informai.

M. DE FAUBLAS.

Ce changement léger
Ne m'a jamais paru qu'un dégoût passager.

Mme DE FAUBLAS.

Vous avez en tout temps combattu mes alarmes.
De Mélanie enfin j'ai vu couler les larmes :
En vain j'en ai gémi, vous aviez décidé.
Toujours à vos desirs malgré moi j'ai cédé,
Je vous sacrifiai ma douleur maternelle :
Mais je vous l'avouerai, cette épreuve est cruelle.
Notre sang doit avoir de plus grands droits sur nous ;
Mon cœur prendra toujours son parti contre vous.
Si mon époux enfin, sûr de ma complaisance,
Vouloit ne point user de toute sa puissance ;
Tandis qu'il en est temps, s'il vouloit consentir
A révoquer l'arrêt dont il nous voit frémir,
Il verroit à ses pieds et la fille et la mère.
Ce spectacle touchant fait pour le cœur d'un père,
Ce plaisir généreux de sécher tant de pleurs,
N'a-t-il donc pas pour vous de plus pures douceurs
Que ces honneurs si vains dont l'image incertaine
Offre dans l'avenir une pompe lointaine,
Une grandeur frivole et soumise au hasard,
Qui souvent nous échappe, et vient toujours trop tard.

M. DE FAUBLAS.

Tant d'obstination ne peut que me déplaire.

C'est combattre long-temps un parti nécessaire.
Votre fille aujourd'hui doit prononcer ses vœux;
Nos parents, nos amis sont mandés en ces lieux;
Pour la cérémonie ici tout se prépare.
Que pourroit-on penser d'un retour si bizarre?
De vos discours pourtant je ne suis point surpris :
Je sais vos sentiments, vous n'aimez point mon fils;
Vous lui préfèreriez le dernier de vos proches.
Jamais...

Mme DE FAUBLAS.

Je dois répondre à de pareils reproches.
Melcour m'est cher, monsieur : si je me suis permis
De juger ses défauts, et si par mes avis
J'ai voulu quelquefois changer son caractère,
Je n'ai pas moins pour lui des sentiments de mère :
Je les aurai toujours.

M. DE FAUBLAS.

Je ne vous comprends pas.
Melcour est estimé, je vois qu'on en fait cas;
Et vous permettrez bien qu'un père le seconde.

Mme DE FAUBLAS.

Oui, je crois qu'il pourra réussir dans le monde.
Il est dur et poli, c'est beaucoup; mais pourtant
De son cœur jusqu'ici le mien n'est pas content.
Je ne le crois, ni vrai, ni juste, ni sensible;
A toute émotion il semble inaccessible;
Il agit, parle, écoute avec un front égal,
Ne croit jamais le bien et croit toujours le mal.
Jamais, quand il vous parle, il ne regarde en face;
Son coup d'œil vous évite, et son souris menace.

D'ailleurs, plein de mépris pour tous ses concurrents,
Il ose se répandre en discours imprudents
Sur le marquis d'Orcé, qui l'aura su, sans doute:
Pour un mot indiscret bien souvent il en coûte;
Dans l'état qu'il embrasse on ne pardonne rien.
Enfin c'est à vos yeux un trésor, un soutien;
Mais quand ce fils, objet de votre amour extrême,
Vous aimeroit autant que vous l'aimez vous-même,
Quand vous n'auriez conçu que l'espoir le plus sûr,
Je le redis encore, il doit m'être bien dur
De voir ma Mélanie, ainsi sacrifiée,
Languir dans l'abandon par son père oubliée,
Et, menée en pleurant jusqu'au pied de l'autel,
S'imposer par son ordre un supplice éternel.

M. DE FAUBLAS.

On affoiblit toujours tout ce qu'on exagère.
Je crois sa douleur vive, et la crois passagère.
Toujours dans ces moments on verse quelques pleurs;
On croit dans l'avenir ne voir que des malheurs:
Mais la réflexion, fruit de la solitude,
Et la nécessité, qui devient habitude,
L'entier éloignement des objets séducteurs,
Et l'exemple, et le temps, si puissants sur nos cœurs,
Du cloître, qui n'offroit qu'horreur et qu'amertume,
Font un séjour tranquille où l'ame s'accoutume.
Qui n'a joui de rien n'a rien à regretter.
Si, connoissant le monde, il falloit le quitter,
Peut-être autant que vous je plaindrois Mélanie:
Mais dans cette maison elle a passé sa vie;
Son sort est-il plus dur que celui de ces sœurs

Qui toujours du couvent nous vantoient les douceurs?
Du malheur en ces lieux avons-nous vu l'image?
Nous parla-t-on jamais de joug et d'esclavage?
Tout ce qui devant moi s'est ici présenté
Me peignoit le bonheur et la sérénité.

Mme DE FAUBLAS.

N'en croyez pas, monsieur, l'apparence infidèle.
La retraite, il est vrai, peut nous paroître belle;
Mais c'est pour un moment, c'est lorsqu'on n'y vit pas.
Sous ces lambris sacrés quand nous portons nos pas,
Tout semble calme et doux, jusqu'à l'air qu'on respire;
Des paisibles vertus nous ressentons l'empire,
L'oubli des passions, des maux et des erreurs;
Et l'attendrissement passe au fond de nos cœurs:
Mais percez plus avant, pénétrez ces cellules,
Ces réduits ignorés, où des esprits crédules,
Désabusés trop tard, et voués au malheur,
Maudissent de leurs jours la pénible lenteur;
C'est là que l'on gémit, que des larmes amères
Baignent pendant la nuit les couches solitaires;
Que l'on demande au ciel, trop lent à s'attendrir,
Ou la force de vivre ou celle de mourir.
Peut-être que leurs maux par le temps s'adoucissent,
Que dans des yeux éteints les pleurs enfin tarissent.
Un morne accablement, qui ressemble au trépas,
Succède au désespoir, à ses bruyants éclats.
Mais ce calme perfide est voisin de l'orage;
On en sort bien souvent par des accès de rage:
C'est le poison trompeur qui promet le sommeil,
Et les convulsions sont l'effet du réveil.

M. DE FAUBLAS.

Vous m'effrayez en vain de cette image horrible.
Pour moi, sur un état que l'on peint si terrible
J'en veux croire sur-tout ceux qui l'ont embrassé.
Je les vois à l'envi, dans leur zéle empressé,
Attirer sous leurs lois de nouveaux prosélytes:
Ils doivent d'un tel choix connoître bien les suites;
Et par quel intérêt peut-on imaginer
Qu'ils entraînent au piége, au lieu d'en détourner?

Mme DE FAUBLAS.

Par un sentiment vil, cruel, abominable,
Trop indigne de l'homme, et pourtant véritable.
Oui, croyez-moi, monsieur, l'esclave est sans vertu.
Il déteste en autrui tout ce qu'il a perdu:
Il se flatte en secret que sa chaîne accablante,
Sur d'autres étendue, en sera moins pesante.
A force de souffrir souvent on s'endurcit,
Et dans sa prison même on aspire au crédit.
Voilà ce qui produit ces ardents émissaires
Dont le zéle affecté peuple les monastères:
Ils veulent commander à d'autres malheureux,
Faire porter le joug qu'on a forgé pour eux,
Se venger de leurs maux. L'esprit de tyrannie
Entre facilement dans une ame flétrie,
Et le droit d'opprimer des captifs abattus
Est un plaisir encor pour qui n'en connoît plus.

M. DE FAUBLAS.

Laissons là ces abus, madame. Mélanie
Doit être préparée à la cérémonie.
Bientôt notre curé viendra l'entretenir:

Ses leçons, ses avis pourront la soutenir.
Ma confiance en lui n'est pourtant pas entière.
Sa morale, dit-on, n'est pas assez sévère;
On m'en a dit du mal.

Mme DE FAUBLAS.

On vous trompe, monsieur.
Je le crois digne en tout du saint nom de pasteur.
On ne le vit jamais, affectant le scrupule,
Crier à l'hérétique, au schisme, à l'incrédule,
A signaler son nom vainement empressé,
Et prompt à déployer un zèle intéressé.
Il ne se borne pas à tonner dans les temples;
Et s'il combat l'erreur, c'est par de bons exemples.
C'est des infortunés et le guide et l'appui;
Il prend sur ses besoins pour aider ceux d'autrui.
Rien n'échappe à ses soins; sa tendre prévoyance
Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence.
Au soin de la servir tout entier attaché,
Il parcourt les réduits où le pauvre est caché;
Et, s'il ne peut toujours soulager la misère,
Au moins il la console, il lui fait voir un père.
Dans l'église souvent je l'ai vu près d'entrer;
J'ai vu les malheureux en foule l'entourer.
Il ressembloit au Dieu dont il étoit le prêtre.

M. DE FAUBLAS.

Tant de vertu pourtant s'est bien peu fait connoître.

Mme DE FAUBLAS.

Ah! lorsqu'on est sensible, il est toujours bien doux
De servir les humains sans qu'ils parlent de nous.
On agit pour son cœur. Le voici qui s'avance.

SCÈNE II.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, LE CURÉ.

M. DE FAUBLAS.

Monsieur, nous implorons ici votre assistance:
Nous en avons besoin ; ma fille en ce grand jour
Éprouve vers le monde un moment de retour.
Il faut d'un jeune cœur corriger la foiblesse,
Lui montrer ses devoirs : c'est à votre sagesse
Que j'ai dû me fier, et j'attends tout de vous.
Vous vaincrez sûrement ses injustes dégoûts.
Vous savez trop...

LE CURÉ.

Je sais ce qu'ici je dois faire,
Ce que je dois à vous, à mon saint ministère.
Avant de vous répondre et de promettre rien,
Il me faut avec elle avoir un entretien.
Je veux lire en son cœur, je veux le bien connoître.
Sur ses devoirs alors, sur les vôtres peut-être,
Je pourrai vous parler avec sincérité.
Vous entendrez de moi la simple vérité :
N'espérez rien de plus.

M. DE FAUBLAS.

C'est ce que je desire.
On va vous l'amener, monsieur; je me retire,
Et vais avec madame assembler nos amis,
Qui bientôt dans ces lieux seront tous réunis.

SCÈNE III.

LE CURÉ.

Allons... je vais encor voir une infortunée
Qu'un intérêt cruel au cloître a condamnée,
Que l'on ensevelit de peur de la doter,
Qui pousse des soupirs que l'on craint d'écouter,
Et donne, en détestant sa retraite profonde,
Au ciel des vœux forcés, et des regrets au monde.

SCÈNE IV.

LE CURÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE, *à part dans le fond.*
O Dieu, changez mon cœur, ou bien changez mon sort
Dieu, fléchissez mon père, ou m'envoyez la mort!

LE CURÉ.
Approchez, mon enfant, et soyez sans alarmes.
Si je viens près de vous, c'est pour sécher vos larmes.
Ne me les cachez point et laissez-les couler.
Sans témoins, sans réserve on peut ici parler:
Nul n'osera troubler cette sainte entrevue.
Vous frémissez... Eh! quoi! redoutez-vous ma vue?

MÉLANIE, *avec égarement.*
Je ne sais où je suis... Ayez pitié de moi.
Tout dans un pareil jour doit inspirer l'effroi.
D'un père rigoureux n'êtes-vous pas complice?

Venez-vous m'annoncer l'instant du sacrifice?
C'est celui de mes jours... c'est celui de mon cœur...
Il est affreux, barbare... il me glace d'horreur.
Ah! qu'on l'achève au moins, qu'on l'achève sur l'heure!...
Traînez-moi vers l'autel!... traînez-moi... que j'y meure!
C'est tout ce que l'on veut, et j'y consens.

LE CURÉ.

Hélas!
Au but qui me conduit ne vous méprenez pas.
J'apporte à vos douleurs l'intérêt le plus tendre:
Je puis les adoucir, si vous voulez m'entendre.
Donnez-leur avec moi ce libre épanchement
Qui pour les malheureux est un soulagement.
Les consoler, ma fille, est tout mon ministère;
Vous me devez enfin regarder comme un père.

MÉLANIE, *toujours égarée.*

Un père!... Il m'en faut un... Que n'ai-je un père! hélas!
Il plaindroit mes tourments, il m'ouvriroit ses bras.
Ce nom doit consoler... ce nom me désespère.
Faut-il éterniser mes tourments, ma misère,
Livrer à la douleur le reste de mes jours,
Promettre de souffrir et de pleurer toujours?
Je n'en ai pas la force, et ma raison s'égare.
La nature et le ciel, tout me semble barbare.

LE CURÉ.

C'est que tous deux, ma fille, ont été méconnus.
Commandez un moment à vos sens éperdus,
Et d'un consolateur écoutez le langage:
Tout doit m'intéresser, votre état et votre âge;
Je dois à tous les deux des soins et des secours;

C'est un devoir bien cher que je suivrai toujours.
Je parlerai sur-tout contre la violence...

MÉLANIE, *revenant à elle avec transport, et sortant d'une sombre distraction.*

Est-il vrai? vous! ô ciel! vous prendrez ma défense!
Vous me le promettez! l'aurois-je pu prévoir?
Vous éloignez de moi l'horrible désespoir.
Vous me l'aviez bien dit; oui, vous êtes mon père.
Mais vous qui me tendez une main tutélaire,
N'êtes-vous pas pourtant au rang de ces mortels
Qui ne prêchent jamais que des devoirs cruels,
Qui m'ont tant annoncé, d'une voix formidable,
Dieu toujours irrité, l'homme toujours coupable,
La nature en souffrance, et le ciel en courroux;
Qui m'ont dit que ce Dieu se nomme un Dieu jaloux;
Qu'il ordonne aux humains, pour fléchir sa colère,
De s'imposer le poids d'un tourment volontaire;
Et qu'enfin les objets devant lui préférés
Étoient des yeux en pleurs et des cœurs déchirés!
Eh bien! s'il est ainsi, j'ai le droit de lui plaire.

LE CURÉ.

Je viens vous annoncer un juge moins sévère,
Un Dieu plus indulgent : dissipez cet effroi.
Que votre cœur du moins se calme auprès de moi,
Et retrouve un moment la paix, la confiance;
Faites de vos secrets l'exacte confidence;
Permettez que ce cœur vous ose interroger;
Aux sentiments du vôtre il n'est point étranger.
Placez-vous près de moi; venez, ma chere fille.

(*Ils s'asseient tous deux.*)

Je chéris dès long-temps votre noble famille.
On m'a dit qu'élevée en ces paisibles lieux,
Vous y passiez des jours qui paroissoient heureux,
Et que, du voile saint à seize ans revêtue,
D'aucun regret encor vous n'étiez combattue.
Votre état vous plaisoit : souvent on m'a vanté
Votre zèle naissant, votre félicité.
M'a-t-on dit vrai? Parlez.

MÉLANIE, *devenue plus calme, et avec le ton d'une tristesse douce et réfléchie.*

Oui, je vous le confesse,
Cette maison, monsieur, fut chère à ma jeunesse.
Je m'y voyois fêtée; on s'occupoit de moi;
Chacun de m'amuser se faisoit un emploi :
On détournoit mes yeux de tout devoir pénible.
A tant d'empressement pouvois-je être insensible,
Dans un âge où le cœur est si prompt à s'ouvrir
Aux premiers sentiments qui se viennent offrir,
Où les jours sont si purs, le bonheur si facile?
Je crus qu'il habitoit au sein de cet asile.
Je ne trouvois par-tout que des soins complaisants,
Des égards recherchés, et des yeux caressants.
Ce plaisir si flatteur d'intéresser les autres,
Les préjugés d'autrui, qui deviennent les nôtres,
Tout ce que j'entendois du monde et de ses mœurs,
Les discours séduisants, les tendresses des sœurs,
Le penchant qui nous lie au séjour de l'enfance,
Enfin l'amitié même et la reconnoissance,
A ce qui m'entouroit m'attachant tous les jours,
Sembloient devoir ici me fixer pour toujours.

LE CURÉ.

De semblables motifs n'ont rien que d'estimable.
D'où vient donc qu'aujourd'hui la douleur vous accable
Qui produisit en vous un si grand changement?

MÉLANIE.

Vous allez le savoir; c'est un événement
Qui décida dès-lors du destin de ma vie,
Et dont, en vous parlant, j'ai l'ame encor remplie.
Je veillois près du lit où l'une de nos sœurs
D'une lente agonie éprouvoit les horreurs.
Cherchant à signaler les soins d'une novice,
J'avois brigué moi-même un si lugubre office.
Un prêtre l'exhortoit, et ses pieux discours
De la religion prodiguoient les secours,
Sans arracher un mot, sans vaincre son silence.
Il commençoit peut-être à perdre l'espérance;
Du moins il s'éloigna pendant quelques instants.
Alors, levant ses yeux baissés depuis long-temps,
Elle parut gémir sur moi plus que sur elle;
Quelques larmes mouilloient sa mourante prunelle;
Elle fit un effort pour pouvoir me parler,
Et m'adressa ces mots qui me firent trembler :
« On vous trompe, on vous perd, ma chère Mélanie.
« A votre âge on sent peu ce que l'on sacrifie
« En se faisant esclave et prenant cet habit :
« Vous l'apprendrez trop tard. Je sais qu'on vous a dit,
« Je sais que vous croyez que dans nos saints asiles
« Tous les jours sont sereins, tous les cœurs sont tranquilles :
« Mais pour vous abuser sachez qu'on est d'accord.
« On ne vit en ces lieux qu'en desirant la mort,

« Et l'on n'y meurt jamais qu'en détestant la vie.
« Que mon exemple au moins détrompe Mélanie. »
Elle m'apprit son sort: un malheureux amour,
Qu'il fallut dans ce cloître étouffer sans retour,
Avoit rempli son ame et consumé sa vie.
Du récit de ses maux je demeurai saisie.
C'étoient les derniers cris et les gémissements
D'un cœur que ses chagrins ont oppressé long-temps;
C'étoit d'un long malheur l'histoire attendrissante,
Que l'accent de la mort rendoit plus déchirante.
Je n'y pus résister: pleine de ses douleurs,
Je tombai sur son lit en l'arrosant de pleurs.
Je partageai des maux que mon cœur devoit craindre.
Pour la première fois elle s'entendit plaindre,
Et ma pitié parut adoucir son trépas.
L'infortunée alors me serra dans ses bras;
Je sentis que ses pleurs inondoient mon visage.
De mes sens trop émus je perdis tout usage,
Et quand je les repris elle ne vivoit plus.
Ses bras, déja glacés, sur ma tête étendus,
Ses yeux, de la douleur gardant le caractère,
Et vers le ciel encore élevant leur paupière,
Sembloient lui demander d'épargner à mon cœur
Tous les maux dont sa mort m'avoit tracé l'horreur.

LE CURÉ.

O parents inhumains, voilà donc votre ouvrage!

MÉLANIE.

J'eus toujours devant moi cette effroyable image;
Elle me poursuivit: mes esprits agités
N'entrevoyoient par-tout que d'affreuses clartés.

Le soupçon m'inspiroit une sombre tristesse;
L'effroi, l'abattement, flétrirent ma jeunesse.
Le cloître m'effrayoit : je rencontrois par-tout
L'odieuse contrainte et l'importun dégoût.
Je détestois dès-lors cet habit de novice :
J'abjurai dans mon cœur mon fatal sacrifice.
Je n'osois cependant avouer mes chagrins :
De mon père sur moi je savois les desseins;
Je ne me flattois pas de pouvoir l'en distraire.
Je songeois, pour charmer mon ennui solitaire,
Qu'au moins les passions ne troubloient point mon cœur;
Que de l'amour encor le poison séducteur,
Dont j'avois une fois vu les effets terribles,
Ne livroit point mon ame à des maux plus sensibles :
Mais ce repos, hélas! ne dura pas long-temps...
Malheureuse!..

LE CURÉ.

Achevez ces aveux importants.
Parlez, ne craignez rien.

MÉLANIE.

O mon guide! ô mon père!
Qu'aisément avec vous je puis être sincère!
Que mon ame à la vôtre aime à se confier!
Ah! c'est de mes plaisirs peut-être le dernier.
Ma consolation dans ces lieux la plus chère,
C'étoit de voir souvent ma respectable mère.
Un parent (c'est Monval) voulut un jour me voir :
Il arrive avec elle en ce même parloir.
On m'avertit, j'accours... Ma surprise à sa vue,
Sur son front, dans ses traits, la grace répandue,

Son maintien, de ses yeux la touchante douceur,
Et le son de sa voix encor plus enchanteur,
Tout à mes sens troublés fit soudain reconnoître
Qu'en ce moment mon cœur venoit de voir son maître.
Il s'assit, parla peu, me regarda toujours.
J'ai retenu de lui jusqu'au moindre discours.
Il parut de mon sort pénétrer le mystère :
Je vis qu'il me jugeoit beaucoup mieux que ma mère.
Des mots perdus pour elle il sentoit la valeur,
Et tout ce qu'il disoit répondoit à mon cœur.
Je feignis malgré moi de ne le pas entendre.
Que je lui savois gré d'un intérêt si tendre!
J'entrevis quelques pleurs qu'il vouloit dévorer :
Il sembloit à-la-fois me plaindre et m'adorer.

LE CURÉ.

O que cet entretien est gravé dans votre ame!

MÉLANIE.

Il ne m'avoit rien dit qui déclarât sa flamme,
Rien qui pût ressembler aux transports des amants;
Mais ses derniers regards valoient tous les serments.
Ils se firent entendre à mon ame asservie;
Je jurai qu'à lui seul appartiendroit ma vie.
Je n'examinai rien, je ne voulus rien voir :
Le cœur, pour se donner, a-t-il besoin d'espoir?
Ah! mon ame, embrassant un sentiment si tendre,
S'élança vers l'objet qu'elle sembloit attendre,
Et crut, en lui livrant un pouvoir absolu,
Satisfaire un besoin jusqu'alors inconnu.
Hélas! j'en jouissois sans trouble et sans alarmes,
Et sans affliction je répandois des larmes.

Mon cœur s'applaudissoit d'échapper à l'ennui,
D'avoir un sentiment, de trouver un appui.
Contre l'amour sans doute il n'est point de défense:
Mais que la solitude ajoute à sa puissance!
Que ses traits pénétrants, ailleurs trop emoussés,
Descendent plus avant au fond des cœurs blessés!
Je n'ai du monde encore aucune expérience;
Mais, s'il faut sur ce point dire ce que je pense,
Dans ce monde bruyant comment peut-on souffrir
Que les distractions, les soins et le plaisir,
De l'ame à tout moment éloignent ce qu'on aime?
Peut-on se voir ainsi séparé de soi-même?
Ah! lorsque tant d'objets ont partagé le jour,
Ce qui doit en rester est bien peu pour l'amour.
Mais ici tout le sert, et rien ne le balance;
Le cœur de son penchant s'entretient en silence;
Rien ne s'offre à nos yeux qui le fasse oublier;
Chaque instant à l'amour appartient tout entier.
Je l'ai bien éprouvé: Monval, dans ces demeures,
Monval m'occupoit seul et remplissoit mes heures.
Lorsque tout sommeilloit, dans l'ombre de la nuit,
Je répétois souvent tout ce qu'il m'avoit dit.
Seule durant le jour, craignant d'être obsédée,
Craignant qu'on m'arrachât à cette douce idée,
Rappelant ses regards, ses gestes, ses soupirs,
Mon ame autour de soi recueilloit ses plaisirs.

LE CURÉ.

Monval n'a-t-il pas su tout ce qu'il vous inspire?

MÉLANIE.

O combien j'aimerois à pouvoir le lui dire!

Mais jamais à ma bouche un mot n'est échappé
Qui pût trahir ce cœur ainsi préoccupé.
Qu'il m'en coûtoit, ô ciel! sur-tout en sa présence!
Que je me reprochois ce rigoureux silence!...
Cependant je songeai quel seroit mon destin,
Mes yeux long-temps distraits s'y fixèrent enfin.
L'effrayant avenir où s'égaroit ma vue
Ne m'offroit qu'un abyme où j'étois attendue:
Je vis que j'y tombois sans espoir d'en sortir,
Et j'entendis la voix de l'affreux repentir.
Je vis que, dès l'enfance au cloître destinée,
Moi-même par mon choix je m'étois enchaînée;
Que mon père, affermi dans ses engagements,
Ne consulteroit pas mes nouveaux sentiments;
Qu'à son ambition j'allois être immolée:
Je me sentis alors de mes maux accablée;
Alors je m'indignai du fardeau de mes fers,
Et je tendois les mains à des liens plus chers.
J'aurois voulu franchir la terrible barrière,
Et me réfugier dans le sein de ma mère.

LE CURÉ.

Que n'y déposiez-vous vos plaintes, vos douleurs?

MÉLANIE.

Hélas! elle a connu mes funestes ardeurs,
Elle a vu de ce cœur la cruelle blessure;
Elle a versé sur moi les pleurs de la nature,
Promis de tout tenter pour adoucir mon sort.
Mais que me sert, hélas! un inutile effort?
Que peut-elle? Elle-même est dans la dépendance;

Son époux a sur elle une entière puissance.
Enfin, vous le voyez, on a marqué ce jour
Pour prononcer des vœux, et des vœux sans retour.
On m'impose une loi que je ne peux plus suivre :
On ne s'informe pas si j'y pourrai survivre.
Qu'ai-je donc fait, hélas! pour tant de cruauté?
(*Elle se lève.*)
Et j'irois aux autels trahir la vérité!
J'irois mentir au Dieu qui lira dans mon ame,
Lui consacrer un cœur que tant d'amour enflamme!
Non : j'abhorre un serment trompeur, injurieux;
Ma voix s'arrêteroit en prononçant mes vœux.
Avant de les former, ciel, fais que Mélanie
Exhale à tes autels sa malheureuse vie!

LE CURÉ.

Écoutez, mon enfant : votre ingénuité
Sans doute a droit de plaire au Dieu de la bonté.
Il ne veut point de nous d'offrande involontaire.
Je n'irai point non plus par un langage austère
Joindre encore à vos maux un effroi douloureux,
Qui, loin de les guérir, les rendroit plus affreux.
Ainsi, sans m'élever contre un amour profane
Que la religion dans votre état condamne,
Je m'occupe avec vous de vos seuls intérêts.
On m'appelle bien tard : vous savez quels projets,
Pour avancer son fils, a formés votre père;
Et quand on a conclu l'hymen de votre frère,
Quand tout est décidé, lorsque le jour est pris
Où vos engagements doivent être remplis,

Revenir sur ses pas, renverser son ouvrage
(Excusez un moment ce sinistre langage),
Est un effort pénible et qui doit lui coûter :
Mais nul obstacle ici ne sauroit m'arrêter.
C'est à moi de fixer les yeux de votre père
Sur des devoirs plus saints qu'il faut que l'on révère.
Ma fille, Dieu n'admet dans ce séjour sacré
Qu'une ame libre et calme et qu'un cœur épuré.
Il ne veut point qu'on mêle à de si saintes chaînes
Le joug humiliant des passions humaines ;
Il ne veut que des cœurs que lui-même a choisis,
Étrangers à la terre, et de lui seul remplis.
Vous dont l'ame sensible, au sein de l'innocence,
Des penchants de votre âge a connu la puissance,
Que Dieu n'appelle pas avec l'autorité
Qui soumet nos desirs et notre volonté,
C'est à d'autres vertus qu'il vous a destinée.
Vous n'êtes point à vous, votre ame est enchaînée :
Dieu ne recevroit point le tribut imposteur
De serments démentis au fond de votre cœur.
Ne les prononcez pas : je dois vous le défendre.

MÉLANIE.

Eh ! comment à mon père oser me faire entendre?
Comment de son pouvoir aujourd'hui m'affranchir,
Et braver un courroux que rien ne peut fléchir?
M'exposer à sa haine, à sa haine immortelle!
Quel reproche il feroit à sa fille rebelle !
Je sens que j'ai donné des armes contre moi.
Je frémis... Pardonnez... Vous voyez mon effroi.

C'est au ciel, c'est à vous qu'il faut que je m'adresse;
Prévenez mes malheurs, soutenez ma foiblesse,
Ayez pitié d'un cœur qui ne peut se dompter
Qui ne peut obéir, qui ne peut résister.
Ma cause est dans vos mains, j'attends de vous la vie.

LE CURÉ.

Rassurez-vous; ma voix, par Dieu même affermie,
Réclamera des lois que l'on doit respecter.
Dieu bénira mes soins, ou je dois m'en flatter.
Mais dussé-je échouer, dût, malgré ma constance,
Un crédit plus puissant vaincre ma résistance,
Ah! tout n'est pas perdu : vous êtes sous les yeux
Du Dieu consolateur qui reste aux malheureux.
Comptez sur mes secours : souffrez que ma présence
Vous porte quelquefois une utile assistance.
Vous aurez en tout temps, contre un sort ennemi,
Le ciel et vos vertus, une mère, un ami.

MÉLANIE.

Hélas! ma destinée est donc bien déplorable!
Avec tant de soutiens est-on si misérable?
Je respire pourtant : j'ai confié du moins
Mes secrets à votre ame, et mon sort à vos soins.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE V.

LE CURÉ.

Seconde, Dieu clément, mes efforts et mon zéle.
L'intérêt, qui dégrade une ame paternelle,
Ose emprunter ton nom pour consacrer ses lois;
Contre sa tyrannie, ô Dieu, soutiens ma voix;
Daigne de cet enfant protéger l'innocence.
Dieu, je crois te servir en prenant sa défense.
Le malheur corrompt tout dans les cœurs abattus;
Et la rendre au bonheur, c'est la rendre aux vertus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MADAME DE FAUBLAS, MONVAL.

Mme DE FAUBLAS.

C'est vous qui dans ce lieu m'avez fait demander!
Monval, en un tel jour, qu'osez-vous hasarder?
Votre visite ici me semble téméraire;
Sans doute à mon époux elle ne sauroit plaire.
Vous le savez, il va rentrer dans un instant;
Chez l'abbesse avec nous notre curé l'attend.
N'appréhendez-vous pas...

MONVAL.

Et pourquoi me contraindre?
Qui n'a plus rien à perdre a-t-il encore à craindre?
L'aspect de votre époux ne peut m'intimider;
Je n'ai plus avec lui de mesure à garder.
Non, je ne lui saurois pardonner de ma vie;
Il va sacrifier l'aimable Mélanie!
Il va livrer ses jours à d'éternels ennuis!
Et vous l'avez souffert! et vous l'avez permis!

Mme DE FAUBLAS.

Toujours votre douleur est trop impétueuse.
Supposez-vous ma fille à ce point malheureuse?
Qui vous l'a dit, monsieur? et quel penchant si cher

Au monde qu'elle ignore auroit pu l'attacher?
Son cœur avec le vôtre est-il d'intelligence?
Vous abusez, Monval, de mon trop d'indulgence.
Vous m'avez confié votre amour, vos projets;
J'en aurois desiré de plus heureux effets:
Vos sentiments sont purs, ils n'ont pu me déplaire,
Et ma fille, sans doute, ainsi qu'à vous m'est chère.
Mais vous la connoissez; elle sait son devoir,
Et son père a sur elle un absolu pouvoir.
Quand elle auroit enfin aperçu votre flamme,
Vous êtes-vous flatté d'avoir fait sur son ame
Assez d'impression pour croire qu'en ces lieux
Son destin loin de vous soit à jamais affreux?

MONVAL.

Pouvez-vous me traiter avec tant d'injustice?
Quand je suis au moment du plus cruel supplice,
Pensez-vous que j'embrasse avec présomption
Du bonheur d'être aimé la douce illusion?
Rien ne m'occupe ici, non rien que Mélanie.
Il s'agit de son sort, il s'agit de sa vie,
Et non pas d'un amour trop inutile, hélas!
Je n'en parlerai plus, vous ne le voulez pas.
Mais qu'elle ne soit point esclave, infortunée.
Vous la peignez en vain docile et résignée:
Croyez que sur ce point on ne peut me tromper;
Que rien à mes regards ne pouvoit échapper;
Que j'ai vu de ses maux les secrètes atteintes,
Et qu'au fond de mon cœur j'entends toujours ses plaintes.
Je n'en suis que trop sûr, elle souffre et gémit.
Vous-même (pardonnez), quoi que vous ayez dit,

Vous-même, je le vois, vous gémissez comme elle,
Vous étouffez en vain la douleur maternelle.
Pourquoi vouloir tromper votre cœur et le mien?
Réunissons nos maux, qu'ils soient notre entretien.
Un tyrannique époux vous défend d'être mère;
Eh! soyez-le avec moi.

Mme DE FAUBLAS.

Que prétendez-vous faire?
Vous voyez mes chagrins; pourquoi donc les aigrir?
Monval, mon cher Monval, ils me feront mourir.
De mon austère époux l'humeur est inflexible.
A la fortune seule il se montre sensible;
Elle est le seul objet dont il paroisse épris,
Et le cœur est un mot qu'il n'a jamais compris.
Non qu'il soit né méchant; il est dur et sévère;
Il l'est par son état et par son caráctère;
De raisons d'intérêt il est tout occupé,
Et de tous nos chagrins il est bien peu frappé;
Il n'y voit rien qu'erreur, que foiblesse, inconstance:
Ce n'est qu'à ses projets qu'il voit de l'importance.
Autant qu'on le pouvoit je les ai combattus;
Je m'y suis opposée; et que puis-je de plus?
Faut-il que la discorde entre nous se signale,
Que je donne au public des scènes de scandale,
Que je me fasse en vain de nombreux ennemis
Dans un parti puissant qui protége mon fils?
Mon fils!... à quel effort la douleur m'a forcée!
Devant lui, sans succès, je me suis abaissée.
Je l'avois conjuré de parler pour sa sœur:
Sa réponse équivoque et sa fausse douceur,

Ses protestations de zèle et de tendresses,
Ses regrets affectés et ses froides promesses,
M'ont inspiré pour lui dans cette occasion
Plus de mépris encor que d'indignation.
Je n'ai rien obtenu, ni du fils, ni du père.

MONVAL.

Le plus coupable encor, c'est cet indigne frère.
Lui seul jouit du mal que pour lui l'on commet;
Son hymen, sa fortune est le prix d'un forfait.
Il s'enrichit des pleurs de sa sœur qu'on opprime;
Et lui-même à l'autel il traîne la victime.
Et c'est un frère! ô ciel! lui que vous implorez!
Existe-t-il des cœurs ainsi dénaturés?
Et vient-il contempler cette fête cruelle?

Mme DE FAUBLAS.

Ah! vous me rappelez une alarme nouvelle.
D'Orcé doit s'y trouver, d'Orcé qui de mon fils
A senti d'autant plus les orgueilleux mépris,
Que lui-même a long-temps brigué cet hyménée
Qui de l'heureux Melcour fonde la destinée.
On doit haïr sans doute un rival, un vainqueur,
Qui joint à ses succès l'insulte et la hauteur:
Leur rencontre en ces lieux pourroit être funeste.
Mais vous, qui vous amène? et quel espoir vous reste?
Pourquoi venir chercher ce spectacle odieux?

MONVAL.

Je veux de mon malheur m'assurer par mes yeux,
Voir l'affreux sacrifice et tout ce qu'il m'enlève.
Vous le dirai-je enfin? je doute qu'il s'achève.
On le prépare en vain; je ne puis concevoir

Qu'on soit assez barbare, et qu'on puisse vouloir...
Que dis-je? Il est trop sûr que tout est sans remède.
A deux cœurs endurcis il faut donc que tout cède,
Que tant d'amour s'exhale en regrets superflus!...
Mais j'ai pris mon parti ; vous ne me verrez plus.
J'y suis déterminé ; je l'ai dit à ma mère,
J'abandonne un pays à mes vœux si contraire ;
Le lieu de mon exil est au-delà des mers ;
Je vais servir mon roi dans un autre univers :
Je cours m'y renfermer, et je renonce au nôtre.
Ce n'est pas qu'en effet j'augure mieux de l'autre.
Les humains sont par-tout à l'intérêt livrés,
Et les cœurs vertueux sont par-tout déchirés:
J'en ai douté long-temps ; j'en ai l'expérience.
Mais je fuirai du moins des lieux où tout m'offense,
Et je n'entendrai point les lamentables cris...
Malheureux! quelle erreur! et qu'est-ce que je dis?
Eh! je croirai par-tout voir la pompe funeste,
Entendre prononcer le vœu que je déteste,
Je trouverai par-tout ce parloir où mes yeux...

(*en pleurant.*)

Vous vous en souvenez... Ces lieux, ces mêmes lieux
Pour la première fois l'ont offerte à ma vue,
Là, je crus sur son front voir cette ame ingénue:
J'entendis ces accents à mon cœur si nouveaux :
Elle passoit ses mains à travers ces barreaux...
C'est ici... c'est ici... La rage est dans mon ame.
Je sens mon désespoir s'accroître avec ma flamme.
C'est de ce lieu fatal l'inévitable effet :
Pourquoi m'y meniez-vous? que vous avois-je fait?

Mme DE FAUBLAS.

Ciel! ai-je mérité ce reproche barbare?
Pouvez-vous oublier...?

MONVAL.

Pardonnez, je m'égare,
Pardonnez à ce cœur; il vous est bien connu;
Il ressent vos bontés. Combien il eût voulu...!

Mme DE FAUBLAS.

Je n'ose me fier à votre impatience.
Écoutez. Nous avons encor quelque espérance.

MONVAL.

Comment! que dites-vous? N'abusez point mon cœur.
Ne vous trompez-vous pas? Parlez. Par quel bonheur....
Tous mes sens sont saisis et de crainte et de joie.

Mme DE FAUBLAS.

Il nous reste un secours que le ciel nous envoie.
Notre digne pasteur, ce mortel révéré,
A servir l'infortune en tout temps préparé,
Est instruit en secret du chagrin qui m'accable;
Il prête à mes desseins son crédit secourable.
Il vient de voir ma fille; il a lu dans son cœur:
Comme moi de son père il blâme la rigueur.
Sa piété, son nom, et son saint ministère,
Le poids de ses discours, sa vertu qu'on révère,
Sur mon époux peut-être auront quelque pouvoir.
Cependant...

MONVAL.

Ah! du moins c'est un rayon d'espoir.
N'allez pas me l'ôter: souffrez que je respire;
Que....

MÉLANIE.

Mme DE FAUBLAS.

L'on vient. Sur vous-même ayez donc plus d'empire.
Songez... C'est le curé. Sans doute mon époux
Va le joindre bientôt; allez, et laissez-nous.

MONVAL.

Que faudra-t-il, hélas! qu'aujourd'hui je devienne?
Je sors, mais permettez que du moins je revienne.

Mme DE FAUBLAS.

Quand je le défendrois, ce seroit bien en vain.
Éloignez-vous.

MONVAL.

Allons attendre mon destin.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE CURÉ, MADAME DE FAUBLAS.

LE CURÉ.

Votre fille a besoin des secours de sa mère:
Ne l'abandonnez pas. J'attends ici son père;
Je m'en vais lui parler.

Mme DE FAUBLAS.

Vous voyez mes terreurs.

LE CURÉ.

Tout dépend de ce Dieu qui dispose des cœurs.
Je n'épargnerai rien.

Mme DE FAUBLAS.

C'est en vous que j'espère.
Défendez bien la fille, et vous sauvez la mère.

SCÈNE III.

LE CURÉ.

Hélas! que votre sort n'est-il entre mes mains!
Que ne puis-je extirper ces abus inhumains!
Faut-il long-temps...?

SCÈNE IV.

M. DE FAUBLAS, LE CURÉ.

M. DE FAUBLAS.

Eh bien! vous avez vu ma fille:
Se rend-elle aux souhaits de toute sa famille?
Est-elle résignée?

LE CURÉ.

Écoutez-moi, monsieur.
Quand le ciel, sur vos jours signalant sa faveur,
Pour la première fois offrit à vos caresses
Le gage heureux et cher de vos pures tendresses,
N'avez-vous pas alors promis à votre cœur
De chérir cet enfant, de faire son bonheur,
D'assurer, sous l'abri de votre expérience,
A son ame, à ses jours, la paix et l'innocence?

M. DE FAUBLAS.

Il est vrai, c'est aussi...

LE CURÉ.

Répondez seulement.

Voulez-vous en effet respecter ce serment?
Le croyez-vous sacré?

M. DE FAUBLAS.

Je le tiendrai sans doute.

LE CURÉ.

C'est assez, il suffit que votre cœur m'écoute;
Il suffit qu'à vos yeux brille la vérité.
J'annonce, au nom du ciel et de l'humanité,
Qu'on dicte à votre fille, en cet instant funeste,
Des vœux que Dieu réprouve et que son cœur déteste;
Et si dans ce dessein vous persistez toujours,
Vous mettez en danger son salut et ses jours.

M. DE FAUBLAS.

Son salut?

LE CURÉ.

Votre bouche à ce mot se récrie.
Vous semblez moins frappé du danger de sa vie.
Tous deux pourtant sont chers, tous deux également
Dépendent aujourd'hui du même événement.
Ne vous y trompez pas : le temps, le péril presse.
Souffrez que l'amitié qui pour vous m'intéresse
Retrace à vos regards ce que vous oubliez.
C'est votre fille, hélas! que vous sacrifiez.
Je viens de lui parler : cette ame douce et pure
Épanchoit ses chagrins sans fiel et sans murmure,
Et sans vous accuser déploroit son malheur.
De toutes les vertus le germe est dans son cœur;
Sous les yeux paternels ce germe s'en va croître;
Ah! ne l'étouffez pas dans les ennuis du cloître.
Pourquoi vous refuser la douceur d'en jouir?

Loin de le cultiver, pourquoi l'ensevelir?
Votre fille en naissant enlevée à son père,
Si vous la connoissiez, vous deviendroit plus chère.
Elle va devant vous paroître tout en pleurs;
Vous ne soutiendrez point l'aspect de ses douleurs.
Elle a pour le couvent une invincible haine:
Et n'imaginez pas que le temps la ramène;
Cette horreur est trop forte, et c'est un sentiment
Dans le fond de son cœur gravé profondément.
Concevez à quels maux se verroit condamnée
Votre fille en ces lieux sans retour enchaînée.
Quand vous verrez ses jours au désespoir livrés,
Vous en serez la cause, et vous en gémirez.
Il ne sera plus temps.

M. DE FAUBLAS.

Je ne saurois comprendre
Les soins inopinés qu'ici vous daignez prendre.
Je vous avois prié de raffermir un cœur
Dont j'ai vu tout-à-coup s'affoiblir la ferveur,
Et non de m'occuper de ses douleurs timides.
Il faut entre nous deux des discours plus solides.
Il faudroit des raisons...

LE CURÉ.

Des raisons! Vous pensez
Que je puis contre vous n'en pas avoir assez!
Vous, ministre des lois, dont l'autorité sainte
Annulle tous les vœux formés par la contrainte,
Organe des arrêts de leur temple émanés,
Osez-vous faire ici ce que vous condamnez?
A votre tribunal que tout autre en appelle;

Il trouvera dans vous un magistrat fidèle :
Contre l'oppression vous serez son appui ;
Vous agirez en juge, et jusques aujourd'hui
Vous avez soutenu ce caractère auguste.
Pour votre fille seule allez-vous être injuste?
De tous vos jugements comptable à l'équité,
Croyez-vous de ce droit votre sang excepté?
Si les lois ont aux vœux mis un frein salutaire,
Croyez-vous donc le ciel moins juste que la terre?
Pensez-vous qu'il reçoive un hommage forcé,
Qu'il bénisse un tribut dont il est offensé?
Eh! le vœu le plus libre et le plus volontaire
Au Dieu qui prévoit tout peut sembler téméraire:
Peut-être qu'il faudroit que l'homme, le chrétien,
Demandât tout au ciel, et ne lui promît rien.
Dans nos livres sacrés la céleste vengeance
Confond deux fois des vœux la coupable imprudence.
Dans Jephté, dans Saül, Dieu prend soin de punir
Le souhait orgueilleux d'enchaîner l'avenir.
Leur vœu devient un crime, et leur succès un piège;
L'un se rend parricide, et l'autre sacrilége:
Tant le ciel veut apprendre aux aveugles humains
A ne point prononcer sur leurs propres destins!
Ces héros des déserts, ces premiers cénobites,
Vivoient unis entre eux sous des règles prescrites.
Le travail, la prière, occupoient leurs instants.
Ils étoient des forêts les libres habitants.
Libres, ils préféroient leur retraite profonde,
Leur cabane rustique aux voluptés du monde;
Et rien ne cimentoit cette société,

Que les liens du zèle et de la piété.
Eh bien! qu'à cet exemple on forme des asiles;
Qu'on ouvre, si l'on veut, des demeures tranquilles
Au mortel gémissant que le sort a frappé,
Au repentir qui pleure, au vieillard détrompé :
Mais loin de nous des vœux la chaîne dangereuse!
Tombez, portes de fer, barrière injurieuse;
Et que l'homme, épurant son hommage et son cœur,
Par l'amour des vertus s'élève à son auteur.

M. DE FAUBLAS.

Vous condamnez les vœux, je le vois, et peut-être
Ce langage surprend dans la bouche d'un prêtre;
Mais l'église du moins me défend contre vous.

LE CURÉ.

L'église! je la prends pour arbitre entre nous.
Il est, je le confesse, et je dois y souscrire,
Des vœux qu'elle autorise, et qu'un pur zèle inspire.
Mais alors que du cloître on embrasse les lois,
Elle exige sur-tout qu'on soit libre en son choix.
Ce zèle qui du monde à jamais nous sépare
Est peut-être du ciel le présent le plus rare.
Il est quelques mortels qui, par un noble effort,
Voués à contempler l'avenir et la mort,
Dans les biens d'ici-bas ne voyant qu'un vain songe,
D'un bonheur passager dédaignent le mensonge,
Et, pleins du sentiment de l'immortalité,
S'élancent vers le ciel et vers l'éternité.
D'autres, pour qui la vie étoit un long orage,
Las de se voir traînés de naufrage en naufrage,
Viennent chercher enfin l'asile du repos,

L'espoir d'une autre vie, et l'oubli de leurs maux.
Voilà les vrais élus, ceux que Dieu même appelle;
Leur chaîne est consolante, et n'est jamais cruelle.
Dieu voit avec plaisir, par un beau dévouement,
Ces mortels généreux enchaînés librement,
Prononçant aux autels des serments légitimes,
Y paroître en héros, et non pas en victimes.
Mais ce Dieu juste et bon peut-il voir sans horreur
Des esclaves tremblants, entraînés au malheur,
Offrir à ses autels, d'une voix accablée,
Le sacrifice amer d'une ame désolée,
Baisser des yeux en pleurs sous un voile abhorré,
En étouffant le cri d'un cœur désespéré,
Et contre les tyrans qui leur font violence
Du ciel que l'on outrage appeler la vengeance?
Pensez-vous que ce vœu soit toujours impuissant;
Que ce Dieu de bonté, l'appui de l'innocent,
Ne s'établisse pas juge et vengeur du crime
Entre le père injuste et l'enfant qu'on opprime?
Quoi! d'une foible enfant se rendre l'oppresseur!
Lui commander des vœux qui lui sont en horreur,
Que l'avarice attend, et que la crainte souille!
Offrir son ame à Dieu pour ravir sa dépouille!
Faire entre deux enfants qu'on a reçus des cieux,
De l'amour, de la haine, un partage odieux!
Grand Dieu, que de l'orgueil cet horrible édifice
S'écroule et disparoisse aux yeux de ta justice!
C'est l'église, monsieur, qui parleroit ainsi:
Vous osiez l'attester, et je l'atteste aussi.
Craignez de mériter son terrible anathème;

Craignez le ciel vengeur, craignez votre cœur même:
Le remords vous attend. Soyez père et chrétien:
Faites votre devoir; j'ai satisfait au mien.

M. DE FAUBLAS.

Ce discours menaçant est au moins inutile;
Ne me reprochant rien, je dois être tranquille,
Monsieur. De ce couvent le sage directeur,
Qui conduit Mélanie, et connoît bien son cœur,
Approuve à son égard ma fermeté sévère.
Il veut que l'on combatte une erreur passagère,
Et non pas que l'on cède aux premiers mouvements
D'une jeunesse aveugle en tous ses sentiments.
Il a de son état les mœurs et le langage,
Et ne les blâme pas pour avoir l'air d'un sage.

LE CURÉ.

Je blâme les excès, je blâme les abus.
Il n'est que trop d'esprits lâches et corrompus,
Qui vivent sans principe et pensent sans courage,
Sourds à la vérité, mais soumis à l'usage,
Et qui, dans un état lorsqu'ils sont engagés,
Au rang de leurs devoirs comptent ses préjugés.
Je suis loin d'adopter ce mérite stérile;
Ma règle est d'être vrai, mon état d'être utile.
Quant au titre de sage en nos jours prodigué,
Dénigré par la haine, et par l'orgueil brigué,
Celui qui le mérite honore la nature.
L'ignorance et l'envie en ont fait une injure,
L'hypocrite un forfait, l'honnête homme un devoir.
Je vois que mes discours sont sur vous sans pouvoir,
Et que du directeur l'avis et le suffrage,

Flattant vos passions, ont sur moi l'avantage.
Les formes sont pour vous, je le sais: mais, monsieur,
Vous ne séduirez point le ciel ni votre cœur.
C'est assez: votre fille attend sa destinée;
Vous allez à jamais la rendre infortunée.
Vous dédaignez ses pleurs, vous la désespérez:
C'est un crime, monsieur, et vous en répondrez.
Pesez ces derniers mots.

M. DE FAUBLAS.

Ces mots sont un outrage...

LE CURÉ.

Vous vous en direz plus, et je puis davantage.
Mélanie aujourd'hui n'a plus de père en vous:
Je dois l'être; il suffit; j'en réponds devant tous.
Je saurai mettre obstacle à vos projets sinistres;
Je cours de la justice implorer les ministres,
Et chez l'abbesse ici je proteste à l'instant
Contre le sacrifice où l'on force un enfant.
Je suivrai Mélanie au pied de l'autel même.
C'est là qu'au nom du ciel et d'un Dieu qui nous aime
Ma voix lui défendra des serments criminels.
Nous verrons si la vôtre, à l'aspect des autels,
Osera lui donner l'ordre d'un sacrilége,
Osera blasphémer le Dieu qui la protége.

M. DE FAUBLAS.

Vous seul la protégez, et c'est bien vainement.
Puisque vous ne gardez aucun ménagement,
Suivez donc les transports où le zèle vous livre,
Combattez mes desseins; moi je vais les poursuivre.

LE CURÉ.

Craignez-en le succès; craignez, malgré la loi,
D'être assez malheureux pour l'emporter sur moi.
Peut-être il est trop tard pour sauver la victime;
Peut-être il est trop tard pour vous sauver un crime.
Ce crime, s'il s'achéve, un jour sera vengé.
C'est sur notre entretien que vous serez jugé.
Adieu, monsieur.

SCÈNE V.

M. DE FAUBLAS.

Je vois où l'on veut me conduire.
Contre mon fils et moi je vois que tout conspire;
C'est un parti formé; je n'en saurois douter.
Nous verrons si sur moi quelqu'un doit l'emporter,
Si d'un zéle offensant l'amertume indiscréte
Doit...

SCÈNE VI.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE; *et, un moment après*, MONVAL.

M. DE FAUBLAS.

Approchez, madame, et soyez satisfaite.
Vous êtes bien servie, il le faut avouer;
Et de votre pasteur vous devez vous louer.

Il signale pour vous l'amitié la plus vive;
Il a tout employé jusques à l'invective.
Je dois tout à vos soins, et je les reconnois;
Et vous allez en voir la suite et le succès.
(*à Mélanie.*)
Ma volonté, ma fille, est assez annoncée.
La moitié de ce jour n'est pas encor passée;
Il vous reste un moment; il faut en profiter
Pour recueillir vos sens et pour les surmonter,
Pour soumettre à la voix d'un Dieu qui vous appelle
Ce cœur qui fut long-temps et docile et fidèle.
S'il a cessé de l'être, et semble chanceler,
Moi, je ne change point, rien ne peut m'ébranler.
Vous-même avez choisi cette sainte demeure,
Et pour vous y fixer le ciel a marqué l'heure;
Vous devez désormais y borner tous vos vœux.
(*à Monval, qui entre en tremblant.*)
Je conçois quel dessein vous amène en ces lieux.
Vous étiez trop instruit de tout ce qui se passe,
Monsieur; malgré vos soins rien n'a changé de face.

MÉLANIE.

Monval!... ma mère!

Mme DE FAUBLAS.

Hélas! ma fille, tu gémis!

MONVAL, *à madame de Faublas, à demi-voix.*

Madame... et c'est donc là ce que l'on m'a promis!

MÉLANIE.

Mon père, votre voix m'accable et m'épouvante.
Pardonnez... devant vous vous me voyez tremblante.
Votre ton, vos discours m'inspirent plus d'effroi

Que ces vœux si cruels qu'on exige de moi.
Je vois trop qu'à vos yeux je suis une étrangère;
Ce cœur qui m'est fermé ne s'ouvre qu'à mon frère.
Qu'il me soit préféré, je ne demande rien;
Ma dépouille est à lui, donnez-lui tout mon bien;
Qu'il soit, puisqu'on le veut, l'espoir de sa famille:
Mais pourquoi loin de vous exiler votre fille?
Des droits de ma naissance à mon frère transmis,
Qu'un seul me reste au moins, et qu'il me soit permis
D'habiter près de vous le toit où je suis née.
Pourquoi de mes parents serois-je abandonnée?
Je n'ai jusques ici que trop vécu loin d'eux..
Hélas! de tous mes maux le principe odieux,
C'est cet éloignement qui, depuis ma naissance,
A vos yeux, à vos soins déroba mon enfance:
Votre sang aujourd'hui ne peut plus vous toucher.
Faut-il que de vos bras on ait pu m'arracher?
Faut-il que cette absence et si longue et si dure
Ait effacé les traits qu'imprime la nature?
Que ma voix, que mes pleurs les rappellent en vous
O mon père! mon père!... Eh quoi! ce nom si doux
Pour moi seule à jamais doit-il être terrible?
Au cri de ma douleur êtes-vous insensible?...
J'embrasse vos genoux... ne m'en repoussez pas.
Recevez-moi chez vous: daignez, daignez, hélas!
Ne point y rebuter les soins de ma tendresse;
Que ma mère avec vous les partage sans cesse;
Et vos yeux à me voir pourront s'accoutumer,
Vous pourrez me souffrir, et peut-être m'aimer;
Oui, m'aimer... Est-ce donc un effort pour un père?

M. DE FAUBLAS.

Levez-vous. En tout temps vous m'avez été chère,
Et les pleurs de ma fille ont des droits sur mon cœur.
Ce cœur de vos devoirs sent toute la rigueur:
Sentez aussi les miens; mettez-les en balance;
De mes engagements concevez l'importance.
Une famille illustre et qui s'allie à moi
Se sera donc trompée en comptant sur ma foi!
Des destins de mon fils je ne suis plus l'arbitre:
Ma parole est donnée; et comment, à quel titre,
Puis-je la retirer? Un changement si prompt
Et pour eux et pour moi n'est-il pas un affront?
La jeunesse à son gré peut se montrer volage;
Mais la légèreté ne sied pas à mon âge;
Et lorsqu'à cet accord je me suis arrêté,
J'ai dû me décider avec maturité.
Pour me justifier que pourrois-je leur dire?

MÉLANIE.

Que sur vous la nature a pris un juste empire,
Que ce cœur paternel a senti mes douleurs,
Qu'il vous en coûteroit de causer mes malheurs,
Que vous avez pitié d'une fille expirante,
Que je me meurs.

M. DE FAUBLAS.

Eh quoi! lorsque heureuse et contente
Vous demandiez à vivre en ces paisibles lieux,
Est-ce moi qui forçois votre choix et vos vœux?

MÉLANIE.

Non; mais c'étoit à vous, à votre expérience,
D'éclairer d'un enfant la facile imprudence,

De lui montrer le piége et de l'en détourner:
C'étoient là les leçons qu'il falloit me donner.
Dans l'avenir pour moi c'est vous qui deviez lire,
Et quand je m'égarois vous deviez me conduire.
Ah! mon père aujourd'hui voudroit-il me punir
De ces mêmes erreurs qu'il falloit prévenir?

M. DE FAUBLAS.

Vous voulez des conseils; mais sachez donc les suivre.
Sachez que le penchant où votre cœur se livre,
Ce retour vers le monde, et ces desirs ardents,
Sont des goûts passagers que détruira le temps.
Sachez que s'immoler au bien de sa famille,
Remplir tous les devoirs d'une sœur, d'une fille,
Est un bonheur durable et plus digne de vous,
Que la religion doit rendre encor plus doux.

MÉLANIE.

Ah! pour jouir ainsi d'un noble sacrifice,
Il faut que notre cœur l'accepte ou le choisisse;
Et l'ame qu'on y force avec tant de rigueur
En perd tout le mérite, et n'en a que l'horreur.
Mais vous, mais votre fils dont je suis la victime,
Goûterez-vous, hélas! un bonheur légitime?
Jouirez-vous en paix de vos tristes honneurs
Fondés sur l'injustice et payés par mes pleurs?

M. DE FAUBLAS.

Comptez sur vos efforts, et d'un esprit plus ferme...

MÉLANIE.

Non; la mort de mes maux sera l'unique terme...

M. DE FAUBLAS.

L'espoir...

MÉLANIE.

Il est par-tout, excepté dans ces lieux.

M. DE FAUBLAS.

Le ciel...

MÉLANIE.

Au nom du ciel fait-on des malheureux?

M. DE FAUBLAS.

Ma fille, c'en est trop; vous voulez l'impossible.

MONVAL.

(*à part.*) (*haut.*)
Ah! barbare!... A ce point vous seriez inflexible!
Ses larmes, sa candeur, n'ont pu vous émouvoir!
Vous voulez la réduire au dernier désespoir!

M. DE FAUBLAS.

Eh! pourquoi donc, monsieur, prenez-vous sa défense?
Quels titres avez-vous?...

MONVAL.

Tous ceux de l'innocence,
Tous ceux de la justice et de l'humanité.

M. DE FAUBLAS.

N'affectez point ici de générosité:
Je sais quel intérêt vous parle et vous anime.

MONVAL.

J'oserai l'avouer; oui, ce n'est point un crime,
Oui, je l'aime, monsieur; je le dois, je le veux.
Je suis sûr de sentir un penchant vertueux.
J'avois su le contraindre, et, malgré ma tendresse,
J'ai toujours respecté son état, sa jeunesse:
Je le déclare à vous, qui croyez m'imposer,

Qui croyez à-la-fois répondre et m'accuser;
Je le dis au moment de perdre ce que j'aime;
Mais je parle pour elle et non pas pour moi-même.
Je ne suis rien ici qu'un témoin étranger,
Qu'un homme, et c'est assez, monsieur, pour vous juger;
C'est assez pour vous dire, au nom de la nature,
Que vous abusez trop d'une autorité dure,
Que vous êtes armé d'une injuste rigueur.
Et quel droit avez-vous d'ordonner son malheur?
Nul homme, quel qu'il soit, n'a ce droit sur un autre.
Ce droit, fût-il fondé, doit-il être le vôtre?
Et contre votre sang devez-vous l'exercer?
Si c'étoit votre fils, l'oseriez-vous forcer
A fléchir malgré lui sous le joug monastique?
Il braveroit bientôt une puissance inique,
Il fuiroit loin de vous, réclameroit les lois.
Mais ce sexe est sans force, on étouffe sa voix,
On l'opprime sans crainte... Ah! l'innocence aimable,
Pour être désarmée, en est plus respectable.
Les larmes du malheur sont un objet sacré.
Si ce sexe en nos mains sans secours est livré,
La nature, dans nous préparant sa défense,
Prit soin de lui donner contre la violence
Ce qui de tous les cœurs fléchit la dureté,
Ce qui désarme tout, les pleurs et la beauté.
Vous seul y résistez.

M. DE FAUBLAS.

Quoi! c'est en ma présence
Qu'on ose s'emporter à tant de violence!

Audacieux jeune homme, avez-vous donc pensé
Que l'amour excusât ce transport insensé?
Et vous me l'avouez cet amour qui m'offense!
Vous qui d'un jeune cœur séduisez l'innocence!
Vous qui l'enhardissez à la rébellion!
Vous qui seul apportez le trouble en ma maison!
Et vous vous en vantez! vous, monsieur! à ce titre
Vous osez en ces lieux vous rendre notre arbitre!
Ah! si l'on vous permit de vous y présenter,
Ce n'étoit pas du moins pour venir m'insulter,
Pour me donner la loi jusque dans ma famille.
Votre audace m'indigne; et sachez que ma fille,
Quand même je pourrois rompre aujourd'hui des nœuds
Dont le pouvoir sacré nous enchaîne tous deux,
Ne reverroit jamais un jeune téméraire
Dont la fougue imprudente ose outrager un père.

MONVAL.

Un père! vous! Soyez-le et je tombe à vos pieds.
Non, vous ne l'êtes pas.

Mme DE FAUBLAS.

Monval, vous oubliez...

M. DE FAUBLAS.

Vous l'arrêtez trop tard; il n'est plus temps, madame.
Vous avez enhardi son audace et sa flamme.
Vous voyez les affronts qu'il me faut supporter.

Mme DE FAUBLAS.

C'en est trop; à vous seul il faut les imputer.
Êtes-vous étonné d'essuyer des murmures,
De voir gémir nos cœurs et saigner nos blessures?
Défendez-vous la plainte en nous immolant tous?

M. DE FAUBLAS.

En ai-je assez souffert?... Je ne m'en prends qu'à vous,
Mélanie; il est temps d'apaiser ma colère;
Craignez-en les effets : j'ordonne, je suis père;
Je veux qu'on m'obéisse, et sans plus différer.
(*à madame de Faublas.*)
Si vous n'y consentez, il faut nous séparer,
Madame; je renonce à la mère, à la fille,
Et je romps pour jamais avec votre famille.
J'attendois plus d'égards et de soumission.
(*à Mélanie.*)
Vous seule aurez causé notre désunion,
Ma fille, vous aurez allumé nos querelles.
La malédiction suit les enfants rebelles;
Et la mienne, à la fin, pourroit tomber sur vous :
Craignez ce dernier trait de mon juste courroux;
Craignez...

MÉLANIE.

Qu'entends-je! ô ciel! Ah! ce comble d'injure
De mon cœur révolté fait sortir la nature.
Le vôtre dès long-temps avoit su la bannir,
Et j'apprends de vous seul à ne la plus sentir.
Vous en avez détruit jusqu'à la moindre trace;
Un affreux désespoir en mon sein la remplace.
Vous osez insulter à mes sens effrayés!
Vous menacez encor, quand je meurs à vos pieds!
Et qu'ajouteriez-vous aux maux que vous me faites?
Je puis vous défier, tout cruel que vous êtes.
Si je peux vous haïr, qu'ai-je à craindre de plus?
Mes jours étoient maudits quand je les ai reçus :

La malédiction a tonné sur ma tête,
A l'instant où ma mère...

Mme DE FAUBLAS.

O Mélanie, arrête...
N'achéve pas...

MÉLANIE.

Non... non... je ne me connois plus;
Je cède à des transports qui m'étoient inconnus.
Vous! oser attester le ciel qui vous condamne!
Qui? vous! de son courroux vous vous croyez l'organe,
En joignant l'injustice à l'inhumanité!
Ah! vous-même tremblez que ce cri redouté
Qu'éléve vers les cieux d'une voix désolée
Sous les pieds des tyrans l'innocence foulée,
Ce cri qu'un Dieu vengeur n'a jamais repoussé,
Ne sorte de mon ame, et ne soit exaucé.

Mme DE FAUBLAS.

Ma fille!...

MÉLANIE.

Qu'ai-je dit! je m'emporte... ma mère!
Cet assaut douloureux, soutenu contre un père,
Vient d'épuiser ma force... elle succombe... Hélas!
Si je pouvois mourir!... Recevez dans vos bras...

(*Elle s'évanouit.*)

Je me meurs.

Mme DE FAUBLAS.

Ciel! ô ciel! je tremble pour sa vie.
Ah! ma fille! ah! Monval!

MONVAL.

Malheureureux!... Mélanie!...

Elle ne m'entend plus... Du secours... venez tous.

(*Il court pour tirer la sonnette du parloir. M. de Faublas se met au-devant de lui.*)

M. DE FAUBLAS.

Non : arrêtez, monsieur; il suffira de nous.
Voulez-vous donc ici répandre l'épouvante?

MONVAL.

Et qu'importe, grand Dieu! Mélanie est mourante;
Et je cours...

Mme DE FAUBLAS.

Non, Monval; elle rouvre les yeux,
Elle reprend ses sens. Ma fille!...

MÉLANIE.

Où suis-je? ô cieux!

(*Elle aperçoit son père, et se jette avec effroi dans les bras de sa mère.*)

Que vois-je?

MONVAL, *à M. de Faublas.*

Regardez ces objets lamentables.
Regardez... Quoi! vos yeux, vos yeux impitoyables
Soutiennent froidement cet horrible tableau!
Vous étiez un tyran ; vous êtes un bourreau.

M. DE FAUBLAS.

Sortez d'ici, monsieur; la fureur vous égare.
Vous me ferez raison...

MONVAL.

Ah! d'un pouvoir barbare
Elle peut après tout braver les cruautés;
Elle peut s'affranchir...

Mme DE FAUBLAS.

Cher Monval, écoutez....

MONVAL.

Rien ne me retient plus; mon sang bout dans mes veines.
Va, tu peux te soustraire à des lois inhumaines,
O chère infortunée! écoute ton amant;
Ne crois rien que l'amour dans un pareil moment;
Crois que dans l'univers il n'est point de puissance
Qui jamais contre toi porte la violence
Jusques à t'arracher d'involontaires vœux:
Le courage suffit pour nous sauver tous deux.
Approche sans trembler de l'autel qu'on prépare;
Et, loin de prononcer ce serment si barbare,
Que Dieu rejetteroit, que dément notre amour,
Atteste l'Éternel présent dans ce séjour;
Prends-le, dis-je, à témoin contre la tyrannie;
Et, si j'ai quelque droit sur ton cœur, sur ta vie,
Ajoute que nos cœurs l'un vers l'autre entraînés
Sont par des nœuds de flamme à jamais enchaînés;
Qu'on impose à ton ame un effort impossible.
Tout ce qui sut aimer, tout ce qui fut sensible
Doit en notre faveur s'émouvoir à-la-fois:
Moi, pour te seconder, j'éléverai ma voix;
Je volerai vers toi sans craindre aucun obstacle.
Tes larmes, nos malheurs, et ce touchant spectacle,
Nos cris et nos transports, la sainteté du lieu,
Et ce nom si sacré dans le temple d'un Dieu,
L'humanité; voilà ce qui doit nous défendre.
Père injuste, voilà ce que j'ose entreprendre.
Croyez que de ces lieux rien ne peut m'arracher:

Je dirai ce qu'en vain vous voudriez cacher,
Ce qui n'a point ému votre cœur implacable;
Je la retracerai cette scène effroyable,
Votre fille expirante, et votre épouse en pleurs,
Votre épouse à vos yeux contraignant ses douleurs,
Que vous faites mourir par de lentes atteintes,
Que vous assassinez en étouffant ses plaintes.
J'attendrirai les cœurs, je les remplirai tous
D'horreur pour un barbare et de pitié pour nous.

M. DE FAUBLAS.

D'un vieillard désarmé vous bravez la foiblesse;
Mais j'ai du moins un fils, et sa main vengeresse...

MONVAL.

Qui? lui! de vos fureurs le complice odieux!
Melcour!... Malheur à lui, s'il s'offroit à mes yeux!

Mme DE FAUBLAS.

Que dites-vous, Monval? quoi! ce ton de menace...

M. DE FAUBLAS.

Ne craignez point, madame, une impuissante audace;
On peut la réprimer. Suivez-moi toutes deux.

MONVAL.

Et moi jusques au bout je vous suis dans ces lieux.
Dans mes justes desseins s'il faut que je succombe,
Sous l'autel où je cours puisse s'ouvrir ma tombe?
Que ce temple fatal où l'on nous attend tous
S'écroule sur ma tête et m'écrase avec vous!

M. DE FAUBLAS.

Il suffit; nous verrons ce que vous pouvez faire.
Tant de témérité recevra son salaire.
Allons...

MONVAL.

O Mélanie!... On me l'arrache!... O cieux,
Du moins vengez mes maux; ils seront moins affreux.

Madame de Faublas rentré avec sa fille dans l'intérieur du couvent. M. de Faublas sort d'un côté, et Monval de l'autre.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MÉLANIE.

Pour la dernière fois il consent à m'entendre...
Que sert cet entretien? Que puis-je encore attendre?
Il a pris son parti... Je dois prendre le mien.
Un père! quoi! son sang!... quoi! je n'obtiendrai rien!
Ainsi l'on foule aux pieds la foiblesse éplorée!
Ah! d'indignation mon ame est pénétrée,
Mon ame se soulève... O Monval! c'est en toi
Que j'ai cru voir un cœur qui sentît comme moi.
Le mien t'appelle en vain... Quelle est mon espérance?...
Avec quelle chaleur il a pris ma défense!
Quel feu dans ses discours! et que mon cœur saisi
S'applaudissoit tout bas d'avoir si bien choisi!
Hélas! ce transport même à tous deux est contraire.
Monval est à jamais l'ennemi de mon père:
On ne pardonne point à qui nous fait rougir...
Et d'après ses conseils quand j'oserois agir,
Quel en seroit l'effet? Non, jamais Mélanie
Au sort de son amant ne peut se voir unie.
Que dis-je? on veut armer mon frère contre lui.
Mon père réclamoit un vengeur, un appui...

II.

Quelle horreur se répand sur ma famille entière!
Mon frère est exposé; je désole ma mère;
Je perds ce que j'adore!... Il faut se décider.
Mon père me méprise, et croit m'intimider;
Il ne voit rien en moi qu'une esclave tremblante:
Il verra si j'ai l'ame intrépide et constante...
Je le vois; la retraite et la réflexion,
D'un sentiment contraint la longue impression,
Donne aux sens recueillis un courage tranquille.
Allons... Pour Mélanie il n'est qu'un seul asile...
Il est temps d'y courir... On nous dit qu'autrefois
La vierge de Vesta que condamnoient les lois,
Calmant par son trépas la publique épouvante,
Vers la tombe entraînée y descendoit vivante.
De cette horible mort qui fait frémir les sens
Peu d'heures, après tout, achevoient les tourments:
Mais alors qu'une fois on a courbé sa tête
Sous le voile effrayant que pour moi l'on apprête,
Lorsque l'on a promis d'oublier les vivants,
La tombe se referme... et l'on y meurt long-temps.
Quel sort! Et toi, Monval, hélas! sans Mélanie,
Si je connois ton cœur, souffriras-tu la vie?
Je l'abhorre sans toi... L'on vient... Il faut parler.
Son aspect, malgré moi, me fait toujours trembler.

SCÈNE II.

M. DE FAUBLAS, MÉLANIE.

M. DE FAUBLAS.

Vous m'avez demandé : qu'avez-vous à me dire?
J'ai cru que le devoir reprenoit son empire,
Que vous alliez enfin obéir à ma voix.

MÉLANIE, *d'un ton calme et ferme.*

J'ai voulu vous redire une seconde fois
Que le joug du couvent à mes yeux est horrible;
Que la mort... oui, la mort me semble moins terrible;
Que, s'il faut à ce joug que mon sort soit livré,
On peut attendre tout d'un cœur désespéré;
Que de ce désespoir, qui de tout est capable,
D'avance devant Dieu je vous rends responsable.

M. DE FAUBLAS.

Allez; quand vous aurez rempli sa volonté,
Lui-même il bénira votre docilité,
Lui-même il vous rendra le calme et le courage.

MÉLANIE.

Le courage!... J'en ai... j'en saurai faire usage.
Je n'ajoute qu'un mot. Si vous étiez certain
Que l'heure où dans le temple un serment inhumain
Auroit à ce couvent enchaîné ma misère
De mes jours dévoués seroit l'heure dernière...
Si vous en étiez sûr... pourriez-vous le vouloir?

M. DE FAUBLAS.

On ne meurt point, ma fille, et l'on fait son devoir.

MÉLANIE.

Eh bien!... je le ferai... Souffrez que je vous quitte.
Je sens que dans l'état où mon ame est réduite
J'ai besoin de goûter quelques instants de paix.
Tous vos desirs bientôt vont être satisfaits.

SCÈNE III.

M. DE FAUBLAS.

Plus que je ne pensois ce jour paroît terrible.
Fatigué d'un combat douloureux et pénible,
Ce n'est pas sans effort que mon cœur s'affermit.
Ici de tous côtés on m'accuse, on gémit.
D'un jeune audacieux j'endure les outrages;
Et je ne vois par-tout que de tristes présages.
Ma fille!... Dans ses yeux, sur son front, j'ai cru voir
L'affreux recueillement d'un morne désespoir,
Une tranquillité funeste et menaçante.
Mais quoi! son ame est douce, ingénue, innocente;
Peut-elle méditer?... Que sais-je... Je frémis.
Peut-être j'ai trop fait pour l'intérêt d'un fils;
J'ai trop bravé les pleurs que je faisois répandre.
Aux coups du désespoir, ô ciel! dois-je m'attendre?
J'éprouve par avance une secréte horreur,
Qui semble présager l'approche du malheur.

SCÈNE IV.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS.

Mme DE FAUBLAS.

Courez, monsieur, courez; on les a vus ensemble ;
Votre fils et d'Orcé sont aux mains.

M. DE FAUBLAS.

Ciel! je tremble.

Mme DE FAUBLAS.

Ils se sont rencontrés assez près de ces lieux.
Peut-être il n'est plus temps. Allez, volez.

M. DE FAUBLAS.

O cieux!

SCÈNE V.

MADAME DE FAUBLAS.

Que de maux à-la-fois! Ma fille! que fait-elle?
Non, l'on ne verra point cette pompe cruelle.
L'enfer la préparoit, et ces tristes apprêts
Vont peut-être aujourd'hui finir par des forfaits.
Que ce cœur maternel rassemble de souffrance!
Mes enfants! mes enfants!... n'est-il plus d'espérance?
Je la vois..

SCÈNE VI.

MADAME DE FAUBLAS; MÉLANIE, *voyant sa mère, fait un geste de surprise et de douleur.*

Mme DE FAUBLAS.

Mon aspect semble t'épouvanter.

MÉLANIE.

Voilà le seul moment que j'ai dû redouter.
Quels adieux!... Je croyois trouver ici...

Mme DE FAUBLAS.

Ton père?

MÉLANIE.

Mon père, dites-vous? non, votre époux, ma mère,
Votre ennemi, le mien, mon barbare oppresseur.
Tous mes nœuds sont rompus en ce moment d'horreur:
On le commande, on veut que je m'ensevelisse!...
J'obéis.

Mme DE FAUBLAS.

Que dis-tu? Suis-je donc leur complice?

MÉLANIE.

Vous êtes leur victime, hélas! ainsi que moi.
Je vous connois; je sais tout ce que je vous doi:
C'est un de mes regrets.

Mme DE FAUBLAS.

Tu ne sais pas encore

(*à part.*)

Jusqu'où vont mes malheurs! Mais non, non; qu'elle ignore
Les désastres nouveaux qui nous menacent tous.

Elle me plaindroit trop.

MÉLANIE.

De quoi me parlez-vous?
Pourriez-vous m'annoncer quelque nouveau supplice?
L'adieu que je vous dis finit mon sacrifice...
Il est d'autres adieux où je n'ose penser...
Si j'avois pu pourtant.... Il y faut renoncer.
Parlez-lui quelquefois, parlez de Mélanie.
Ce n'est que pour vous deux que j'eusse aimé la vie.
Qu'il apprenne de vous à quel point je l'aimois...
De cette bouche, hélas! il ne l'apprit jamais:
Vous le savez trop bien. Dieu! quel sort est le nôtre!
Allons... il faut... il faut nous quitter l'une et l'autre.

Mme DE FAUBLAS.

Non; je viendrai toujours partager ta douleur:
On ne t'ôtera point de mes bras, de mon cœur;
Tu me verras toujours, fille innocente et chère.
Ne veux-tu plus me voir?

MÉLANIE.

Jamais! jamais, ma mère!
Ma mère!... cet adieu... vous ne l'entendez pas.

Mme DE FAUBLAS.

Tu me glaces d'effroi... Que veux-tu dire? hélas!
Pourquoi me présenter cette funeste idée?
De quel sombre transport tu sembles possédée!
Oses-tu m'annoncer cet entier abandon?
Hé quoi! ta mère aussi ne te verroit plus?

MÉLANIE.

Non.
On n'a plus de parents dans ma froide demeure.

Il en est que j'abhorre... il en est que je pleure...
Vivez du moins, vivez plus heureuse que moi.

Mme DE FAUBLAS.

Heureuse, quand tu veux me séparer de toi!
Ciel! je perds un enfant, et je tremble pour l'autre.
On ne vient point encor.

MÉLANIE.

Mais quel trouble est le vôtre?
Vous détournez de moi vos regards et vos pas.
Il n'est plus temps de craindre... Et qu'avez-vous?

Mme DE FAUBLAS.

Hélas!
Je ne puis résister à mon inquiétude.
De ce double tourment le poids devient trop rude...
Je vois ton front pâlir et tes traits s'altérer!

MÉLANIE.

Ciel! ô ciel! de quel feu je me sens dévorer!
Toute ma fermeté cède au mal qui me tue....
J'espérois dérober ma mort à votre vue...
Que celui qui la cause en seroit seul témoin.
Le poison...

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

Mme DE FAUBLAS.

Dieu! je cours...

MÉLANIE.

Non; demeurez. Ce soin
Ne me sauveroit pas: il n'est plus de remède,
Il n'en est plus.

Mme DE FAUBLAS *court ouvrir la porte du parloir.*

Venez, ah! venez à mon aide!

SCÈNE VII.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE; *quelques sœurs converses, s'empressant autour de Mélanie.*

Mme DE FAUBLAS.

Ah, monsieur!

M. DE FAUBLAS.

Ah, madame! on ne les trouve pas;
Vainement j'ai cherché la trace de leurs pas.
Mes amis, avec moi partageant mes alarmes,
Courent de tous côtés... Je vois couler vos larmes!

Mme DE FAUBLAS.

Apprenez, apprenez un malheur plus certain,
Que vous avez causé, que j'ai prédit en vain :
Votre fille est mourante, elle est empoisonnée.

M. DE FAUBLAS.

Ciel! ma fille!

SCÈNE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE CURÉ.

LE CURÉ.

O monsieur! ô mère infortunée!
Je n'ose vous parler, je respecte vos pleurs.
C'est le ciel qui vous frappe; offrez-lui vos douleurs.
Que je vous plains tous deux!

Mme DE FAUBLAS.

Plaignez-nous davantage :
Regardez nos malheurs, regardez son ouvrage.
Elle meurt; elle touche à ses derniers instants.
Ma fille!... le poison a coulé dans ses flancs.

LE CURÉ.

Vous me faites frémir, et ce coup est horrible.
Faut-il vous en porter un autre aussi sensible?
Pourrai-je vous apprendre...

M. DE FAUBLAS.

Ah! je n'ai plus de fils!

LE CURÉ.

Hélas! il est trop vrai.

M. DE FAUBLAS.

Grand Dieu! tu me punis!

LE CURÉ.

Monval cherchoit Melcourt; et, que sais-je? peut-être
De ses premiers transports il n'eût pas été maître.
Il voit leur choc de loin; il court les séparer,
Mais il est arrivé pour le voir expirer.

M. DE FAUBLAS.

Je perds tout.

SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, MONVAL.

MONVAL, *à madame de Faublas, sans voir Mélanie.*

Ah! quels maux accablent votre vie!
Le ciel a trop vengé les pleurs de Mélanie.
J'ai voulu vainement...

(*La scène est disposée de manière que Mélanie, d'un côté du théâtre, est dans un fauteuil, ayant sa mère à sa droite, penchée sur elle, quelques sœurs converses à sa gauche; et, de l'autre côté, M. de Faublas est dans l'attitude de l'accablement. Le curé est auprès de lui.*)

MÉLANIE.

O Monval!

MONVAL.

Quelle voix!...
Elle m'appelle encore! Ah! qu'est-ce que je vois?

(*Il tombe à genoux devant elle.*)

MÉLANIE.

Ton amante qui meurt pour te rester fidèle.
Je vivois pour t'aimer... ma mort est moins cruelle,
Puisque je puis, du moins, justifiant ton choix,
T'avouer mon amour pour la première fois.

MONVAL.

Tu m'aimes et tu meurs! O Mélanie! ô rage!

MÉLANIE.

Un breuvage mortel m'arrache à l'esclavage.
Du jour où je t'ai vu, je jurai d'être à toi:

L'amour à tous les deux dicta la même loi.
Ma mère y souscrivoit, si le ciel en colère
Ne m'eût fait rencontrer un tyran dans un père.
Il versa dans mon sein le poison des douleurs,
Plus cruel mille fois que celui dont je meurs.
Cet homme injuste et dur accabla Mélanie
Du pouvoir qu'il reçut pour protéger ma vie.
Il vit mon désespoir avec tranquillité:
La nature en son cœur n'a jamais habité...
La mort est dans le mien... quels tourments le déchirent!
(*aux sœurs.*)
O vous que mes malheurs à ce spectacle attirent,
Et vous qui ressentiez les feux dont j'ai brûlé,
Qui dormez sous ce marbre où mes pleurs ont coulé,
Levez-vous, à ma voix, victimes malheureuses!...
(*Elle se lève avec effort, soutenue sur sa mère et sur deux religieuses. Monval reste appuyé sur le fauteuil, la tête dans ses mains.*)
Levez-vous, entendez mes plaintes douloureuses.
Accablez avec moi l'oppresseur abhorré
Dont je n'ai pu fléchir le cœur dénaturé.
Dieu! que le dernier cri de sa fille expirante
Retentisse à jamais dans son ame tremblante!
Et, s'il l'ose implorer au jour de son trépas,
Rejette sa prière, et ne pardonne pas!

LE CURÉ.

O ma fille! abjurez ces sentiments coupables.

MÉLANIE, *se laissant tomber sur les genoux, les bras tendus vers le ciel.*

Dieu! Dieu! n'entendez pas ces souhaits exécrables.

Le désespoir, la mort, ont exhalé ces vœux:
Tout mon cœur les dément... Pardonnez, justes cieux!
Pardonnez à mon père aussi bien qu'à moi-même.
Cher Monval, cher amant, toi que j'aimai... que j'aime...
(*au curé.*)
Vous qui m'avez rendu des soins si généreux...
Et vous, ma mère, vous... venez fermer mes yeux:
Venez... ces yeux éteints vous distinguent à peine.
Que mon dernier soupir ne soit point pour la haine!
Qu'il soit pour la nature, hélas! et pour l'amour!
Serrez-moi dans vos bras!... Monval... c'est sans retour!
(*La toile tombe.*)

FIN DE MÉLANIE

PHILOCTÈTE,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

Représentée pour la première fois le 16 juin 1783.

PERSONNAGES.

PHILOCTÈTE.
ULYSSE.
PYRRHUS.
HERCULE, dans un nuage.
UN GREC.
SOLDATS.

La scène est à Lemnos.

PHILOCTÈTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le bord de la mer. On voit de côté et d'autre différentes ouvertures entre des rochers; mais la grotte de Philoctète est supposée ne pouvoir être vue que dans le fond du théâtre.

SCÈNE I.

ULYSSE, PYRRHUS, DEUX SOLDATS GRECS.

ULYSSE.

Nous voici dans Lemnos, dans cette île sauvage
Dont jamais nul mortel n'habita le rivage.
Du plus vaillant des Grecs, ô vous, fils et rival,
Fils d'Achille, ô Pyrrhus! c'est sur ce bord fatal,
Au pied de ces rochers, près de cette retraite,
Que l'on abandonna le triste Philoctète.
C'est moi qui l'ai rempli cet ordre de rigueur.
Il le falloit : frappé par quelque dieu vengeur,
D'une incurable plaie éprouvant les supplices,
Il troubloit de ses cris la paix des sacrifices,

De son aspect impur blessoit leur sainteté,
Et souilloit tout le camp de sa calamité.
Mais laissons ce récit: le temps, le danger presse.
Je veux rendre aujourd'hui Philoctète à la Grèce.
S'il sait que dans cette île Ulysse est descendu,
De nos travaux communs tout le fruit est perdu:
Je dois fuir ses regards. Vous dont le noble zéle
Promit à mes projets l'appui le plus fidéle,
Approchez de cet antre, et voyez son séjour:
Par une double issue il est ouvert au jour;
Un ruisseau, si le temps n'a point tari son onde,
Coule des flancs creusés d'une roche profonde.
Vous pouvez aisément reconnoître à ces traits
L'asile qu'il habite: observez-en l'accès;
Tâchez de découvrir s'il est dans sa demeure.
S'il est absent, je puis vous apprendre sur l'heure
Quels grands desseins ici je dois exécuter,
Et sur-tout quels secours vous devez leur prêter.

PYRRHUS, *s'avançant au fond du théâtre.*

Au premier de vos soins je m'en vais satisfaire.
Oui, je crois voir déja ce sauvage repaire,
Cette grotte...

ULYSSE.

Au sommeil peut-être est-il livré.

PYRRHUS.

Nul homme ne se montre en ce lieu retiré.
Tout ce que j'aperçois, c'est un lit de feuillage,
Un vase d'un bois vil et d'un grossier ouvrage...

ULYSSE.

Ce sont là ses trésors.

PYRRHUS.

Des rameaux dépouillés...
Que dis-je! des lambeaux que le sang a souillés.
Ah, dieux!

ULYSSE.

C'est sa retraite: à nos yeux tout l'atteste.
Sans doute il n'est pas loin; sa blessure funeste
Laisse bien peu de force à ses pas douloureux:
Pourroit-il s'écarter? Hélas! le malheureux
Est allé sur ces bords chercher sa nourriture,
Quelque plante, remède aux tourments qu'il endure.
(*aux soldats.*)
Vous, d'un œil attentif observez tout, soldats;
Que son retour ici ne nous surprenne pas.
De tous les Grecs, objets du courroux qui l'anime,
C'est Ulysse sur-tout qu'il voudroit pour victime.
(*Les deux soldats s'éloignent.*

PYRRHUS.

Il suffit, On se peut assurer sur leur foi.
Sur vos desseins secrets ouvrez-vous avec moi.
Parlez.

ULYSSE.

Fils d'un héros, songez bien que la Grèce
A de ses intérêts chargé votre jeunesse.
L'état n'a point ici besoin de votre bras,
Et la seule prudence y doit guider vos pas,
Doit fléchir la hauteur de votre caractère.
Quoi qu'on exige enfin de notre ministère,
Pour servir la patrie, il faut nous réunir;
Elle attend tout de vous, et doit tout obtenir.

PYRRHUS.

Que faut-il?

ULYSSE.

Il s'agit de tromper Philoctète.
Je vois l'étonnement où ce seul mot vous jette :
Mais, n'importe, écoutez. Il va vous demander
Qui vous êtes, quel sort vous a fait aborder
Sur les rochers déserts qui défendent cette île :
Dites-lui, sans détour, Je suis le fils d'Achille.
Mais feignez qu'animé d'un fier ressentiment,
Et contre des ingrats irrité justement,
Vous retournez au lieu où vous prîtes naissance;
Que vous abandonnez les Grecs et leur vengeance,
Les Grecs qui, suppliants, abaissés devant vous,
Trop instruits qu'Ilion doit tomber sous vos coups,
Ont au pied de ses murs conduit votre courage,
Et qui de vos bienfaits vous payant par l'outrage,
Près du tombeau d'Achille ont dépouillé son fils,
De vos exploits, des siens, vous ont ravi le prix,
Et, préférant Ulysse, ont à votre prière
Refusé l'héritage et l'armure d'un père.
Contre moi-même alors, s'il le faut, éclatez
En reproches amers par le courroux dictés,
Sans craindre que ma gloire en paroisse flétrie :
On ne peut m'offenser en servant la patrie;
Et vous la trahissez, si Philoctète enfin
Échappe au piége adroit préparé par ma main.
Ne vous y trompez pas : sans les flèches d'Hercule,
En vain vous nourrissez l'espérance crédule
De renverser les murs du superbe Ilion.

Ou, pour marquer le jour de sa destruction,
Il faut que Philoctète aille aux remparts de Troie,
Et des flèches qu'il porte Ilion est la proie.
Vous seul de tous les Grecs, vous pouvez aujourd'hui
Sans crainte et sans danger paroître devant lui.
Il ne peut avec eux vous confondre en sa haine;
Vous n'avez point prêté le serment qui m'enchaîne;
Vous n'eûtes point, trop jeune au gré de votre ardeur,
De part à nos exploits, non plus qu'à son malheur.
Mais, s'il savoit qu'Ulysse a touché ce rivage,
Nous devons, vous et moi, tout craindre de sa rage.
C'est la ruse, en un mot, qui seule dans vos mains
Fera passer ces traits dont les coups sont certains,
Ces traits, dépôt fatal, trésor cher et terrible,
Armes d'un demi-dieu, qui l'ont fait invincible.
Je connois votre cœur, il feint malaisément;
Sans doute il n'est pas né pour le déguisement:
Mais le prix en est doux, seigneur; c'est la victoire.
L'artifice est ici le chemin de la gloire:
Osez tromper pour vaincre, et n'en croyez que moi.
Ailleurs de l'équité suivons l'austère loi;
Sachons en respecter les bornes légitimes:
Aujourd'hui seulement oublions ses maximes.
Je ne veux rien qu'un jour, un seul jour; désormais
A vous, à vos vertus, je vous rends pour jamais.

PYRRHUS.

A suivre vos conseils comment puis-je descendre?
Loin de les approuver, je souffre à les entendre.
Cessez, fils de Laërte, un semblable discours;
Achille ne m'a point instruit à ces détours:

A son sang, comme à lui, la fraude est étrangère,
Et ce n'étoient point là les armes de mon père.
S'il nous faut entraîner Philoctète aux combats,
Je prétends contre lui n'employer que mon bras.
Foible et seul contre tous, où seroit sa défense ?
J'ai promis avec vous d'agir d'intelligence;
Mais, dût-on m'accuser de foiblesse et d'erreur,
Je crains le nom de traître, il me fait trop d'horreur.
J'aime mieux, s'il le faut, succomber avec gloire
Que d'avoir à rougir d'une indigne victoire.

ULYSSE.

Et moi, Pyrrhus, aussi, comme vous autrefois,
Sans peur dans les dangers, dans les conseils sans voix,
Je crus que la valeur seule pouvoit tout faire.
Aujourd'hui que le temps me détrompe et m'éclaire,
Je vois qu'il faut sur-tout, pour régir les états,
Que la tête commande et conduise le bras.

PYRRHUS.

Mais quoi! c'est un mensonge enfin qu'on me demande.

ULYSSE.

Le mensonge est léger; la récompense est grande.

PYRRHUS.

De fléchir ce guerrier n'est-il aucun moyen?

ULYSSE.

La douceur ni la force ici ne peuvent rien.

PYRRHUS.

La force! ce mortel est-il donc indomptable?

ULYSSE.

Ses traits portent la mort, la mort inévitable.

PYRRHUS.

Ainsi, l'on risque même à s'offrir devant lui?

ULYSSE.

Oui, si l'art ne vous sert et de guide et d'appui.

PYRRHUS.

Trahir la vérité! le peut-on sans bassesse?

ULYSSE.

On le doit, s'il s'agit du salut de la Grèce.

PYRRHUS.

Me résoudre à tromper! moi, seigneur! j'en rougis.

ULYSSE.

Eh! comment rougit-on de servir son pays?

PYRRHUS.

Quoi! pour servir les Grecs n'est-il point d'autre voie?

ULYSSE.

A Philoctète enfin les dieux ont promis Troie.

PYRRHUS.

Ainsi l'on m'abusoit lorsqu'on a prétendu
Qu'à mes destins, à moi, ce triomphe étoit dû;
Et mon cœur que flatta son erreur et la vôtre
S'enivroit d'un honneur réservé pour un autre.

ULYSSE.

La gloire entre tous deux est commune aujourd'hui;
Il ne peut rien sans vous, ni Pyrrhus rien sans lui.

PYRRHUS.

Eh bien! des immortels il faut remplir l'oracle;
A leurs profonds desseins qui pourroit mettre obstacle?
Je dois venger un père, et soutenir son nom:
Cet honneur n'appartient qu'au vainqueur d'Ilion.

J'ai, pour le mériter, fait plus d'un sacrifice.
A Philoctéte au moins je puis sans artifice
Me plaindre des affronts dont je fus indigné;
Je tairai seulement que j'ai tout pardonné.
Puisqu'il le faut enfin, je consens qu'il ignore
Qu'offensé par les Grecs Pyrrhus les sert encore.
Il en coûte à mon cœur, et je céde à regret.

ULYSSE.

Accomplissez des dieux l'immuable décret.
Le prix de la sagesse et celui du courage,
De qui leur est soumis est le double apanage.

PYRRHUS.

Je bannis tout scrupule... On le veut... j'obéis.

ULYSSE.

Mes conseils dans ce cœur sont-ils bien affermis?
Puis-je compter sur vous?

PYRRHUS.

Ma parole est un gage
Qui doit vous rassurer.

ULYSSE.

Je retourne au rivage.
Demeurez: attendez Philoctéte en ces lieux.
Je vous laisse un moment; et que puissent les dieux,
Mercure protecteur, Minerve tutélaire,
De nos soins partagés assurer le salaire!
Adieu.

SCÈNE II.

PYRRHUS.

La pitié parle à mon cœur combattu.
Sous quel affreux destin Philoctète abattu
Traîne depuis dix ans sa vie infortunée!
Sa misère en ces lieux gémit abandonnée.
Tourmenté de sa plaie, assiégé de besoins,
Il souffre sans remède, il pleure sans témoins.
Seul, il conte ses maux à la mer, au rivage,
Sans avoir un ami dont la voix le soulage.
Ignorant la douceur des soins compatissants,
Il n'a point de soutien de ses jours languissants,
Pas même ce plaisir, si cher aux misérables,
De voir, d'entretenir, d'entendre ses semblables.
De l'aspect des humains privé dans ses malheurs,
L'écho seul des rochers répond à ses douleurs.
Quel sort! Et cependant, illustre dans la Grèce,
Égal à tous nos chefs en courage, en noblesse,
Pour un autre avenir il sembloit destiné.
A cette épreuve, hélas! les dieux l'ont condamné:
Nos jours sont leur présent; nos destins, leur ouvrage:
Heureux qui de leur main ne reçut en partage
Que cet état obscur, que du moins leur faveur
Éloigna des dangers qui suivent la grandeur!
Mais un soldat revient.

SCÈNE III.

PYRRHUS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Philoctète s'approche:
Dans un sentier étroit, non loin de cette roche,
Je l'ai vu se traîner d'un pas appesanti,
Tremblant, par la douleur sans cesse ralenti.
Il m'a vu; sur mes pas sans doute il va paroître.

SCÈNE IV.

PYRRHUS, PHILOCTETE, DEUX SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

Hélas! au nom des dieux, qui que vous puissiez être,
Étrangers que les vents dans cette île ont portés,
D'où venez-vous chercher ces bords inhabités?
Et quel est votre nom? quelle est votre patrie?
Vous m'offrez de la mienne une image chérie;
Oui, c'est l'habit des Grecs qu'avec transport je vois.
Répondez, que je puisse entendre votre voix,
Reconnoître des Grecs l'accent et le langage.
Ah! n'ayez point d'horreur de mon aspect sauvage.
Je ne suis point à craindre: ayez, ayez pitié
D'un malheureux, du monde et des dieux oublié.
La grace que de vous ici je dois attendre,
C'est qu'au moins vous daigniez me parler et m'entendre.

PYRRHUS.

Soyez donc satisfait: nous sommes Grecs.

PHILOCTÈTE.

O ciel!
Après un si long temps d'un exil si cruel,
O que cette parole à mon oreille est chère!
Quel dessein, ou pour moi quel vent assez prospère,
A guidé vos vaisseaux, et vous mène en ces lieux?
Parlez, et contentez mes desirs curieux.

PYRRHUS.

On me nomme Pyrrhus; je suis le fils d'Achille;
Je suis né dans Scyros, et retourne en cette île.
Vous savez tout.

PHILOCTÈTE.

O fils d'un mortel renommé,
D'un héros que jadis mon cœur a tant aimé!
O du vieux Lycomède et l'élève et la joie!
De quels bords venez-vous?

PYRRHUS.

Des rivages de Troie.

PHILOCTÈTE.

Comment! vous n'étiez point au nombre des guerriers
Qui contre ses remparts marchèrent les premiers?

PYRRHUS.

Vous-même en étiez-vous?

PHILOCTÈTE.

Vous ignorez peut-être
Quel mortel devant vous le destin fait paroître.

PYRRHUS.

(*à part.*) (*haut.*)
Il faut dissimuler. D'où puis-je le savoir?
Pour la première fois nous venons de nous voir.

PHILOCTÈTE.

Quoi! mon nom, mes revers, ma funeste aventure...

PYRRHUS.

Je n'en ai rien appris.

PHILOCTÈTE.

O comble de l'injure!
Eh bien! suis-je en effet assez infortuné,
Des dieux et des mortels assez abandonné?
La Gréce de mes maux n'est pas même informée,
On en étouffe ainsi jusqu'à la renommée;
Et quand le mal affreux dont je suis consumé
Devient plus dévorant et plus envenimé,
Mes lâches oppresseurs, dans leur secréte joie,
Insultent aux tourments dont ils m'ont fait la proie.
O mon fils! vous voyez délaissé dans Lemnos
Ce guerrier autrefois compagnon d'un héros,
Inutile héritier des traits du grand Alcide,
Philoctéte, en un mot, que l'un et l'autre Atride,
Excités par Ulysse à cette lâcheté,
Et seul et sans secours dans cette île ont jeté,
Blessé par un serpent de qui la dent impure
M'infecta des poisons d'une horrible morsure.
Les cruels!... De Chrysa, vers les bords phrygiens,
La victoire appeloit leurs vaisseaux et les miens.
Nous touchons à Lemnos: fatigué du voyage,
Le sommeil me surprend sous un antre sauvage.
On saisit cet instant, on m'abandonne, on part;
On part en me laissant, par un reste d'égard,
Quelques vases grossiers, quelque vile pâture,
Des voiles déchirés pour sécher ma blessure,

Quelques lambeaux, rebut du dernier des humains.
Puisse Atride éprouver de semblables destins!
Quel réveil! quel moment de surprise et d'alarmes!
Que d'imprécations, que de cris et de larmes,
Lorsqu'en ouvrant les yeux je vis fuir mes vaisseaux,
Que loin de moi les vents emportoient sur les eaux!
Lorsque je me vis seul sur cette plage aride,
Sans appui dans mes maux, sans compagnon, sans guide!
Jetant de tout côté des regards de douleur,
Je ne vis qu'un désert, hélas, et le malheur;
Tout ce qu'on m'a laissé, le désespoir, la rage!...
Le temps accrut ainsi mes maux et mon outrage.
J'appris à soutenir mes misérables jours:
Mon arc, entre mes mains seul et dernier recours,
Servit à me nourrir; et lorsqu'un trait rapide
Faisoit du haut des airs tomber l'oiseau timide,
Souvent il me falloit, pour aller le chercher,
D'un pied foible et souffrant gravir sur le rocher,
Me traîner en rampant vers ma chétive proie;
Il falloit employer cette pénible voie
Pour briser des rameaux, et pour y recueillir
Le feu que des cailloux mes mains faisoient jaillir.
Des glaçons, dont l'hiver blanchissoit ce rivage,
J'exprimois avec peine un douloureux breuvage.
Enfin, cette caverne et mon arc destructeur,
Et le feu, de la vie heureux conservateur,
Ont soulagé du moins les besoins que j'endure;
Mais rien n'a pu guérir ma funeste blessure.
Nul commerce, nul port aux voyageurs ouvert,
N'attire les vaisseaux dans ce triste désert.

On ne vient à Lemnos que poussé par l'orage;
Et depuis si long-temps errant sur cette plage,
Si j'ai vu des nochers, malgré tous leurs efforts,
Pour obéir aux vents, descendre sur ces bords,
Je n'en obtenois rien qu'une pitié stérile,
Des consolations le langage inutile,
Des secours passagers, ou de vieux vêtements;
Mais, malgré ma prière et mes gémissements,
Nul n'a sur ses vaisseaux accueilli ma misère,
Ni voulu sur les flots me conduire à mon père.
Depuis dix ans, mon fils, je languis dans ces lieux,
Sans cesse dévoré d'un mal contagieux,
Victime d'une lâche et noire ingratitude,
Souffrant dans l'abandon et dans la solitude.
Les Atrides, Ulysse, ainsi m'ont attaché
A ce suplice lent que leur haine a cherché;
Ils m'ont surpris ainsi dans les piéges qu'ils tendent;
Ils m'ont fait tous ces maux: que les dieux les leur rendent.

PYRRHUS.

Noble fils de Pœan, je ressens vos malheurs;
J'en déteste avec vous les coupables auteurs;
J'y reconnois la main d'Ulysse et des Atrides:
Eh! qui sait mieux que moi combien ils sont perfides?

PHILOCTÈTE.

Quoi! vous-même, Pyrrhus, vous ont-ils outragé?

PYRRHUS.

Que puissé-je du moins être bientôt vengé!
Puissé-je apprendre aux rois d'Ithaque et de Mycènes
A respecter le sang qui coule dans mes veines!

PHILOCTÈTE.

De grace, instruisez-moi de leurs nouveaux forfaits.

PYRRHUS.

Comment vous raconter les affronts qu'ils m'ont faits?
Quand la Parque d'Achille eut borné la carrière...

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je? Achille est mort?

PYRRHUS.

Oui, seigneur: mais mon père
Sous les coups d'un mortel du moins n'est pas tombé;
Sous les traits d'Apollon Achille a succombé.

PHILOCTÈTE.

O mort digne en effet d'un héros invincible!
O perte qui pour moi n'en est pas moins sensible!
Pardonnez si mes pleurs vous ont interrompu;
Aux mânes d'un ami cet hommage étoit dû.

PYRRHUS.

Ce tribut douloureux pour mon cœur a des charmes:
Mais pour d'autres que vous vous reste-t-il des larmes?

PHILOCTÈTE.

O mon fils!... poursuivez.

PYRRHUS.

Je pleurois ce héros,
Quand Ulysse et Phœnix, descendus à Scyros,
Alléguant un oracle, et flattant ma jeunesse,
Vinrent, au nom des dieux protecteurs de la Grèce,
M'assurer qu'à moi seul, à mon sang, à mon nom,
Appartenoit l'honneur de détruire Ilion,
Que Pyrrhus héritoit des grands destins d'Achille.

De me persuader sans doute il fut facile :
Le desir d'embrasser les restes précieux
D'un père que jamais n'avoient connu mes yeux,
D'aller offrir mes pleurs à des cendres aimées,
Qui sous la tombe encor n'étoient point enfermées;
L'ardeur de le venger, le dirai-je, l'orgueil
De renverser des murs qui furent son écueil;
Tout entraînoit mes pas. Par le ciel protégée,
Ma flotte, au second jour, touche au port de Sigée.
Au sortir du vaisseau je me vois entouré
De tout un camp de joie et d'espoir enivré.
Tous jurent à-la-fois qu'on voit revivre Achille.
Hélas! il n'étoit plus!... d'une douleur stérile
A ses mânes sacrés je porte les tributs,
Et, l'œil humide encor de mes pleurs répandus,
Je me présente aux chefs, et ma juste prière
Réclame devant eux l'héritage d'un père.
Quelle fut leur réponse! « Oui, ces biens sont à vous;
« Disposez-en, seigneur, et les recueillez tous.
« Mais ses armes d'un autre ont été le partage:
« Ulysse les posséde. » Indigné de l'outrage,
Des larmes de dépit coulèrent de mes yeux:
« Ces armes sont à moi, j'en atteste les dieux,
Dis-je alors; de quel droit une main étrangère
M'a-t-elle osé ravir une armure si chère? »
« Je l'obtins, dit Ulysse, et ce don m'étoit dû;
« C'est le prix du service à la Gréce rendu,
« Quand je sauvai l'armée, et votre père même. »
A ces mots, révolté de son audace extrême,
J'exhale les transports d'un courroux éclatant,

Et menace les Grecs de partir à l'instant,
Si je n'obtiens raison de ce vol sacrilège.
« Jeune homme, me dit-il, tu n'étois point au siège;
« Tu n'as rien fait pour nous, et menaces encor!
« Ne crois pas à Scyros remporter ce trésor;
« Tu ne l'auras jamais. » Les chefs, amis d'Ulysse,
Se déclarent pour lui, défendent l'injustice;
Et moi, qu'un tel affront a percé jusqu'au cœur,
Moi, qu'on dépouille ainsi sans égard, sans pudeur,
Je retourne à Scyros, loin de ces rois perfides,
Et plus qu'Ulysse encor j'accuse les Atrides.
Ce sont eux qui, méchants avec impunité,
Protecteurs de la fraude et de l'iniquité,
Infectent tous les cœurs de leurs lâches maximes;
Et l'abus du pouvoir enfante tous les crimes.
O ciel! que l'ennemi de ces rois odieux
Soit l'ami de Pyrrhus et soit l'ami des dieux!

PHILOCTÈTE.

Je vois qu'on vous a fait une cruelle injure.
Ce n'est pas sans raison que, loin d'un camp parjure,
Vous avés vers Scyros pressé l'heureux retour
Qui vous a, grace aux dieux, conduit dans ce séjour.
De Sisyphe en effet le rejeton profane
Du mensonge toujours fut l'auteur et l'organe;
De l'adroite imposture il aiguise les traits,
Sa main est occupée à tramer des forfaits.
Mais de quel œil Ajax a-t-il vu cette offense?

PYRRHUS.

On ne l'eût pas osé commettre en sa présence:
Mais le trépas d'Ajax a mis la Grèce en deuil.

PHILOCTÈTE.

Dieux! Ulysse respire! Ajax est au cercueil!
Et ce sage mortel à qui l'expérience
Donnoit de l'avenir la triste prévoyance,
Nestor, mon vieil ami, l'ame de nos conseils,
Qui confondit cent fois Ulysse et ses pareils,
Que fait-il?

PYRRHUS.

L'infortune accable sa vieillesse;
Il se traîne au tombeau, consumé de tristesse;
Il gémit d'être père : il survit à son fils.

PHILOCTÈTE.

Antiloque...?

PYRRHUS.

Est tombé sous des traits ennemis.

PHILOCTÈTE.

A de nouveaux regrets chaque moment me livre.
Quoi! tous ceux que j'aimois ont donc cessé de vivre,
Ou subi les rigueurs d'un destin ennemi!...
Et, d'Achille du moins ce vertueux ami,
Patrocle, dont les Grecs admiroient le courage?

PYRRHUS.

Du redoutable Hector son trépas fut l'ouvrage.
Telle est la guerre enfin : Mars dans ses jeux sanglants
Moissonne les vertus et fait grace aux méchants.

PHILOCTÈTE.

Grace au ciel, mon attente est trop bien confirmée,
La mort a respecté le rebut de l'armée;
Les héros ne sont plus! Aux lâches, aux pervers,
Les dieux semblent fermer le chemin des enfers;

Aux plus grands des humains ils en ouvrent la route.
Ulysse est donc vivant!... et Thersite, sans doute!
Voilà, voilà les dieux, et nous les adorons!

PYRRHUS.

Pour moi, je vous l'ai dit, lassé de tant d'affronts,
Je m'éloigne à jamais d'une odieuse armée,
Où la vertu rougit par la brigue opprimée.
Scyros est pour mon cœur un séjour assez doux,
Et toujours la patrie a des charmes pour nous.
Puisse des dieux fléchis la bonté tutélaire
Guérir les maux affreux que vous fit leur colère!
Tels sont, fils de Pœan, tels sont les justes vœux
Que Pyrrhus en partant peut joindre à ses adieux.

PHILOCTÈTE.

Vous partez?

PYRRHUS.

Il le faut, et mes vaisseaux n'attendent
Que l'instant d'obéir aux vents qui nous commandent.

PHILOCTÈTE.

Ah! par les immortels de qui tu tiens le jour,
Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour,
Par les mânes d'Achille et l'ombre de ta mère,
Mon fils, je t'en conjure, écoute ma prière:
Ne me laisse pas seul en proie au désespoir,
En proie à tous les maux que tes yeux peuvent voir.
Cher Pyrrhus, tire-moi des lieux où ma misère
M'a long-temps séparé de la nature entière.
C'est te charger, hélas! d'un bien triste fardeau,
Je ne l'ignore pas; l'effort sera plus beau
De m'avoir supporté. Toi seul en étois digne,

Et de m'abandonner la honte est trop insigne;
Tu n'en es pas capable : il n'est que les grands cœurs
Qui sentent la pitié que l'on doit aux malheurs,
Qui sentent d'un bienfait le plaisir et la gloire.
Il sera glorieux, si tu daignes m'en croire,
D'avoir pu me sauver de ce fatal séjour.
Jusqu'aux vallons d'Œta le trajet est d'un jour:
Jette-moi dans un coin du vaisseau qui te porte,
A la poupe, à la proue, où tu voudras, n'importe.
Je t'en conjure encore, et j'atteste les dieux :
Le mortel suppliant est sacré devant eux.
Je tombe à tes genoux, ô mon fils! je les presse
D'un effort douloureux qui coûte à ma foiblesse.
Que j'obtienne de toi la fin de mes tourments;
Accorde cette grace à mes gémissements.
Méne-moi dans l'Eubée, ou bien dans ta patrie;
Le chemin n'est pas long à la rive chérie
Où j'ai reçu le jour, aux bords du Sperchius,
Bords charmants, et pour moi depuis long-temps perdus!
Méne-moi vers Pœan : rends un fils à son père.
Et que je crains, ô ciel! que la Parque sévère
De ses ans, loin de moi, n'ait terminé le cours!
J'ai fait plus d'une fois demander ses secours :
Mais il est mort sans doute, ou ceux de qui le zèle
Lui devoit de mon sort porter l'avis fidèle,
A peine en leur pays, ont bien vite oublié
Les serments qu'avoit faits leur trompeuse pitié.
Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir réside;
Sois mon libérateur; ô Pyrrhus, sois mon guide!
Considère le sort des fragiles humains:

Eh! qui peut un moment compter sur les destins?
Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

PYRRHUS.

A la voix du malheur pourrois-je être insensible?
Non; vous m'avez rendu le refus impossible.
Je céde à vos desirs; venez sur mes vaisseaux:
Que le ciel, qui par moi veut terminer vos maux,
Accorde un vent propice à votre impatience,
Et nous conduise au port où tend votre espérance!

PHILOCTÈTE.

Jour heureux! cher Pyrrhus, vous, compagnons chéris,
O Grecs! dans les transports de mes sens attendris,
Que ma reconnoissance au moins se fasse entendre!
Pour un si grand bienfait d'ailleurs que puis-je rendre?
Souffrez que Philoctète, abandonnant ce lieu,
A cet asile encor dise un dernier adieu:
Ma grotte, après dix ans, me doit être sacrée.
Venez voir ma demeure obscure et resserrée,
Et connoissez quels maux vous daignez secourir;
Vous ne pourrez les voir, et j'ai pu les souffrir:
Et la nécessité, des lois la plus sévère,
M'a rendu bien souvent cette caverne chère.

PYRRHUS.

Je ne m'oppose point à de si justes soins;
Prenez tout ce qui peut servir à vos besoins.

PHILOCTÈTE.

Eh! que puis-je emporter? qu'est-ce que je possède?

Des plantes de ces bords, seul et foible remède,
Dont l'effet passager assoupit mes douleurs.
Mes seuls biens sont mon arc et mes traits destructeurs.

PYRRHUS.

Ah! sans doute ce sont les flèches redoutées
Que de son sang impur l'hydre avoit infectées?

PHILOCTÈTE.

Oui, je n'ai point d'autre arme, et que puissent les cieux
Ne m'enlever jamais ce trésor précieux!

PYRRHUS.

Puis-je toucher au moins ces armes révérées,
Que jadis d'un héros les mains ont consacrées?
Puis-je les regarder d'un œil religieux?

PHILOCTÈTE.

Ah! sur moi, mon cher fils, tu peux ce que tu veux.

PYRRHUS.

Rejetez, s'il le faut, ma prière timide,
Et ne profanez point l'héritage d'Alcide.

PHILOCTÈTE.

Ta piété me charme: hélas! n'est-ce pas toi
Qui me rends à la vie, à ma famille, à moi;
Qui daignes sur ces bords, où chaque instant me tue,
Relever ma misère à tes pieds abattue?
Tu trompes les fureurs de mes vils ennemis;
J'étois mort en ces lieux, tu parois, je revis.
Prends sur moi désormais une entière puissance:
Le plaisir des bons cœurs, c'est la reconnoissance.
Cet arc, qui fut jadis un don de l'amitié,
Pour prix de tes bienfaits te sera confié

Tu dois à tes vertus ce noble privilége;
Nul n'y porta jamais une main sacrilége;
Nul, sans craindre la mort, n'osa s'en approcher:
Viens, toi seul des mortels auras pu le toucher.
Allons... Ciel!... ô douleurs!

PYRRHUS.

Quelle soudaine atteinte,
Seigneur, de votre sein arrache cette plainte?

PHILOCTÈTE.

Rien... je te suis... Ah dieux!

PYRRHUS.

Que leur demandez-vous?

PHILOCTÈTE.

De nous ouvrir la route, et de veiller sur nous.
Dieux!

PYRRHUS.

Vous déguisez mal le trouble qui vous presse.

PHILOCTÈTE.

Non: je reviens à moi; pardonne à ma foiblesse.
Marchons... Ah! je ne puis.

PYRRHUS.

Comment?

PHILOCTÈTE.

Il n'est plus temps
De te cacher encor de si cruels tourments;
Non: c'est trop, c'est en vain dissimuler mes peines;
Le poison se répand dans mes brûlantes veines.
Mon fils, avec le fer termine mes douleurs,
Tranche, tranche mes jours... frappe, dis-je... je meurs,

Je meurs à chaque instant.

PYRRHUS.

Mon ame intimidée
De cet horrible état...

PHILOCTÈTE.

Tu n'en as pas l'idée.
Mais prends pitié de moi, je t'en conjure, hélas!
Que l'aspect de mes maux ne te rebute pas.
Ne m'abandonne point... Ma blessure fatale
Produit ces noirs accès, calmés par intervalle.
Je dois te l'avouer.

PYRRHUS.

Ne craignez rien. Qui? moi!
Moi vous abandonner, quand vous avez ma foi!
Venez, et, rappelant votre force première...

PHILOCTÈTE.

J'implore, mon cher fils, une grace dernière.
Le mal qui m'a surpris finit par le sommeil,
Et le soulagement suit l'instant du réveil.
Maintenant abattu, trop foible pour te suivre,
A tes soins généreux Philoctète se livre.
Viens dans ma grotte, viens; je mets en ton pouvoir
Ces flèches que tes yeux ont souhaité de voir:
Mais prends garde sur-tout que la force ou l'adresse
N'enlève ce dépôt qu'entre tes mains je laisse.
Je perds tout, si jamais...

PYRRHUS.

Non: soyez rassuré;
Je réponds sur mes jours de ce trésor sacré.

PHILOCTÈTE.

C'est mon unique bien, c'est le seul qui me reste :
Veuille le juste ciel qu'il te soit moins funeste
Qu'il ne le fut, hélas ! pour Alcide et pour moi !

PYRRHUS.

Le ciel nous conduira ; nous marchons sous sa loi :
Puisse-t-il nous frayer une route prospère !

PHILOCTÈTE.

Il n'exaucera point tes vœux et ta prière.
L'indomptable venin, passant jusqu'à mon cœur,
Dans mon sang embrasé bouillonne avec fureur ;
Il redouble de rage, il s'acharne à sa proie...
Ah ! ne me quittez pas, amis, que je vous voie !...
Ne vous éloignez point... Il faut, il faut qu'enfin...
Ulysse, que ce feu ne brûle-t-il ton sein ?
C'est à vous, fils d'Atrée, à vous, ô rois perfides,
A vous seuls qu'étoient dus ces tourments homicides.
O mort, dont tant de fois j'implorai le secours,
Mort que toujours j'appelle, et qui me fuis toujours,
Quand me recevras-tu dans mon dernier asile ?
(*à Pyrrhus.*)
Prends le feu de Vulcain qui brûle dans cette île ;
Mets-moi sur le bûcher, comme jadis mes mains
Osèrent y placer le plus grand des humains.
Le prix que j'en reçus sera ta récompense...
Mais il ne m'entend pas, je n'ai plus d'espérance.
Pyrrhus, où donc es-tu, cher Pyrrhus ?

PYRRHUS.

Je gémis,
Je pleure sur vos maux.

PHILOCTÈTE.

Tu pleures, mon cher fils!
Garde cette pitié; jure, quoi qu'il arrive,
De ne point me laisser mourant sur cette rive.
Ta bouche l'a promis; ton cœur ne peut changer.
Mon mal est effrayant, mais il est passager.
Je n'espère qu'en toi.

PYRRHUS.

Soyez sans défiance.

PHILOCTÈTE.

Qu'un serment solennel m'en donne l'assurance.

PYRRHUS.

J'en atteste les dieux : recevez-en ma foi.

PHILOCTÈTE.

Ah! ne me touche pas, n'approche point de moi.

PYRRHUS.

Eh quoi! de mes secours voulez-vous vous défendre?

PHILOCTÈTE.

Peut-être jusqu'à toi le poison peut s'étendre.
Laisse-moi... C'en est fait... O terre de Lemnos!
Reçois donc un mourant qui succombe à ses maux.

(*Il tombe évanoui sur un banc de pierre.*)

PYRRHUS, *aux soldats grecs.*

Aidez-moi, chers amis; portons-le en son asile.
Attendons le moment où d'un sommeil tranquille
La douceur salutaire aura calmé ses sens,
Et suspendu le cours de ses affreux tourments.

(*Ils soutiennent Philoctète, et l'emmènent hors du théâtre.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PYRRHUS, *tenant à la main l'arc et les flèches d'Hercule.*

Les voilà donc ces traits par qui la destinée
Doit marquer d'Ilion la dernière journée,
Ces traits à qui le ciel attacha notre sort,
Et qui d'Achille enfin doivent venger la mort.
Philoctète en mes mains ainsi les abandonne !
On veut les lui ravir, et c'est lui qui les donne !
Mais ce n'est rien encor, si lui-même avec nous
Ne marche à ces remparts dévoués à nos coups.
Il est loin d'y penser, et, tout prêt à me suivre,
A mes soins, à ma foi l'infortuné se livre.
Et je le trahirois ! Non : ce retour affreux
Est indigne d'un cœur qu'il a cru généreux.
Il faut lui dire tout : c'est trop en croire Ulysse,
Trop contre Philoctète employer l'artifice,
Abuser contre lui de son horrible état :
Tromper un malheureux est un double attentat.
Mais il vient.

SCÈNE II.

PYRRHUS, PHILOCTETE, DEUX SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

O réveil! ó jour qui me ranime!
Pyrrhus, est-il bien vrai? ta bonté magnanime
Par l'excès de mes maux n'a pu se rebuter!
Pyrrhus près d'un mourant a daigné s'arrêter!
Et sans que mon malheur le fatigue ou l'effraie,
Il supporte l'aspect et l'horreur de ma plaie!
Achille t'a transmis sa générosité:
Les Atrides ainsi ne m'avoient pas traité.
Mais allons. Je suis prêt à marcher au rivage:
Le sommeil du poison a suspendu la rage.
Viens.

PYRRHUS.

Que ferai-je? hélas!

PHILOCTÈTE.

Tu balances!... ô ciel!

PYRRHUS, *à part.*

Oserai-je lui faire un aveu si cruel?

PHILOCTÈTE.

La pitié que d'abord tu m'avois annoncée
Du poids de mes malheurs seroit-elle lassée?

PYRRHUS.

O combien la vertu souffre à se démentir!

PHILOCTÈTE.

De quelle faute ici peux-tu te repentir?

Les secours que de toi j'attends dans ma misère
Ne feront point rougir les mânes de ton père.

PYRRHUS.

C'est moi qui dois rougir, moi qui suis désormais
Coupable, si je parle ; et vil, si je me tais.

PHILOCTÈTE.

Tu veux m'abandonner, ton cœur se le propose,
Tu veux partir sans moi.

PYRRHUS.

Non. Mais si je m'expose
A mériter de vous des reproches plus vrais?
Même en vous emmenant, si je vous trahissois?

PHILOCTÈTE.

Toi!... Que veux-tu me dire? explique ce mystère.

PYRRHUS.

Eh bien, sachez donc tout : je ne puis plus rien taire.

PHILOCTÈTE.

Comment?

PYRRHUS.

Pour Ilion vous partez avec moi.

PHILOCTÈTE.

Qu'as-tu dit? juste ciel!

PYRRHUS.

Daignez entendre...

PHILOCTÈTE.

Eh quoi!
Que veux-tu que j'écoute, et que prétends-tu faire?

PYRRHUS.

A tant de maux enfin pour jamais vous soustraire,
Vous guérir, et bientôt partager avec vous

Un honneur que les dieux n'ont réservé qu'à nous.
Sous vos coups, sous les miens, ils feront tomber Troie.

PHILOCTÈTE.

Ce sont là tes desseins?

PYRRHUS.

Oui, le ciel qui m'envoie
Du soin de les remplir nous a chargés tous deux.

PHILOCTÈTE.

Je suis trahi, perdu; qu'as-tu fait, malheureux?
Pyrrhus, est-il bien vrai? Rends-moi, rends-moi mes armes.

PYRRHUS.

Je ne le puis, seigneur, et la Grèce en alarmes
Ne sauroit aujourd'hui voir changer ses destins
Que par ces traits puissants remis entre mes mains.
Je lui dois obéir; et je veux bien pour elle
Oublier, je l'avoue, une injure cruelle.
Mon cœur, qui s'en plaignoit, ne vous a point déçu;
Mais j'immole à l'état l'affront que j'ai reçu.
Imitez mon exemple.

PHILOCTÈTE.

O trahison! ô rage!
Quoi! tu me préparois cet exécrable outrage!
Lâche, tu m'as séduit par d'indignes détours,
Pour m'enlever ainsi le soutien de mes jours!
Et lorsque tu trahis la foi qui m'étoit due,
Tu peux me regarder et soutenir ma vue!
Tromper un suppliant qui gémit à tes pieds!
Rends, mon fils, rends ces traits que je t'ai confiés.
Tu ne peux les garder; c'est mon bien, c'est ma vie;
Et ma crédulité doit-elle être punie?

Rougis d'en abuser... au nom de tous les dieux...
Tu ne me réponds rien! tu détournes les yeux!
Je ne puis te fléchir!... O rochers! ô rivages!
Vous, mes seuls compagnons, ô vous, monstres sauvages!
Car je n'ai plus que vous à qui ma voix, hélas!
Puisse adresser des cris que l'on n'écoute pas!
Témoins accoutumés de ma plainte inutile,
Voyez ce que m'a fait le fils du grand Achille.
Il promet de m'ôter de ces tristes climats,
Il jure qu'à mon père il conduira mes pas;
Et quand il me flattoit de cette fausse joie,
Le perfide! c'étoit pour me conduire à Troie!
Il consoloit un cœur qu'il cherchoit à frapper,
Sa main touche la mienne, et c'est pour me tromper!
Il ose me ravir mes flèches homicides,
Pour en faire un trophée aux insolents Atrides!
Il triomphe de moi, comme s'il m'eût dompté!
Il ne s'aperçoit pas, dans ma calamité,
Qu'il triomphe d'une ombre aux enfers descendue!
Oh! devant que ma force en ces lieux fût perdue,
S'il m'avoit attaqué!... même tel que je suis,
Ce n'est que par surprise... Ah, Pyrrhus! ah, mon fils!
Souviens-toi de ton nom, reprends ton caractère,
Sois semblable à toi-même, et semblable à ton père.
Tu gardes le silence, et je te parle en vain...
Antre qui m'as reçu, je reviens dans ton sein;
J'y rentre dépouillé, privé de nourriture,
Et je n'attends de toi rien que la sépulture.
Tu me verras mourir : les hôtes des forêts
Ne ressentiront plus l'atteinte de mes traits.

Ma retraite contre eux n'a plus rien qui m'assure;
J'en avois fait ma proie, et serai leur pâture.
Et je suis donc tombé dans ce revers affreux
Pour avoir cru Pyrrhus sincère et généreux !...
Écoute : jusqu'ici mon courroux qui balance
N'a point aux immortels demandé la vengeance.
Tu peux changer encore et céder à mes vœux;
Tremble d'y résister, crains ma voix et les dieux.

PYRRHUS.

Je ne crains que mon cœur : Philoctète, la Grèce,
Les serments que j'ai faits, la pitié qui me presse...
Ah! plût au ciel jamais n'avoir quitté Scyros!

PHILOCTÈTE.

Abjure des desseins indignes d'un héros.
Aux yeux de l'univers, aurois-tu la bassesse
De tromper le malheur, d'accabler la foiblesse?
Tu n'es pas né méchant : quelque autre te conduit;
Par de lâches conseils je vois qu'on t'a séduit.
Le crime t'entraînoit : que la vertu te guide.

PYRRHUS.

Quel parti prendre, ô ciel?

SCÈNE III.

PHILOCTETE, PYRRHUS, ULYSSE,
SUITE DE SOLDATS.

ULYSSE, *arrivant avec précipitation.*

Qu'attendez-vous, perfide?
Remettez-moi ces traits.

PHILOCTÈTE.

C'est Ulysse! grands dieux!

ULYSSE.

Lui-même.

PHILOCTÈTE.

Ciel! où suis-je? Ulysse dans ces lieux!
Ah! lui seul a tout fait : ce cruel artifice,
Tout cet affreux complot est l'ouvrage d'Ulysse.
Mes armes, c'en est trop, mes armes...

ULYSSE.

Non : Pyrrhus
Sait respecter des Grecs les ordres absolus.
Ces armes sont à nous : il ne peut vous les rendre.
Vous, marchez sur nos pas; c'est trop vous en défendre :
Ne vous obstinez plus à résister aux dieux,
Ou je vous fais sur l'heure enlever de ces lieux.

PHILOCTÈTE.

Tu me menaces, traître!... O Lemnos, mon asile,
Feux sacrés de Vulcain, allumés dans cette île!
Vous mes seuls protecteurs, ô dieux de ces climats,
Vous voyez cet outrage, et ne le vengez pas!

ULYSSE.

Jupiter est leur maître, et c'est lui qui m'amène.

PHILOCTÈTE.

Ainsi tu fais les dieux complices de ta haine,
Artisans du parjure et de l'iniquité!

ULYSSE.

Je vous parle en leur nom : suivez leur volonté.

PHILOCTÈTE.

Penses-tu donc traiter Philoctète en esclave?

ULYSSE.

Je le traite en guerrier et généreux et brave,
En digne compagnon de tant de rois fameux,
Qui doit renverser Troie, et triompher comme eux.
Ne fuyez point la gloire à vos regards offerte :
Venez, le ciel l'ordonne, et la route est ouverte.

PHILOCTÈTE.

Tant que cet antre obscur pourra me recevoir,
De m'arracher d'ici rien n'aura le pouvoir.
Oui, j'aime mieux mourir; du haut de cette roche,
J'aime mieux à l'instant...

ULYSSE, *aux soldats.*

Gardez qu'il n'en approche;
Préservez-le, soldats, de sa propre fureur.

(*Les soldats environnent Philoctète.*)

PHILOCTÈTE.

O comble de l'opprobre, ainsi que de l'horreur!
O bras jadis à craindre, aujourd'hui sans défense!
Du plus vil des mortels je reçois cette offense!
Lâche, qui ne connois ni remords ni pudeur,
De ce jeune héros tu séduis la candeur.

Son ame noble et pure, et semblable à la mienne,
N'étoit pas faite, hélas! pour imiter la tienne.
Il déteste en secret les complots qu'il servit;
Sa foiblesse docile à regret t'obéit.
Son cœur sensible et bon, dont j'entends le murmure,
Se reproche à présent sa fraude et mon injure.
A ton fatal génie il ne put échapper,
Et toi seul, en un mot, sus l'instruire à tromper.
Et maintenant encor, pour combler tes outrages,
Tu prétends m'enlever de ces mêmes rivages
Où tu m'abandonnas, où je vis délaissé,
Du nombre des vivants dès long-temps effacé.
Ah! que puissent les dieux!... Que dis-je? misérable...
Les dieux s'occupent-ils de mon sort déplorable?
Et pourquoi répéter trop vainement, hélas!
Des imprécations que le ciel n'entend pas?
Ses rigueurs sont pour moi, ses faveurs pour Ulysse.
Tu triomphes, cruel, et ris de mon supplice;
Ma douleur fait ta joie, et ta prospérité
Est un affront de plus à ma calamité.
Va, va t'en réjouir avec tes chers Atrides;
Vante-leur le succès de tes ruses perfides.
Malgré toi cependant tu suivis leurs drapeaux;
Tandis qu'à leur secours j'ai conduit mes vaisseaux.
Ils prodiguent pour toi leurs biens et leur puissance;
Ils m'ont abandonné, voilà ma récompense;
Du moins tu les chargeois de ce crime honteux,
Et toi-même à ton tour en es chargé par eux.
Mais, dis-moi, que veux-tu? Pourquoi dans sa retraite,
Pourquoi dans son tombeau troubles-tu Philoctète?

Je suis mort pour les Grecs; et comment à tes yeux
Ne suis-je plus un poids incommode, odieux,
Offensant les autels de ma présence impure,
L'horreur de tout un camp souillé par ma blessure?
C'étoient là tes discours... Barbare, si les dieux
Sont justes une fois, en exauçant mes vœux...
Et je vois qu'ils le sont: je vois qu'ils vous punissent;
Leurs redoutables mains sur vous s'appesantissent.
De quelque trait fatal si vous n'étiez frappés,
A me chercher ici seriez-vous occupés?
Eh bien! égale enfin le supplice à l'offense,
Ciel, qui m'as si long-temps refusé la vengeance!
De mes longues douleurs entends le dernier cri;
Extermine les Grecs, et je me crois guéri.

ULYSSE.

Aux transports violents d'une aveugle furie
Je n'oppose qu'un mot: j'ai servi ma patrie.
C'est là mon seul honneur, c'est là mon seul devoir.
Sur les cœurs quelquefois ma voix eut du pouvoir,
Mais je ne prétends pas en avoir sur le vôtre.
Vous voulez demeurer, et je vous cède; un autre
Saura des immortels mériter les bienfaits:
Cet arc est dans nos mains garant de nos succès.
Le valeureux Teucer en saura faire usage;
Moi-même de cet art j'ai fait l'apprentissage,
Et pour lancer ces traits, arbitres des combats,
Le bras d'Ulysse au moins peut valoir votre bras.
Nourrissez à loisir la haine et la colère,
Habitez cette rive à votre cœur si chère.
Peut-être que les dieux, en conduisant mes coups,

M'accorderont un prix qu'ils destinoient pour vous.

PHILOCTÈTE.

Toi, posséder mes traits et mon arc homicide!
Armes que si long-temps porta le grand Alcide,
Non, vous ne serez point au dernier des humains;
Vous vous indigneriez de passer dans ses mains.
Quoi! tu te montrerois à la Gréce étonnée
Paré de ma dépouille à ce point profanée?

ULYSSE.

Je n'écoute plus rien : je pars.

PHILOCTÈTE.

Et toi, Pyrrhus!
Vous, amis, à ma voix vous ne répondez plus?

ULYSSE.

Pyrrhus, de votre cœur surmontez la foiblesse :
Si vous ne me suivez, vous trahissez la Gréce;
Venez sans lui parler, sans détourner les yeux.

PYRRHUS.

Souffrez que nos soldats demeurent en ces lieux.
On peut à son malheur, on peut à ma prière
Accorder sans danger cette grace dernière;
Et tandis qu'on s'apprête à quitter ce séjour,
Que l'on demande aux dieux un fortuné retour,
Philoctéte, abjurant une haine funeste,
Pourra mettre à profit le moment qui lui reste.
Il peut enfin se rendre, il peut se repentir...
(*aux Grecs.*)
Vous, au premier signal, soyez prêts à partir.

SCÈNE IV.

PHILOCTETE, SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

Eh bien! à tant d'horreurs il faut que je succombe.
Lemnos fut ma demeure, elle sera ma tombe:
Tout espoir est perdu, tout secours m'est ôté.
Oiseaux, ne fuyez plus cet antre redouté;
Hôtes de ces rochers, approchez-moi sans crainte:
Mes mains n'ont plus ces traits dont vous craigniez l'atteinte.
Vengez-vous, et tranchez mes jours infortunés;
Bientôt la faim, sans vous, les aura terminés.
Moi, j'irois secourir des ingrats, des perfides!
Non: périssent les Grecs, périssent les Atrides!
C'en est donc fait, hélas! je mourrai loin de vous,
O patrie! ô mon père!... Il m'eût été bien doux,
Avant que d'expirer, de vous revoir encore!
Je vous abandonnai pour ces Grecs que j'abhorre:
Pour eux seuls j'ai tout fait, pour eux seuls tout quitté;
Ma mort en est le prix... je l'ai bien mérité.
(*Il rentre dans la caverne.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE.

Où courez-vous, seigneur? Quel transport vous agite?
N'expliquerez-vous point cette soudaine fuite?
De tous nos compagnons pourquoi vous séparer?

PYRRHUS.

Pour expier ma faute, et pour la réparer.

ULYSSE.

Et quelle faute encore?

PYRRHUS.

Ah! d'avoir pu vous croire,
Lorsque, fidèle aux Grecs, et trahissant ma gloire,
Je me suis abaissé jusqu'à tromper la foi
De cet infortuné qui se livroit à moi.

ULYSSE.

Et que prétendez-vous?

PYRRHUS.

Lui rendre enfin justice.

ULYSSE.

Vous! comment?

PYRRHUS.

Je n'obtins que par un artifice

Ces traits que d'un héros lui laissa l'amitié,
Et je lui remettrai ce qu'il m'a confié.

ULYSSE.

Juste ciel! ce dessein qui me remplit d'alarmes,
Vous pourrez l'accomplir? vous lui rendrez ses armes?
Ah! de grace, songez...

PYRRHUS.

Tout est examiné.

ULYSSE.

Vous l'avez résolu?

PYRRHUS.

J'y suis déterminé.

ULYSSE.

Et Pyrrhus pense-t-il qu'ici rien ne s'oppose
Au funeste projet que son cœur se propose?

PYRRHUS.

Et qui l'empêchera?

ULYSSE.

Qui? tous les Grecs et moi.

PYRRHUS.

Je brave leur courroux, et l'attends sans effroi;
Quand je fais mon devoir, je ne saurois rien craindre.

ULYSSE.

Le devoir! croyez-vous, seigneur, ne point l'enfreindre?
Est-ce donc à vous seul que doit appartenir
Un bien que mes conseils vous ont fait obtenir?

PYRRHUS.

Il est vrai, vos conseils (il faut que j'en rougisse)
M'avoient fait malgré moi commettre une injustice.
Ici la politique emprunta votre voix,

Mais l'équité l'emporte, et j'accomplis ses lois.

ULYSSE.

Ainsi donc, laissant Troie à nos coups échappée,
C'est contre vous, Pyrrhus, qu'il faut tirer l'épée?

PYRRHUS.

Armez-vous contre moi, la mienne est prête: allez.

ULYSSE.

Les Grecs vont vous punir, puisque vous le voulez.
Vous n'aurez pas long-temps défié leur puissance;
Et la peine du moins suivra de près l'offense.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

PYRRHUS.

Qu'ils viennent: j'aime mieux éprouver leur fureur
Que d'avoir plus long-temps à combattre mon cœur.
Je ne rougirai plus aux yeux de Philoctéte.
Je l'ai fait avertir.

SCÈNE III.

PYRRHUS, PHILOCTETE, SOLDATS GRECS.

PHILOCTÉTE.

Pourquoi de ma retraite
Venez-vous me tirer? Que voulez-vous enfin?
Venez-vous augmenter l'horreur de mon destin?
Ah! sans doute, cruels, c'est là votre espérance.

(*Il s'assied sur un banc de pierre.*)

PYRRHUS.

Rassurez-vous, seigneur, soyez sans défiance.
Daignez m'entendre au moins.

PHILOCTÈTE.

Il m'en a trop coûté,
Je suis trop bien puni de t'avoir écouté.
Auteur de tous les maux dont mon cœur est la proie...

PYRRHUS.

Eh bien, au repentir n'est-il aucune voie?

PHILOCTÈTE.

C'est avec ces discours que tu m'avois séduit,
Que dans un piége affreux toi-même m'as conduit.
Oui, tu trompas ainsi ta crédule victime.

PYRRHUS.

Vous connoîtrez bientôt quel intérêt m'anime.
Dites-moi seulement (c'est tout ce que je veux)
Si vous vous obstinez à rester en ces lieux,
Si vous êtes toujours à vous-même contraire,
Si rien de ce dessein ne sauroit vous distraire?
De grace, répondez.

PHILOCTÈTE.

Oui, j'y suis résolu,
Résolu pour jamais.

PYRRHUS.

Hélas! j'aurois voulu
De ce cœur trop aigri fléchir la violence;
Mais si vous l'ordonnez, je garde le silence.

PHILOCTÈTE.

Tu parlerois en vain : traître, c'est bien à toi
Qu'il convient de prétendre aucun pouvoir sur moi.

Va, trop indigne fils du plus illustre père,
Lorsque aujourd'hui ta fourbe a comblé ma misère,
Tu m'offres des conseils! Ote-toi de mes yeux;
Va retrouver Ulysse et tes Grecs odieux.
Tu n'échapperas pas, ni toi, ni les Atrides,
Au céleste courroux qui poursuit les perfides.
Je vous ai dévoués aux vengeances des dieux;
Qu'elles tombent sur vous : ce sont là mes adieux.

PYRRHUS.

Plus d'imprécations, plus de cris, ni de larmes.
Connoissez mieux Pyrrhus, et reprenez vos armes.

PHILOCTÈTE.

Est-ce un piége nouveau qui me seroit tendu?

PYRRHUS.

Recevez de mes mains ce bien qui vous est dû.
Ne craignez rien de moi, quand je viens vous le rendre;
Me punisse le ciel, si je veux vous surprendre!

PHILOCTÈTE, *se levant avec joie, et reprenant ses flèches.*

Je reconnois ton sang à ce noble retour;
Ce n'est pas un Sisyphe à qui tu dois le jour.
Tu viens de me montrer que la vertu t'est chère,
Que la gloire t'anime, et qu'Achille est ton père.

PYRRHUS.

Ah! pour son fils, seigneur, il doit être bien doux
De voir que ce grand nom est si sacré pour vous.
Vous avez oublié ma faute et ma foiblesse :
Eh bien! s'il est ainsi, souffrez que ma jeunesse,
Instruite par les dieux, dicte leur volonté,
Et s'arme contre vous de leur autorité.

Seigneur, il est des maux dont une loi sévère
Nous impose en naissant le fardeau nécessaire,
Des maux dont nul mortel ne peut être exempté,
Que nous fait la nature, et la fatalité.
Mais lorsque nos malheurs sont notre propre ouvrage,
Lorsque nous repoussons la main qui nous soulage,
Rebelles aux conseils et sourds à l'amitié,
Nous devenons dès-lors indignes de pitié.
Votre ame est inflexible, elle aigrit sa blessure;
Les avis les plus chers sont pour vous une injure.
Tous les soins sont perdus : le plus fidèle ami,
S'il veut vous apaiser, vous semble un ennemi.
Je parlerai pourtant, et je dois vous apprendre
L'oracle que sur vous les dieux viennent de rendre.
Le Troyen Hélénus, ce prophète sacré,
Sur nos destins communs est par eux éclairé.
Captif entre nos mains, il nous offre sa vie,
Si sa prédiction se trouve démentie.
Le ciel vous a puni : c'est lui dont la rigueur
Suscita contre vous le reptile vengeur,
Du temple de Chrysa le gardien redoutable,
Alors que, profanant l'asile inviolable
A ses soins confié par les dieux immortels,
Vous alliez y porter des regards criminels.
Vous ne verrez cesser le fléau qui vous frappe
Qu'en cherchant parmi nous les enfants d'Esculape,
Qu'en prenant Ilion : la céleste faveur
De sa chute entre nous a partagé l'honneur.
De tous ces grands destins digne dépositaire,
Avez-vous donc aux dieux quelque reproche à faire?

Ils vous offrent, seigneur, les plus nobles travaux,
Le bonheur, la victoire, et la fin de vos maux.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi trainé-je encore une inutile vie,
Que le ciel dès long-temps devroit m'avoir ravie?
Que fais-je, hélas! au monde, où je n'ai qu'à souffrir?
Faut-il combattre encor ce que je dois chérir;
Qu'un mortel généreux qu'il faut que je révère
M'adresse cependant une vaine prière?
Pyrrhus, épargne-moi, cesse de m'accuser;
Va, mon dernier malheur est de te refuser.
Mais que demandes-tu? quelle est ton injustice?
Veux-tu que Philoctéte à ce point s'avilisse,
Qu'il reparoisse aux yeux des mortels indignés,
Couvert de tant d'affronts qu'il aura pardonnés?
Où porter désormais ma honte volontaire?
Ce soleil qui voit tout, ce jour qui nous éclaire,
Verra-t-il Philoctéte auprès d'Ulysse assis?
Et pourrai-je d'Atrée envisager le fils?
Qu'en puis-je attendre encore? et sur quelle assurance
D'un avenir meilleur fondes-tu l'espérance?
Sais-tu quel traitement ils me gardent un jour?
Va, de ces cœurs ingrats n'attends point de retour.
Le crime flétrit l'ame et ne conduit qu'au crime.
En leur faveur, dis-moi, quel intérêt t'anime?
Je dois te l'avouer; je m'étonne en effet
Que tu serves les Grecs après ce qu'ils t'ont fait.
Toi-même me l'as dit, que leur lâche insolence
D'Ajax et de Pyrrhus outragea la vaillance,
Et des armes d'Achille osa priver son fils:

Et ton bras s'armeroit contre leurs ennemis!
Garde, garde plutôt le serment qui te lie;
Reméne Philoctéte aux bords de Thessalie;
Et toi-même, à Scyros tranquille et respecté,
Laisse périr les Grecs comme ils l'ont mérité.
Ainsi d'un malheureux tu finis la misère;
Ainsi dans son tombeau tu consoles ton père;
Et tu n'as plus la honte, aux yeux de l'univers,
De rester le complice et l'appui des pervers.

PYRRHUS.

C'est contre vous, seigneur, que votre voix prononce.
Le ciel veut vous guérir; sa clémence l'annonce:
Le remède est certain, et vous le rejetez!

PHILOCTÈTE.

Laisse-les-moi ces maux: je les ai supportés.

PYRRHUS.

Pyrrhus est votre ami.

PHILOCTÈTE.

C'est l'ami des Atrides.
Tu voudrois me traîner au camp de ces perfides,
Où de tous mes malheurs le cruel souvenir...

PYRRHUS.

Il les vit commencer, il les verra finir;
Et pour vous de salut il n'est point d'autre voie.

PHILOCTÈTE.

Ne parle plus des Grecs, ne parle plus de Troie;
Tous deux m'ont trop coûté de pleurs et de tourments.
Je ne te dis qu'un mot: j'ai reçu tes serments;
Veux-tu les accomplir?

PYRRHUS.

Je les tiendrai sans doute,
Malgré tous les périls qu'il faut que je redoute,
Dût la Grèce en fureur contre nous deux s'armer.

PHILOCTÈTE.

Va, leur ressentiment ne doit pas t'alarmer.
Pyrrhus aura pour lui la vertu qui le guide,
La cause la plus juste, et les flèches d'Alcide.

PYRRHUS.

Eh bien donc, suivez-moi.

SCÈNE IV.

PHILOCTETE, PYRRHUS, ULYSSE,
SOLDATS DE LA SUITE D'ULYSSE.

ULYSSE.

Non, ne l'espérez pas;
Ulysse et tous les Grecs arrêteront vos pas.

PHILOCTÈTE.

Ulysse! attends; mes traits vont punir cet outrage.

PYRRHUS, *le retenant.*

Ah! gardez-vous d'en faire un si funeste usage.
Vous les tenez de moi.

PHILOCTÈTE.

Dans un sang odieux
Laisse-moi les tremper...

PYRRHUS.

Seigneur, au nom des dieux...

(*Le tonnerre gronde.*)

Écoutez: leur voix parle; entendez le tonnerre.
Leur pouvoir se déclare.

PHILOCTÈTE.

Oui, leur juste colère
M'encourage à frapper mon indigne ennemi.

SCÈNE V.

PHILOCTETE, PYRRHUS, ULYSSE; HERCULE, *dans un nuage lumineux;* SOLDATS.

HERCULE.

Arrête, et reconnois Hercule et ton ami.
Je descends pour toi seul de la voûte éternelle.
Je partage des dieux la grandeur immortelle:
Tu sais par quel chemin je m'y suis élevé;
Par les mêmes travaux tu dois être éprouvé.
Ton sort est de marcher dans les sentiers d'Alcide:
Suis ce jeune héros qui s'offre pour ton guide.
La Grèce sur tes pas conduira ses guerriers,
Et le sang de Pâris doit teindre tes lauriers.
Sa vie est dévouée aux flèches que tu portes.
Du coupable Ilion tu briseras les portes.
Pour Pyrrhus et pour toi les destins ont gardé
Ce triomphe éclatant, si long-temps retardé.
Allez chercher tous deux votre commune proie;
Présente au vieux Pœan les dépouilles de Troie:
Mais, lorsqu'en son palais tu rentreras vainqueur,
Rapportant dans Œta le prix de ta valeur,

Sur le tombeau d'Alcide offre-s-en les prémices;
A mes flèches, à moi tu dois ces sacrifices.
Va, de ta guérison Esculape est chargé.
Rends grace aux immortels qui t'auront protégé;
Honore-les toujours : ta gloire est leur ouvrage;
D'un cœur religieux ils chérissent l'hommage;
Et la pure vertu, le plus beau don des cieux,
Ne meurt point avec l'homme, et se rejoint aux dieux.

(Il remonte dans son nuage.)

PHILOCTÈTE.

O voix auguste et chère, et long-temps attendue!
O voix avec transport de mon cœur entendue!
Je vous obéirai : tous mes ressentiments
Doivent être effacés dans de si doux moments.
Je me rends, c'en est fait : sous ces heureux auspices,
Partons, brave Pyrrhus, avec les vents propices.
Remplissons le destin qui nous est confié :
Je sers, en vous suivant, les dieux et l'amitié.

FIN DE PHILOCTÈTE.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois le 2 mars 1784.

PERSONNAGES.

C. MARCIUS, surnommé CORIOLAN.
VÉTURIE, mère de Coriolan.
T. VOLUMNIUS, sénateur, ami de Coriolan.
TULLUS, général des Volsques.
AUFIDE, } officiers volsques.
PROCULE, }
FLAVIE, suivante de Véturie.
ALBIN, Romain, de la suite de Volumnius.
DEUX FEMMES romaines.
SÉNATEURS romains, chefs volsques.

La scène est à Rome, dans la maison de Coriolan, pendant les deux premiers actes; et au camp des Volsques devant Rome, pendant les trois derniers.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CORIOLAN, VOLUMNIUS.

CORIOLAN.

Quoi! le sénat romain jusque-là me rabaisse!
Au tribunal du peuple il veut que je paroisse!
Un tribun factieux, un vil Sicinius,
De l'aveu du sénat, va juger Marcius!
J'avilirois ainsi mes droits et ma naissance!
Depuis quand les tribuns ont-ils tant de puissance?
Magistrats plébéiens, du peuple protecteurs,
Se sont-ils crus jamais juges des sénateurs?
Souffre-t-on qu'aujourd'hui l'orgueil qui les inspire
Sur les patriciens étende leur empire?
Est-ce aux pères de Rome à trembler devant eux?
Nul de nous n'a fléchi sous un joug si honteux;
Et le sénat, flattant leur audace impunie,
M'a choisi le premier pour cette ignominie!

C'est ainsi que mon sort a pu l'intéresser !...
Et c'est Volumnius qui vient me l'annoncer !

VOLUMNIUS.

Je gémis comme vous de cet opprobre insigne :
Sénateur, j'en rougis ; ami, je m'en indigne.
Je ressens notre injure, et sur-tout votre affront ;
Mais à se soulever ce peuple toujours prompt
Nous fait trembler pour Rome : il semble, à sa furie,
Qu'une seconde fois désertant la patrie
Il soit tout prêt encore à partager l'état ;
Ou que, poussant plus loin l'audace et l'attentat,
Dans les derniers excès précipitant sa rage,
Il veuille de nos murs faire un champ de carnage.
Depuis le jour fatal qu'un camp séditieux,
Au mépris du serment, des consuls et des dieux,
Sur le mont Aventin portant l'aigle transfuge,
Vouloit entre eux et nous le glaive seul pour juge,
Ce peuple n'a jamais montré tant de fureur :
Pour lui Coriolan est un objet d'horreur,
Et, s'il ne peut vous perdre, il ne se croit plus libre.

CORIOLAN.

Jour fatal en effet et la honte du Tibre !
J'ai trop prédit dès-lors un sinistre avenir,
Et que de nos bienfaits on sauroit nous punir.
J'ai prévu tous nos maux : que n'a-t-on pu m'en croire !
L'ordre patricien n'eût pas flétri sa gloire.
Il voit, il voit trop tard l'orgueilleux tribunat
D'un pouvoir oppresseur effrayer le sénat.
Le peuple seul enfin de l'état est l'arbitre :
Ses flatteurs peuvent tout : point de rang, point de titre,

De services, d'exploits, qu'il ne mette en oubli,
Si devant ses tribuns on ne rampe avili;
Et quiconque soutient la dignité romaine,
Quoi qu'il fasse pour Rome, est l'objet de leur haine.
Vous en voyez l'exemple: autour de nos remparts
Le Volsque ose porter ses hardis étendards;
Le moment du péril est celui du courage;
Le mien du nom romain vouloit venger l'outrage;
Je crus pouvoir briguer l'honneur du consulat;
J'en aimois le danger, j'en oubliois l'éclat;
Je n'y vis qu'un chemin pour chercher la victoire,
Et mon ambition fut l'amour de la gloire.
Peut-être quelques droits autorisoient mes vœux:
J'ai, dès mes premiers ans, rendu mon nom fameux;
Des remparts d'Antium aux murs de Coriole,
On craignoit mes destins et ceux du Capitole,
Et de Coriolan le glorieux surnom
A rehaussé le lustre acquis à ma maison.
Ce Tullus, des Romains adversaire implacable,
De mes heureux exploits rival infatigable,
Trois fois en frémissant a succombé sous moi.
Marcius est du Volsque et l'horreur et l'effroi.
Eh bien! qu'ai-je obtenu? Le refus et l'offense.
Des comices vendus l'aveugle préférence
Sur mes obscurs rivaux a fait tomber leur choix.
Telle est la multitude; et sans frein et sans lois,
Injuste sans pudeur, et sans remords ingrate,
Elle hait qui la sert, et chérit qui la flatte;
Et, craignant son vengeur, aime mieux aujourd'hui
Fuir sous d'indignes chefs que de vaincre avec lui.

VOLUMNIUS.

La suite en est cruelle, et Rome est trop punie.
Ses timides consuls, dégradant son génie,
Sont, dans un camp honteux, sous nos murs renfermés.

CORIOLAN.

Et voilà ces Romains à vaincre accoutumés!
Ainsi les factions dont Rome est déchirée
Arrêtent dans son vol l'aigle déshonorée,
Ah! lorsqu'ils ont suivi Marcius au combat,
Qu'ils menaçoient le Volsque, et non pas le sénat;
Quand, par-tout le premier aux assauts, aux batailles,
Dépouillant l'ennemi forcé dans ses murailles,
J'abandonnois en proie à mes braves Romains
Tout ce que la victoire avoit mis dans mes mains;
Quand, faisant tout pour eux et pour la république,
Je ne me réservois que la palme civique;
Alors tous nos soldats, riches de mes lauriers,
Heureux et triomphants revoyoient leurs foyers.
Les ingrats!... et c'est moi que leur fureur opprime,
Qu'ils ont juré de perdre!... Et quel est donc mon crime?
Qu'ai-je donc fait enfin? pour quel forfait si grand
Me donnent-ils les noms d'ennemi, de tyran?
Dans Rome divisée une guerre intestine,
Digne fruit de leur rage, a produit la famine.
Tandis que le sénat, par un soin paternel,
Occupé d'écarter un fléau si cruel,
Promet à leurs besoins les moissons de Sicile,
Ces insensés, jouet d'un mensonge imbécile,
Sur la foi des tribuns, osent nous accuser
D'affamer les Romains pour les tyranniser.

Je l'avoue, irrité d'une atroce imposture,
je leur ai reproché leurs terres sans culture,
Leurs champs abandonnés, leurs travaux suspendus,
Pour venir, des tribuns esclaves assidus,
De la sédition trop fidèles ministres,
Applaudir à grands cris leurs harangues sinistres,
Et que, de la discorde auteurs accoutumés,
Ils recueilloient les maux qu'eux seuls avoient semés.
Voilà mes attentats, et Rome est offensée
Que l'on ose au sénat expliquer sa pensée!
Je suis un monstre affreux qu'elle doit détester,
Que du roc Tarpéien il faut précipiter!
A prononcer ma mort Sicinius l'excite!
D'un magistrat du peuple un impur satellite
A sur un sénateur osé porter la main!
Un tribun ose plus que n'eût osé Tarquin!
Ah! cette injure amère, à regret dévorée,
Ne sortira jamais de mon ame ulcérée.
Et le sénat, grands dieux! a donc pu le souffrir?

VOLUMNIUS.

Vous avez vu du moins, prompts à vous secourir,
Tous nos patriciens, nos dignes consulaires,
Arrêter le torrent des fureurs populaires,
A cette foule aveugle, à sa férocité
Opposer du sénat toute la majesté.
Le peuple en a rougi; mais c'est ce même zèle
Qui rend encor pour vous sa haine plus cruelle.
Plus vous nous êtes cher, plus il veut nous ôter
Ce grand appui qu'en vous on lui fait redouter.
Votre cause est la nôtre.

CORIOLAN.

Et ce sénat qui m'aime
A mes persécuteurs m'abandonne lui-même!
Il me livre aux tribuns que j'ai bravés pour lui!

VOLUMNIUS.

Il veut sauver l'état: il pense qu'aujourd'hui
Vous pouvez faire à Rome un noble sacrifice.
Peut-être, satisfait que ce grand cœur fléchisse,
Le peuple, s'il vous voit soumis à son pouvoir,
Peut en votre faveur se laisser émouvoir.
C'est l'espoir du sénat, c'est le mien: je me flatte
Que Rome jusqu'au bout ne sera pas ingrate.
Peut-être à votre aspect, de remords combattu,
Ce peuple rougira de punir la vertu.

CORIOLAN.

J'ai cru que le sénat prendroit mieux ma défense;
Sa prudence timide et l'égare et m'offense.
Nos droits, nos intérêts, nos périls, sont communs;
Et quand il cède ainsi leur victime aux tribuns,
Lui-même de son rang il trahit la noblesse,
Et joint l'ingratitude ensemble et la foiblesse.
Jamais Coriolan ne peut être assez bas
Pour accorder au peuple un pouvoir qu'il n'a pas.
Qu'à son gré, s'il le faut, une foule inhumaine
Dans mon sang répandu vienne éteindre sa haine;
Je l'attends: je mourrai, mais sans m'être abaissé.

VOLUMNIUS.

C'est donc là votre arrêt?

CORIOLAN.

L'honneur l'a prononcé.

VOLUMNIUS.

Non : vous écouterez l'amitié, la patrie ;
Vous ne permettrez pas... J'aperçois Véturie.
Une mère sur vous aura plus de pouvoir.

SCÈNE II.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, VÉTURIE.

VOLUMNIUS, *à Véturie.*

Vous savez nos dangers, nos malheurs, notre espoir.
La voix de son ami n'a pu rien sur son ame :
Ah ! joignez-y la vôtre ; et moi, je vais, madame,
Attendant qu'au sénat il veuille déférer,
Préparer les secours qu'il en doit espérer.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

CORIOLAN, VÉTURIE.

CORIOLAN.

Croit-il que, de son sang démentant la noblesse,
Véturie à son fils ordonne une bassesse ?
Il vous connoît bien mal, s'il ose s'en flatter.

VÉTURIE.

Oui, votre honneur m'est cher, vous n'en pouvez douter ;
Véturie à vos jours préfère votre gloire.
Mon fils, après ces mots, daignerez-vous m'en croire ?

CORIOLAN.

Ah ! ce cœur est à vous, vous l'avez su former.

Chaque jour, chaque instant m'apprend à vous aimer :
De tous vos droits sur moi vous devez être sûre,
Et la reconnoissance ajoute à la nature.
Vous le savez : depuis qu'enlevés au berceau
Mes deux fils ont suivi mon épouse au tombeau,
Ma tendresse sur vous s'attacha tout entière,
Et le ciel à mon cœur n'a laissé qu'une mère.
Ce n'est qu'en votre sein que je puis m'épancher.
Cet ami dont les soins ont droit de me toucher
Ne sait point tous les maux dont je ressens l'atteinte :
Il a vu mon courroux; vous, recevez ma plainte.
Entendez mes douleurs, et voyez tous les coups
Dont je ne rougis pas de gémir devant vous.
Les ai-je mérités? ai-je dû les attendre?
J'ai servi les Romains dès l'âge le plus tendre.
Fier d'être né dans Rome, et de vivre pour eux,
En leur donnant mon sang je me croyois heureux.
Ces destins immortels, promis au Capitole,
De la grandeur romaine avoient fait mon idole.
Je brûlois de hâter les promesses des cieux,
Et chaque citoyen me sembloit précieux.
Combien ont dû la vie à cet ardent courage!
Combien sauvés par moi dans l'horreur du carnage!
Tout le prix de ma gloire en leurs mains fut laissé,
Et quand ils étoient grands j'étois récompensé.
A cette erreur si chère il faut que je renonce!
Je suis leur ennemi : leur fureur me l'annonce;
Et le peuple romain, à me perdre occupé,
M'arrache un sentiment qui m'a long-temps trompé.
On oppose au destin un courage invincible:

C'est la main des ingrats qui blesse un cœur sensible;
Et des maux qu'ils m'ont faits c'est le plus douloureux
De perdre tout l'amour que j'ai senti pour eux.

VÉTURIE.

Haïr votre pays! Eh quoi! ce titre auguste...

CORIOLAN.

Il mérite ma haine, alors qu'il est injuste.

VÉTURIE.

Si je l'étois, mon fils, pourriez-vous me haïr?

CORIOLAN.

O ciel! que dites-vous? Moi, je pourrois trahir
Ces sentiments si doux et cette amour si chère...!

VÉTURIE.

Ainsi Rome aujourd'hui n'est donc plus votre mère?

CORIOLAN.

Me traite-t-elle en fils, lorsqu'un Sicinius,
Au mépris de mon rang...

VÉTURIE.

Écoutez, Marcius.
Mes leçons ont instruit votre jeune courage,
Et j'ai souvent joui de mon heureux ouvrage.
Vos exploits, vos vertus, tous ces présents du ciel,
Ont répandu la joie en ce cœur maternel.
Vous êtes généreux, la gloire vous enflamme;
Mais la fierté souvent égare une grande ame:
Soutien de l'héroïsme, elle en devient l'écueil.
Du sang patricien je connois tout l'orgueil,
Leur joug impérieux, leurs superbes maximes.
Le peuple, comme vous, a ses droits légitimes.
Sans doute, je suis loin d'en approuver l'abus,

Ni les emportements de ses chefs corrompus.
Je les ai déplorés: mais, s'il ne faut rien taire,
Le sénat n'a-t-il point de reproche à se faire?
Ses hauteurs, ses dédains, n'ont-ils pas trop aigri
Un peuple noble et fier, dans la guerre nourri?
Les riches, abusant d'une loi trop sévère,
N'ont-ils pas quelquefois accablé sa misère?

CORIOLAN.

Je n'ai pas à rougir de tant de dureté:
L'indigent débiteur éprouva ma bonté;
J'ai du pauvre cent fois relevé la foiblesse.

VÉTURIE.

Oui; mais, trop prévenu des droits de la noblesse,
Vous suivez d'Appius les principes altiers,
Et vous dédaignez trop un peuple de guerriers,
Qu'enorgueillit encor sa liberté récente.
Ici, depuis vingt ans, en sa forme naissante,
A peine s'affermit l'état républicain,
Et votre enfance a vu le règne de Tarquin.
De ce bonheur nouveau l'ivresse est orageuse.
La liberté, mon fils, est farouche, ombrageuse,
Craint jusqu'à la grandeur qui peut la menacer:
Devant des citoyens elle doit s'abaisser,
De leur égalité respecter l'équilibre.
Vous payez de ce prix la gloire d'être libre,
Et ce grand intérêt exige qu'un héros
Contre son ascendant rassure ses égaux;
Que la vertu dans lui se montre populaire:
C'est peu de les servir, il faut encor leur plaire.

CORIOLAN.

Non : s'il faut les flatter, je ne leur plairai pas.
Citoyens dans nos murs, hors de Rome soldats,
Que de l'état en nous ils respectent les pères,
Et Rome jouira de ses destins prospères.
S'ils veulent tout régir, ils vont tout entraîner.
Et le peuple est-il fait pour savoir gouverner?
N'est-il pas au pouvoir du fourbe qui l'obsède?
Tout est perdu pour nous, si le sénat lui cède.

VÉTURIE.

Il cède avec sagesse; et peut-on l'en blâmer?
Vous irritez ce peuple : il faut le désarmer.

CORIOLAN.

Quoi donc! à ses arrêts ma dignité soumise...

VÉTURIE.

Un décret du sénat à juger l'autorise.

CORIOLAN.

Et sur quoi me juger? Suis-je donc criminel?

VÉTURIE.

Non, vous ne l'êtes pas; j'en rends graces au ciel.
Si vous l'étiez, mon fils, me verriez-vous tranquille?
Je dirois : Marcius, va chercher quelque asile
Où tu sois inconnu; n'attends pas que la loi,
En flétrissant ton nom, me frappe ainsi que toi.
Vous êtes innocent : je suis en assurance.
Descendez pour le peuple à quelque déférence;
Ne nous exposez pas au plus affreux des maux.
Faut-il que de l'état les deux ordres rivaux,
Pour vous seul, ô mon fils, embrasent cette ville?

Serez-vous le flambeau de la guerre civile?
N'est-ce donc pas assez de craindre l'étranger?
Le Volsque est sous nos murs, et, loin de nous venger,
Nos consuls devant lui cachent l'aigle indignée.
Ah! que Rome en péril soit par vous épargnée!
Voulez-vous jusqu'au bout braver avec éclat
L'autorité du peuple et celle du sénat?

CORIOLAN.

Je me rends seulement à celle de ma mère;
Je me soumets pour vous à cette honte amère.
Un fils à tous vos vœux instruit à consentir
Ne commencera pas à vous désobéir.
Sans doute de mon sort le peuple n'est pas maître:
N'importe; devant lui je suis prêt à paroître.
Coriolan, grands dieux! devant Sicinius!...
Allons, vous le voulez, je n'y résiste plus.
Mais, dans l'abaissement où je puis me contraindre,
Je ne saurois du moins les prier ni les craindre,
Ni prendre devant eux ces soins humiliants
D'obscurcir mes habits du deuil des suppliants.
Ils verront si je puis trembler en leur présence.

VÉTURIE.

La fermeté modeste honore l'innocence.
Ne les implorez point, et ne les bravez pas.
Mais quel concours nombreux?...

SCÈNE IV.

CORIOLAN, VÉTURIE, VOLUMNIUS, SÉNATEURS.

VOLUMNIUS.

Marcius, sur mes pas,
Le sénat rassemblé, résolu de vous suivre,
Partage les périls où la haine vous livre.
Venez donc aux regards de ce peuple étonné,
De tous ces grands appuis paroître environné.
A vous, à Véturie, il doit ce privilége.
Quel accusé jamais eut un plus beau cortége?

CORIOLAN.

Coriolan, sensible à ce généreux soin,
Si vous l'en aviez cru, n'en auroit pas besoin.
Grace à vous, Marcius et le sénat lui-même
Attendront des tribuns la sentence suprême.
Quel triomphe pour eux! quel opprobre pour nous!
Et cet exemple, un jour, peut retomber sur vous.
Du moins en sénateur je saurai me défendre.
Avant de me juger, les Romains vont m'entendre,
Et voir Coriolan braver le tribunat
Du front dont ils m'ont vu les mener au combat.
Marchons.

(*Ils sortent.*)

VÉTURIE.

Puisse ce jour ne pas apprendre à Rome
Tout ce que peut coûter la perte d'un grand homme!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VÉTURIE.

Ah ! que de ces moments l'importune longueur
Redouble les chagrins qui déchirent mon cœur !
Romaine, je m'armois d'un courage sévère :
Hélas ! à mes terreurs je sens que je suis mère.
Quel état ! quel tourment de trembler pour un fils !
Et quel fils ! un guerrier, l'honneur de son pays,
Aux ennemis terrible, aux Romains si fidèle,
Marcius !... De nos mœurs austérité cruelle !
Si dans un tel danger je pouvois aujourd'hui
A ses accusateurs me montrer avec lui,
Étonner l'injustice, intimider l'envie,
Faire parler sa gloire, en racontant sa vie !
D'une oreille jalouse on entend un héros
Que l'on force au récit de ses propres travaux ;
Le cri de la nature et celui de la gloire,
Plus puissants dans ma bouche, obtiendroient la victoire.
Mais que servent pour lui ces transports superflus ?
Déja peut-être... On vient.

SCÈNE II.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

Eh bien, Volumnius?

VOLUMNIUS.

Rappelez votre force, et soyez Véturie.

VÉTURIE.

Je le suis... achevez.

VOLUMNIUS.

C'en en fait : la patrie
Perd ce grand citoyen si mal récompensé,
Madame, et son exil est enfin prononcé.

VÉTURIE.

Quelle honte pour nous! quel coup pour une mère!
Quoi! de ses ennemis l'imposture grossière
A prévalu dans Rome? et l'arrêt qu'elle rend...

VOLUMNIUS.

Coriolan jamais ne s'est montré plus grand.
Un spectacle si rare, une cause si chère,
Avoient dans le Forum assemblé Rome entière.
A peine il a paru, du sénat entouré,
Tranquille, et présentant sur un front assuré
Ce calme noble et fier qui sied à l'innocence,
Le silence a régné dans cette foule immense.
Tous les yeux l'observoient, attachés et surpris;
L'attente suspendoit les voix et les esprits.
Sicinius se léve, et sa rage impunie,
Organe du mensonge et de la calomnie,

Reproche à Marcius le projet odieux
D'opprimer les Romains et de régner sur eux,
Sa haine pour le peuple, et l'amitié fidèle
Du sénat toujours prêt à prendre sa querelle,
Et ses clients nombreux, assidus sur ses pas,
Et jusqu'à ses bienfaits prodigués aux soldats.
Marcius, pour réponse, attestant ses services,
De son sein découvert montre les cicatrices,
Ces couronnes, le prix de cent périls bravés,
De tant de citoyens dans les combats sauvés;
Lui-même par leur nom les cite, les appelle.
Un cri s'élève alors : tous, pleins du même zéle,
Tous, d'un même transport, réunissant leurs voix:
« Le voilà, crioient-ils, nous l'avons vu cent fois
« Qui prodiguoit pour nous sa vie et sa vaillance;
« Et vous lui reprochez notre reconnoissance!
« Tout est à lui, nos jours, nos familles, nos biens,
« Et nous vous les offrons, s'il faut sauver les siens. »
Ils pleuroient à ces mots, et leurs plaintes touchantes,
Leurs bras qu'ils étendoient, et leurs mains suppliantes,
Tout sembloit émouvoir le peuple combattu.
J'ai cru voir un moment triompher la vertu:
Et si de votre fils l'ame eût été moins fière,
S'il avoit pu du moins descendre à la prière,
Sur tous ses ennemis il l'auroit emporté.
Je ne puis cependant blâmer sa fermeté:
Rarement à prier un grand cœur se résigne;
Le coupable supplie, et l'innocent s'indigne.
Le vulgaire séduit, de ses tribuns fauteur,
Orgueilleux de se voir juge d'un sénateur,

A voulu signaler ses tristes avantages:
La foiblesse et la haine ont dicté les suffrages.
Marcius immobile, écoutant son arrêt,
Paroissoit insensible à son propre intérêt.
Sans proférer un mot, il quitte l'assemblée;
Et, lorsque autour de lui l'amitié désolée
Gémit du coup affreux sur nous appesanti,
On diroit que lui seul ne l'a pas ressenti.

VÉTURIE.

Je n'en ressens que trop l'atteinte douloureuse...
Et quelle mère, hélas! se croyoit plus heureuse?
Par tout ce que mon cœur en avoit attendu,
Concevez, s'il se peut, tout ce que j'ai perdu.
Tant d'amour, de respect, un dévouement si tendre,
Cet éclat que sur moi lui seul pouvoit répandre,
Et ce plaisir si pur, pour moi d'un si grand prix,
D'enorgueillir mon cœur de la gloire d'un fils;
Tout ce que sa tendresse avoit pour moi de charmes;
Tout est évanoui!... Pardonnez à mes larmes.
Je ne les cache point dans un si grand malheur:
Des yeux de l'amitié vous voyez ma douleur,
De ce cœur maternel vous sentez la blessure.
Et qui peut condamner les pleurs de la nature?

VOLUMNIUS.

Ah, madame! avec vous Rome devroit pleurer.
Jusqu'où sa haine aveugle a donc pu l'égarer!
Quand le Volsque du Tibre a couvert le rivage,
Oubliant son danger pour écouter sa rage,
Rome perd son soutien: elle-même aujourd'hui
Se prive du héros qui faisoit son appui.

VÉTURIE.

O mon cher Marcius! ô mon fils! ô grand homme
Qu'avec tant de plaisir j'avois formé pour Rome!
Je ne le verrai plus m'apporter ses lauriers,
Ses couronnes orner nos temples, nos foyers,
Et dans ces jours si beaux, si chers à la patrie,
Les mères envier le sort de Véturie!...
Marcius vit encore, et je n'ai plus de fils!

VOLUMNIUS.

Il vient.

SCÈNE III.

VÉTURIE, VOLUMNIUS, CORIOLAN.

VÉTURIE.

Coriolan! tes cruels ennemis
De nos malheurs communs ont consommé l'ouvrage.
C'en est fait, l'innocence est proscrite, et leur rage
Déchire, en te frappant, ce cœur trop malheureux.
Lorsque ta mère, hélas! t'envoyoit devant eux,
Elle n'a pu penser qu'avec tant d'injustice
Jamais...

CORIOLAN.

Sicinius demandoit mon supplice!
S'il eût fallu l'en croire, on m'auroit condamné
A ce trépas infame aux traîtres destiné.
L'indulgence de Rome adoucit ma sentence...
Je suis banni.

VÉTURIE.

Qui! toi! leur appui, leur défense!...

VOLUMNIUS.

Toi que tant de travaux qu'on t'a vu soutenir...!

CORIOLAN.

Oui, c'est là mon seul crime... Ils ont dû m'en punir.

VÉTURIE.

De mes soins, de ton sang, voilà donc le salaire!

CORIOLAN.

Du moins jusques au bout j'aurai pu vous complaire.
Vous avez exigé qu'à ce peuple soumis,
Coriolan parût devant ses ennemis;
Et je vous ai donné, lui rendant cet hommage,
De mon obéissance un dernier témoignage.

VÉTURIE.

Ah! c'est un souvenir qui sert à m'accabler,
Qui...

CORIOLAN.

Ce n'est pas à moi d'oser vous consoler.
Il ne me siéroit pas d'apprendre à Véturie,
A cette ame intrépide et de vertus nourrie,
Comme on céde au destin, sans mériter ses coups:
C'est une des leçons que je reçus de vous.
D'une Romaine ici la force doit paroître.

VÉTURIE.

Ah! je ne suis que mère...

CORIOLAN.

Il n'est plus temps de l'être.
Vous n'avez plus de fils.

VÉTURIE.

Moi?

CORIOLAN.

Rome l'a voulu.
Rome n'a-t-elle pas un pouvoir absolu?

VÉTURIE.

Et peut-elle effacer ce sacré caractère?
Mon fils!...

CORIOLAN.

C'est d'un Romain que vous étiez la mère...
Je ne suis plus Romain.

VÉTURIE.

Qui? toi, Marcius?

CORIOLAN.

Non.
Ce jour d'un citoyen m'ôte les droits, le nom,
Tout... Je suis un banni.

VOLUMNIUS.

Ce peuple, en sa furie,
Ignore quelle atteinte il porte à la patrie.
Entouré d'ennemis qui viennent l'assiéger...

CORIOLAN.

N'a-t-il pas ses tribuns tout prêts à le venger?
Avec Sicinius est-il rien qu'il redoute?

VOLUMNIUS.

Le temps doit l'éclairer : un jour viendra, sans doute,
Que ses justes remords...

CORIOLAN.

Qu'il s'épargne ce soin :
Je ne les attends pas, et n'en ai pas besoin.

VÉTURIE.

Quels sont les lieux, hélas! où ton malheur t'exile?

CORIOLAN.

Eh! qu'importe aux Romains quel sera mon asile?
Ne sont-ils pas contents, si je sors de leurs murs?

VÉTURIE.

Tout asile est égal à des destins obscurs :
Mais toi, si renommé par l'éclat de tes armes,
Ce grand nom qui te suit ajoute à mes alarmes.
Parle : as-tu fait le choix d'un refuge assuré?...
Tu ne me réponds rien?...

CORIOLAN.

Peut-être je pourrai
Trouver quelque demeure ouverte à l'infortune,
Où la vertu du moins ne soit pas importune :
Je m'en remets aux dieux, qui conduiront mes pas.
Vous, si vous m'en croyez, ne vous informez pas
Du sort d'un exilé, qui n'a plus de patrie...
Je recommande au ciel les jours de Véturie.
Mon ami... vous, ma mère... oubliez-moi tous deux,
Et de Coriolan recevez les adieux.

VÉTURIE.

Quoi! malgré la rigueur de cet arrêt funeste,
Ne peux-tu...?

CORIOLAN.

De ce jour on m'a donné le reste...
Qu'importe un vain délai pour le sort qui m'attend?
Je dois sortir de Rome, et j'en sors à l'instant.

VÉTURIE.

Sans suite, sans secours, sans ressource certaine!

CORIOLAN.

Non; je ne veux de Rome emporter que sa haine :

Sa haine me suffit.

VÉTURIE.

Qu'au moins jusqu'aux remparts
J'accompagne tes pas; que mes derniers regards...

CORIOLAN.

Ah! demeurez : songez qu'une foule égarée
D'un triomphe odieux est encore enivrée.
Pensez-vous qu'aujourd'hui leur insolent orgueil
Épargne Véturie, et respecte son deuil?
Voulez-vous, dans l'ivresse où ce peuple est en proie,
Exposer vos douleurs en spectacle à sa joie?
C'est trop... Adieu, ma mère... Adieu, Volumnius...
Adieu, Rome... je pars.

SCÈNE IV.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

Il ne m'écoute plus.
Il nous échappe... Il laisse, en cette ame tremblante,
Du plus sinistre adieu l'horreur et l'épouvante.
Venez, Volumnius, venez, suivez mes pas:
Jusqu'au dernier moment ne l'abandonnons pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le camp des Volsques; la tente de Tullus, ouverte sur un des côtés, occupe une partie de la scène. Au fond du théâtre s'élève, sur un autel, la statue d'une des divinités du peuple volsque. On découvre dans l'éloignement les murs de Rome.

SCÈNE I.

CORIOLAN, *sous un habit plébéien, debout près de l'autel;* PROCULE, AUFIDE, *hors de la tente, et sur le devant de la scène.*

PROCULE.

Quel est cet étranger? que cherche-t-il, Aufide?
Quel est dans notre camp le dessein qui le guide?
Il est sombre, immobile; il se tait: son aspect,
Sous un vêtement simple, imprime le respect.
Son maintien m'a frappé. Que veut-il?

AUFIDE.

Je l'ignore
On l'amène à l'instant: il n'a point dit encore
Son nom ni son pays. Avec sécurité,
Aux limites du camp il s'étoit présenté.
Il demandoit Tullus: ce n'est qu'en sa présence,
Devant lui seul, dit-il, qu'il rompra le silence.

Je l'ai fait introduire, en l'observant toujours.
Il a quelque raison de craindre pour ses jours :
Dès qu'il a vu le dieu qui reçoit notre hommage,
Il s'est venu placer auprès de son image,
Comme s'il eût voulu qu'un abri respecté
Rendît plus saints les droits de l'hospitalité.
Sans doute son destin ne peut être vulgaire,
Et même dans ce temps de péril et de guerre,
Il peut... Voici Tullus : tout va se dévoiler.

SCÈNE II.

CORIOLAN, TULLUS, AUFIDE, PROCULE.

TULLUS.

C'est là cet inconnu qui prétend me parler?
Quel es-tu? Près de moi qui t'oblige à te rendre?

CORIOLAN.

Ce n'est qu'au seul Tullus que je pourrai l'apprendre.

TULLUS, *à Procule et à Aufide.*

Laissez-nous.

(*Ils sortent.*)

CORIOLAN.

Un seul mot te fera concevoir
Quel destin aujourd'hui je mets en ton pouvoir.
Je suis Coriolan.

TULLUS.

Coriolan?

CORIOLAN.

Lui-même.

Seul bien que m'ait laissé mon infortune extrême,
Ce nom, le plus beau don que m'avoit fait le sort,
Ce nom seul, je le sais, est l'arrêt de ma mort.
Mais serois-je en ces lieux, si j'avois pu la craindre?
A supporter le jour si j'ai pu me contraindre,
C'est dans le seul espoir de venger mes douleurs,
Et de faire aux Romains expier mes malheurs.
Les Romains m'ont banni: le sénat, en silence,
A laissé des tribuns triompher l'insolence.
Je suis persécuté par de vils ennemis;
Je suis abandonné par de lâches amis.
Je t'offre contre Rome et ma main et ma haine.
A ton pays, à toi, ma vengeance m'enchaîne.
Si tu le veux, ce bras aux Volsques si fatal
Leur fera plus de bien qu'il ne leur fit de mal.
Si tu crois Marcius aux Volsques inutile,
Ne considère point les dieux ni cet asile,
Frappe: j'ai trop vécu.

TULLUS.

Dans ce grand changement,
A peine revenu d'un long étonnement,
Je me rends, avant tout, à l'honneur qui m'engage,
Et de ta sûreté te présente le gage.
Touche dans cette main, approche, et ne crains plus;
Tes jours sont désormais confiés à Tullus.
Je suis fier d'un dépôt si grand, si respectable.
O brave Marcius! du malheur qui t'accable
Que ton cœur près de moi ne soit plus occupé;
Tu m'as cru généreux, tu ne t'es pas trompé.
Conçois quelle surprise en mon ame a dû naître.

Juge sous cet habit si j'ai pu reconnoître
Un guerrier que souvent, au mépris du danger,
Dans l'horreur des combats j'osois envisager.
Je te rappelle ici ma défaite et ta gloire :
Coriolan sur moi remporta la victoire.
Lui-même il m'en console et me venge aujourd'hui,
Et, s'il fut mon vainqueur, je deviens son appui.
C'est le jour de Tullus : c'est le seul avantage
Que le sort me gardoit sur un si grand courage,
Le seul que désormais on ne peut me ravir ;
Je n'avois pu te vaincre, et pourrai te servir.
Mais comment des Romains l'injuste violence
A-t-elle à cet exil condamné ta vaillance?
Quel dieu, propice au Volsque, a pu les aveugler?

CORIOLAN.

Laissons là mes affronts : je souffre d'en parler.
Puis-je, dans les transports où la fureur m'entraîne,
Perdre en de vains récits un temps cher à ma haine,
Gémir encor des maux qu'il me faut supporter?
Non : il faut les venger, et non les raconter.
Qu'il te suffise enfin que ce peuple, en sa rage,
A payé Marcius par l'exil et l'outrage,
Que les Romains m'ont tous proscrit, déshonoré,
Que mon cœur est contre eux sans retour ulcéré,
Que leur perte est le vœu conçu dans ma colère,
Que l'ennemi de Rome est mon ami, mon frère.
Oui, c'est ce titre seul, je ne le cèle pas,
Qui d'abord dans ce camp guida vers toi mes pas.
Des peuples à qui Rome a paru redoutable,
Le Volsque est le plus fier et le plus implacable ;

Dans ses ressentiments plus qu'eux tous affermi,
Tullus est des Romains le plus grand ennemi:
J'ai préféré Tullus; et, s'il étoit un homme
Qu'un plus ardent courroux animât contre Rome,
Plus fait pour la combattre et pour la renverser,
C'est à lui que ma haine eût voulu s'adresser.

TULLUS.

Ah! puisque, s'emportant à cet excès d'outrage,
Rome a contre elle-même armé ce grand courage,
Les dieux, qui trop long-temps ont servi son orgueil,
De son ambition marquent enfin l'écueil.
Qu'elle tremble: le sort ne nous est plus contraire.
Marcius est pour nous: je sais ce qu'il peut faire.
Le Volsque, en ses desseins par toi seul confondu,
Retrouve dans toi seul plus qu'il n'avoit perdu:
A mes concitoyens j'en vais porter la joie;
Qu'ils sachent quel secours le destin leur envoie.
Quoique leur général, et nommé par leur choix,
Du conseil assemblé je dois prendre les voix:
Je dois en leur pouvoir moi-même te remettre,
Mais compte sur l'appui que j'ose t'en promettre.
Je vais à tous nos chefs, appelés en ces lieux,
Montrer Coriolan comme un présent des cieux;
Et tu les verras tous, d'un transport unanime,
Faire éclater pour toi le zéle qui m'anime.
Demeure, et de mes soins attends l'heureux effet.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

CORIOLAN.

Respire, Marcius : que ton cœur satisfait
S'ouvre au prochain espoir d'une juste vengeance.
Mes oppresseurs, si fiers de punir l'innocence,
Pensent de mes affronts triompher à loisir;
Ils n'auront pas long temps à goûter ce plaisir.
A leur ivresse aveugle ils sont encore en proie;
Mais le deuil va bientôt se mêler à leur joie.
Ce jour que signaloit leur triomphe inhumain
Va voir Coriolan la foudre dans la main :
Quelques instants encore, elle part, elle éclate,
Et je vais de son crime accabler Rome ingrate.
Ils l'ont voulu... Mon cœur ne hait pas à demi;
Autant qu'ils le vouloient je suis leur ennemi.
Je le suis... Ils verront ce que peut mon courage,
S'il sait et ressentir et repousser l'outrage;
Et quoi qu'il leur en coûte, ils l'auront mérité.

SCÈNE IV.

CORIOLAN, TULLUS, CHEFS VOLSQUES.

TULLUS.

Oui, Volsques, le voilà ce Romain si vanté,
Dont vous avez long-temps redouté le génie :
De ses concitoyens il fuit la tyrannie.
Banni de sa patrie, il la retrouve en nous.

Vous lui tendez les bras, et le sien est à vous;
De tous vos sentiments près de lui l'interprète,
J'en étois le garant, et ma voix lui répète,
Au nom de cet état, qu'il rendra triomphant,
Qu'Antium aujourd'hui l'adopte pour enfant.
Que puisse, Marcius, ta nouvelle patrie,
Par ton bras illustrée, et de ton cœur chérie,
Réparer tous les maux que t'ont faits les Romains,
Et payer les secours qu'elle attend de tes mains!

CORIOLAN.

Guerriers, qu'un tel accueil me ranime et m'enflamme!
En venant parmi vous, je portois dans mon ame
Le poids de mes affronts, l'injure et le malheur;
Il tombe le fardeau qui pesoit sur mon cœur.
Ce cœur plein d'un courroux que votre aspect rallume,
Tout prêt à l'assouvir, n'en sent plus l'amertume.
Vous vengerez mes maux, vous armerez ces mains,
Et je suis entouré d'ennemis des Romains.
Vous savez si pour eux j'ai prodigué ma vie;
Et vous n'exigez pas que je m'en justifie:
Marcius, dont les jours sont en votre pouvoir,
Ne s'excusera point d'avoir fait son devoir.
Je servois le pays qui m'a donné naissance,
Et je vous appartiens par la reconnoissance.
Aujourd'hui de son sein Rome m'a rejeté;
Je ne lui dois plus rien : vous m'avez adopté;
Je vous dois tout. Autant j'ai signalé de zèle
Quand l'honneur m'ordonnoit de combattre pour elle,
Autant vous me verrez de courage et d'ardeur
Pour payer des bienfaits dont je sens la grandeur.

Je jure par vos dieux, je jure par ma haine,
D'être à jamais fidèle au nœud qui nous enchaîne,
De combattre avec vous ce peuple impérieux,
Toujours de ses voisins tyran injurieux,
De ses citoyens même oppresseur arbitraire.
A nos efforts unis qui pourroit le soustraire?
La discorde en son sein, l'ennemi sous ses murs,
Des généraux sans gloire, et dont les noms obscurs
D'un consulat romain souillent la renommée,
Oisifs, et dans un camp renfermant leur armée.
Marchons, braves amis, et nous sommes vainqueurs.
Je ne demande point un rang ni des honneurs:
Combattre est mon seul vœu, me venger est ma gloire,
Et tout soldat est grand dans un jour de victoire.

TULLUS.

Quoi! Marcius voudroit...?

CORIOLAN.

Les armes d'un soldat,
Un glaive en cette main, le signal du combat;
C'est tout ce que je veux.

TULLUS.

On te doit davantage.
J'ennoblis le pouvoir qu'avec toi je partage.
Crois-tu n'être pour nous rien qu'un guerrier de plus?
Désormais dans ce camp sois l'égal de Tullus.
Aujourd'hui que ta cause à la nôtre est unie,
Autant que ta valeur tu nous dois ton génie.
Et ne crains point de moi des sentiments jaloux:
L'intérêt le plus grand, le plus sacré pour nous,
C'est celui d'abaisser Rome qui nous déteste.

Voyons qui de nous deux lui sera plus funeste :
C'est tout ce que Tullus prétend te disputer.
Plût au ciel que déja...

CORIOLAN.

Qui peut nous arrêter?

TULLUS.

L'ennemi dans son camp se borne à se défendre :
Il craint de nous combattre.

CORIOLAN.

Et pourquoi donc l'attendre?
Vous voyez sa frayeur : sachez en profiter.
Sur les remparts d'un camp n'oseriez-vous monter?
Est-il à la valeur un mur inaccessible ?
A l'honneur qu'on lui fait Coriolan sensible,
A la victoire, amis, brûle de vous guider.
Quand l'ennemi nous craint, il faut tout hasarder.
Le Romain dans ses chefs a peu de confiance ;
Il se croira vaincu, s'il voit votre assurance.
Saisissez ce moment.

TULLUS.

Eh bien ! je t'en croirai.
J'embrasse cet avis, par les dieux inspiré.
Commande la moitié de nos braves cohortes,
Et du camp des Romains allons briser les portes.
De ta bouillante ardeur je me sens animer.

CORIOLAN.

Venez : puisse la main que vous allez armer,
Versant des flots de sang, de ce sang que j'abhorre,
Éteindre dans mon cœur la soif qui le dévore !
Les dieux, les justes dieux vont conduire mon bras :

C'est leur voix qui m'anime à frapper des ingrats.
Que ces fiers ennemis, dont la chute s'apprête,
Sentent que Marcius combat à votre tête,
Et que, sur leur ruine élevant mes destins,
Le jour de mon exil soit fatal aux Romains.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

TULLUS, AUFIDE.

TULLUS.

Non, ce n'est point, ami, sa gloire qui m'outrage.
Qu'il nous ait bien servis, que son ardent courage
Ait signalé pour nous les plus hardis efforts;
Que, le premier, marchant sur des monceaux de morts,
Et des mains d'un tribun arrachant l'aigle altière,
Il ait du camp romain renversé la barrière;
Moi-même j'applaudis à de si nobles coups:
J'aime trop la valeur pour en être jaloux.
Mais moi, qui de l'honneur lui viens d'ouvrir la route,
Ai-je donc mérité les affronts qu'il me coûte?
Quoi! sa fougue imprudente, au sortir d'un combat
Où la victoire même épuise le soldat,
S'enivrant d'un espoir qui n'a pu me séduire,
A l'attaque de Rome a voulu nous conduire;
Et lorsque je m'oppose à ce bouillant orgueil,
Qui du plus beau triomphe alloit être l'écueil,
J'entends crier par-tout: « Suivons tous ce grand homme;
« Suivons Coriolan : seul il peut prendre Rome. »

Et mes propres soldats, et mes concitoyens,
Désertent mes drapeaux pour courir sous les siens!
Lui-même encourageant la désobéissance,
Enseigne à mon armée à braver ma puissance,
Écoute, en frémissant, mes ordres absolus,
Et ne cède qu'à peine au pouvoir de Tullus!
Ai-je pu dévorer un si cruel outrage?

AUFIDE.

Les succès de ce jour ont paru son ouvrage;
Et lorsqu'il poursuivoit, au pied de leurs remparts,
Les Romains devant nous fuyant de toutes parts,
Pardonnez, mais on croit qu'offensé de sa gloire,
Vous avez refusé d'achever la victoire.

TULLUS.

De cet opprobre insigne on a pu me charger!
On connoîtra Tullus, qu'on ose ainsi juger.
Je reçois de mes soins un indigne salaire.
Ce superbe banni, que ma main tutélaire
A sauvé des dangers qui suivent les proscrits,
S'éléve insolemment sur mes propres débris....
Eh bien! quoi qu'ait souffert ma fierté combattue,
Je lui pardonne tout, si Rome est abattue.
Mais de ce fier proscrit qu'ose-t-on espérer?
Un envoyé de Rome en ce camp vient d'entrer.
A Coriolan seul aujourd'hui l'on s'adresse.
Croit-on pour son pays réveiller sa tendresse?
A-t-il encor pour eux le cœur d'un citoyen?
Je pouvois empêcher un semblable entretien;
Le Volsque soupçonneux peut le craindre, sans doute.
Éprouvons Marcius; il le faut: qu'il écoute

Ce député romain; s'il paroît chanceler,
S'il n'est pas tout à nous, c'est à lui de trembler.
Plus les Volsques pour lui montrent d'idolâtrie,
Plus il doit, s'il changeoit, redouter leur furie.
Ce peuple, extrême en tout, désormais voit en lui
Son fléau le plus grand, ou son plus grand appui.
Un moment à nos yeux peut le rendre coupable.

AUFIDE.

Non, n'en attendez rien : son ame est implacable;
Ils feront près de lui des efforts superflus.
C'est le connoître mal... Mais il paroît.

SCÈNE II.

TULLUS, AUFIDE; CORIOLAN, *en habit guerrier;* CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

Tullus,
Si vous l'aviez voulu, dans ce moment peut-être
De Rome et de son sort le Volsque seroit maître.
J'ai présumé de lui (j'en jugeois par mon cœur),
Qu'il pourroit, plein du feu qui l'avoit fait vainqueur,
Et dans un si grand jour prodiguant les miracles,
Démentir des Romains les orgueilleux oracles.
J'embrassois cet espoir : il a pu m'égarer.
L'ennemi dans ses murs s'est pressé de rentrer :
Lui laissez-vous le temps de les mettre en défense?
J'ai soumis mon audace à votre expérience.
Jusques à quand, seigneur, retenez-vous mon bras?

La nuit a réparé les forces des soldats :
Pour marcher contre Rome ils attendoient l'aurore ;
Et si leur général ne les arrête encore,
Dans ce même moment l'assaut peut se tenter.
Je n'attends que votre ordre, et cours l'exécuter.

TULLUS.

J'estime en un guerrier la noble impatience,
Qui sait, quand il le faut, céder à la prudence.
Je diffère mes coups pour les assurer mieux :
Croyez que tout Romain m'est assez odieux.

SCÈNE III.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, CHEFS VOLSQUES.

PROCULE.

Député du sénat, Volumnius s'avance,
Et de Coriolan demande la présence.
Il marche sur mes pas.

TULLUS.

Qu'il paroisse.

CORIOLAN, *à part.*

Qui ? lui !

(*haut.*)

Il étoit mon ami, Volsques ; mais aujourd'hui
Tout céde aux droits sacrés que la reconnoissance
Vient d'ajouter encore aux droits de la vengeance...
Il vient.

SCÈNE IV.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, VOLUMNIUS, ALBIN, CHEFS VOLSQUES.

VOLUMNIUS.

Au nom de Rome, en ce camp député,
Puis-je à Coriolan parler en liberté?

CORIOLAN.

Des Volsques désormais mon destin doit dépendre:
Ce n'est que devant eux que je puis vous entendre.
Les mêmes intérêts, les mêmes ennemis,
Ont formé ces liens pour jamais affermis.
Ils verront si mon cœur sait leur être fidèle.
Parlez.

TULLUS.

Coriolan, assuré de ton zèle,
Ce peuple que tu sers met sa cause en tes mains;
Tu peux entendre seul l'envoyé des Romains,
Sans que cet entretien doive nous faire ombrage,
Ni sur toi d'un soupçon répandre le nuage.
Quoi que Rome, en un mot, puisse nous proposer,
Les Volsques sur ta foi veulent s'en reposer.

(*Il sort avec les Volsques.*)

SCÈNE V.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, ALBIN.

CORIOLAN.

Eh bien! Volumnius, que faut-il que je croie?
C'est le peuple romain qui vers moi vous envoie?
Moi qu'ils ont condamné, que l'exil a puni!
Quoi! ces Romains si fiers recherchent un banni?
Vous baissez vos regards, vous craignez de répondre.

VOLUMNIUS.

Oui : tout ce que je vois a de quoi me confondre.
Tout doit me pénétrer de honte et de pitié.
Je sens gémir en moi l'honneur et l'amitié.
Je pleure mon pays, quand sa faute l'accable;
Je vois Rome vaincue, et mon ami coupable.
La colère à ce mot s'élève en votre cœur...
Et je n'ai pas dessein d'irriter un vainqueur.
Je sais quelle injustice envers lui fut commise;
Qu'il croit à ses affronts la vengeance permise.
Le ciel, qui, dans ce jour, veut nous humilier,
Semble avoir pris le soin de la justifier.
Quel en sera le terme? et jusqu'où sa furie
Prétend-elle jouir des maux de sa patrie?
Fière encor, sous les coups qu'a portés votre main,
De n'avoir succombé qu'aux armes d'un Romain,
Sa défaite, il est vrai, coûte moins à sa gloire.
Faites-vous pardonner cette triste victoire :
Donnez la paix à Rome; et que votre équité

Règle nos intérêts et préside au traité.
Marcius en est digne, et Rome, à plus d'un titre,
Entre le Volsque et nous le choisit pour arbitre.
Elle oublie, à ce prix, sa faute et ses succès;
Et le plus beau retour va payer vos bienfaits.

CORIOLAN.

Je rends grace aux bontés dont je vois qu'on m'honore.
Coriolan, sans doute, est trop heureux encore
De reprendre chez vous le rang de citoyen;
Rien ne doit égaler un si précieux bien;
Et si je me soumets aux devoirs qu'on me trace,
Le grand Sicinius veut bien me faire grace.
Certes, quoiqu'en vos murs Marcius ait vécu,
Tant de hauteur m'étonne, alors qu'on est vaincu.
Mais puisqu'à ma justice on daigne s'en remettre,
Sachez donc à quel prix vous pouvez vous promettre
De fléchir le vainqueur et d'arrêter son bras.
Les Romains ont du Volsque envahi les états,
De ses champs usurpés accru leur territoire;
Vous abusiez ainsi du droit de la victoire.
Il ne demande rien que ce qu'il a perdu.
Je prétends, en son nom, que tout lui soit rendu;
Que, pour mieux étouffer ces jalouses querelles,
De la guerre entre vous semences éternelles,
Parmi vos citoyens le Volsque soit compté;
Que réunis ensemble avec égalité...

VOLUMNIUS.

Juste ciel! d'un Romain est-ce là le langage?
Quel que soit en ces lieux le nœud qui vous engage,
Tous nos droits près de vous seroient-ils donc perdus?

Le Romain et le Volsque ensemble confondus!
Et c'est Coriolan, grands dieux! qui le propose!
Cette loi si honteuse, un Romain nous l'impose!
Il est donc vrai qu'enfin ce cœur envenimé
Est par la haine seule à jamais animé;
Que même en notre sang elle n'est pas éteinte!
J'ai cru que d'un affront la douloureuse atteinte
Avoit pour un moment égaré la valeur,
Et d'un premier transport j'excusois la chaleur.
Je me suis applaudi de voir Rome, plus juste,
Ouvrir encor les bras à ce proscrit auguste;
Et lorsque dans son sein tout l'invite à rentrer,
Au lieu de l'embrasser, il veut le déchirer!

CORIOLAN.

Quoi! par la liberté devenu plus sauvage,
Contre ses défenseurs ce peuple arme sa rage!
Et son féroce orgueil seroit sacré pour moi!
Son caprice insolent seroit encor ma loi!
Il faut, si j'en croyois un préjugé frivole,
Chérir sa tyrannie, alors qu'elle m'immole!
Des nœuds qu'on a rompus suis-je encore enchaîné?
Qu'au nom de citoyen l'homme obscur soit borné;
Que de ce vain honneur son ame soit nourrie;
Le grand homme par-tout rencontre une patrie,
Fait le sort d'un empire en lui prêtant son bras;
Il apporte la gloire, et ne la reçoit pas.
Les Romains sous leur joug se flattoient de m'abattre;
Ils osoient m'outrager: qu'ils viennent me combattre.
J'ai bravé leurs tribuns, j'ai vaincu leurs soldats,
Et je sens qu'il est doux d'abaisser des ingrats.

VOLUMNIUS.

Souvent on paya cher le plaisir des vengeances.
Irrité contre Rome, et plein de ses offenses,
Vous n'envisagez pas un sinistre avenir;
Mais le Volsque lui-même un jour peut vous punir.
Craignez, en vous livrant à ce honteux refuge,
Les retours de l'envie et la fin d'un transfuge.
Elle est toujours funeste, et qui trahit les siens
Craint et ses alliés et ses concitoyens.

CORIOLAN.

Si je dois en tous lieux trouver l'ingratitude,
Des mains de l'étranger le coup en est moins rude.
J'aurai puni, du moins, ceux qui m'ont outragé :
Je mourrai, mais vainqueur; je mourrai, mais vengé.
Je vais donner l'assaut; que Rome s'y prépare.

VOLUMNIUS.

C'est là votre réponse! et cet arrêt barbare,
Je le porte au sénat, à votre mère, hélas!

CORIOLAN.

Elle connoît ce cœur, sans doute, et ne croit pas
Que pour elle jamais ma tendresse s'altère.
Rome lui coûte un fils, et m'arrache une mère;
Rome seule est coupable : elle n'a pas tremblé
D'opprimer l'innocent...

SCÈNE VI.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, PROCULE, ALBIN.

PROCULE.

Le conseil assemblé
Sous vos ordres, seigneur, vient de ranger l'armée.
Vous la commandez seul : de vos exploits charmée,
Elle se flatte enfin, sous un chef tel que vous,
De pouvoir aux Romains porter les derniers coups.

CORIOLAN.

Ce choix m'est glorieux; mon espoir est le vôtre:
Mais pourrai-je accepter la dépouille d'un autre?
Tullus qui m'a reçu, devant moi dégradé...

PROCULE.

On reproche à Tullus d'avoir seul retardé
La chute des Romains par vous seul préparée :
En marchant sur vos pas on la croit assurée;
Et sans doute l'assaut doit leur être fatal,
Si Coriolan seul est notre général.
Le conseil vous attend.

CORIOLAN.

Je suis prêt à m'y rendre.

(*à Volumnius.*)

Ainsi donc de moi seul votre sort va dépendre;
L'amitié que mon cœur garde à Volumnius
Le voit avec regret du parti des vaincus.
Il n'est rien qu'un ami sur moi ne pût prétendre;

Mais au nom des Romains il ne doit rien attendre.
Vous savez à quel prix ils obtiendront la paix.

VOLUMNIUS.

Rome au prix de l'honneur ne l'achète jamais.
Que plutôt notre perte aujourd'hui se consomme!

CORIOLAN.

Attendez Marcius sur les remparts de Rome.

SCÈNE VII.

VOLUMNIUS, ALBIN.

VOLUMNIUS.

Jusqu'où nous a réduits un sort injurieux?
Vaincus et dédaignés! En est-ce assez, ô dieux?
Nous trompiez-vous, hélas! ô vous dont les oracles
Ont au peuple de Mars promis tant de miracles?
Dieux immortels, auteurs de nos prospérités,
Avec Coriolan nous avez-vous quittés?
L'horreur est dans nos murs; il semble qu'un seul homme
Emporte le courage et les forces de Rome.
Troublé par les remords, ce peuple sans appui
S'accuse et croit le ciel irrité contre lui:
Le malheur qu'on mérite accable davantage.
Si, parmi tant de maux que ma douleur partage,
Je pouvois... Mais que dis-je!... oui, cet heureux dessein,
Un dieu lui-même, un dieu le fait naître en mon sein.
J'embrasse avec transport cette unique assistance,
Des malheureux Romains la dernière espérance...
Albin, volez à Rome, et portez au sénat

Un avis important qui peut sauver l'état,
Qu'en vos fidèles mains la mienne va remettre :
Hâtez l'heureux secours que j'ose m'en promettre.
Au conseil assemblé je vais parler de paix,
De l'assaut, s'il se peut, retarder les apprêts,
D'un délai précieux ménager l'avantage,
Et vous donner le temps d'achever mon ouvrage.
Daigne conduire, ô ciel! mes efforts et ses pas.
Tu donnas Marcius à Rome: ah! ne fais pas
Un sinistre fléau d'un mortel tutélaire,
Et d'un si beau présent un don de ta colère!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CORIOLAN, CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

Enfin vous le vouliez, il a fallu céder :
Mais si Coriolan consent à commander,
S'il a sacrifié sa juste répugnance,
S'il souscrit à ce choix dont un autre s'offense,
C'est pour hâter les coups que vont porter nos mains,
Et pour mieux assurer la perte des Romains.
On prépare déja les machines guerrières
Qui des murs ébranlés renversent les barrières.
Les Romains vainement abaissent leur orgueil;
Que leurs remparts détruits deviennent leur cercueil.
Dans une heure, guerriers, je marche à votre tête.
Allez.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

CORIOLAN.

D'où vient qu'ici Volumnius s'arrête?
De quel espoir encor pourroit-il se flatter?
Par des soumissions croit-il nous arrêter?
Ou bien que la pitié dans mon ame entendue...
Que vois-je?

SCÈNE III.

CORIOLAN; VÉTURIE, *en deuil;* FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

CORIOLAN.

Vous, ma mère! ah! m'êtes-vous rendue?
Partagez les transports dont mes sens sont émus.
Dans cet embrassement...

VÉTURIE.

Arrête, Marcius.
Viens-tu pour embrasser ta mère ou ta captive?
Ordonnes-tu ma mort, ou faut-il que je vive?
Es-tu mon fils enfin, ou bien mon ennemi?
Parle.

CORIOLAN.

A ce mot affreux tout mon cœur a frémi.
Non, l'exil et l'outrage, et Rome et sa colère,
N'ont point flétri cette ame aussi tendre que fière.
Quoique par tant d'affronts ce cœur soit déchiré,

Les Romains ne l'ont pas rendu dénaturé.

VÉTURIE.

Qu'as-tu donc fait, cruel? que veux-tu faire encore?
Qui m'amène à tes yeux dans ce camp que j'abhorre?
En quels lieux te revois-je? où suis-je? quelle main
Prétend anéantir jusques au nom romain?
C'est celle de mon fils, du fils de Véturie.
A l'aspect de ces murs, quoi! malgré ta furie,
Tu n'as pas dit toi-même à ton cœur attendri:
C'est là que je suis né, là que je fus nourri!
De mes fils, de ma femme, on y garde la cendre!
C'est là que vit pour moi la mère la plus tendre!
Tu la forces, barbare, en sa calamité,
A maudire l'hymen et sa fécondité,
A pleurer ta naissance, hélas, jadis si chère!
Pour le malheur de Rome ai-je donc été mère?
J'ai produit le plus grand de tous ses ennemis!
Rome ne craindroit rien, si je n'avois un fils!
Ah! cette horrible idée accable mon courage.

CORIOLAN.

Vous plaignez les Romains! n'accusez que leur rage.
Vous me montrez ces murs! là sont mes oppresseurs:
Là sont mes ennemis, ici mes défenseurs.
Ce camp qui vous irrite est mon unique asile:
Dois-je lui préférer Rome, d'où l'on m'exile?
Qui doit m'être plus cher du Volsque ou du Romain?
L'un pour qui j'ai tout fait est injuste, inhumain,
Par un bannissement a payé mon service;
L'autre à son ennemi tend une main propice.
Dois-je donc l'oublier, et faut-il désormais

Récompenser l'outrage, et punir les bienfaits?

VÉTURIE.

Et n'ont-ils pas joui de ta reconnoissance?
N'as-tu donc pas assez relevé leur puissance?
Ils te doivent l'honneur de nous avoir vaincus;
Nous demandons la paix, et que faut-il de plus?
Régle au moins cette paix sans que Rome en rougisse.
Je suis loin d'exiger que ton cœur les trahisse.
Mais quoi! leur as-tu fait le serment odieux
De détruire ces murs, ta patrie et tes dieux?
De leur sacrifier, de ta main meurtrière,
Tout le sang des Romains et le sang de ta mère?
Si c'est là le seul prix qu'attendoit leur fureur,
Si le Volsque y prétend, il doit te faire horreur.
Ah! si Coriolan daignoit ici m'en croire,
Que d'un autre destin il peut goûter la gloire!
Quel immortel honneur s'en va le couronner,
De triompher de Rome, et de lui pardonner!

CORIOLAN.

Pardonner aux Romains! l'effort est impossible:
Je tiens de vous un cœur trop fier et trop sensible.
Le connoissez-vous bien? avez-vous oublié
Par quelle épreuve amère il fut humilié?
Non, vos yeux n'ont point vu mes affronts, mes supplices;
Vous n'étiez pas témoin de ces affreux comices,
Où d'arrogants tribuns, arbitres de mon sort,
Me présentoient les fers, et la honte, et la mort;
Où j'entendois, au gré des plus vils adversaires,
Rugir autour de moi les fureurs populaires.
Assailli de leurs cris, de leur rage entouré,

Au milieu de l'opprobre où je parus livré,
Je rassemblois en moi ma force et ma constance,
Et dans ce cœur souffrant j'amassois la vengeance.
Je jurois à ce cœur que, cet instant passé,
Rome en vain pleureroit de m'avoir offensé.
Non, je n'aurai point fait une menace vaine.

VÉTURIE.

Eh! doit-on accomplir les serments de la haine?
Quel est ce faux honneur dont tu vas t'occuper?
Ah! je t'en offrois un qui ne peut te tromper,
Que rien ne peut ternir, dont rien ne me sépare...

CORIOLAN.

Et quel honneur vaudroit celui qu'on me prépare?
De deux états rivaux je vais changer le sort.
Toujours vaincu, toujours déçu dans son effort,
Le Volsque s'est long-temps débattu dans ses chaînes;
Sans cesse il retomboit sous les aigles romaines.
Je commande le Volsque: il triomphe; mon bras
Ote à Rome, en un jour, le fruit de cent combats.
Au parti que je sers je fais passer l'empire;
Et si j'en crois l'espoir que la fortune inspire,
Antium, des Romains éteignant la splendeur,
Ne devra qu'à moi seul sa nouvelle grandeur.
Il devient ma patrie, et je n'en veux plus d'autre.
Loin de me l'envier, ah! faites-en la vôtre.
Détachez-vous enfin de mes persécuteurs;
Songez auprès de moi quels destins plus flatteurs
Pourroient...

VÉTURIE.

Moi! Sauver Rome, ou périr avec elle,

Voilà mon seul destin, et j'y serai fidèle.
Serai-je donc témoin de tes noires fureurs?
Verrai-je consommer ce spectacle d'horreurs,
Toi-même dans nos murs apportant le ravage,
Et donnant contre nous le signal du carnage?
Non, ce fer si coupable et teint du sang romain,
Ce fer, si je ne puis l'arracher de ta main,
Il faut du moins, il faut m'en percer la première,
Pour sortir de ce camp fouler aux pieds ta mère.

CORIOLAN.

O ciel!... Et c'est ainsi que vous aimez un fils!
Voilà ces nœuds si chers qui nous avoient unis,
Ces tendres sentiments qui depuis mon enfance,
Ainsi que mon bonheur, faisoient ma récompense!
Marcius à vos yeux n'est plus rien aujourd'hui.
Vous aimez mieux mourir que de vivre pour lui.
C'est à mes ennemis que ce cœur s'intéresse;
Les cruels m'ont ravi jusqu'à votre tendresse.

VÉTURIE.

Moi cesser de t'aimer!... Marcius, le crois-tu?
Ah! si je n'écoutois qu'une austère vertu,
Si Véturie, hélas! n'étoit rien que Romaine,
Un ennemi de Rome eût mérité ma haine.
Cet affreux sentiment n'est pas en mon pouvoir;
Et quand je viens ici te montrer ton devoir,
C'est toi, toi-même, hélas! qu'une mère attendrie
Voudroit sauver du crime en sauvant la patrie.
Ah, mon fils!.... car ce nom dont tu trahis les droits,
Ce nom, tu t'en souviens, te fut cher autrefois;

Comme il faisoit ma gloire, il faisoit tes délices;
Et par toi seul livrée aux plus affreux supplices,
Mourante sous tes coups, ce nom cher et sacré,
Tu l'entendrois sortir de ce cœur déchiré...
Par ce nom, par les soins que j'eus de ta jeunesse,
Par ces plaisirs si purs que goûta ma tendresse,
Alors que sous mes yeux, pour les plus grands destins,
Tu croissois l'espérance et l'amour des Romains;
Par ce deuil, de nos maux sinistre témoignage,
Qui déja de ma mort te présente l'image,
De ma mort, seul asile ouvert au désespoir,
Si ton cœur obstiné ne se peut émouvoir....
Ne me refuse pas...

CORIOLAN.

Ce peuple qui m'opprime,
Même dans mes bontés verroit un nouveau crime.
Il n'oublieroit jamais que je l'ai fait trembler,
Et tôt ou tard encore il sauroit m'accabler.

VÉTURIE.

Non, qui reçoit sa grace au remords s'abandonne.

CORIOLAN.

Non, l'orgueil est ingrat, il hait qui lui pardonne;
Et je dois à moi-même, au Volsque, mon soutien...

VÉTURIE.

Suis-je la seule, hélas! à qui tu ne dois rien?
Toi qui me rappelois notre union si chère,
Qui ressens le besoin d'être aimé d'une mère,
Pourrois-tu loin de toi repousser ma douleur?
J'ai si souvent au ciel demandé ton bonheur!

Je demande le mien à mon fils que j'implore.

CORIOLAN.

Quoi! Rome dans ses murs me reverroit encore?
J'irai pour y ramper sous un joug odieux?

VÉTURIE.

Non; pour m'y voir jouir de tout ce que les dieux
Peuvent verser de biens sur les jours d'une mère;
Pour les voir du bonheur me rouvrir la carrière.
Rome attend mon retour, ta réponse, et son sort.
Songe quel jour pour moi, quel moment, quel transport,
Quand je vais d'un seul mot leur rendre à tous la vie,
Leur conter par mes soins Rome au glaive ravie,
Le fer qu'elle craignoit tombé de cette main,
Et mon fils, à ma voix, redevenu Romain!

CORIOLAN.

Ah! que prétendez-vous?

VÉTURIE.

Je crois voir leurs hommages
Parmi les immortels consacrer mes images;
Rome reconnoissante honorer mon tombeau...
Et je puis te devoir un triomphe si beau!
Et tu pourrois, cruel, m'en refuser la gloire!
Non: la nature enfin obtiendra la victoire.
Ta mère et ta patrie, et tous ces noms si doux,
Et Véturie en pleurs embrassant tes genoux...
Oui, je m'y jette, ingrat...

CORIOLAN.

Quel transport vous égare?
Vous à mes pieds, ô ciel!

VÉTURIE.

J'y resterai, barbare!
J'expirerai du moins en étendant mes bras
Vers mon fils révolté, que je n'attendris pas.

CORIOLAN.

Ah! vous en triomphez: la victoire est entière,
Et je n'ai pu jamais résister à ma mère.
Les Romains sont sauvés: je dois y consentir...
Et puissé-je bientôt ne pas m'en repentir!

VÉTURIE.

Non, ne te repens pas, quand tu me vois heureuse.

CORIOLAN.

Du Volsque en ce moment la fougue impétueuse
Menace vos remparts, prépare les assauts;
Il faut que de vos murs j'éloigne ses drapeaux.
Je vais dire au conseil (et puisse-t-il m'en croire !)
Qu'une honorable paix vaut mieux qu'une victoire;
Et que s'ils ont enfin résolu sans retour
De détruire la ville où j'ai reçu le jour,
Plutôt que par mes mains sa ruine s'achève,
J'aime mieux renoncer au rang où l'on m'éléve.
Volumnius au camp est encore arrêté :
Quel que soit le décret qui doit être porté,
Qu'il aille sur vos pas apprendre à la patrie
Qu'elle ne craint plus rien du fils de Véturie.
Quoi qu'il puisse arriver, je vais vous obéir.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

VÉTURIE.

Oui, j'en crois ce grand cœur qui n'a pu se trahir,
Et qui de la nature a reconnu l'empire.
Ciel! après tant de maux, souffre que je respire ;
Laisse rentrer la joie en ce cœur ranimé:
Je retrouve mon fils tel que je l'ai formé.
Rome est en sûreté; Rome que j'ai servie,
Va consacrer ce jour, le plus beau de ma vie.
Je dus, il est trop vrai, le croire évanoui,
Ce bonheur dont mon ame a si long-temps joui.
Le sort veut me payer de cette perte amère,
Et de Coriolan je suis encor la mère.
Que le Volsque s'obstine en ses projets hautains;
Il n'a plus le héros qui faisoit ses destins.
J'ai rendu Marcius aux Romains, à lui-même,
Et l'on ne doit qu'à moi ce triomphe suprême...
Mais quel bruit effrayant a glacé mes esprits?
Quelque danger, ô ciel! menace-t-il mon fils?...
(*à Flavie.*)
Ah! calme mes terreurs, vole, et reviens m'apprendre
A de nouveaux revers s'il faut encor m'attendre.
Va.

SCÈNE V.

VÉTURIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

D'un mortel effroi tous mes sens sont saisis.
Quand j'ai tout obtenu, quand mes vœux sont remplis,
Quoi! cet instant si doux deviendroit-il funeste?
Veillez sur Marcius, dieux justes que j'atteste!
O vous qui par ma voix le changez aujourd'hui,
Ce cœur qui lui doit tout vous implore pour lui.

SCÈNE VI.

VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

FLAVIE.

Ah! que puisse le ciel démentir nos alarmes!
Tout ce camp retentit du bruit affreux des armes.
Je tremble des fureurs de ce peuple inhumain,
Et j'ai vu du conseil sortir, le fer en main,
Des guerriers tout sanglants; leur voix crioit vengeance...

VÉTURIE.

Viens, courons vers mon fils... Volumnius s'avance.
Sur son front consterné je lis tous nos malheurs.
Je vois...

SCÈNE VII.

VOLUMNIUS, VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

VOLUMNIUS.

O coup affreux! ô comble de douleurs!
Qu'il vous en coûte, hélas! pour avoir sauvé Rome!

VÉTURIE.

Quoi! mon fils! se peut-il? achevez....

VOLUMNIUS.

Ce grand homme
Est victime à-la-fois des Volsques, des Romains.
Il meurt.

VÉTURIE.

Mon fils! grands dieux! Qu'a-t-on fait? quelles mains?
Je succombe.

(*Elle tombe dans les bras de Flavie.*)

VOLUMNIUS.

Au conseil j'étois admis encore.
Ce héros, qu'à jamais il faut que l'on déplore,
S'y montre tout-à-coup, ose leur annoncer
Qu'à l'attaque de Rome ils doivent renoncer,
Que contre elle son bras ne peut rien entreprendre.
Du côté de Tullus un cri se fait entendre.
Ses amis indignés, dont le ressentiment
De perdre Marcius attendoit le moment,
Se lèvent en fureur: « O Volsques! quoi! ce traître
« Vous sacrifie à Rome, et veut parler en maître!

« Ce transfuge aux Romains nous aura donc vendus!
« Immolez le perfide, ou vous êtes perdus. »
Sur lui, le fer en main, ils fondent avec rage.
Le héros, dont le nombre accable le courage,
Abandonne sa vie à leur lâche courroux,
Et sous tant d'ennemis tombe percé de coups.
Il invoquoit en vain les dieux vengeurs du crime.
Les assassins, couverts du sang de leur victime,
Ont fui, comme effrayés de leur propre fureur,
Tous se sont dispersés; et moi, saisi d'horreur,
J'embrassois mon ami, le baignois de mes larmes.
Mais lui : « Dissipe, hélas! de trop justes alarmes;
« Revole vers ma mère, a-t-il dit; tes secours
« Peuvent seuls à mon cœur répondre de ses jours.
« Heureux, si, retrouvant un reste de lumière,
« Je puis la voir encore à mon heure dernière! »
Tandis que mes Romains, par un trop vain effort,
En arrêtant son sang, ont retardé sa mort,
J'ai couru vers ces lieux, le désespoir dans l'ame.
Mais, par pitié pour vous, épargnez-vous, madame,
De votre fils mourant le douloureux aspect;
Puisqu'on vous garde encore une ombre de respect,
Venez, arrachez-vous de ce lieu si funeste,
Hélas! et profitez du moment qui vous reste.

VÉTURIE.

Eh! qu'importe ma vie en ces instants affreux?
Je veux revoir mon fils : oui, ce cœur malheureux,
Ce cœur désespéré demande encor sa vue.
S'il meurt, j'en suis la cause, et c'est moi qui le tue.
C'est moi... Guidez mes pas... Mais quel objet! ô cieux!

SCÈNE VIII.

VÉTURIE, FLAVIE, VOLUMNIUS, DEUX FEMMES ROMAINES; CORIOLAN, *porté par des soldats.*

VÉTURIE.

Ils ont versé ton sang, ces monstres odieux!
Et j'ai livré mon fils à leur main forcenée!...

CORIOLAN.

Ne leur reprochez point la mort qu'ils m'ont donnée,
Ils n'ont fait qu'achever l'ouvrage des Romains.
Ah! ceux qui m'ont banni sont mes vrais assassins.
Voilà ce qu'a fait Rome, et vous l'avez sauvée;
Vous seule de mes coups vous l'avez préservée.
Vous payez cher, hélas! vos funestes secours...
Mon dernier sacrifice est celui de mes jours:
Ils vous appartenoient.

VÉTURIE.

Épargne Véturie,
Épargne sa douleur...

CORIOLAN.

Vous que j'ai tant chérie,
Vivez, ma tendre mère!... Et vous, Volumnius,
Ne craignez plus le Volsque... il n'a plus Marcius.
Son infame attentat a souillé sa victoire,
Et j'emporte avec moi sa fortune et sa gloire.

VOLUMNIUS.

Puisse Rome sur lui venger votre trépas!

CORIOLAN.

L'honneur a jusqu'au bout accompagné mes pas.
Je l'ai vue à mes pieds cette Rome si fière...
J'ai fait grace... et je meurs dans les bras de ma mère.

(*Il expire.*)

FIN DE CORIOLAN.

VIRGINIE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 11 juillet 1786.

PERSONNAGES.

APPIUS, premier décemvir.
SPURIUS, autre décemvir, ami d'Appius.
ICILIUS, ancien tribun du peuple.
VIRGINIUS, centurion.
PLAUTIE, femme de Virginius.
VIRGINIE, fille de Virginius et de Plautie.
VALÉRIUS, sénateur consulaire.
MÉNÈS, affranchi d'Icilius.
LE CHEF DES LICTEURS.

PERSONNAGES MUETS.

CLAUDIUS, client d'Appius.
SEPTIME, appariteur.
BARCÉ, nourrice de Virginie.
LICTEURS.
SÉNATEURS.
ROMAINS.
SOLDATS.
ESCLAVES.
FEMMES, suivantes de Virginie.

La scène est à Rome.

VIRGINIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un appartement intérieur de la maison de Virginius. On voit au fond les statues des dieux domestiques et un autel orné de guirlandes.

SCÈNE I.

ICILIUS, VALÉRIUS.

VALÉRIUS.

Dans un jour solennel à l'hymen consacré,
Lorsque déja pour vous l'autel est préparé,
Lorsqu'à tant de rivaux que sa gloire humilie
L'heureux Icilius enléve Virginie,
Pardonnez au devoir qui, m'appelant vers vous,
Vous distrait un moment d'un triomphe si doux.
Il s'agit de l'état : quelque soin qui vous presse,
Quoi qu'exige de vous une juste tendresse,
Votre cœur m'est connu ; l'hymen et ses douceurs
Y laissent place encore aux publiques douleurs.
Rome, dans les apprêts d'une pompe si chère,

Ne vous fait point entendre une plainte étrangère;
Et quoique Icilius, ennemi du sénat,
Soit ici de tout temps l'ame du tribunat,
L'opprobre qui flétrit la liberté romaine
Doit dans les deux partis suspendre au moins la haine.
C'est le même intérêt qui doit nous rassembler;
C'est au nom du sénat que je viens vous parler.

ICILIUS.

Vous me rendez justice, et vous avez dû croire
Que ce cœur en tout temps aime Rome et la gloire;
Que, malgré les douceurs du plus tendre lien,
Et l'amant et l'époux cédent au citoyen.
Né pour l'égalité, né pour la république,
Il est vrai, j'ai haï ce sénat despotique,
Qui foule un peuple libre, en proie à ses hauteurs;
Tribun j'ai combattu l'orgueil des sénateurs.
Mais je n'ai point en vous rencontré d'adversaire:
Toujours Valérius s'est montré populaire.
A vos nobles aïeux, dignes soutiens des lois,
Rome et la liberté doivent leurs plus beaux droits.
Le peuple espère en vous quand le sénat l'accable;
Votre nom près de lui fut toujours favorable.
D'un si grand intérêt venant m'entretenir,
De moi Valérius pourra tout obtenir.
Je ne puis cependant lui cacher ma surprise:
A traiter avec moi le sénat l'autorise!
Quoi! sous les décemvirs deux ans anéanti,
Le sénat du silence est donc enfin sorti?
Qui l'a pu convoquer? de quel droit, à quel titre?
Seul de l'état entier Appius est l'arbitre:

Lorsqu'au fer des Sabins avec peine arrachés,
Ses collègues vaincus dans leur camp sont cachés,
Il domine en tyran dans Rome consternée,
Remplit de ses licteurs la place abandonnée.
Il n'est plus ni tribuns, ni consuls, ni sénat:
Tout pouvoir a fini sous le décemvirat.
La tribune est muette, et Rome est asservie.

VALÉRIUS.

Et voilà de quels maux la discorde est suivie;
De nos divisions voilà les fruits amers.
Hélas! trop vainement j'ai prévu ces revers.
Que n'ai-je pu calmer ces jalouses querelles,
Ces débats factieux, ces luttes éternelles,
Où d'une et d'autre part on s'est précipité
Dans l'abus du pouvoir ou de la liberté;
Où nul des deux partis n'a connu la balance
Ni de l'autorité ni de l'obéissance!
Enfin, pour s'accorder, d'une commune voix
Les Romains à la Grèce ont demandé des lois.
Rome, pour élever cet auguste édifice,
De tout autre pouvoir suspendant l'exercice,
Créa des décemvirs, et sur eux, à-la-fois,
Des tribuns, des consuls, réunit tous les droits.
Un an devoit finir l'ouvrage et leur puissance;
Mais toujours ennemis, toujours en défiance,
Des deux ordres rivaux, le peuple et le sénat,
L'un craignant les consuls, l'autre le tribunat,
Des décemvirs encore ont prolongé l'empire.
Contre elle-même, hélas! ainsi Rome conspire.
C'est ainsi qu'Appius vit notre propre main

A son ambition aplanir le chemin;
Ainsi de commander la flatteuse habitude,
Et de l'art des tyrans la criminelle étude,
Ses collégues par lui soumis ou corrompus,
Nos jeunés sénateurs à ses desseins vendus,
Qui pensent ramener, grace à la tyrannie,
Dans l'absence des lois la licence impunie,
Ont préparé le joug dont on veut nous flétrir,
Que même sous ses rois Rome n'a pu souffrir!
Et tandis qu'on l'opprime et qu'Appius y régne,
L'ennemi rassuré l'insulte et la dédaigne.
J'en rougis... Les Latins si souvent terrassés,
Relevant leurs drapeaux tant de fois renversés,
Ont vu fuir devant eux notre aigle et nos cohortes;
L'étendard des Sabins a menacé nos portes;
Et nos guerriers l'ont vu sans honte et sans fureur!
Dans les forêts d'Algide ils cachent leur terreur,
Trop heureux, au danger d'une défaite entière,
D'opposer de leur camp la timide barrière.

ICILIUS.

Dans notre abaissement, êtes-vous donc surpris
Que Rome à ses sujets inspire le mépris?
Peut-elle commander quand elle est à la chaîne?
Esclave dans ses murs, être ailleurs souveraine?
N'accusez pas en vain le peuple et les soldats;
Ils ont le même cœur, ils ont le même bras.
Mais pour qui triompher, s'il n'est plus de patrie?
Si la gloire, seigneur, qu'ils ont toujours chérie,
Si la victoire enfin abandonne leurs rangs,
C'est qu'ils n'ont pas voulu vaincre pour des tyrans.

VALÉRIUS.

Eh bien! Icilius, de cet opprobre insigne
Le sénat, plus que vous, et s'irrite et s'indigne.
Trop long-temps Appius tremble de l'assembler;
Devant cet ordre auguste il n'oseroit parler;
Il veut en effacer la majesté suprême.
Mais le sénat chez moi s'est convoqué lui-même.
Le brave Horatius, le défenseur des lois,
Né comme moi d'un sang qui combattit les rois,
Et les deux Quintius, et tous nos consulaires,
Des droits du nom romain ces grands dépositaires,
Ont enfin résolu d'affranchir cet état
Et du joug d'Appius et du décemvirat.
A ce fier décemvir, dont on craint la furie,
J'irai parler moi-même au nom de la patrie.
A ce rang odieux s'il ne veut renoncer,
Croyez que le sénat peut encor l'y forcer;
Et même plus j'y pense, et moins je m'imagine
Qu'Appius jusqu'au bout dans ses projets s'obstine,
Qu'il risque, en se portant à cette extrémité,
Ce combat d'un tyran contre la liberté.
Non: la voix du sénat, le devoir qui l'inspire,
Sur un patricien doit avoir quelque empire.
Mais quand les décemvirs, de si haut descendus,
Au rang de citoyen rentreront confondus;
Quand le peuple sur eux reprendra sa puissance,
N'abusera-t-il point du droit de la vengeance?
Voilà sur quoi vous seul pouvez nous rassurer:
Seul vous êtes son guide et pouvez l'éclairer.
Appius est d'un sang que dans Rome on révère,

Et sur-tout au sénat sa famille est bien chère.
Nous craignons qu'aux fureurs d'un peuple forcené
Le sang patricien ne soit abandonné.
En un mot, à nos vœux s'il consent à se rendre,
A quel sort Appius doit-il enfin s'attendre?
Le sénat à vous seul veut bien s'en rapporter.

ICILIUS.

Je n'ai point cet espoir qui semble vous flatter :
J'ai trop su d'Appius démêler le génie,
Et chaque pas qu'il fait tend à la tyrannie.
Trop long-temps du pouvoir il goûta les appas;
Déja le Capitole est plein de ses soldats;
Et juge sans appel, et magistrat unique,
Il pourroit déposer ce faste tyrannique!
Il pourroit abdiquer! Non, seigneur... Cependant,
Si vous avez sur lui cet heureux ascendant,
Allez, ce peuple, objet de votre défiance,
Ne veut que la justice et non pas la vengeance.
Que tout soit rétabli, qu'il rentre dans ses droits:
Rendez-lui ses tribuns, ses comices, ses lois,
Sur-tout ce droit d'appel, cette loi Valérie,
Bienfait de vos aïeux, rempart de la patrie.
Il ne veut point prétendre à des présents plus chers,
Ni s'armer contre vous des maux qu'il a soufferts.
Non, seigneur, il n'est point affamé de victimes;
Il peut sacrifier ses plaintes légitimes,
Et livrer Appius, après ses attentats,
Non point à ses remords, les tyrans n'en ont pas,
Mais au regret amer d'un forfait inutile,
A la honte d'une ame ambitieuse et vile,

Qui put croire en effet qu'il étoit un destin
Au-dessus de l'honneur d'être libre et Romain.
Voilà nos sentiments, le sénat peut m'en croire.

VALÉRIUS.

Ah! puisse de nos maux s'effacer la mémoire!
Que puisse s'oublier cet opprobre si grand
Que le sénat de Rome ait produit un tyran!
Et vous, Icilius, citoyen magnanime,
Que le même intérêt désormais nous anime!
O Rome! dans ton sein rapproche tes enfants;
Qu'ils soient toujours unis pour être triomphants!
Je retourne au sénat; jouissez par avance
Des droits que vous avez à sa reconnoissance.
Croyez qu'auprès de lui, par mes soins secondé,
Le peuple en obtiendra plus qu'il n'a demandé.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ICILIUS.

Sénateur vertueux, ami de la justice,
Du peuple en tous les temps appui cher et propice,
Que ne puis-je, en ce jour que j'ai tant souhaité,
Embrasser cet espoir que tu m'as présenté!
Mon bonheur seroit pur, si Rome étoit heureuse.
Faut-il que de ses maux l'image douloureuse
Se mêle au sentiment de ma félicité,
Et d'un plaisir si doux trouble la pureté!
L'hymen me donne enfin l'aimable Virginie;

Et dans le même instant qu'à mes destins unie
Elle remplit ce cœur que l'amour lui soumit,
J'ai honte d'être heureux lorsque Rome gémit.
Vous, pénates sacrés, chargés de nos offrandes,
Que d'innocentes mains ont parés de guirlandes,
Protégez-nous, ô dieux! Que nos destins cruels
Ne nous poursuivent pas au pied de vos autels!
Sur mon épouse et moi... Je la vois qui s'avance.

SCÈNE III.

ICILIUS, VIRGINIE, DEUX FEMMES SUIVANTES.

ICILIUS.

Quoi! si près du moment que mon ardeur devance,
Alors que de l'hymen les nœuds saints et chéris
Consacrent un amour dont le vôtre est le prix,
Ma chère Virginie, une ombre de tristesse,
Sur vos traits répandue, alarme ma tendresse!
Porterez-vous ce front obscurci de douleur
Au temple où vous allez prononcer mon bonheur?
Si j'ai dû vous en croire, il est aussi le vôtre.

VIRGINIE.

Jamais, jamais ce cœur n'en peut desirer d'autre;
Et quand je vais jurer d'être toujours à vous,
Le plus saint des serments est encor le plus doux.
Mais, je vous l'avouerai, mon ame est étonnée,
En adorant l'époux à qui l'on m'a donnée,
D'ignorer aujourd'hui ces transports si charmants
Que tout près d'être unis éprouvent les amants;

Soit que d'un tel bonheur l'impression si chère,
Dans l'ame qu'il remplit s'enferme tout entière,
Soit que plus il est grand, moins elle ose en jouir,
Et pense à tout moment le voir s'évanouir.
Veuille le ciel, témoin du nœud qui nous engage,
Ne pas tourner, hélas! mes craintes en présage!
Mais toujours l'avenir se noircit devant moi;
J'éprouve à chaque instant je ne sais quel effroi,
Même auprès d'un époux, dans les bras de ma mère,
Et la félicité semble m'être étrangère.
Peut-être en mon esprit les malheurs de l'état
Ont jeté ces terreurs que ma raison combat.
Sans doute aussi l'absence et les dangers d'un père
Mêlent à notre joie un chagrin qui l'altère.
Pourquoi Virginius n'en est-il pas témoin?
Combien il vous chérit, seigneur! avec quel soin
De votre tribunat il me contoit la gloire,
L'orgueil patricien vous cédant la victoire,
Et le peuple, vengé des abus oppresseurs,
Comptant Icilius parmi ses défenseurs!
Mon ame avidement écoutoit ce langage,
Et quand il vous louoit je l'aimois davantage.
Et maintenant ce père est éloigné de nous!
Il ne m'entendra point vous nommer mon époux!
L'hymen offre à nos yeux ses pompes éclatantes;
Loin de cet appareil il veille sous des tentes,
Exposé chaque jour aux périls les plus grands
Pour défendre des murs où règnent des tyrans!

ICILIUS.

J'ai regret comme vous qu'une ame paternelle

S'arrache à des plaisirs toujours si doux pour elle ;
Mais ses ordres sacrés en hâtent le moment:
Notre amour obéit à son empressement.
« Je veux à mon retour, écrit-il à Plautie,
« Revoir Icilius époux de Virginie. »
Aurois-je mérité votre main, votre cœur,
Si j'eusse mis obstacle à mon propre bonheur?
Il alloit s'accomplir, à l'instant où la guerre
Contre nos ennemis appela votre père:
Je vis par son départ notre hymen suspendu.
Il crut à nos desirs être bientôt rendu;
Que le Sabin, au joug vainement indocile,
Nous préparoit encore un triomphe facile.
Mais ce n'est plus le temps où ces grands dictateurs,
Ces guerriers citoyens, ces héros laboureurs,
Prompts à venger l'état et pressant la victoire,
De vaincre et d'abdiquer briguoient la double gloire;
Revoloient du triomphe aux rustiques travaux,
Et reprenoient le soc en quittant les faisceaux.
Des Romains aujourd'hui tel n'est plus le génie:
L'esclavage toujours produit l'ignominie;
Et sous des chefs vaincus sans doute nos soldats
Passeront dans leur camp la saison des combats.

VIRGINIE.

Et mon père?...

ICILIUS.

Sur lui ne prenez point d'alarmes:
Le Sabin, enivré du succès de ses armes,
A cru que notre camp pouvoit être forcé;
Mais par nos légions il s'est vu repoussé;

Et le soldat aux chefs a fait assez connoître
Qu'il eût été vainqueur s'il avoit voulu l'être.
Bannissez donc la crainte, et qu'en un tel moment,
Tranquille sur un père, et toute à votre amant,
Aux transports que je sens votre ame abandonnée
S'ouvre aux plaisirs si doux qu'épure l'hyménée,
Les seuls dont aujourd'hui je puisse encor jouir,
Et qu'au moins des tyrans ne peuvent nous ravir.
Mais j'aperçois Plautie.

SCÈNE IV.

ICILIUS, VIRGINIE, PLAUTIE, MÉNÈS, BARCÉ, DEUX FEMMES SUIVANTES.

PLAUTIE.

O toi, fille si chère!
Vous devenu mon fils, autre espoir de sa mère!
Tout est prêt : désormais rien ne peut différer
Le bonheur que pour vous j'aimois à préparer.
Il faut, pour l'achever sous les plus saints auspices,
Aux pieds des immortels en offrir les prémices.
Le temple vous attend : ces soins religieux
Vont à votre bonheur intéresser les dieux.
(*à Icilius.*) (*montrant sa fille.*)
Votre affranchi Ménès, et Barcé sa nourrice,
Vous conduiront tous deux au lieu du sacrifice.
Moi, dans quelques instants, j'irai me joindre à vous,
Et remettre ma fille aux mains de son époux.

ICILIUS.

Notre félicité va vous être commune.

C'est au cœur d'une mère une idée importune
Que de voir un enfant s'éloigner de ses bras:
Vous me donnez la vôtre et ne la perdez pas.
Non, aux yeux maternels elle n'est point ravie :
J'ai fixé près de vous ma demeure et ma vie;
Par les mêmes liens nous sommes tous unis,
Et sans vous rien ôter l'hymen vous donne un fils.

VIRGINIE, *à Plautie.*

Combien à mon amour cette espérance est chère!
J'aimerai mon époux sous les yeux de ma mère !
Jugez si cet espoir a droit de me charmer:
Il ajoute au plaisir que je sens à l'aimer.

PLAUTIE.

Prends garde qu'aux autels portant un juste hommage,
D'un si doux avenir la trop flatteuse image
Te fasse oublier Rome en présence des dieux.
(*à tous deux.*)
Qu'ils entendent ce nom mêlé dans tous vos vœux.
Ah! quand votre union sous leurs yeux se consomme,
Priez-les de finir l'esclavage de Rome,
Vous aimez la patrie, et ce grand sentiment
Jamais d'un cœur romain ne s'éloigne un moment.
Allez.

SCÈNE V.

PLAUTIE.

Sois satisfait de mon obéissance,
Cher époux; quand mon cœur déplore ton absence,
Tes plus ardents souhaits vont du moins se remplir:
Tu presses cet hymen, ce jour va l'accomplir.
Enfin Icilius, appui de ta famille,
Adoré des Romains, ainsi que de ta fille,
Ce digne citoyen de ton choix honoré,
Va recevoir le prix qu'il avoit espéré:
Ton cœur à ses vertus dut cette préférence.
Tous deux vont être unis; puisse cette assurance
Adoucir le regret d'avoir armé ton bras
Pour servir malgré toi des oppresseurs ingrats!
Tes enfants sont heureux, ton ame paternelle
Déja de leur bonheur devance la nouvelle.
On va te la porter: désormais leur amour
Ne forme plus qu'un vœu, celui de ton retour.
Et quel moment encor ma tendresse présage!...

SCÈNE VI.

PLAUTIE, MÉNÈS.

MÉNÈS.

Ah, madame!

PLAUTIE.

L'effroi se peint sur ton visage,
Ménès, quoi donc?

MÉNÈS.

O crime! ô comble de l'horreur!
Votre fille...

PLAUTIE.

Elle! eh bien?

MÉNÈS.

En sa noire fureur,
Un monstre, un artisan d'infames impostures,
A sur elle à mes yeux porté ses mains impures.

PLAUTIE.

Et qui? grands dieux! qui donc peut oser...?

MÉNÈS.

Claudius,
La nommant son esclave, invoquant Appius,
Veut, malgré son époux...

PLAUTIE.

Je ne puis plus t'entendre.
Ma fille!... Viens, suis-moi; je vole la défendre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène, pendant cet acte et le suivant, est sous un portique du palais d'Appius. On voit au fond son tribunal.

SCÈNE I.

ICILIUS, VALÉRIUS.

ICILIUS.

C'est vous, Valérius, Romain trop généreux!
Qu'attendez-vous de moi dans ces moments affreux?
Songez en quel état Virginie et sa mère...

VALÉRIUS.

Le coup qui les accable a frappé Rome entière;
Leur intérêt m'amène. On m'a dit qu'Appius
Seul et dans le secret écoute Claudius,
Tandis que votre épouse est auprès de Plautie.
Je sens toute l'horreur dont votre ame est remplie.
Pardonnez à mon zéle, à mon empressement:
Pour être instruit de tout j'ai saisi ce moment.
Quel est cet attentat qui nous couvre de honte?
Parlez; aux sénateurs je dois en rendre compte.

ICILIUS.

Non, seigneur, l'imposture et la perversité
Par un coup plus hardi n'ont jamais éclaté:

D'une semblable audace il n'est aucun exemple.
Je suivois Virginie et marchois vers le temple :
Claudius tout-à-coup se présente à mes yeux ;
Il m'arrête, et, d'un geste et d'un cri furieux,
« Rends-moi, rends-moi, dit-il, mon bien que je réclame ;
« Cette esclave jamais ne peut être ta femme.
« Esclave, suivez-moi, poursuit-il, » et soudain
Lève sur Virginie une insolente main.
Je le saisis lui-même, enflammé de furie.
Le peuple nous entoure, et le traître s'écrie :
« Romains, secourez-moi ; j'atteste devant vous
« La justice et les lois, qui sont faites pour tous.
« Je demande une esclave à son maître enlevée ;
« Elle naquit chez moi, sa naissance est prouvée ;
« Icilius s'oppose à de si justes droits.
« Devant le décemvir qu'on nous mène tous trois,
« Qu'il nous juge. » A ces mots, j'aperçois Virginie
Dans les bras de Barcé tombant évanouie.
Je l'appelle ; elle étoit sans voix, sans mouvement.
Peignez-vous mon état dans ce fatal moment ;
Concevez, s'il se peut, cette épreuve cruelle.
Je m'adresse à Ménès, mon affranchi fidèle.
« Cours, lui dis-je, à Plautie apprends ce que tu vois. »
Il vole, lui dit tout ; elle accourt. A sa voix,
Virginie ouvre enfin les yeux à la lumière.
Je console, encourage et la fille et la mère.
Tout le peuple à grands cris les pressoit, avec moi
D'aller au tribunal, où sans doute la loi
Les vengeroit bientôt de cet indigne outrage.
La foule à chaque instant croît sur notre passage,

Nous entraîne, nous porte au palais d'Appius.
Le décemvir paroît; à peine Claudius
A prononcé les mots de maître et d'esclavage,
La mère l'interrompt avec des cris de rage;
Et Virginie en pleurs semble être à tout moment
Prête de succomber à son saisissement.
Appius, affectant quelque pitié pour elle,
Feint qu'il veut ménager l'oreille maternelle,
Appelle Claudius, reçoit, loin de nos yeux,
De ce lâche imposteur le récit odieux;
Et tandis que ma main veut essuyer leurs larmes,
J'apprends que dans ces lieux, au bruit de tant d'alarmes,
Valérius m'attend près de ce tribunal,
Sous ce portique impie, aux Romains si fatal;
Et sans doute son cœur, dont je dois tout attendre,
Contre l'oppression est prêt à nous défendre.

VALÉRIUS.

D'un outrage inouï surpris et révolté,
J'ai voulu que par vous il me fût attesté.
J'ai rejeté d'abord l'indigne calomnie
Dont on flétrit en vain le sort de Virginie:
Le sang qui l'a formée est pur comme son cœur.
Mais comment du complot concevoir la noirceur?
Qui peut l'avoir ourdi? comment, sur quel indice,
Croyez-vous qu'Appius en puisse être complice?

ICILIUS.

En pouvez-vous douter? Quoi! ce vil Claudius,
Un citoyen sans nom, un client d'Appius,
Eût osé méditer cette fourbe insolente,
S'il n'étoit l'instrument d'une main plus puissante!

C'est celle d'Appius, j'en reconnois les coups :
Il me hait dès long-temps; ce cœur fier et jaloux
Se ressouvient toujours avec quelle constance
J'ai contre lui du peuple armé la résistance,
Lorsque mon tribunat, de nos lois le soutien,
Humilioit en lui l'orgueil patricien.
Mais il ne suffit pas de repousser l'injure;
Il faut, il faut punir le ministre parjure,
Aux passions d'un maître esclave assujetti.
En ce moment Ménès, par mon ordre parti,
Vole vers notre camp; et d'une telle offense
Bientôt Virginius vient demander vengeance.
Il faut que le coupable en ressente l'effet,
Et que le châtiment soit égal au forfait.

VALÉRIUS.

Appius à mes yeux est plus coupable encore,
Seigneur, et le sénat, que son nom déshonore,
Quoiqu'un puissant parti l'ose encor soutenir,
Ne voit plus qu'un tyran que nous devons punir.
Vous aviez mieux que moi connu son caractère ;
Il a bravé nos lois, rebuté ma prière :
Le sénat désormais le traite en ennemi.
Rompons, rompons le joug dont Rome a trop gémi.
Du palais d'Appius ici quelqu'un s'avance.
Je vais employer tout pour sauver l'innocence.

(*Il sort.*)

ICILIUS.

Courons leur annoncer. Mais que vois-je?...

SCÈNE II.

ICILIUS, PLAUTIE, VIRGINIE.

PLAUTIE.

Ah, seigneur!
Arrachez-nous, hélas! de ce lieu plein d'horreur.
Tant d'audace long-temps sera-t-elle impunie?
Je frémis de l'état où je vois Virginie :
Ils la feront mourir.

ICILIUS.

Rassurez-vous, croyez
Que de si justes pleurs peuvent être essuyés;
Et déja, comme moi ressentant notre injure,
Des secours du sénat Valérius m'assure :
Lui-même il est venu m'apporter cet espoir.
Croyez-vous qu'Appius, quel que soit son pouvoir,
Outrageant à ce point la plus pure innocence,
Ose de son client protéger l'insolence?
(*à Virginie.*)
Calmez-vous, chère épouse, il sera confondu.

VIRGINIE.

Eh! voilà donc ce jour par l'amour attendu!
Hélas! je le croyois le plus beau de ma vie.
Tristes pressentiments qui m'avez poursuivie!
Je n'osois les en croire; ils sont trop confirmés.

ICILIUS.

Ils seront démentis : je vis, et vous m'aimez.

L'innocence a ses droits; l'amour et son courage
Vont bientôt loin de nous détourner cet orage.
Voici le décemvir, dissipez cet effroi.

SCÈNE III.

ICILIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, APPIUS, SEPTIME; DEUX LICTEURS, *au fond du théâtre.*

ICILIUS.

Jusques à quand, seigneur, la justice, la loi
Diffère-t-elle encor de punir l'imposture,
De venger hautement les droits de la nature?
D'un mensonge hardi l'absurde atrocité
Pourroit-elle un moment tromper votre équité?
Pourriez-vous balancer? Regardez Virgine;
Voyez à la beauté tant de noblesse unie:
Ce front, où la vertu brille de tant d'attraits,
D'une race servile offre-t-il quelques traits?
Faut-il que plus long-temps devant vous il rougisse?
Une mère, un époux, vous demandent justice.

APPIUS.

Je la dois faire à tous; et quoiqu'au fond du cœur
La pitié bien souvent condamne la rigueur,
Juge, comme la loi je dois être inflexible.
(*à Plautie.*)
Vous avez vu pourtant qu'à votre état sensible,
Autant que je l'ai pu, j'ai ménagé d'abord
De ce cœur maternel le douloureux transport;

Que j'ai de Claudius, dont l'aspect vous offense,
A vous, à Virginie, épargné la présence.
L'intérêt que son sexe ajoute à ses malheurs
N'a pas même besoin du charme de ses pleurs.
Mais c'est le devoir seul qu'ici je considère.
Claudius a subi mon examen sévère;
J'allois, n'en doutez point, venger avec éclat,
Même sur mon client, cet étrange attentat:
Mais, je vous porte, hélas! de cruelles blessures;
Il vient de me donner les preuves les plus sûres...

PLAUTIE.

Comment?

VIRGINIE.

Qu'entends-je! ô ciel!

ICILIUS.

Des preuves! lui! grands dieux!

APPIUS.

Des témoins non suspects, par de libres aveux,
Confirment son récit...

PLAUTIE.

Leur impudence extrême...

APPIUS.

De Virginie enfin la nourrice elle-même...

PLAUTIE.

Barcé?...

APPIUS.

Vient d'avouer l'échange criminel
Qui creusa sous vos pas ce piége si cruel.
Votre fille en ses bras par la mort fut frappée;
Elle en offrit une autre à votre amour trompée,

De qui la mère alors servoit chez Claudius.
Cette esclave a tout dit.

VIRGINIE.

Ma mère! Icilius!
Est-il vrai? Que deviens-je! O destinée affreuse!
Ai-je donc mérité d'être si malheureuse?

PLAUTIE.

L'étonnement, l'horreur et la rage à-la-fois
Ont troublé ma raison, ont étouffé ma voix.
Quoi! l'on ose...! Ah, ma fille!

VIRGINIE.

Hélas! la suis-je encore?

PLAUTIE.

Si tu l'es! Vainement des traîtres que j'abhorre,
Des monstres...

APPIUS.

Votre amour veut en vain s'abuser;
A de pareils témoins que peut-on opposer?

PLAUTIE.

A l'audace du crime et de la calomnie
Ce que j'oppose, ô ciel! Mon cœur et Virginie,
Les cris du désespoir en mon ame élevés,
Et d'indignation tous mes sens soulevés;
Ses larmes, mes transports, et ce grand caractère
Que la nature imprime aux douleurs d'une mère,
Ce sentiment sublime, invincible, éternel,
Qui n'a jamais menti dans un cœur maternel.
Et que m'importe à moi qu'à force d'artifice
On ait pu cimenter tout ce vil édifice
De mensonge, de fraude et de perversité?

Qu'à force de bassesse et de cupidité,
Celle qui de son lait nourrit jadis ma fille
Porte aujourd'hui l'horreur au sein de ma famille?
Dans un complot infame ils peuvent tous tremper;
Tous on peut les séduire, ils peuvent tous tromper.
Mais moi, mais moi! jamais... je le sens, je suis mère;
C'est ma fille, c'est elle... Ah! d'une enfant si chère,
Dans mon sein déchiré, je ressens les douleurs;
Oui, c'est mon sang qui crie et répond à ses pleurs.
Et l'on pourroit douter!... Qu'ils paroissent, qu'ils viennent
Ces monstres imposteurs! Qu'à mes yeux ils soutiennent
Les mensonges qu'en vain l'on pense garantir;
Qu'ils bravent une mère, et l'osent démentir!

APPIUS.

Madame, j'y consens: votre demande est juste,
C'est à ce tribunal, sous ce portique auguste,
Qu'Appius, exerçant le plus beau de ses droits,
Rend justice aux Romains gouvernés par ses lois;
Et, dût leur équité vous devenir contraire,
D'un devoir si sacré rien ne peut me distraire.
Claudius comme vous a droit de m'en presser,
Madame; il va paroître, et je vais prononcer.

ICILIUS.

(*à Plautie, à part.*)

Prononcer! Non, seigneur. Vous vous perdez, madame;
C'est un complot formé, j'en reconnois la trame.

(*à Appius.*)

Laissez-moi lui parler. Quoi donc! oubliez-vous
Que son père est absent et qu'il combat pour nous?
Jugerez-vous la fille en l'absence du père?

Un intérêt si grand commande qu'on diffère.
Que seroit donc, grands dieux! un citoyen romain,
Si, tandis que l'état ailleurs arme sa main,
On pouvoit décider du sort de sa famille,
Déshonorer son sang, et lui ravir sa fille?
Sous ces lois qu'Appius nous vante à tout moment
Serions-nous donc réduits à tant d'abaissement?
Quoi que sur Virginie on ose ici prétendre,
Qu'on appelle son père, il viendra la défendre.
Il est au mont Algide; et du péril instruit
Il peut dans nos remparts entrer dès cette nuit.
C'est lui qui de sa fille est l'appui nécessaire,
Lui qui de Claudius est le juste adversaire;
Lui qui peut le confondre, et percer d'un œil sûr
Les noires profondeurs de ce complot obscur,
Rassurer l'innocence et lui prêter des armes;
Et l'amour maternel, hélas! n'a que des larmes.
Je parle au nom d'un père, et jure qu'aujourd'hui
Je ne souffrirai point qu'on prononce sans lui.

APPIUS.

Icilius oublie, en tenant ce langage,
Qu'il offense un pouvoir dont je sais faire usage,
Et que c'est à moi seul de régler à mon choix
L'instant de faire agir l'autorité des lois.
Mais puisqu'il s'est armé d'un nom que je révère,
Qu'il atteste les droits d'un citoyen, d'un père,
Ces droits dont les Romains m'ont fait le protecteur;
Autant il a voulu déployer de hauteur,
Autant je veux montrer d'égards et d'indulgence:
Oui, de Virginius j'attendrai la présence,

Quoique dès ce moment je sois assez instruit
Pour que de ces délais je n'espère aucun fruit.
On connoîtra du moins l'équité qui me guide.
Le chemin n'est pas long jusques au mont Algide.

(*Il lui parle bas au fond du théâtre.*)

Septime, écoutez-moi... Vous m'avez entendu;
Volez, et qu'à nos chefs cet ordre soit rendu.

(*Septime sort.*)

Jusque-là Virginie ici sera gardée.

VIRGINIE.

Qui? moi! de tant d'horreurs en ces lieux obsédée,
Parmi mes ennemis demeurer plus long-temps!

ICILIUS.

Ce n'est donc point assez des affronts éclatants
Qu'a déja trop soufferts la timide innocence?
Vous voulez voir ses pleurs! Quelle injuste puissance
Défend à Virginie, en un jour si cruel,
De cacher ses douleurs sous le toit paternel?

PLAUTIE.

Ah, ma fille! jamais de mes bras enlevée...

APPIUS.

Non, d'un aspect si cher vous n'êtes point privée.
Mais la loi doit veiller aux intérêts de tous:
Si j'en suspends l'effet et l'adoucis pour vous,
Je ne souffrirai point qu'Icilius me brave,
Qu'il puisse à Claudius dérober son esclave.
En un mot, je le veux, et vous savez, je crois,
Qu'elle est en ce palais sous la garde des lois.

ICILIUS.

Sous la mienne du moins, sous celle de sa mère:

Virginie est à moi, j'en réponds à son père.
(*à Plautie.*)
Venez, venez, madame, et reprenez l'espoir.
Fléchissez un moment sous l'abus du pouvoir.
Bientôt Virginius vole à votre défense:
Le crime, croyez-moi, doit craindre sa présence.
Songez que votre fille est toujours sous vos yeux;
(*à Appius.*)
Et vous, qu'Icilius veille sur toutes deux.

SCÈNE IV.

APPIUS, *seul;* LICTEURS, *dans le fond.*

APPIUS.

Va, tu n'as pas long-temps à t'en vanter encore,
Rival audacieux, ennemi que j'abhorre!
Vainement ton courroux attend Virginius:
J'ai fait passer au camp mes ordres absolus;
On va le retenir. Dans la même journée,
Je verrai Virginie à mon joug enchaînée,
Mon amour triomphant, mon pouvoir affermi.

SCÈNE V.

APPIUS, SPURIUS; LICTEURS, *dans le fond.*

APPIUS.

Approche, d'Appius le collègue et l'ami,
Fidèle Spurius: à mes vœux tout succède;
Encor quelques instants, et mon amour possède

Le seul bien qui manquoit à ce cœur enflammé.
Ce cœur ambitieux, qui n'avoit rien aimé,
Avec tant de fureur brûle pour Virginie
Que sans elle je hais et mon rang et la vie;
Elle doit être à moi. Rome n'a point encor
Enfermé dans ses murs de plus rare trésor.
Ah! pour rompre les nœuds de son hymen funeste,
Pour l'arracher ici des mains que je déteste,
Toi seul le sais, combien ai-je tenté d'efforts,
Combien imaginé de piéges, de ressorts,
Cachant toujours la main qui devoit les conduire!
L'amour peut tout oser, et l'or peut tout séduire.
Claudius et Barcé ne peuvent désormais
Revenir sur leurs pas sans se perdre à jamais,
Et leur fidélité captive, assujettie,
Par leurs propres périls m'est trop bien garantie.

SPURIUS.

Il est vrai; mais l'horreur est dans tous les esprits,
Et peut-être, seigneur, on a trop entrepris.
C'est votre intérêt seul qui m'anime et m'éclaire;
Vous connoissez pour vous mon dévouement sincère.
Je vous dois tout; je sais que la main d'Appius
Au rang de décemvir a porté Spurius :
Revêtus d'un pouvoir dont Rome est effrayée,
Trop sûrs que leur fortune à la vôtre est liée,
Vos collégues en tout vous doivent leur appui.
Nos dangers sont communs, et je vois qu'aujourd'hui
Un si terrible éclat remplit les cœurs d'alarmes.
On s'intéresse au sort d'une famille en larmes;
On la plaint, on murmure...

APPIUS.

Et tu crains les clameurs
D'une foule tremblante à l'aspect des licteurs!
Qu'importe un vain courroux qui ne peut nous atteindre?
Va, le peuple, sans chef, ne fut jamais à craindre.
L'autorité, la force est toute dans nos mains;
La loi, ce nom si grand, sacré chez les Romais,
Éléve autour de nous un rempart qu'on révère.
Ah! s'il n'en eût fallu respecter la barrière,
Oui, malgré la hauteur d'un cœur tel que le mien,
Nourri de tout l'orgueil du sang patricien,
Appius eût flétri son rang et sa famille,
Et d'un vil plébéien eût demandé la fille.
J'en rougis. Mais des lois le pouvoir souverain,
Que le décemvirat a gravé sur l'airain,
Défendoit cet hymen, et parmi nous condamne
Du peuple avec les grands l'alliance profane.
Je vis Icilius, ce tribun sourcilleux,
D'Appius en tout temps concurrent orgueilleux,
Dont Rome libre encore adora le génie,
Lui que je hais autant que j'aime Virginie,
Je le vis, s'enivrant d'un triomphe assuré,
Prêt à ravir l'objet dans mon cœur adoré.
Je jurai de briser cette odieuse chaîne,
Et mon amour s'accrut, attisé par la haine;
D'autant plus furieux qu'il faut le renfermer,
Que même en ce moment, forcé de l'opprimer,
Je détournois mes yeux attirés par ses charmes,
Et sans cesse tremblois de regarder ses larmes.
Mais l'instant n'est pas loin où ce cœur déchiré

Est de tant de contrainte à jamais délivré.
Ce jour, ce jour passé, d'elle enfin je dispose :
Elle est à mon client ; et penses-tu qu'elle ose,
Esclave abandonnée aux fers de Claudius,
Opposer un refus à l'amour d'Appius ?

SPURIUS.

Je dois vous l'avouer : je crains sur-tout son père,
Cette austère fierté, ce mâle caractère.
Au bruit d'un tel danger que n'osera-t-il pas?

APPIUS.

Mes collégues au camp arrêteront ses pas :
Septime va porter cet ordre nécessaire.

SPURIUS.

Et croyez-vous, seigneur, qu'un si grand adversaire
Soit parmi les soldats moins à craindre pour nous ?
Le camp va retentir des cris de son courroux.
Quel pouvoir retiendroit la nature captive ?
La haine autour de nous éveillée, attentive,
N'attend, vous le savez, que l'instant d'éclater.
Impatient du joug qu'il fit long-temps porter,
Le sénat, frémissant de colère et de honte,
Veut de notre pouvoir nous redemander compte :
Déja les plus hardis, qu'il faudroit contenir,
Ont chez Valérius osé se réunir.

APPIUS.

Il a fait plus encore, et chez moi son audace
M'a tantôt du sénat apporté la menace.
Ce corps ambitieux, qui doit dans Appius
Haïr l'autorité que lui-même il n'a plus,
A cru pouvoir sur moi réclamer quelque empire,

Comme si j'ignorois l'intérêt qui l'inspire,
Comme si j'oubliois que son plus grand appui,
Mon père, fut jadis abandonné par lui.
Ce grand homme opprimé, cette illustre victime,
Qui devoit en attendre un secours légitime,
Aux tribuns furieux vit soumettre son sort,
Et ne leur échappa qu'en se donnant la mort.
Ah! je hais à-la-fois et ce sénat perfide,
Traître envers ses soutiens, du pouvoir seul avide,
Et d'un peuple inquiet l'indocile fureur:
Tous deux également ils me sont en horreur.
De leurs divisions ma grandeur est l'ouvrage,
Ils se sont imposé le joug de l'esclavage;
Ils m'ont mis dans mon rang, je dois m'y maintenir:
S'ils n'ont su commander, qu'ils sachent obéir.
Leur haine me menace, et la mienne les brave.
Il faut être, crois-moi, leur maître ou leur esclave:
Mon cœur sur un tel choix n'a jamais hésité.
Non, je ne perdrai pas ce qui m'a tant coûté.
La vengeance, l'amour, l'empire, et Virginie,
Voilà les droits, les biens où j'attache ma vie;
Et si tu me connois, ami, peux-tu penser
Que jamais Appius y puisse renoncer?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ICILIUS.

Oui, je l'ai démêlé ce cœur sombre et féroce;
Oui, l'amour y domine et le rend plus atroce.
Peut-être à d'autres yeux il pouvoit échapper;
Mais les yeux d'un amant ne sauroient s'y tromper:
J'ai tout vu, j'ai surpris ses secrets dans son ame.
Voilà, voilà le nœud de cette horrible trame:
Ces témoins subornés, par avance séduits,
Ces mystères du crime, avec tant d'art conduits,
Sont de la passion le ténébreux ouvrage;
Elle croit, unissant l'artifice à la rage,
Se cacher dans la nuit de ses affreux projets:
L'amour au cœur d'un monstre enfante les forfaits.
Il faut déconcerter les ressorts qu'il invente,
Apporter dans cette ame un jour qui l'épouvante.
En vain à tous les yeux il se croit dérobé,
Et le crime frémit quand son masque est tombé.
Le péril est pressant, l'attentat est horrible:
Il faut risquer ici l'éclat le plus terrible.
Peut-être qu'aux Romains, trop lents à s'émouvoir,
Ce jour va révéler leurs droits et leur devoir,

Au décemvir sa honte et son ignominie.
Il nous croit subjugués par son puissant génie;
Législateur superbe, il pense qu'aujourd'hui
Le respect pour ses lois s'étendra jusqu'à lui.
Qu'il apprenne de moi la vérité sévère,
Et ce que Rome pense, et ce qu'elle peut faire.
Je puis périr sans doute en osant le braver;
Mais c'est en risquant tout que l'on peut tout sauver.
Nature, hymen, amour, ô droit sacré de l'homme!
O sainte liberté, divinité de Rome!
Vous remplissez ce cœur, incapable d'effroi;
Et je sens qu'Appius peut trembler devant moi.
Mais le voici.

SCÈNE II.

ICILIUS, APPIUS, SPURIUS; LICTEURS, *au fond du théâtre.*

APPIUS, *à Spurius, dans l'enfoncement.*
Tu vois la fureur qui l'agite.
Je veux en l'écoutant juger ce qu'il médite.
La bouillante colère est prompte à se trahir;
Laissons-la s'exhaler, afin de la punir.
Laisse-nous.

(*Spurius sort.*)

ICILIUS, *à part.*
Quel orgueil est peint sur son visage!

APPIUS.
Eh bien! de mon pouvoir quand je suspends l'usage,

Qu'est-ce qu'Icilius peut encore espérer?
Quelle grace nouvelle ose-t-il implorer?

ICILIUS.

Une grace! Ce mot est fait pour le coupable,
Et non pour un Romain à vos yeux respectable,
Un magistrat chéri de ses concitoyens,
Qui sut venger leurs droits, et soutiendra les siens.

APPIUS.

Je vois qu'Icilius, que le joug importune,
Croit encore tonner du haut de la tribune;
Qu'il voudroit être encor ce tribun factieux,
De la division moteur séditieux,
Puissant par la discorde, et grand par l'anarchie,
Dont, graces à nos lois, Rome s'est affranchie;
Qu'il voit d'un œil jaloux le bien qu'il n'a pas fait.
Mais Rome, malgré lui, nous doit ce grand bienfait
De l'ordre rétabli, de l'union publique...

ICILIUS.

Laissez de ces grands noms le faste chimérique,
Ici bien vainement à toute heure étalé:
Les mots ne sont plus rien quand les faits ont parlé.
Et qu'est-ce donc enfin que les lois les plus belles,
Si le législateur se met au-dessus d'elles?
O fruit de vos travaux, bien précieux, bien doux:
Pour nous l'obéissance, et l'empire pour vous!
Croyez-vous de ses droits Rome si mal instruite,
Et dans tous les esprits la vérité détruite?
Croit-on l'anéantir en étouffant sa voix?
Non; elle parle encore et crie au nom des lois:
Elles ne seront pas vainement invoquées.

Pour vous, comme pour nous, les limites marquées
Sont le rempart sacré, sont l'écueil éternel
Où viendra se briser tout pouvoir criminel.
Aveugles décemvirs, que votre ame est trompée!
Quelle place en nos cœurs vous auriez occupée,
Si, lorsque votre ouvrage à son terme est venu,
Contents de cet honneur par vos soins obtenu,
Contents d'avoir assis sur un juste équilibre
Les pouvoirs partagés, ressorts d'un état libre,
Vous eussiez, déposant la pompe des faisceaux,
Descendu noblement au rang de vos égaux,
Sans prétendre de nous un plus digne salaire
Que d'obéir aux lois que vous veniez de faire!
Qu'alors vous étiez chers à vos concitoyens!
Que vous deveniez grands à leurs yeux comme aux miens!
Combien votre mémoire eût été révérée!
Mais ces touchants attraits d'une gloire épurée
Au despotique orgueil sont trop indifférents;
Ce sont là des plaisirs inconnus aux tyrans.

APPIUS.

Quoi! nous aurions compté sur la reconnoissance
D'un peuple que toujours trompa son inconstance;
Qui chérit ses flatteurs, et qui hait son appui;
Qu'enfin l'on est forcé de servir malgré lui!
Les salutaires lois que nous avons dictées
Ne pouvoient que par nous être bien cimentées.
Quand il en sera temps, nous saurons renoncer
A cette autorité qu'il nous faut exercer.
Ses effets jusqu'ici n'ont rien dont je rougisse;
Par-tout régne le calme; et la paix protectrice

Pour la première fois habite en nos remparts.
Rome enfin a cessé de voir le champ de Mars,
De la sédition tumultueux théâtre,
Étaler des partis la lutte opiniâtre.
Il falloit terminer ces débats odieux.

ICILIUS.

Des oppresseurs adroits langage insidieux,
Qui ne séduit que trop la foiblesse indolente!
La liberté, sans doute, est souvent turbulente:
C'est en la disputant qu'on peut la maintenir.
Un sujet a tout fait quand il sait obéir;
Il suffit d'être vil pour savoir être esclave.
Le citoyen doit être et vigilant et brave.
Tout s'achète en un mot; et le plus précieux,
Le plus cher des présents que nous ont faits les dieux,
La liberté, toujours aux peuples enviée,
Pourroit de quelques soins paroître trop payée!
Il faudra des tyrans en croire les discours!
Qui ne les connoît pas? Ils appellent toujours
Du nom d'ordre et de paix l'autorité sans borne,
Le dévouement muet, la servitude morne;
Et décorent ainsi des titres les plus beaux
Le silence des morts et la paix des tombeaux.
Cette paix cependant peut les tromper eux-mêmes:
Tranquilles, et du haut de leurs grandeurs suprêmes,
Croyant éterniser un stupide sommeil,
Ils ne pressentent pas le moment du réveil.
Ce réveil, c'est la foudre.

APPIUS.

Et l'on croit sur nos têtes



Faire éclater bientôt ces soudaines tempêtes?...
J'entends; Icilius daigne enfin m'avertir
Des dangers dont ici l'on veut nous investir :
Il vient sur Appius essayer la menace.
J'ignore quel espoir peut fonder tant d'audace;
Je lui dirai pourtant, pour prix de ses conseils,
Que nous ne redoutons ni lui ni ses pareils;
Qu'à respecter nos droits s'il ne peut se contraindre,
Il en est un du moins que peut-être il doit craindre,
La force; et contre lui justement exercé....

ICILIUS.

La force n'est un droit qu'aux yeux de l'insensé,
Qui ne se souvient pas qu'en suivant sa maxime
On peut du même droit le rendre la victime.
La force!... Et qui t'a dit que tu l'aurois toujours?
Que dis-je? est-elle à toi? Compte tous les secours
Qui fondent un moment cette force empruntée.
C'est pour un autre emploi qu'elle te fut prêtée.
Ce sont les bras d'autrui qui te font tout-puissant;
Tu diriges d'un mot leur glaive obéissant;
A leur devoir encore ils pensent satisfaire:
Mais qu'ils ouvrent les yeux, qu'un moment les éclaire,
Et l'oppresseur si fier va voir au même instant
Sa solitude affreuse ou plutôt son néant.
Ce maître impérieux n'est plus qu'un vil coupable;
Il invoquoit la force, et la force l'accable;
D'autant plus malheureux quand son régne est passé,
Que sur son propre sort lui-même a prononcé,
Que rien en sa faveur ne peut se faire entendre,
Et qu'à la pitié même il ne peut plus prétendre.

La vengeance publique insulte à son trépas;
Et mourant dans la fange, on ne le plaindra pas.
Voilà ce qu'est la force; apprends qu'il n'en est qu'une
A l'abri des revers, la volonté commune.
C'est elle qui peut tout sous le saint nom de loi,
Qui fait les magistrats, qui légitime un roi.
Son principe est sacré, c'est la justice même
Qu'au fond de tous les cœurs grava l'Être suprême;
Elle unit les mortels, tous égaux à ses yeux.
L'erreur fit les tyrans, et la loi vient des cieux.

APPIUS.

J'ai voulu jusqu'au bout me forcer à t'entendre,
Et voir enfin de toi ce que je dois attendre.
C'est assez, et ton cœur a parlé sans détour.
Je le croyois rempli des soins de son amour;
J'ai cru que le péril qui devant moi l'améne
Devoit seul...

ICILIUS.

Va, jamais dans une ame romaine,
De l'amour, de l'hymen, le plus tendre lien
Ne peut faire oublier les droits de citoyen.
Tous ces nœuds réunis forment la même chaîne;
Ils sont de mes devoirs la régle souveraine;
Et je viens en leur nom dévoiler la noirceur
D'un traître, de nos droits criminel oppresseur,
Qui, s'armant contre nous des traits de l'imposture,
Outrage impunément l'hymen et la nature.

APPIUS.

Un trop grand intérêt doit vous rendre suspect:
Un amant emporté qui, même à mon aspect,

Veut résister aux lois, alors qu'on les réclame,
Et contre Claudius....

ICILIUS.

Qui? cet agent infame,
Du plus lâche complot le plus lâche instrument,
Et trop indigne objet de mon ressentiment?
Non, ce n'est pas à lui que mon courroux s'adresse;
Je l'aperçois à peine au sein de sa bassesse.
Mais je distingue ailleurs, dans un projet si noir,
Non moins de perfidie et bien plus de pouvoir.
Je sais tout, je vois tout: la main qui nous accable,
L'attentat que l'on ose est d'un plus grand coupable,
D'un ennemi puissant qui veut cacher ses coups,
Que je puis démasquer; un autre...

APPIUS.

Et qui donc?

ICILIUS.

Vous,
Vous qui, conduisant seul cette trame impunie,
Du plus honteux amour brûlez pour Virginie.

APPIUS, *troublé.*

Moi!

ICILIUS.

Vous-même; et ce front où se peint la terreur,
Où la confusion se mêle à la fureur,
Ce front qui vous accuse, et même ce silence,
Commandé par le trouble et par la conscience,
Tous ces aveux muets ont trop manifesté
Le crime qui rougit devant la vérité.

APPIUS.

J'ai dû rougir du moins de cet indigne outrage,
De l'excès où s'emporte une insolente rage,
Qu'une prompte justice eût déja su punir,
Si je n'avois encor daigné me souvenir
Que cet Icilius, qui se rend si coupable,
Fut long-temps revêtu d'un titre inviolable.
Sans ce dernier égard qui coûte à ma fierté,
Il eût senti le poids de mon autorité:
Son audace l'irrite, et ma bonté l'enchaîne.
Qu'il juge à cet effort, malgré toute sa haine,
Si l'absolu pouvoir, déposé dans ma main,
Sait encor révérer les droits du nom romain;
Et que, de ses transports domptant la violence,
Il respecte dans moi les lois et leur puissance.

ICILIUS.

Vous attestez les lois, vous qui les profanez!
Qui malgré Rome entière aujourd'hui retenez
Un pouvoir dont ces lois ont borné la durée!
Une juste puissance à mes yeux est sacrée;
La vôtre ne l'est plus, la vôtre a dû finir;
Elle peut opprimer, et ne sauroit punir.

APPIUS.

Elle peut à l'instant assurer ma vengeance;
Je sais la rendre au moins terrible à qui m'offense.
Craignez-en les effets.

ICILIUS.

J'ose en braver les coups:
Je suis Romain; ici je ne vois plus en vous

Qu'Appius ravisseur, Appius sacrilége,
Complice déteste d'un fourbe qu'il protége.

APPIUS.

C'en est trop, téméraire, et bientôt dans les fers...

ICILIUS.

Comble sur moi l'horreur de tes complots pervers,
Appelle contre moi tes lâches satellites;
Mais toi-même....

APPIUS.

Je sais tout ce que tu médites;
Je sais trop que ta haine et ton ambition
Ne respirent que trouble et que sédition.
Mais je te préviendrai, je me ferai justice;
Tu l'as trop mérité. Licteurs, qu'on le saisisse,
Lui-même, Icilius.

(*Les licteurs l'environnent.*)

ICILIUS.

Et c'est où je t'attends.
Montre-toi tout entier, Appius: il est temps
De montrer aux Romains tout ce qu'on leur prépare,
Et de les revolter contre un joug si barbare.
Ils sauront mettre un terme à tant d'impunité.
Si Lucrèce aux Romains rendit la liberté,
Les fers d'Icilius, l'affront de Virginie,
Pourront des décemvirs finir la tyrannie.

(*Il sort.*)

APPIUS.

Allez, qu'à la prison l'on entraîne ses pas.

SCÈNE III.

APPIUS.

De tes emportements je crains peu les éclats:
Sois sûr que ta fureur à toi seul est funeste;
Je perdrai le rival que mon amour déteste:
Cet amour dans mon cœur me demandoit ta mort;
Tu m'en as fait rougir; c'est l'arrêt de ton sort.
La prison et la nuit couvriront ma vengeance.
Qu'un exemple effrayant cimente ma puissance,
Et que les plus hardis tremblent de m'irriter.

SCÈNE IV.

APPIUS, PLAUTIE.

PLAUTIE.

Qu'ai-je appris? qu'ai-je vu? qu'ose-t-on attenter?
Icilius aux fers! Ta cruauté jalouse
Enchaîne un citoyen réclamant son épouse,
Un Romain, un tribun justement révéré,
Et dont le caractère en ces murs fut sacré!
Ma fille, dans les bras de ses femmes tremblantes,
En vain élève au ciel ses plaintes innocentes:
Son époux à mes yeux traîné par les licteurs...

APPIUS.

Je devois réprimer ses coupables hauteurs;
Et menacé par lui d'une révolte ouverte...

PLAUTIE.

Ah! de tous tes desseins la trame est découverte;
Lui-même m'a tout dit, et tout est pénétré.
Tu pensois, sous l'abri d'un pouvoir abhorré,
Déshonorer ma fille et consommer ton crime,
D'un détestable amour la rendre la victime:
Et mon cœur, soulevé de cet excès d'horreur,
A droit de t'accabler de toute sa fureur;
Je veux, à tous les yeux montrant ton ame impure,
Effrayer un tyran des cris de la nature.

APPIUS.

Appius contre vous dédaigne de sévir,
Madame; mais songez...

PLAUTIE.

Prends garde, décemvir;
Tu n'as pas bien connu le pas où tu t'engages.
Attaquer dans nos bras de si précieux gages,
Ces droits si chers du sang et de l'humanité,
Tyran, c'est nous ravir plus que la liberté.
Rome a pu trop long-temps voir la sienne asservie,
Voir sous un joug affreux nos biens et notre vie.
Mais qu'au moins sous tes lois, qui nous ont tout ôté,
L'innocence, l'honneur puisse être en sûreté;
Ou ce peuple guerrier qu'enferme ces murailles,
Quiconque a des enfants, un cœur et des entrailles,
Devient ton ennemi dans des périls si grands,
Et la nature encor peut plus que les tyrans.

APPIUS.

Eh bien! puisqu'à ce point ma puissance offensée...

SCÈNE V.

APPIUS, PLAUTIE, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, d'Icilius la prison est forcée.
Le peuple, lui formant de nombreux défenseurs,
A brisé les faisceaux, repoussé les licteurs :
Il a fallu céder à cette aveugle rage.
Le tumulte s'accroît; et si, dans cet orage,
Vous n'opposez la force aux mutins enhardis,
Bientôt les décemvirs cessent d'être obéis.

APPIUS.

J'ai de quoi réprimer une foule rebelle,
Et je n'ai point appris à trembler devant elle.
Je vais dans un moment, malgré ces vains complots,
D'un courroux passager faire tomber les flots.
Qu'à ta voix nos soldats viennent ici se rendre;
Va, que du capitole on les fasse descendre,
Et je leur porterai mes ordres absolus.
Les Romains mutinés connoîtront Appius.
Va.

(*Le chef des licteurs sort.*)

PLAUTIE.

Tourne contre nous, au gré de ta furie,
Les glaives destinés à servir la patrie;
Impose par la force aux Romains étonnés,
Et poursuis jusqu'au bout tes projets forcenés.
Le ciel les confondra : va, j'attends sa vengeance;

Ou s'il pouvoit jamais, trompant mon espérance,
Abandonner ma fille à tes noirs attentats,
Il faut auparavant m'immoler dans ses bras.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

APPIUS.

Moi, je redouterois une foule inconstante,
Que toujours du pouvoir l'appareil épouvante,
Et dont l'ardeur s'exhale en éclats d'un moment!
Odieux ennemi, non, Rome vainement
S'oppose à ma fureur à te perdre animée :
Ma haine en est plus forte, et sera mieux armée.
On fait en ta faveur un inutile effort :
Qui brave les faisceaux craint le fer et la mort.
Je sens à tous moments dans cette ame ulcérée
S'accroître les fureurs dont elle est dévorée.
Le jour fuit, et déja de ses voiles obscurs
La nuit...

SCÈNE VII.

APPIUS, SPURIUS.

SPURIUS.

Virginius revole vers ces murs;
Septime près du camp l'a trouvé sur sa route.

APPIUS.

Mon ordre...

SPURIUS.

Un autre avis l'a prévenu, sans doute.
Septime est revenu pour vous en avertir.
Appius à me croire auroit pu consentir;
Il eût pu ce matin détourner la tempête
Que chaque instant amasse et grossit sur sa tête.
Contre tant d'ennemis...

APPIUS.

Je pourrois leur céder!
Quiconque peut fléchir ne sait pas commander.

SPURIUS.

Le danger doit du moins conseiller la prudence.
Vous voyez de ce peuple où va la violence:
La crainte, le respect, ne le retiennent plus;
Et fier d'avoir brisé les fers d'Icilius,
Plus fort sous un tel chef, il éclate, il menace.
Jusque dans ce palais peut-être son audace
Eût porté la révolte et la sédition,
Sans la terreur qu'à Rome inspire votre nom.
Mais qui sait si ce frein peut long-temps les contraindre?
Le sénat ennemi, pour nous non moins à craindre,
Trop jaloux d'un pouvoir qu'il voudroit ébranler,
Au temple de Vesta parle de s'assembler.
Prévenez ses desseins, tout vous en sollicite.
Ordonnez, Claudius renonce à sa poursuite,
Et, s'avouant trompé, ne s'obstinera pas...

APPIUS.

Après ce que j'ai fait, moi reculer d'un pas!
Qui? moi! voir triompher le rival qui m'outrage!
Ah! cette seule idée a redoublé ma rage:

L'obstacle, le péril ne sert qu'à l'irriter.
Au cours de nos destins laissons-nous emporter;
Ne t'exagère plus une crainte frivole;
Viens, ce corps de soldats qui veille au capitole;
Descendu dans la ville, y portera l'effroi.
Marchons au-devant d'eux; viens, te dis-je, suis-moi.
Préparons tout; je veux, au retour de l'aurore,
Je veux, sur l'ennemi qui me résiste encore,
Assouvir un courroux que l'on prend soin d'aigrir,
Lui ravir ce que j'aime, et régner ou périr.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La scène est, comme au premier acte, dans la maison de Virginius, et se passe dans la nuit.

SCÈNE I.

ICILIUS, PLAUTIE, *portant* VIRGINIE *entre leurs bras: elle est évanouie. On la pose sur un siége;* FEMMES SUIVANTES, ROMAINS; ESCLAVES *avec des flambeaux.*

PLAUTIE.

Ah, ma fille! ah, grands dieux! ma chère Virginie,
Entends, entends ma voix, et reviens à la vie!

ICILIUS.

Ses sens de tant d'effroi sont encore saisis;
(aux Romains.)
Nos soins vont la calmer. O généreux amis,
Quels droits n'avez-vous pas à ma reconnoissance!
Votre zèle intrépide a pris notre défense:
Virginie, arrachée à ce lieu criminel,
Retrouve, grace à vous, le foyer paternel.
Mais vous voyez, hélas! quel trouble la déchire.
Allez, de tant d'assauts souffrez qu'elle respire,
Qu'elle revienne enfin de son saisissement.

26

Près d'elle nos secours s'empressent vainement,
Si ce tumulte affreux, dans l'horreur qui la presse,
Effrayoit plus long-temps sa timide foiblesse.
Nos malheurs sont des droits à vos bienfaits nouveaux:
(*Ils se retirent.*)
J'ose encore y compter. Écartez ces flambeaux.
(*Ils s'éloignent.*)
Esclaves, laissez-nous. Virginie!... Ah, madame!
Tant de coups redoublés ont accablé son ame...
Mais j'apercois Ménès, et les dieux l'ont conduit.

SCÈNE II.

ICILIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, FEMMES SUIVANTES, MÉNÈS; *et, un moment après,* VIRGINIUS, *en habit de guerre.*

MÉNÈS.

Ils nous ont exaucés: Virginius me suit.

PLAUTIE.

Mon époux! ah! reviens, viens secourir ta fille.

VIRGINIUS.

En quel état, ô ciel, je revois ma famille!
Virginie!

VIRGINIE, *revenant à elle par degrés. Elle aperçoit son père, pousse un cri et se jette dans ses bras.*

Ah!... Mon père! est-il vrai? Juste ciel!

PLAUTIE.

Chère enfant, sors enfin de ce trouble mortel.

VIRGINIUS.

Ma fille!

VIRGINIE.

Rappelez ma raison confondue.
Mon père, quel pouvoir à vos bras m'a rendue?
Qui m'a pu dérober à tant d'objets affreux?
Hélas! je crois sortir d'un songe douloureux.

ICILIUS.

De ce palais impur mon bras t'a retirée.

VIRGINIE.

Icilius, c'est toi, toi qui m'as délivrée!
Ne reverrai-je plus ces farouches licteurs,
Ces ennemis pervers, ces monstres imposteurs,
Ce traître Claudius, ce tribunal horrible,
Cet Appius encore à mes yeux plus terrible?

VIGINIUS.

Tu vois Virginius, tu vois ton père.

VIRGINIE.

Hélas!
Que cet instant m'est doux! serrez-moi dans vos bras;
Pressez sur votre sein ce cœur tendre et fidèle;
Sentez-le palpiter sous la main paternelle.
Et savez-vous quels maux dans ce cœur désolé...?

VIRGINIUS.

Ménès m'a tout appris; j'ai couru, j'ai volé.
Je rentrois dans ces murs, tout plein de mon outrage.
Tout ce qui devant moi s'offre sur mon passage
Me frappe à chaque instant d'une nouvelle horreur;
La nuit qui m'environne augmente ma terreur.
Un bruit tumultueux, les flambeaux et les armes,
Le désordre, les cris, le trouble et les alarmes
Me suivent dans ces lieux, au pied de ces autels,

Au sein de mes foyers, où les dieux immortels
Attendoient les serments du plus saint hyménée.
Hier, hier encor j'ai cru cette journée
Celle de ton bonheur, de ma félicité;
Et pour premier objet à mes yeux présenté,
Je revois dans les pleurs une fille si chère,
Et, prête à succomber dans les bras de sa mère!
Suis-je dans Rome, ô ciel! et suis-je encor Romain?
Est-ce là notre sort? Quoi! tandis que ma main
Contre nos ennemis combat pour la patrie,
De cet affront sanglant ma famille est flétrie!
Qui donc peut le souffrir, et quels cœurs assez bas
Sans indignation verroient ces attentats?

PLAUTIE.

En est-il qu'Appius aujourd'hui ne médite?
La coupable Barcé, par ses présents séduite,
A son indigne amour ce Claudius vendu...

VIRGINIUS.

Qu'entends-je? A chaque mot je reste confondu.
Tu t'es trompé, tyran : la rage qui t'anime,
Avant de triompher, me prendra pour victime.
Tu ne sais pas encor quel est Virginius;
Et certes les Romains me sont bien mal connus,
Si l'on tolère en toi l'infame tyrannie
Qui jadis dans Tarquin ne fut pas impunie.
Oui, quoique dans ces murs nos bras soient désarmés,
La vengeance est une arme au cœur des opprimés.
L'excès des attentats en est souvent le terme.

ICILIUS.

Je vois que dans son sein Rome du moins renferme

De braves citoyens, ennemis des pervers;
Ils ont pris ma querelle, ils ont brisé mes fers,
Ces fers dont aujourd'hui l'ennemi qui m'opprime
Crut devoir me charger pour consommer son crime.
De cette liberté mon amour s'est servi;
Et tandis qu'Appius, de peu des siens suivi,
Alloit au capitole assembler ses cohortes,
Nous marchons au palais; j'en enfonce les portes;
Je cours à Virginie, et d'un bras furieux
Je l'arrache aux licteurs. Hélas! ses tristes yeux,
Dans ce terrible instant fermés à la lumière,
Se sont rouverts enfin, et pour revoir un père.
Ne croyez pas pourtant le péril écarté :
Le féroce Appius, de sa honte irrité,
Des dernières horreurs, sans doute, nous menace.
Sachons quels nouveaux coups prépare son audace:
Je vais m'en assurer, et veux dans un moment
Vous informer moi-même...

VIRGINIE.

Où vas-tu, cher amant?
Je frémis des dangers où ton amour t'expose.
Connois-tu le tyran? sais-tu tout ce qu'il ose?
Sais-tu contre tes jours ce qu'il peut attenter;
Que la nuit couvrira les coups qu'il veut porter?
Et tu peux t'éloigner! Et, malgré ma prière...

ICILIUS.

Votre époux sans effroi vous laisse avec un père.
Je crains peu pour ma vie : hélas! elle est à vous.
L'orage suspendu gronde toujours sur nous.
Voyons ce qu'Appius peut encore entreprendre,

Ce que font nos amis, s'ils peuvent nous défendre.
Je vous quitte, il le faut, et revole en ces lieux.
Toi, Ménès, suis mes pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

VIRGINIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, FEMMES SUIVANTES.

VIRGINIE.

Protégez-le, grands dieux!
Dieux, vous avez voulu dans mon malheur extrême
Entraîner à-la-fois tout ce que mon cœur aime.
Ah! le temps n'est pas loin où j'eus cette douceur
De voir tout ce que j'aime heureux de mon bonheur.
Un jour a tout détruit, et dans cette demeure
C'est pour moi qu'on frémit, c'est sur moi que l'on pleure.
Quel changement! Le sort à ma perte obstiné,
Pour en être témoin vous a-t-il ramené?
Seroit-ce donc en vain que j'ai revu mon père?

PLAUTIE.

Non, je ne puis penser qu'Appius persévère
Dans l'horrible projet qu'il croyoit achever.
Il voit nos citoyens, prompts à se soulever,
De son autorité renverser la barrière.
Voudra-t-il contre lui révolter Rome entière?
(*à Virginius.*)
Vous ne répondez rien, et muet de douleur...

VIRGINIUS.

Ma douleur qui se tait est toute dans mon cœur.

Ce cœur trop indigné souffre dans le silence;
De ses propres transports il craint la violence.
O braves compagnons, qui m'avez vu cent fois
Prodiguer tout mon sang pour Rome et pour ses lois;
Vous qui me chérissez, si du moins à cette heure
Vos yeux pouvoient percer dans ma triste demeure,
S'ils voyoient les horreurs de cette affreuse nuit,
Les victimes, ô ciel! qu'Appius y poursuit,
Et tout ce que le crime y fait naître d'alarmes,
Ce que la tyrannie y fait verser de larmes!
Ils ne le savent pas; de mes revers honteux
Le premier bruit à peine a retenti vers eux.
Il le sauront, sans doute... Eh! qu'importe? Le crime
Précipite ses coups, nous frappe et nous opprime.
La justice des dieux trop tard, trop tard, hélas!
Vient venger l'innocence, et ne la sauve pas.

PLAUTIE.

Ils ne trahiront pas une cause si chère.

SCÈNE IV.

VIRGINIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, ICILIUS, MÉNÈS, FEMMES SUIVANTES.

PLAUTIE.

Eh bien! Icilius, que faut-il que j'espère?

ICILIUS.

Nos malheurs sont au comble et ne laissent plus voir
D'autre secours pour nous que notre désespoir.
Appius désormais dans Rome est le seul maître.

VIRGINIE.

O ciel!

PLAUTIE.

Lui?

ICILIUS.

Les soldats aux ordres de ce traître,
Du haut du Capitole à sa voix descendus,
Se sont de tous côtés dans nos murs répandus.
Le peuple est consterné, l'épouvante le glace:
Tout se tait, tout a fui le glaive qui menace.
Nos plus braves amis, par la crainte enchaînés,
Eux-même en gémissant nous ont abandonnés.
Furieux, implacable et fier de sa puissance,
Appius hautement annonce la vengeance,
Respire les forfaits, et s'apprête à ravir
Le fruit...

SCÈNE V.

VIRGINIUS, PLAUTIE, ICILIUS, VIRGINIE, MÉNÈS, LE CHEF DES LICTEURS, FEMMES SUIVANTES.

LE CHEF DES LICTEURS.

J'apporte ici l'ordre du décemvir.
Les lois arment sa main pour confondre l'audace.
Dès qu'au jour renaissant la nuit aura fait place,
Devant son tribunal il cite Claudius,
Virginie et sa mère, et vous, Virginius.
Il vous attend; gardez qu'une nouvelle offense

Ne l'oblige à lever le bras de la vengeance.
Si l'on osoit encor méconnoître ses droits,
La force peut dompter ceux qui bravent les lois.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

VIRGINIUS, PLAUTIE, ICILIUS, VIRGINIE, MÉNÈS, FEMMES SUIVANTES.

PLAUTIE.

Quoi! devant ce tyran que la vertu redoute,
A ce vil tribunal!...

VIRGINIUS.

J'irai, j'irai, sans doute;
Je vous y conduirai.

VIRGINIE.

Que dites-vous? ô cieux!
Moi, soutenir l'aspect de ce monstre odieux!

PLAUTIE.

Lui qui poursuit sa proie, et de qui l'ame altière,
Brûlant pour Virginie...

VIRGINIUS.

Il n'a pas vu son père;
Et quelque emportement qu'il nous ose annoncer,
C'est devant moi du moins qu'il faudra prononcer.

ICILIUS.

Est-il pour un tyran quelque droit respectable?
Pensez-vous que ce cœur farouche, impitoyable,
Soit, même à votre aspect, de remords combattu?

Ah ! l'injustice armée insulte à la vertu.
Non, n'abandonnons pas ce lieu qui nous rassemble;
Notre plus doux espoir est de périr ensemble.
Voyons si jusqu'ici ses barbares soldats
Oseront apporter le fer et le trépas,
Profaner cet asile, et d'un bras sacrilége
Violer ces autels dont l'aspect nous protége.

PLAUTIE.

C'est notre seul recours, c'est le dernier, hélas!
Seigneur, ma fille et moi nous mourrons dans vos bras.

VIRGINIE.

Je n'implore et n'attends que cette seule grace.
(*Elle tombe à genoux auprès de l'autel.*)
Par cet autel sacré que devant vous j'embrasse,
Par ces festons, garants d'un sort moins inhumain,
Que pour un autre usage assembla cette main;
Ces ornements d'hymen, pour moi si pleins de charmes,
Que je ne croyois pas sitôt tremper de larmes,
Ah! ne m'arrachez pas à ces dieux protecteurs
Dont j'oppose l'image à mes persécuteurs.
Irai-je au tribunal, où le tyran m'entraîne,
Souffrir tous les affronts préparés par la haine,
Par un barbare amour mille fois plus affreux?
Je ne sais quelle voix, dans ce cœur malheureux,
D'un présage sinistre effrayant ma pensée,
Me dit que par vous-même à ma perte poussée,
Si pour vous attendrir mes pleurs sont superflus,
Si je sors de ces lieux, je ne les verrai plus.
A cet asile saint confiez l'innocence;

Et s'il ne peut lui-même assurer ma défense,
J'embrasserai du moins, dans mes derniers adieux,
Ma mère et mon époux, et mon père et mes dieux.

VIRGINIUS.

Tu me perces le cœur. Ah! fille infortunée,
Par quel transport aveugle es-tu donc entraînée?
Verrai-je fondre ici tes ravisseurs cruels,
Et disputer ma fille à ces bras paternels,
Les verrai-je outrager ces autels et ta mère?
Ah! si, me réservant cette épreuve dernière,
Le sort m'offroit ici cette scène d'horreur,
Ton père expireroit de honte et de fureur.
Ai-je revu ces murs pour fuir devant le crime,
Pour venir m'y cacher à la main qui m'opprime,
Pour n'oser soutenir les regards d'Appius?
Ce superbe tyran verra Virginius.
S'il poursuit contre nous son atroce injustice,
Aux yeux de Rome entière il faut qu'il l'accomplisse;
Et je saurai du moins, avant que de mourir,
Ce que Rome aujourd'hui peut permettre et souffrir.

ICILIUS.

Et qu'en attendez-vous? Qu'espérez-vous dans Rome?
Son génie abattu tremble devant un homme.
La guerre, en ce moment, ne laisse en ses remparts
Qu'un peuple désarmé de femmes, de vieillards;
Les glaives d'Appius la remplissent de crainte;
Ses plus braves enfants sont hors de son enceinte;
Ils sont au camp... Eh bien! c'est là qu'il faut courir;
C'est leur bras protecteur qui peut seul nous couvrir.

Remettons sous leur garde et la mère et la fille :
Que de Virginius la plaintive famille
Se rassure au milieu de ces dignes guerriers,
Sous l'abri de leur glaive et sous leurs boucliers.
D'un si noble dépôt leur vertu sera fière ;
Et qui d'eux, à l'aspect d'un si malheureux père,
De l'innocence en pleurs qui vient les implorer,
Et de vos cheveux blancs qu'on veut déshonorer,
Ne ressentira pas ce courroux magnanime,
Cette indignation qui fait pâlir le crime?
J'entends déja leurs cris poussés de toutes parts ;
Leurs cris retentiront jusque dans nos remparts.
Et que sais-je, grands dieux ! peut-être leur courage
De notre liberté va commencer l'ouvrage.
Ainsi Rome autrefois, dans des périls moins grands,
Du haut du mont sacré fit trembler ses tyrans.
C'est à vous qu'on devra ce retour si prospère.
Que tardez-vous ? allons... Vous balancez, mon père !
Doutez-vous un moment du cœur de nos soldats?

VIRGINIUS.

Près d'eux depuis trente ans nourri dans les combats,
Je leur rends trop justice, et pourrois sans alarmes
Confier ma famille à mes compagnons d'armes.
Je sais qu'un vieux soldat, jaloux de son honneur,
Leur pourroit sans rougir montrer tout son malheur.
Mais crois-tu qu'Appius, que chaque instant irrite,
Nous laisse encore ici le pouvoir de la fuite ;
Peux-tu douter, mon fils, que déja ses soldats,
Dispersés dans ces murs, n'observent tous nos pas ?

Ne me conseille point de tenter l'impossible.
J'oppose à l'oppresseur un courage invincible;
Et sur son tribunal, d'un regard affermi,
J'oserai défier mon indigne ennemi.
Dans les transports affreux qu'en mon ame il fait naître,
Je sens que j'ai besoin de l'aspect de ce traître.
Ce n'est que devant lui que je puis éclater...
Que dis-je? ce n'est plus le temps de consulter.

(*La nuit se dissipe par degrés sur la scène.*)

Des premiers traits du jour cette enceinte s'éclaire.

(*à sa fille.*)

Viens, marche sous l'appui de ce bras tutélaire,
Et souviens-toi sur-tout que je suis près de toi.

PLAUTIE.

Vous voulez...?

VIRGINIUS.

Je le veux. Venez, et suivez-moi.
Mon courage s'indigne en voyant vos alarmes.

(*Il ôte son casque et son épée.*)

PLAUTIE.

Eh quoi! dans ce moment vous déposez vos armes!

VIRGINIUS.

La loi me les défend quand je suis dans ces murs.
Elles seroient d'ailleurs des secours trop peu sûrs...
Ta défense, ma fille, est dans le cœur d'un père.

ICILIUS.

Vous ranimez le mien. Je vous en crois; j'espère
Que du sort vos vertus fléchiront le courroux,
Et d'un pouvoir coupable arrêteront les coups.

C'est pour nous sauver tous que le ciel vous ramène.

VIRGINIE.

Entendra-t-il nos vœux?

VIRGINIUS.

Ma fille, sois Romaine,
Et prends les sentiments dont je suis animé;
Crois que pour ton honneur je suis toujours armé.
Allons, Icilius, prenez soin de Plautie;
Et moi, je conduirai les pas de Virginie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le Forum; le tribunal d'Appius est placé dans le fond. On doit voir, sur les côtés, des temples, des portiques, la tribune aux harangues, et des soldats dans l'éloignement.

SCÈNE I.

VIRGINIUS, MÉNÈS.

MÉNÈS.

Virginie et sa mère, en proie à la terreur,
S'arrêtent aux autels de Jupiter vengeur.
Icilius rassure et soutient leur courage.
Et comme impatient de défier l'orage,
Virginius s'arrache à leurs timides bras;
Il court, se précipite, et devance leurs pas!

VIRGINIUS.

Ah! la rage m'entraîne, et cette ame si ferme
Ne peut plus soutenir le poids qu'elle renferme:
Mon indignation s'irritoit de leurs pleurs.
Trop plein de ses transports, oppressé de douleurs,
Ce cœur de tous côtés cherchoit à se répandre;
J'allois, je m'adressois à qui pouvoit m'entendre.
Je croyois qu'en ces lieux, où ce peuple indompté
A respiré long-temps l'air de la liberté,
Il ne livreroit pas à cette honte amère

Un guerrier vertueux, un citoyen, un père.
Mais l'épouvante enchaîne et leurs cœurs et leurs mains,
Et l'infortune est seule au milieu des Romains.

MÉNÈS.

Du sénat cependant l'élite réunie
Éléve enfin sa voix contre la tyrannie,
Brave les décemvirs, et tout semble annoncer
Que, las de les souffrir, il veut les renverser.

VIRGINIUS.

Et qu'attendre d'un corps où la discorde régne,
Qui livre à l'esclavage un peuple qu'il dédaigne?
Voudra-t-il nous servir contre un patricien?
S'il vouloit en effet nous prêter son soutien,
Si tels sont ses desseins, qui peut donc les suspendre?

MÉNÈS.

Si j'en crois un bruit sourd qui vient de se répandre,
Le sénat en secret portant des coups plus sûrs,
Sollicite l'armée et l'appelle en ces murs;
Aux tribuns, des soldats on remet la conduite.
Déja même l'on dit que, marchant à leur suite,
Bientôt nos légions rentrent dans ces remparts:
Vous verrez Appius pressé de toutes parts.

VIRGINIUS.

Et cependant en proie à ses fureurs sinistres...
Les vois-tu du tyran ces farouches ministres,
Tout près d'environner son affreux tribunal?
S'il osoit contre nous porter l'arrêt fatal!
Ah! pour venger l'honneur tout devient légitime....
Nature, tu frémis!... J'aperçois la victime;
Elle approche en tremblant.

SCÈNE II.

VIRGINIUS, PLAUTIE, ICILIUS, VIRGINIE, MÉNÈS, FEMMES SUIVANTES.

PLAUTIE.

O cher époux, hélas!
En quels funestes lieux a-t-on conduit nos pas!

VIRGINIUS.

C'est ici que bientôt notre sort se décide.

ICILIUS.

Voilà ce tribunal oppresseur, homicide,
Où le crime impuni s'assied insolemment!

VIRGINIE.

O mon père!...

VIRGINIUS.

Ma fille!

VIRGINIE.

Où suis-je? et quel moment!

VIRGINIUS.

Va, ta vertu jamais ne peut t'être ravie:
On est sûr de l'honneur en méprisant la vie.
Ne préfères-tu pas la mort au déshonneur?

VIRGINIE.

Ce noble sentiment est au fond de mon cœur,
Imprimé par le ciel, et nourri par mon père.

VIRGINIUS.

Ton cœur répond au mien, c'est assez; et j'espère
Que le ciel irrité ne me forcera pas...

PLAUTIE.

Ah, seigneur! voyez-vous s'avancer ces soldats,
Qui par-tout du Forum occupent les limites?
Voyez-vous d'Appius les nombreux satellites?
Tout un peuple effrayé semble fuir devant eux.
Le décemvir approche... il paroît!... Justes dieux!

SCÈNE III.

VIRGINIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, ICILIUS, MÉNÈS, APPIUS, CLAUDIUS, SEPTIME, FEMMES SUIVANTES. *Les soldats bordent la scène de droite et de gauche. Douze licteurs sont aux deux côtés du tribunal. Peuple dans l'enfoncement.*

APPIUS, *montant au tribunal.*

Romains, sachez qu'ici cet appareil des armes,
Qui dans un lieu de paix a porté les alarmes,
Qui du pouvoir des lois soutient la majesté,
Menace la révolte et non la liberté.
Du fier Icilius l'audace téméraire
Rendoit aux décemvirs ce secours nécessaire.
C'est cet esprit nourri d'orgueilleuses erreurs,
Du tribunat encor respirant les fureurs,
Qui des séditions veut rallumer la rage,
Et détruire nos lois dont la paix est l'ouvrage.
Je préviens ses projets, et ne veux rien de plus :
Il est assez puni, s'il les voit confondus.
Qu'il tremble et reconnoisse un pouvoir qu'il déteste.
Claudius, appuyé d'un titre manifeste,

Redemande une esclave enlevée au berceau:
Aux droits qu'il a prouvés les lois ont mis leur sceau;
Et quoique leur rigueur dût presser la sentence,
J'ai de Virginius attendu la présence.
Mais si, se répandant en discours superflus,
Il ne peut par des faits démentir Claudius,
Qu'il sache qu'aujourd'hui rien ne pourra suspendre,
Rien ne pourra changer l'arrêt que je vais rendre;
Et malheur à quiconque, en sa témérité,
Oseroit d'Appius braver l'autorité.

ICILIUS.

Romains, voilà ma femme, et j'ai dû la défendre.
Romains, voilà son père, et vous allez l'entendre.
Je ne m'abaisse pas jusqu'à craindre Appius;
Je me tais seulement devant Virginius.

VIRGINIUS.

Décemvir, j'ai douté que ton aveugle rage
Prétendît consommer ton crime et mon outrage.
J'avois cru que l'horreur d'un infame dessein
Devoit, à mon aspect, se cacher dans ton sein.
Mais puisque ma vertu, mes titres, mes services,
Et ce sein paternel couvert de cicatrices,
Ne peuvent arrêter tes projets forcenés,
C'est moi, moi qui dénonce aux Romains indignés
Un monstre possédé d'un amour sacrilége,
Qui veut traîner sa proie en cet horrible piége;
Et qui, pour assouvir ses desirs criminels,
A dicté l'imposture au plus vil des mortels.
Si mes concitoyens ne peuvent me défendre,
Mes cris jusques au camp iront se faire entendre:

Mes braves compagnons entre nous vont juger;
Ils ont le fer en main, et c'est pour me venger.

APPIUS.

Je saurai prévenir ta coupable menace,
Téméraire vieillard. Ainsi donc ton audace,
Jusques en ma présence, au pied du tribunal,
De la rébellion veut donner le signal.
C'est souffrir trop long-temps ta fureur qui me brave.
Licteurs, à Claudius qu'on livre son esclave.

VIRGINIE, *se précipitant dans les bras de son père.*

Ah, mon père! en vos bras...

PLAUTIE, *se jetant au-devant des licteurs qui s'approchent pour saisir Virginie.*

Arrêtez, inhumains;
Percez plutôt ce cœur...

VIRGINIUS.

(*Icilius et Plautie, les bras étendus, repoussent les licteurs, pendant que Virginius tient sa fille serrée dans ses bras.*)

Qui de vous, ô Romains,
Peut souffrir tant d'horreurs? qui de vous n'est pas père?
Si mes mains ne gardoient une tête si chère,
Mes mains de ce tyran déchireroient le cœur...
Avez-vous des enfants? sentez-vous mon malheur?
Tranquilles et muets, vous voyez ce spectacle!
(*aux licteurs.*)
Non, barbares, jamais...

APPIUS.

Écartez tout obstacle;
Obéissez, licteurs.

VIRGINIUS.

O dieux qui l'ordonnez,
Je sauve son honneur que vous abandonnez!
(*Au moment où sa fille va lui être arrachée, il met la main sur un poignard caché sous ses habits.*)
Reçois de mon amour la marque la plus chère...
Meurs vertueuse et libre, et de la main d'un père.
Meurs.

(*Il frappe sa fille.*)

VIRGINIE.

J'expire.

PLAUTIE, *recevant sa fille dans ses bras, et la soutenant avec ses femmes.*

Ah! grands dieux! Cruel! qu'avez-vous fait?

ICILIUS.

Malheureux!

VIRGINIUS, *allant vers le tribunal.*

La voilà: monstre! es-tu satisfait?
Par ce sang qu'a versé cette main paternelle,
Je dévoue aux enfers ta tête criminelle.
Romains, voyez ce sang! C'est moi... Non; par ma main,
Appius a plongé le poignard dans son sein!
C'est lui, lui...

APPIUS, *descendant de son tribunal, égaré et furieux.*

De mes sens, dieux! quelle horreur s'empare!
Quel spectacle!... Soldats, saisissez ce barbare.

SCÈNE IV.

VIRGINIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, ICILIUS, MÉNÈS, APPIUS, CLAUDIUS, SEPTIME; VALÉRIUS, *suivi des sénateurs*; DEUX SUIVANTES.

VALÉRIUS.

Arrêtez; respectez les décrets du sénat:
Il déclare Appius ennemi de l'état.
C'est au peuple romain d'ordonner son supplice,
De livrer aux bourreaux ce monstre et son complice.
Soldats, la loi commande, entraînez ce tyran.
(*Les soldats environnent le décemvir et Claudius, et les entraînent hors de la scène.*)

ICILIUS.

Ah! de ses attentats vous voyez le plus grand.

VALÉRIUS.

Sa mort va l'expier. Notre armée est aux portes,
La vengeance en nos murs rentre avec nos cohortes.
Que du décemvirat le nom même aboli
Dans l'opprobre à jamais demeure enseveli.

VIRGINIUS.

Ah! lorsque par mes mains mon malheur se consomme,
Qui me paiera ce sang?

VALÉRIUS.

La liberté de Rome.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXX.

A PARIS,

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'ŒUVRE

DRAMATIQUES

DE

COLLÉ, ET FAVART.



A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1824.

DUPUIS ET DES RONAIS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR COLLÉ,

Représentée, pour la première fois, le 17 janvier 1763.

NOTICE

SUR COLLÉ.

Charles Collé naquit à Paris en 1709. Quand son éducation fut achevée, son père, qui étoit substitut du procureur du roi, le fit entrer dans le notariat. Il suivit assez long-temps cette carrière, et se dédommageoit de l'aride rédaction de ses minutes par la composition de grand nombre de couplets piquants. Devenu ensuite secrétaire de monsieur de Meulan, receveur-général des finances, il s'occupa, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, de s'assurer une petite fortune indépendante, et il avoit atteint trente-sept ans lorsqu'il commença à travailler pour le théâtre. La plus grande partie des pièces qu'il a composées ont été représentées sur des théâtres de société. Trois seulement ont paru sur la scène française.

Dupuis et Des Ronais, comédie en trois actes, en vers libres, furent donnés, pour la première fois, le 17 janvier 1763, et eurent dès-lors un succès qui s'est toujours soutenu.

La Partie de Chasse de Henri IV, comédie en trois actes, en prose, imprimée dès l'année 1766, ne fut jouée que le 16 novembre 1774. Elle eut vingt-six représentations, et l'on sait qu'elle est vivement applaudie à toutes ses reprises.

La Veuve, comédie en un acte, en prose, représentée au théâtre Français le 29 novembre 1771, fut retirée le lendemain.

Collé a retouché plusieurs anciennes comédies, et fut un des membres de la société du Caveau. Il mourut à Paris le 3 novembre 1783, âgé de soixante-quatorze ans.

PERSONNAGES.

M. DUPUIS, homme de finance, père de Marianne.

MARIANNE, fille de M. Dupuis, amoureuse de Des Ronais.

DES RONAIS, autre financier, amoureux de Marianne.

M. CLÉNARD, ci-devant précepteur du feu neveu de M. Dupuis.

M. GASPARD, notaire.

LA VIOLETTE, valet de chambre de M. Dupuis.

UN LAQUAIS de M. Dupuis.

La scène est à Paris, dans le salon de M. Dupuis.

DUPUIS ET DES RONAIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DES RONAIS, LA VIOLETTE.

DES RONAIS, *amenant La Violette.*
Il doit être chez lui... Tu n'es qu'un étourdi.
Il m'a fait prier de descendre,
Pour me parler, avant midi.

LA VIOLETTE.
Il est sorti, monsieur. Quelqu'un l'est venu prendre.
Mais, en sortant, monsieur Dupuis
M'a répété trois fois, et j'ai bien dû l'entendre :
« Si monsieur Des Ronais, chez moi, veut bien m'attendre,
« Je ne serai dehors qu'une heure, si je puis. »

DES RONAIS.
Allons, je l'attendrai... Mon cher La Violette,
Peut-on voir Marianne ?

LA VIOLETTE.
Elle est à sa toilette.
L'on n'entre pas encore.

DES RONAIS.

Il faut l'attendre aussi...
Monsieur Clénard, du moins, est-il ici?

LA VIOLETTE.

Oui, sûrement... Monsieur veut-il qu'on l'avertisse?

DES RONAIS.

Tu me feras plaisir.

(*La Violette s'en va.*)

SCÈNE II.

DES RONAIS, *en se jetant dans un fauteuil.*

Que veut dire ceci?
Monsieur Dupuis voudroit qu'à midi je le visse,
Lui qui ne voit jamais personne avant dîner!
De cet empressement que dois-je imaginer?...
(*Il se lève avec vivacité.*)
Si c'étoit pour mon mariage
Avec sa fille!... et qu'à la fin
Il voulût prendre jour, sans tarder davantage!...
(*Il se rejette dans son fauteuil.*)
Malheureux Des Ronais! tu te flattes en vain.
Les faux-fuyants qu'il se ménage
Adroitement, pour que rien ne l'engage,
M'ôtent depuis trois ans l'espoir et le courage...
(*Il se lève et se promène.*)
Hélas! je lui vois, tous les jours,
Chercher des tours et des détours
Pour éloigner une union si belle!

Son prétexte, le plus commun,
Et, par malheur, il n'en a pas pour un!
Mais le prétexte enfin qu'il renouvelle
Le plus souvent, c'est de me réputer,
Sans raison, le héros d'aventures galantes,
D'histoires, même très brillantes,
Qu'avec art sur mon compte il a soin d'ajuster;
Et, tout en attendant les preuves convaincantes
Qu'il faut pour l'en désabuser,
Souvent par là, trois mois, il sait nous amuser...
Ciel! qu'arriveroit-il, s'il savoit ma foiblesse,
La seule qui soit vraie et qui m'a tourmenté,
Ma sotte intrigue avec cette comtesse!...
Dieu veuille qu'elle échappe à sa sagacité!...
(*voyant arriver M. Clénard.*)
Mais, c'est monsieur Clénard qu'ici je vois paroître.

SCÈNE III.

M. CLÉNARD, DES RONAIS.

DES RONAIS.

Bonjour, mon cher monsieur. Vous me direz peut-être
Pourquoi monsieur Dupuis, si matin aujourd'hui,
M'a fait prier de descendre chez lui.

M. CLÉNARD.

Je l'ignore, monsieur; il n'a rien fait connoître...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Eh bien! mon cher Clénard, eh bien!
En l'attendant, en attendant sa fille,

Qui, dans ce même instant s'habille,
Je vous demande un moment d'entretien.
Comme, depuis la mort d'un neveu qu'il regrette,
Et dont vous étiez précepteur,
Monsieur Dupuis vous a donné retraite
Dans sa maison, et qu'il vous traite
Plus en ami qu'en protecteur,
Cette grande amitié, l'étroite intelligence
Qu'avec lui vous aviez, m'avoit d'abord fait peur:
Je me cachois de vous par excès de prudence...
Mais j'ai, depuis deux jours, reconnu mon erreur;
J'ai vu de vous un trait qui peint votre candeur:
Ce trait a décidé, lui seul, ma confiance;
Et je veux vous ouvrir mon cœur.

M. CLÉNARD.

Monsieur, comptez sur moi d'avance.

DES RONAIS.

Vous verrez que j'y compte assez.
Venons au fait; et commencez
Par m'avouer qu'il n'est point de constance
Qui tienne aux chagrins, aux ennuis,
Aux peines, aux tourments que, dans la circonstance
De l'état critique où je suis,
Depuis cinq ans, me fait souffrir monsieur Dupuis.

M. CLÉNARD.

Quels sont donc ces chagrins?... Je ne vois point vos peines...
Monsieur Dupuis, qui vous chérit,
Ne laisse plus les choses incertaines;
Pourquoi vous tourmenter l'esprit?
Tous deux placés dans la haute finance,

Le même état forma d'abord la convenance;
Mais plus riche que vous, touché de votre amour,
Il préfère pourtant votre simple alliance
A des partis puissants, à des gens de la cour...

DES RONAIS, *l'interrompant, avec humeur.*

C'est depuis trop long-temps, monsieur, qu'il me préfère,
Qu'il est prêt à finir, et qu'ensuite il diffère;
Qu'il me promet sa fille, et ne prend point de jour,
Ne fixe point de temps; qu'il s'éloigne, s'avance;
Qu'il m'enléve, me rend, qu'il éteint tour-à-tour
Et ranime mon espérance!

M. CLÉNARD, *vivement.*

Mais tout la fonde dans ce jour.
Par exemple, sur la décence
Délicat comme il l'est, en vous logeant chez lui,
Ne sent-il pas très bien que le monde aujourd'hui
Doit croire votre hymen conclu dans sa tête?

DES RONAIS.

Oui,
D'accord.

M. CLÉNARD.

Eh bien! il a, je crois, eu la manie
De ces pères qui n'ont marié leurs enfants
Qu'à l'âge de vingt-cinq ans.
A cet égard encor votre peine est finie:
Marianne, depuis huit jours,
Vient d'atteindre ce terme.

DES RONAIS, *vivement.*

Eh! ce n'est point son âge...
A ce moyen il n'eut jamais recours

Pour éloigner mon mariage;
Et cela n'étant point, il a donc, en ce cas,
Pour être à mon égard injuste et tyrannique,
Quelque motif caché que je ne conçois pas.
Vous êtes son ami, son confident unique;
C'est où j'en veux venir : il ne vous cache rien;
Vous devez être au fait... Vous êtes serviable...
Daignez me découvrir...

M. CLÉNARD, *l'interrompant.*

Quoi donc?... Vous savez bien
Que c'est un homme impénétrable.

DES RONAIS, *d'un air piqué.*

Il l'est bien moins, monsieur, que vous n'êtes discret.

M. CLÉNARD.

Moi, monsieur!

DES RONAIS, *vivement.*

Oui, monsieur, vous savez son secret.
En me le révélant vous penseriez mal faire;
Et moi je soutiens, au contraire,
Qu'en vous ouvrant à moi sur ce secret fâcheux,
Au lieu de le trahir, c'est nous servir tous deux,
Et je le prouve...

M. CLÉNARD, *l'interrompant.*

Il n'est pas nécessaire
De rien prouver, et là-dessus de faire
Des raisonnements merveilleux,
Puisque je ne sais rien, rien du tout, à la lettre;
Car enfin daignez me permettre,
Ou vous vous aveuglez, ou vous avez dû voir
Qu'il ne dit jamais rien... Il faut qu'on le pénétre.

Il ne reste plus qu'à savoir
Si c'est une chose possible ;
Vu cette défiance horrible
Qu'il a de tout le monde, et que vous connoissez,
Et dont tous ses amis, comme vous, sont blessés.

DES RONAIS, *foiblement.*

Oui, je connois sa défiance...

M. CLÉNARD, *l'interrompant vivement.*

Mais bien? la connoissez-vous bien ?
Jamais les jeunes gens n'approfondissent rien.
Avez-vous eu la patience
De la bien observer?... D'abord, dans son maintien
Rien ne l'annonce. Il est d'une humeur libre et gaie...
Mais, je dis, d'une gaiété vraie ;
Malin, railleur, aimant les traits plaisants.
C'est sous ces dehors séduisants,
C'est sous un air ouvert, en apparence,
Qu'il cache cette défiance.
L'espéce de la sienne, à ce qu'il me paroît,
Ne porte point sur l'intérêt,
Mais sur les sentiments. J'ai cru voir et je pense,
D'abord, qu'il ne croit point à la reconnoissance ;
Et puis, d'ailleurs, inquiet, comme il est...

DES RONAIS, *l'interrompant vivement.*

Quoi! l'est-il sur les gens qu'il aime?

M. CLÉNARD.

Précisément, et c'est son ami même
Qu'à soupçonner son cœur est toujours prêt.
Je lui connois une ame si sensible,
Si délicate, à tel point susceptible

Sur l'article de l'amitié,
Qu'il ne seroit pas impossible
Qu'il eût cru, de ses jours, n'être aimé qu'à moitié,
Ou point du tout. Aussi dit-il qu'il désespère
D'être jamais aimé comme il aime.

DES RONAIS, *avec la plus grande vivacité.*

Eh! monsieur,
Doute-t-il que je l'aime et le respecte en père?
La défiance dans un cœur
Peut-elle aller si loin? Eh! d'où peut-elle naître?

M. CLÉNARD.

Bon! il la pousse encor plus loin, peut-être:
Et je n'en serois point surpris; car les noirceurs
Qu'il essuya jadis de la part de ses sœurs,
De tous ses obligés l'ingratitude extrême,
De ses ennemis les fureurs;
La perfidie et les horreurs
De ses amis... (J'entends des gens qu'on aime);
Enfin, des trahisons de toutes les couleurs...,
(*d'un ton de voix plus bas.*)
De sa défunte femme même,
Peuvent servir, de reste, à le justifier
De craindre les humains et de s'en défier.

DES RONAIS, *aussi vivement.*

Quoi! vous pensez qu'il se défie
De moi-même, de moi?

M. CLÉNARD.

De vous-même..., Eh! mais oui.
La cruelle philosophie
Que, par l'expérience, il acquit malgré lui,

Et que dans son esprit ses malheurs ont aigrie,
A bien pu l'armer de soupçons
Contre vous-même...

DES RONAIS, *l'interrompant avec impatience.*

Eh! sur quoi, je vous prie?

M. CLÉNARD.

Sur quoi, monsieur?... Mais, d'abord, supposons...
Sur un peu de galanterie.

DES RONAIS, *un peu embarrassé.*

Mais où la voit-il donc?... C'est une rêverie...
Et puis, d'ailleurs, sont-ce là des raisons?
Si c'est là-dessus qu'il se fonde,
C'est un prétexte, tout au plus.
Croire monsieur Dupuis pédant, c'est un abus,
Une erreur!... Il a trop vécu dans le grand monde
Pour me chicaner là-dessus.

M. CLÉNARD.

Vous vous trompez très fort... Cette galanterie,
Que d'un œil indulgent il a vue en autrui,
Peut très bien, sans pédanterie,
Dans son gendre futur le blesser aujourd'hui.
Son esprit défiant, son humeur soupçonneuse,
Doit la croire en hymen beaucoup plus dangereuse
Que vous ne vous l'imaginez.
Par elle il voit d'abord vos cœurs aliénés;
Le mari dérangé, la femme malheureuse..,
(*d'un ton de voix plus bas.*)
Et peut-être moins vertueuse...
Il voit tous vos devoirs ensuite abandonnés,
Une conduite scandaleuse,

L'exemple affreux que vous donnez
A des enfants infortunés,
Et n'aperçoit pour tous qu'une fin douloureuse,
En les voyant après, eux et vous, ruinés,
Et du mépris public couverts et consternés.
Voilà, monsieur, voilà la peinture fidèle
Qu'il peut se faire, lui, des plaisirs effrénés,
Des vices qu'il traitoit presque de bagatelle,
Quand leurs tristes effets, quand leur suite cruelle,
Contre lui-même encor ne s'étoient point tournés.

DES RONAIS, *très déconcerté.*

Mon cher Clénard, vous outrez la matière.
Vous vous êtes donné carrière,
Et monsieur Dupuis ne voit pas
Le mal si grand.

M. CLÉNARD, *entendant venir quelqu'un.*

Quelqu'un adresse ici ses pas...
Je vous laisse, monsieur.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

DES RONAIS, *resté immobile.*

Ce tableau-là m'effraie...
(*après un instant de silence.*)
Je sens bien, au fond de mon cœur,
Que, malgré toute sa rigueur,
Sa morale n'est que trop vraie;
Je suis et confus et surpris,
Lorsque je me rappelle en secret ma foiblesse...

J'ai pu céder à la comtesse,
Pour qui je n'eus jamais que du mépris ;
Et j'ai trahi lâchement la tendresse
De l'objet dont je suis épris ;
De Marianne, que j'adore,
Que je n'ai pas cessé d'adorer un moment !...
Par bonheur, du moins, elle ignore
Ce passager égarement...
Depuis un mois qu'il dure, il a fait mon tourment.
Ah ! de ce vain amusement
Mes remords l'ont vengée, et la vengent encore.
(*apercevant Marianne.*)
Mais, c'est elle enfin... La voici.

SCÈNE V.

MARIANNE, DES RONAIS.

MARIANNE, *avec un air de surprise.*
Comment ! c'est vous, monsieur ? Quoi ! si matin ici ?
C'est une chose singulière.

DES RONAIS.
Aussi, mademoiselle, aussi
Est-ce sur l'ordre exprès de monsieur votre père,
Qui veut qu'avant midi...

MARIANNE, *l'interrompant.*
Que veut dire ceci ?
Pour la même heure il mande son notaire.
Cela cache quelque mystère.

DES RONAIS, *très vivement.*
Si ce mystère-là pouvoit être éclairci,

Comme je le desire;... et si
Ce bon notaire et moi mandés à la même heure,
Monsieur Dupuis, voyant que vous êtes majeure,
Pour notre hymen marquoit cet instant-ci...
Écoutez donc...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Il faut encore attendre,
Pour nous livrer à cet espoir.

DES RONAIS, *avec gaieté et vivacité.*

Non : nous serons unis ce soir;
Et le cœur me le dit.

MARIANNE.

Mon dieu! daignez suspendre...

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah! si c'étoit aujourd'hui l'heureux jour!...
Laissez-moi me flatter encore
Qu'il va combler mes vœux et mon amour!...
Marianne, je vous adore :
Tous les jours, par degrés, mes feux se sont accrus.
Hier, en vous quittant, tout plein de votre image,
Je croyois ne pouvoir vous aimer davantage,
Et je sens qu'aujourd'hui je vous aime encor plus.

MARIANNE, *tendrement.*

En peignant votre amour, vous peignez ma tendresse,
Excepté... que mon cœur n'en est jamais distrait.
Tout avec vous, tout de vous m'intéresse;
Sans vous rien n'a pour moi d'attrait,
A rien mon ame n'est sensible...
Mais vous?... Ah! Des Ronais!... Comment est-il possible
Qu'on ait eu sur vous des soupçons

Que vous pouviez m'être infidèle,
Et sur lesquels mon père appuyoit ses raisons
De différer toujours?

DES RONAIS, *avec un peu de trouble.*

Eh! mais, mademoiselle,
Eh! mais, sur ma légèreté
Vous a-t-il jamais rapporté
La preuve d'aucun fait?

MARIANNE.

Non; je vous rends justice.
Peut-être ces soupçons ne sont qu'un artifice
Pour mieux colorer ses délais.
J'aime à le croire.

DES RONAIS, *vivement.*

Oh! oui... Mais revenons, de grace,
A notre hymen... Si ce jour-ci se passe
Sans voir combler tous nos souhaits;
Si votre père encor veut, par de nouveaux traits,
Fatiguer notre patience,
Avec respect alors élevez votre voix:
Votre majorité, sans blesser la décence,
Peut aujourd'hui faire parler des droits.

MARIANNE, *d'un ton ferme et tendre.*

Des droits?... A cet égard, perdez toute espérance.
Quoi! des droits contre un père? Eh! peut-on en avoir?...
Moi d'ailleurs je n'en ai pas même en apparence;
Et si j'en avois, loin de les faire valoir,
Je me renfermerois encor, par préférence,
Dans les bornes de mon devoir
Et d'une juste obéissance.

DES RONAIS, *avec impatience.*

C'est outrer le respect et la reconnoissance.
Je connois vos devoirs, je les vois, les sens bien;
Mais n'a-t-il pas les siens et ne vous doit-il rien?

MARIANNE, *avec douceur*

Non, rien du tout, monsieur.

DES RONAIS, *avec un peu de colère.*

C'est avoir bien envie
De s'aveugler!... Cruelle! est-ce là de l'amour?
Est-ce là comme j'aime? Ah! votre ame en ce jour,
A votre père en esclave asservie...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Ah! vous ignorez, Des Ronais,
Que le moindre de ses bienfaits
Est de m'avoir donné la vie.

DES RONAIS.

De grace, expliquez-vous.

MARIANNE.

Si vous saviez, ô ciel!
Quel est, quel fut pour moi son amour paternel...
A ce souvenir qui m'enflamme,
Je me dois de vous faire ici l'aveu cruel
D'un fait... que je voulois renfermer dans mon ame,
Non par rapport à moi; vous le verrez assez:
Mais, puisque enfin vous me pressez
(*hésitant.*)
Sur mes prétendus droits, apprenez... Je balance.

DES RONAIS, *très tendrement.*

Parlez, je vous adore, et vous me connoissez

MARIANNE, *avec effusion d'ame.*

Oui, mon cher Des Ronais, je vous estime assez
Pour vous dire, avec confiance,
Que, victime par ma naissance
Des préjugés et de l'opinion,
Mon père, malgré sa famille,
Long-temps après fit, pour sa fille,
Du sceau des lois marquer son union.
De son amour pour moi son hymen fut le gage.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité.*

Divine Marianne! ou j'aimerois bien peu,
Ou vous devez penser que ce pénible aveu,
Auquel l'amour d'un père aujourd'hui vous engage,
Loin de diminuer mon respect et mon feu,
Me touche et vous honore à mes yeux davantage.

MARIANNE, *avec chaleur.*

Vous voyez que je lui dois tout;
Mais pour le mieux sentir, écoutez jusqu'au bout.
Sachez que, pour ce mariage,
De son père cruel il fut déshérité.
Il lui resta pour tous biens son courage,
Qui lui servit. Sa fortune est l'ouvrage
Et le fruit de sa fermeté,
Et s'il s'est vu dans la calamité,
C'est son amour pour moi, c'est sa tendre imprudence
Qui causa seule son malheur.
Jugez par là jusqu'où mon cœur
Doit porter la reconnoissance.
Et c'est avec respect et c'est dans le silence
Qu'il faut attendre mon bonheur

D'un père... à qui je dois une double existence.

DES RONAIS, *très vivement.*

Non, je ne fais plus d'instance;
Et ce mortel vertueux
Ne peut former, quand j'y pense,
D'autres desirs, d'autres vœux
Que ceux de nous rendre heureux,
Et je reprends l'espérance
De le voir en ce même jour
Couronner notre constance,
Vos vertus, et mon amour.

MARIANNE, *d'un air content.*

Il veut notre bonheur... oui, mais, à notre tour,
Occupons-nous de la manière,
Et parlons de notre ancien plan,
De nos projets, pour rendre heureux ce digne père,
Sitôt que nous serons mariés...

DES RONAIS, *l'interrompant avec vivacité.*

Oh! j'espère
Par mes soins, chaque jour, le rajeunir d'un an,
Par des riens qui font tout le charme de la vie,
Quand ils naissent du sentiment.
Par exemple, les soirs, s'il est seul un moment,
Je lui lis, ou je cause, ou je fais sa partie...
Je veux pour ses plaisirs, pour son amusement,
Pour contenter ses goûts, mettre tout en pratique.

MARIANNE, *vivement.*

Il a celui de la musique.

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Je le sais bien: il faut tous les hivers

Doubler le nombre, au moins, de nos concerts.

MARIANNE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, mais parlons de ses soirées.
Les miennes lui sont consacrées
Depuis qu'il ne sort guère, et qu'il ne soupe plus.
Je lui continuerai ces devoirs assidus :
Je lui tiendrai toujours fidèle compagnie;
Mais, sans vous gêner, vous.

DES RONAIS, *très vivement.*

Me gêner? Mais, alors,
Je vous promets, pendant sa vie,
De ne jamais souper dehors.

MARIANNE, *avec vivacité et sentiment.*

Ainsi donc tous ses goûts vont devenir les nôtres,
Ou les nôtres aux siens en tout seront soumis.
Sur-tout ayons grand soin que ses anciens amis
Soient mieux reçus de nous que les miens et les vôtres.

DES RONAIS, *avec impétuosité.*

Eh mais! si vous voulez, nous n'en verrons point d'autres.
Quand nous serons unis par des liens sacrés,
Tout m'est égal, et vous me suffirez.
Eh! que m'importe après le reste de la terre?
Je n'y vois rien que mon amour.

MARIANNE, *tendant la main à Des Ronais, en voyant paroître M. Dupuis.*

Eh! Des Ronais... Voici mon père de retour.

DES RONAIS, *apercevant le notaire.*

Voyez-vous, voyez-vous avec lui son notaire?
J'en tire un bon augure.

SCÈNE VI.

M. DUPUIS, M. GASPARD, MARIANNE, DES RONAIS.

M. DUPUIS, *d'un air de gaieté, à Marianne et à Des Ronais.*

Ah ! bonjour, mes enfants.
Je vais vous parler d'une affaire,
Dont vous serez tous deux également contents...
(*à M. Gaspard, en le conduisant au fond du théâtre.*)
Vous, monsieur Gaspard, pour bien faire,
Dans mon cabinet, là-dedans,
Passez toujours; et, près de mes registres,
Sur mon bureau, vous trouverez les titres,
Et les papiers qu'il vous faut pour pouvoir
Faire notre contrat, et vous viendrez ce soir
A huit heures ici prendre nos signatures.

M. GASPARD.

Je le rapporterai, monsieur, fait et parfait.

M. DUPUIS.

Il vous faut quelque temps pour vous bien mettre au fait;
Je vous joins tout-à-l'heure.

DES RONAIS, *bas, à Marianne, avec une joie excessive.*

Ah ! je vois que l'effet
Suit de bien près mes conjectures,
Et notre mariage est fait.
(*M. Gaspard sort.*)

SCÈNE VII.

M. DUPUIS, MARIANNE, DES RONAIS.

M. DUPUIS, *à Des Ronais, d'un air ouvert et gai.*

Eh bien! mon Des Ronais, contre mon ordinaire,
Si je vous mets dès le matin aux champs,
Vous ne perdrez pas votre temps;
Car en votre faveur je prétends me défaire
De ma charge, ici, pour le prix
Qu'en sept cent trente je la pris:
C'est sur le pied de sa finance.

DES RONAIS, *transporté de joie.*

Je vous entends, et ma reconnoissance...

MARIANNE, *aussi très vivement à M. Dupuis.*

Ah, mon père!...

DES RONAIS, *à M. Dupuis.*

Ah, monsieur!... Dans mon ravissement!..

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Arrêtez; en ceci je n'ai d'autre mérite
Que les pas que j'ai faits pour avoir l'agrément:
Depuis quatorze mois que je le sollicite,
C'est de dimanche seulement
Qu'ils me l'ont accordé. Courez donc, au plus vite,
Faire au ministre, en ce moment,
Mon cher ami, votre remerciement.
Je fis le mien hier. Allez. L'heure prescrite
Est midi. Midi va sonner.
Avec nous revenez dîner;

Mais, partez.

DES RONAIS, *hors de lui-même.*

Oui, j'y cours, j'y vole;
Car par là notre hymen, dont je ne doute plus...
Ah! ma reconnoissance!... Ah! dans l'ivresse folle...
L'ivresse de ma joie... Un désordre confus...
Mon cœur, pour trop sentir, ne rend point... La parole
Me manque... Embrassez-moi.

(*Il embrasse M. Dupuis, et sort.*)

SCÈNE VIII.

M. DUPUIS, MARIANNE.

M. DUPUIS, *avec un feint étonnement.*

Quels transports superflus!
Comme pour cette charge il s'enflamme lui-même!
Sa reconnoissance est outrée, et me déplaît.
Je ne lui voudrois pas cette chaleur extrême
Pour un objet qui n'est que de pur intérêt.

MARIANNE.

Lui!... qu'un vil intérêt?... Mon père, est-il possible
Que vous puissiez l'en soupçonner?
Sur cet objet s'il a paru sensible,
S'il vient de s'en passionner,
C'est qu'il voit, c'est que j'envisage
Que cet arrangement fait notre mariage;
Et qu'enfin il n'est plus obscur
Qu'il rend notre bonheur aussi prompt qu'il est sûr.

M. DUPUIS, *souriant malignement.*

Oh! pour sûr, il est sûr ; mais point si prompt.

MARIANNE.

Qu'entends-je ?

M. DUPUIS.

L'agrément d'une place étant fort incertain,
Pour prévenir ma mort d'avance je m'arrange :
Je lui cède ma charge et lui promets ta main...
Ta main ; c'est mon projet : ne crains pas que j'en change...
(d'un ton léger, et en riant.)
Mais si vous vous flattiez que ce sera demain,
Tous deux vous avez pris le change.

MARIANNE, *avec un trouble marqué.*

Mon père !... Des Ronais...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

J'estime Des Ronais ;
Je l'aime... De mon cœur il a fait la conquête.
Il m'aime aussi... du moins, j'ai de sa part cent traits
De son amitié tendre et de son ame honnête...
Je répondrois de Des Ronais...
(achevant d'un ton badin et en riant.)
Si l'on pouvoit répondre avec raison, jamais,
D'un homme, quel qu'il soit.

MARIANNE, *vivement.*

Eh bien ! qui vous arrête ?

M. DUPUIS, *d'un ton affetueux et tendre.*

Rien. Tu vois qu'aujourd'hui j'assure ton destin.
Ma charge, au prix que je la lui fais prendre,
Est un signe évident ; c'est un gage certain
Pour lui de mon amitié tendre,

Et qui doit lui prouver, à ne pas s'y méprendre,
Que c'est mon cœur qui le choisit pour gendre...
Et même, par malheur, si je mourois demain,
Je t'ordonne, entends-tu, de lui donner la main...
(*d'un ton badin et léger.*)
Mais je vis; et je veux attendre, avec prudence,
Qu'enfin son caractère ait pris
Plus de maturité, toute sa consistance.
Trop galant, à présent...

MARIANNE, *l'interrompant.*

O mon père, d'avance
Je vous préviens qu'ici je réduis à leur prix
Les soupçons qu'on vous donne. Ont-ils quelque apparence?

M. DUPUIS, *en riant.*

S'ils en ont?... Là-dessus, malgré ton assurance,
Je puis, en te disant ce qu'hier j'en appris,
En alarmer justement tes esprits...
Mais, non; je te l'épargne : il suffit qu'il se range.
Moi, je veux t'assurer un bonheur sans mélange;
Et dans ce siècle des bons airs,
Quoique je sente bien qu'on va trouver étrange,
Quoique ce soit me donner un travers
D'exiger qu'un mari n'aime rien que sa femme,
Je prétends, cependant...

MARIANNE, *l'interrompant, avec impatience.*

Eh quoi! mon père, eh quoi!
Moi, je suis sûre de son ame;
Des Rosnais n'aime rien que moi :
Il est fidèle.

M. DUPUIS, *du ton le plus railleur.*

Eh! oui... oui-dà! je me rappelle,
Ma chère enfant, qu'à son âge, autrefois,
Tout comme lui, j'étois aussi fidéle
A plusieurs femmes à-la-fois...
(*voulant sortir.*)
Mais, ce notaire attend.

MARIANNE, *l'arrêtant.*

De grace!
Un instant.

M. DUPUIS.

Soit; un instant, passe.

MARIANNE, *d'un air pressant.*

Mais, du moins, dites-moi vos nouvelles raisons
Pour le mettre encore à l'épreuve.
Le condamnerez-vous sur de simples soupçons?
N'en faut-il pas donner la preuve?

M. DUPUIS, *légèrement, et en badinant.*

Oh! la preuve... nous y voilà.
Eh! jamais en peut-on donner de tout cela?
Ce que je sais, c'est qu'une très bonne ame,
Un homme fort zélé, m'a dit que ce galant
Étoit fort aimé d'une dame,
D'un état même très brillant;
Et justement, c'est là ce que je blâme:
C'est tout ce que je crains qu'un tel attachement.
Je passerois plutôt un simple amusement;
Mais le goût que l'on prend pour une honnête femme,
Ainsi qu'on les appelle en ce siècle charmant,
Apporte nécessairement

Le trouble dans une famille.

MARIANNE.

Eh ! mais, mon père...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh ! mais, ma fille...

(*voulant encore s'en aller.*)

Pensez-y bien... Je vais...

MARIANNE, *l'arrêtant encore.*

Mais, encore un moment.

Si ce n'est point un conte ridicule,
On vous l'aura nommée, on vous aura tout dit.

M. DUPUIS.

Point du tout. Par un vain scrupule,
Sottement l'on s'est interdit
De me nommer la dame.

MARIANNE, *presque en pleurant.*

Allons, c'est une fable.

M. DUPUIS, *d'un ton sérieux.*

Ce fait peut être faux, mais il est vraisemblable.
Ainsi, je dois attendre, et ne rien hasarder...
(*d'un ton affectueux, et avec le plus grand attendrissement.*)
Mais une vérité constante,
Que tu vois, que je sens, qui m'est toujours présente,
Et que mon cœur se plaît à te persuader,
C'est que je t'aime, et que jamais un père
N'aima sa fille autant que moi...
(*la serrant tendrement entre ses bras.*)
Ma chère enfant, j'ai mis en toi
Ma félicité tout entière...

(*la voyant tout en pleurs.*)

Retiens les larmes que je voi.
Si tu savois pour toi jusqu'où va ma tendresse,
L'excès de sa délicatesse!...
Tu sentirois que c'est bien malgré moi
Que j'afflige ton cœur; que malgré moi, j'emploie...

MARIANNE, *l'interrompant, et se retirant en pleurant.*

Mon père, à son retour, quand il va tout savoir,
Des Ronais passera, de l'excès de la joie,
Au comble, hélas! du désespoir.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

M. DUPUIS, *d'un ton attendri.*

Ah! ce n'est point sans une peine extrême
Que je suspends, que j'éloigne l'hymen
De ces deux chers enfants que j'aime!...

(*d'un ton ferme.*)

Mais tout me prouve, à l'examen,
La vérité de mon système;
Et mon expérience même
M'a trop fait, par malheur, connoître les humains!

(*d'un ton plus vif et plus ferme encore.*)

A cet hymen si je donnois les mains,
Abandonné dans ma vieillesse,
Réduit à cet état, dont j'ai cent fois frémi,
Je vivrois seul, et mourrois de tristesse
De perdre en même temps ma fille et mon ami...

C'est cette juste défiance,
Que je renferme dans mon sein,
Dont j'épargne à leurs cœurs la triste connoissance,
Qui ne feroit qu'augmenter leur chagrin...
Et pour donner, en apparence,
Quelque motif à mes délais,
Sur ses exploits galants j'attaque Des Ronais.
Ce n'est qu'un voile adroit pour couvrir le mystère
Que de mon secret je leur fais...
Mais, finissons avec notre notaire;
Nous songerons au reste après...
D'abord gagnons du temps. Ma fille et Des Ronais
Auront beau m'accuser d'une injustice extrême,
Je ne dois point, aux dépens de mon cœur,
Pour faire plus tôt leur bonheur,
Me rendre malheureux moi-même.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. DUPUIS, *rêveur.*

Ceci ne tourne point au gré de mes souhaits;
Ma fille ne croit point l'intrigue
De la dame inconnue avec mon Des Ronais,
Et mon esprit se lasse en vain et se fatigue
A pouvoir en donner la preuve par des faits;
Et cette preuve est pourtant nécessaire
Pour obliger nos amants à se taire,
Pour justifier mes délais.
Clénard pourroit me la donner peut-être;
Ou, du moins, me servir dans cette affaire-ci...
Il me suivoit, il devroit être ici...
(*voyant entrer M. Clénard.*)
Mais, c'est lui que je vois paroître.

SCÈNE II.

M. CLÉNARD, DUPUIS.

M. DUPUIS, *d'un air léger.*
Monsieur Clénard, quoi! ne sauriez-vous rien,
Mais parlez-moi du fond de l'ame,

Du commerce galant de cette grande dame
Et du cher Des Ronais qui s'en cache si bien?

M. CLÉNARD.

Oh! rien sur tout cela; monsieur, je ne sais rien.

M. DUPUIS, *d'un air railleur.*

Je vous entends, l'homme de bien!
Vous faites l'ignorant; mais j'ai quelqu'un d'alerte
A la suite de tout ceci,
Qui m'en fera la découverte.
Très impatiemment j'attends sa lettre ici.

M. CLÉNARD, *vivement.*

Peut-être ne faut-il que cette lettre aussi
Pour que de ces soupçons votre ame soit guérie.
Mais, il est un moyen plus sûr, et que voici.
Pour mettre fin à sa galanterie,
Sans un plus sévère examen,
Par les liens d'un prompt hymen
Unissez-les.

M. DUPUIS.

Alte-là, je vous prie!
Mon cher monsieur, laissez là vos avis...
(*très amèrement.*)
Ses intérêts par vous sont bien suivis!
Je vois toujours combien, dans le temps où nous sommes,
L'on doit peu compter sur les hommes;
Même sur ceux qu'on a le mieux servis!

M. CLÉNARD, *d'un air piqué, et vivement.*

Jamais le reproche n'offense
Que celui qui l'a mérité.
Je vous ai dit la vérité.

Après que sur ce point je me suis contenté,
Soupçonnez-moi de fausseté,
Croyez-moi sans reconnoissance;
Sur monsieur Des Ronais, sur moi, sans équité,
Étendez votre défiance,
Dont l'excès... Mais, monsieur, n'imaginez-vous pas...
Quoi! n'avez-vous point vu d'honnête homme ici-bas?

M. DUPUIS, *reprenant le ton badin et railleur.*

Pas autrement encore, en conscience!
Mais il faut prendre patience,
Peut-être j'en verrai. Par la suite des temps,
Cela viendra. Je n'ai que soixante-douze ans.

SCÈNE III.

UN LAQUAIS, *apportant des lettres;* M. DUPUIS, M. CLÉNARD.

LE LAQUAIS, *à M. Dupuis, en lui donnant les lettres.*

Monsieur, voici vos lettres.

M. DUPUIS, *prenant les lettres avec empressement.*

Donne vite,
Donne, je les attends.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE IV.

M. DUPUIS, M. CLÉNARD.

M. CLÉNARD, *d'un ton courroucé.*

Moi, monsieur, je vous quitte,
Pour vous les laisser lire en pleine liberté.
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

M. DUPUIS, *regardant sortir Clénard, et dans l'étonnement du ton brusque et piqué qu'il a pris.*

Oh! si c'est un fonds d'équité
Qui force cet homme à se taire,
Je ne rencontre donc jamais de probité
Que lorsqu'à mes desseins je la trouve contraire...
(*jetant les yeux sur le paquet de lettres qu'il tient.*)
Mais dans mon embarras me voilà rejeté,
Si je ne tire point d'ici quelque clarté...
Voyons donc... Celles-ci sont des lettres d'affaire...
Encore... encor... Je les lirai demain...
(*Il les met à mesure dans sa poche, et s'arrête à une petite lettre, écrite sur du papier à la mode.*)
eut-être celle-ci vient de mon émissaire,
Car je n'en connois pas la main...

(*jetant un coup d'œil sur le dessus de cette lettre.*)
Elle vient de Paris; elle n'est point timbrée...
(*la portant à son nez.*)
Que diable! elle est cruellement ambrée!
(*mettant ses lunettes, pour en lire l'adresse.*)
(*lisant l'adresse haut.*)
Bon!... « A monsieur, monsieur Dupuis... »
(*Il lit bas dans la lettre.*)
Lisons... Je ne sais où j'en suis!
(*continuant de lire bas, et s'arrêtant par intervalles.*)
C'est un poulet : parbleu! je n'ai plus de maîtresse...
Est-ce que je me tromperois?
Aurois-je donc mal lu l'adresse?
(*relisant l'adresse de la lettre.*)
Non... « A monsieur Dupuis... chez monsieur Des Ronais.. »
(*ôtant ses lunettes, et continuant avec la joie la plus marquée.*)
Bon! je n'avois pas lu l'adresse tout entière.
La dame s'est trompée en mettant le dessus.
A présent je n'en doute plus;
Et je vois d'ici la manière
Dont s'est fait cet heureux quiproquo-là!... J'y suis!
En écrivant le dessus de sa lettre,
Bonnement, elle aura cru mettre :
« A monsieur Des Ronais, chez... chez monsieur Dupuis.. »
(*d'un ton sérieux, en se promenant.*)
J'aurois à me faire un scrupule...
Si j'avois, par ma faute, ouvert un tel billet;
(*gaiement.*)
Mais c'est la leur... Il seroit ridicule

De ne pas profiter de ce tendre poulet,
Qui peut à mes délais servir de bon prétexte...
(*Il reprend ses lunettes, lit, en marmottant entre ses dents, et laisse, par intervalles, échapper quelques mots.*)
Relisons, et prenons d'après ceci mon texte.
« Hon... hon... hon... *à votre comtesse*... Hon... hon...
« hon... hon... *c'est jeudi le jour*... Hon... hon... hon...
« *mon cher Des Ronais*, » et cætera.
C'est un bon rendez-vous, et donné pour jeudi
A Des Ronais, et par une comtesse,
(*regardant si la lettre est signée.*)
Qui ne se nomme pas... Mais, à ce ton hardi,
Du très grand monde... au style aisé, plein de noblesse,
Cette femme-là me paroît
Être de la plus haute espèce :
C'est de ces femmes qu'on connoît.
Dans le fond, je sens bien que c'est une misère
Qu'un tel arrangement... Je ne m'alarme guère
D'un goût foible, où le cœur n'est jamais pour rien... Mais,
Puisque j'ai preuve en main de cette belle affaire,
Je veux, au bruit que je prétends en faire,
Que sur ce point-là Des Ronais
Juge mon courroux fort sincère,
Et là-dessus appuyer mes délais...
(*de l'air le plus malin, et avec la joie la plus vive.*)
Dans la circonstance où nous sommes,
Notre ami, vous avez un rendez-vous jeudi!
Ah! quelle joie! ah! quel heureux coup d'étourdi!...

(*d'un ton sérieux et ferme.*)
Le hasard m'a toujours mieux servi que les hommes...
(*apercevant sa fille et Des Ronais.*)
Mais ma fille avec lui paroît.

SCÈNE VI.

DES RONAIS, MARIANNE, M. DUPUIS.

DES RONAIS, *au fond du théâtre, à Marianne.*
Eh! se peut-il que cela soit?

MARIANNE.
Rien n'est plus vrai.

DES RONAIS.
C'est un fait incompréhensible.

M. DUPUIS, *à part, au bord du théâtre.*
Conservons bien notre sang-froid.

DES RONAIS, *à Marianne, en avançant.*
Mademoiselle, non... non, il n'est pas possible...

MARIANNE, *l'interrompant.*
Mais, si vous ne m'en croyez pas,
Venez le demander à mon père lui-même.

DES RONAIS, *avec colère.*
Lui demander! le puis-je?... Hélas!
Je crains, dans ma colère extrême...

MARIANNE, *l'interrompant.*
Parlez-lui; mais modérez-vous.

DES RONAIS, *à M. Dupuis, avec une colère qu'il veut retenir, et qu'il laisse échapper malgré lui.*
Dois-je croire, monsieur, qu'éprouvant ma constance,

Que lui portant les derniers coups,
Et de prétextes vains lassant ma patience,
Vous différiez encor notre hymen?

M. DUPUIS, *d'un ton ironique et froid.*

Calmez-vous.
Mon dieu! pourquoi vous mettre en un si grand courroux?
Ne vous croyez-vous pas sûr de votre innocence?
Là, sans aigreur, expliquons-nous.
Ah! sans choquer les vraisemblances,
Pour vos galantes imprudences
J'ai pu souvent avoir quelques doutes sur vous.

MARIANNE, *vivement.*

Eh! ces doutes, mon père, il les lèvera tous.
Tous ces doutes sur lui, détaillez-les de grace;
Il les éclaircira.

M. DUPUIS, *toujours du ton de l'ironie.*

Mais, moi, je n'en ai plus;
Ils sont tous éclaircis, ils sont tous résolus.
Depuis que je ne vous ai vus,
Les choses ont changé de face.

MARIANNE.

J'en étois sûre, et je l'avois bien dit
Que Des Ronais m'étoit fidéle.

M. DUPUIS, *ironiquement.*

A présent, c'est sans contredit...
Mais, moi, ma chère demoiselle,
Mais, moi, pouvois-je deviner
Qu'en ce siécle léger l'on fût amant fidéle?
Or j'ai donc pu le soupçonner,
Quoiqu'il vous adorât, d'aimer une autre belle...

(*se retournant vers Des Ronais, avec un rire moqueur.*)

Et cela doit se pardonner.

DES RONAIS, *ne se possédant plus.*

Monsieur, quittez ce ton d'ironie éternelle :
N'avez-vous pas de façon moins cruelle
Pour trahir vos engagements?

M. DUPUIS, *reprenant le premier mot avec colère, se contenant ensuite, et continuant, du ton de l'ironie la plus amère.*

Trahir?.. A vos emportements,
D'un ton plus doux je vais répondre;
Car dans cet instant-ci, je veux, pour vous confondre,
Prendre pour votre hymen tous nos arrangements...

(*à Marianne, en se retournant vers elle, et très vivement.*)

Assuré maintenant du cœur constant et tendre
De monsieur Des Ronais, je sens qu'il faut me rendre,
Et couronner un si loyal amour.

DES RONAIS, *à part.*

C'est encor là quelque détour.

M. DUPUIS.

Que dites-vous tout bas?... Écoutez donc, mon gendre :
Allons, pour votre hymen, sur-le-champ prenons jour.

DES RONAIS, *d'un air troublé.*

Oui... monsieur...

M. DUPUIS, *avec malignité.*

Voyons donc celui que l'on peut prendre.
Voyons... C'est aujourd'hui mardi...
Il nous faut le temps nécessaire.
L'arrangement préliminaire,

Lui seul, peut, tout au plus, se finir mercredi...

DES RONAIS, *l'interrompant, avec un air de trouble et une vivacité brusque.*

Eh bien! monsieur, prenons jeudi.

M. DUPUIS, *d'un ton badin.*

Mais, vous êtes un étourdi,
Car jeudi vous avez affaire.

DES RONAIS, *étonné.*

Affaire?

MARIANNE, *à part, et avec surprise.*

Affaire!

M. DUPUIS, *à Des Ronais.*

Affaire... oui, monsieur, affaire, oui...
(*à Marianne.*)
Un engagement, tout contraire,
Que je lui sais, et qui doit fort lui plaire,
L'empêche, mon enfant, de nous donner jeudi.

DES RONAIS, *d'un air embarrassé et inquiet.*

Je n'en ai point d'abord... Mais, en est-il qui tiennent...

MARIANNE, *à son père, et interrompant Des Ronais.*

Que veut dire un engagement?

DES RONAIS, *reprenant très vivement, à M. Dupuis.*

Je ne vous comprends nullement.
Ce soir, demain, jeudi, tous les jours me conviennent.

M. DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Ils ne vous conviennent pas tous.
Pour jeudi, je sais mieux vos affaires que vous...
(*lui montrant la lettre de la comtesse.*)
Regardez... Cette lettre étoit à mon adresse;
Mais elle est pour vous cependant...

(*d'un ton sérieux et affirmatif.*)
C'est par méprise, sans finesse,
Que je l'ai lue, et par pur accident.

MARIANNE, *avec vivacité.*

De qui la lettre est-elle?

M. DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Elle est d'une comtesse,
Que je ne connois pas; mais que, probablement,
Monsieur connoît beaucoup... mais excessivement.

DES RONAIS, *à part.*

Je suis perdu!

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Comment?

M. DUPUIS, *à Marianne, en lui montrant Des Ronais.*

Tiens, tiens : vois-tu son trouble?
J'en suis édifié : cela marque un bon fond.

DES RONAIS, *balbutiant.*

Je ne me.... trouble... point.

M. DUPUIS, *en riant, à Marianne.*

Son embarras redouble.
Sa voix, ses yeux, son air, sa peur, tout le confond.

MARIANNE, *du ton de l'incertitude.*

Mais, c'est peut-être un tour que l'on lui joue,
Pour que ma jalousie...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Un moment, un moment :
Lisons la lettre; et qu'il la désavoue,
Ou qu'il s'en justifie.

MARIANNE, *à Des Ronais.*

Eh bien! monsieur... Comment!

Vous ne répondez rien?... Ah! Des Ronais!

M. DUPUIS.

Écoute

Le billet qu'on écrit à cet homme galant.
Tu verras que tantôt j'avois raison, sans doute.
Pour l'épouser si vite il est trop sémillant.

(*Il veut lire.*)

« Ce lundi... »

DES RONAIS, *l'interrompant et le tirant par la manche, en se cachant de Marianne, et voulant l'empêcher de lire.*

Eh! par grace!...

M. DUPUIS, *secouant la tête.*

Oh! non pas... Sans votre façon dure,
Vos reproches amers sur ma mauvaise foi,
Ce n'eût été qu'entre vous seul et moi
Que j'eusse fait cette lecture;
Mais, pour me disculper de tous mes torts, je voi
Qu'à ma fille, à présent, malgré moi, je la doi...
(*se retournant vers sa fille.*)
Lisons donc, pour cela, la lettre de la dame.

(*Il lit.*)

« Ce lundi. »

« Comment donc! depuis plus d'un mois vous tour-« nez la tête à votre comtesse, et il y a huit grands « jours qu'elle n'a entendu parler de vous! Voilà une « bonne folie! Ceci auroit tout l'air d'une rupture, si « je voulois y entendre; sur-tout, depuis la dernière « lettre que j'ai reçue de vous, et qui étoit si gauche!...

« Mais, finissons ceci : les ruptures m'excèdent ; tout
« cela m'ennuie, et je vous pardonne. »

(*interrompant sa lecture.*)

Au fond, pourtant, c'est une bonne femme.
Quelle clémence ! la belle ame !

(*Il continue de lire.*)

« C'est jeudi le jour de ma loge à l'Opéra ; venez. Je « reviens exprès de la campagne ce jour-là pour « souper avec vous... Je vous mènerai et vous ramène- « rai. A jeudi, donc ; je le veux. Entendez-vous que je « le veux ? Tâchez de quitter vos Dupuis de bonne « heure. (*s'interrompant.*) Vos Dupuis ! (*Il continue « de lire.*) Je vous défends sur-tout de me parler de « cette petite fille (*il ôte son chapeau à Marianne*) « et de m'en dire tant de merveilles. Il y a de quoi en « périr d'ennui, ou, ce qui seroit cent fois pis encore, « il faudroit en devenir jalouse... A jeudi, mon cher « Des Ronais. Rancune tenante, au moins ! »

(*Il regarde Des Ronais et Marianne tour-à-tour, et ils restent tous un moment sans parler.*)

Qu'est-ce ?... Eh bien ! vous voilà tous deux pétrifiés ?...

(*à Marianne.*)

Ma fille, vous voyez, sans que je le prononce,
Tous mes délais justifiés...

(*à Des-Ronais, en lui remettant la lettre de la comtesse.*)

Comme un homme poli, vous, vous devez réponse
A ce billet galant, vif et des plus instants ;
Et pour la faire, moi je vous donne du temps...

Mais, mais, beaucoup!... un temps considérable!

MARIANNE, *à Des Ronais, du ton du sentiment.*

Quoi! vous me trompiez?... vous! Quoi! vous, Des Ronais!

M. DUPUIS, *d'un ton de gaieté.*

Eh! vraiment, il nous trompoit tous!

DES RONAIS, *d'un air modeste et affligé.*

Eh! monsieur, est-ce à vous de me trouver coupable?
J'aurois bien des moyens pour me justifier,
Si je n'avois en vous un juge qui m'accable,
Et qui ne veut que me sacrifier.

MARIANNE, *avec un peu de dédain.*

Vous vous justifieriez!

M. DUPUIS, *d'un air triomphant.*

On peut l'en défier.

DES RONAIS, *vivement, à Marianne, en se jetant à ses pieds.*

Non, vis-à-vis de vous, divine Marianne!
Je suis un criminel, qui tombe à vos genoux.
Je mérite votre courroux;
Et moi-même je me condamne,
Je m'abhorre!... Qui? moi .. j'ai pu blesser l'amour...
L'amour que j'ai pour vous!... Par un juste retour,
Punissez-moi, soyez impitoyable;
De votre colère équitable
Faites-moi sentir tous les coups,

(*à M. Dupuis, en se relevant.*)

Je ne m'en plaindrai pas... Mais vous, monsieur, mais vous,
Si vous ne cherchiez pas des prétextes plausibles
Pour pallier vos refus éternels,
Tous mes torts à vos yeux seroient moins criminels;

Ils seroient moins irrémissibles.

M. DUPUIS, *d'un air ironique.*

Vous le croyez?

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Oui, sans cela, monsieur,
Vous ne me feriez pas un crime d'une erreur,
Que l'on pardonne à l'âge, et qu'il m'a fait commettre.
Vous me justifieriez vous-même, et par la lettre
Dont ici contre moi vous venez d'abuser...

(*M. Dupuis marque de la surprise.*)

Rien n'est plus vrai... Vous avez trop d'usage,
D'habitude du monde, et vous êtes trop sage
Pour que ce vain écrit, qui sert à m'accuser,
Ne pût, si vous vouliez, tourner à m'excuser...
Examinons-le, et voyons ce qu'il prouve.
Voici d'abord ce que j'y trouve.

(*Il lit.*)

« Comment donc! depuis plus d'un mois, vous tour-
« nez la tête à votre comtesse? »

(*interrompant sa lecture.*)

« Depuis un mois.. » Ce fut au bal de l'Opéra
Que s'engagea cette sotte aventure...
Voyez... Mais pesez donc sur le temps qu'elle dure!

(*lisant.*)

« Et il y a huit grands jours qu'elle n'a entendu
« parler de vous... »

(*interrompant sa lecture.*)

Plus bas.

(*lisant.*)

« Ceci auroit tout l'air d'une rupture... »

(*interrompant sa lecture.*)

Oui, l'air d'une rupture!...
C'en est une, bien une, une qui durera,
Une bien complète, bien sûre,
Ou jamais femme n'y croira.

MARIANNE, *en soupirant et sans le regarder.*

Comment vous croire, vous?

DES RONAIS, *vivement.*

Que vous m'affligeriez,
Si vous pensiez qu'en cette aventure fatale
Elle ait, un seul instant, été votre rivale!
Ne l'imaginez pas... vous vous dégraderiez.

M. DUPUIS, *à Marianne, d'un ton railleur et gai.*

Qu'il connoît bien le cœur des femmes!
Il est vif, éloquent... Je ne suis plus surpris
S'il fait tourner la tête à de fort grandes dames.

MARIANNE, *à Des Ronais.*

Infidèle!... eh! voilà le prix...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Voilà comme l'amour échauffant ses esprits,
Et lui prêtant son éloquente ivresse,
Il enflamma cette comtesse
Dont il étoit... et dont il est encore épris.

DES RONAIS, *impétueusement, à Marianne.*

Moi, de l'amour pour elle! Est-ce ainsi qu'on profane
Le nom d'amour?.. Le plus profond mépris
Est le seul sentiment, oui, le seul, Marianne,
Qu'elle ait excité dans mon cœur!...
Je le prouve encor par sa lettre.

(*lisant.*)

« Sur-tout, je vous défends de me parler de Ma-
« rianne... »

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Ah! tout beau! daignez me permettre...
Lisez comme on a mis, comme on a voulu mettre.
« Cette petite fille! »

DES RONAIS, *vivement.*

Eh bien! soit. Oui, monsieur.

(*lisant.*)

« Sur-tout, je vous défends de me parler de cette « petite fille... (*Il mâchonne les derniers mots à Ma-« rianne*), et de m'en dire tant de merveilles. »

(*à Marianne, en interrompant sa lecture.*)

Pendant le peu de temps qu'a duré mon erreur,
Je n'étois plein que de vous-même.
Je ne lui parlois que de vous,
De votre cœur, de mon amour extrême,
De nos sentiments les plus doux;
Du desir vif et du bonheur suprême
De me voir un jour votre époux.
Son orgueil, non son cœur, me paroissoit jaloux
De ces objets toujours présents à ma pensée;
Mais sans cesse mon cœur les lui présentoit tous;
Et quoiqu'au fond de l'ame elle en fût offensée,
Elle-même elle étoit forcée
De ne me parler que de vous.

MARIANNE, *s'attendrissant et soupirant.*

Hélas!

M. DUPUIS, *du ton du dépit.*

Quelle foiblesse extrême!

Tu t'attendris?

MARIANNE, *voulant cacher son trouble.*

Moi! je m'attendris, moi?

M. DUPUIS.

Eh! mais, sans doute. Eh! parbleu! je le voi...

(*du ton le plus railleur.*)

Pauvre dupe! crois-tu que sans partage il aime?

MARIANNE, *d'un ton tendre, et troublée.*

Mon père! eh! je ne crois rien, moi.

DES RONAIS.

Ah! croyez que vous seule, et toujours adorée,
Vous régnâtes toujours sur ce cœur emporté
Par une folle ardeur, de si peu de durée...

(*à M. Dupuis.*)

Et, pour vous pénétrer de cette vérité,
Regardez Marianne... et voyez, d'un côté,
La décence et l'honnêteté,
Le sentiment, une ame... eh! quelle ame adorable!
Sa tendresse pour moi... mais que j'ai mérité
De perdre, en me rendant coupable;
Et voyez, de l'autre côté...

M. DUPUIS, *l'interrompant brusquement.*

Phébus que tout cela!

MARIANNE, *avec vivacité et trouble.*

Mais, non. En vérité,
Je suis bien loin ici de prendre sa défense;
Ni même dans l'aveu de son extravagance
De vous faire observer, au moins, sa bonne foi...

Non, sa légèreté m'offense,
J'y suis sensible, je la voi.
Mais, vous, mon père, hélas! pourquoi
En montrez-vous encor plus de courroux que moi?
Malgré toute la complaisance
Et le respect que je vous doi,
Voulez-vous enfin que je pense...

M. DUPUIS.

(*l'interrompant avec colère.*) (*à part.*)
Quoi donc! que penses-tu?... J'enrage!

MARIANNE, *avec un peu d'humeur.*

Mais, je croi,
Sans m'éloigner trop de la vraisemblance,
Que les torts, trop réels, de monsieur Des Ronais
Vous servent bien dans les projets
Que vous vous étiez faits d'avance.

M. DUPUIS, *toujours avec colère.*

Quels projets?... Ma conduite est toute simple... Eh! mais,
C'est le fait seul qui parle, et que je te présente :
Des Ronais aime ailleurs.

MARIANNE, *pleurant de dépit.*

Aimer! c'est bientôt dit;
Aimer!... Que votre ame est contente
D'appuyer sur ce mot... que mon cœur contredit!

M. DUPUIS, *d'un ton ironique et amer.*

Eh! oui, flatte-toi donc que cette grande dame
N'a plus aucun droit sur son ame,
Et ne lui fera pas négliger les Dupuis,
Et la petite fille!

DES RONAIS, *en fureur.*

Ah! monsieur, je ne puis
Tenir à ce reproche horrible.

MARIANNE, *à part.*

Eh! son projet est bien visible.

DES RONAIS, *avec transport.*

Marianne, de mille coups
Je percerois ce cœur, s'il eût été sensible,
Un seul instant, pour une autre que vous.

M. DUPUIS, *très brusquement.*

Bon! bon! discours d'amants!... Ils se ressemblent tous.

MARIANNE, *naïvement et très vivement.*

Non, ceux-là sont sentis.

DES RONAIS, *avec la dernière impétuosité.*

Sans doute, et c'est mon ame
Qui parle, qui vous peint, qui veut, en traits de flamme,
Dans votre cœur graver mon repentir...
Dans le mien le remords s'est déja fait sentir.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon amour réclame
Contre l'erreur qui l'a surpris...
Si vous saviez tout le mépris
Que, dès cet instant-là, j'ai conçu pour moi-même,
Pour ma fatuité, pour ma foiblesse extrême...
(*se jetant aux pieds de Marianne.*)
Oui, Marianne, ici je le jure à vos pieds,
Malgré votre courroux, malgré vos justes plaintes,
Si vous aviez pu voir mes remords et mes craintes,
Vous-même vous me plaindriez.

MARIANNE, *avec émotion et dignité.*

Écoutez, Des Ronais... Je veux votre parole

De ne revoir jamais la comtesse...

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah! l'honneur,
L'amour font le serment; et si je le viole,
Que je perde à-la-fois la vie et votre cœur!

MARIANNE, *avec dignité et force.*

Je le reçois, et vous pardonne.

DES RONAIS, *se relevant.*

Trop généreuse amante!

M. DUPUIS, *en fureur, à Marianne.*

Eh! comment donc! comment!
C'est au moment où je vous donne
Une preuve invincible...

MARIANNE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, c'est dans ce moment,
Mon père, où dans l'aveu naïf de sa foiblesse,
Je vois moins son aveuglement
Que ses remords et sa tendresse,
Où de ce même égarement
Je crois voir et trouver la cause,
Et l'excuse dans vos délais...

M. DUPUIS, *l'interrompant, en colère.*

Parbleu! ceci n'est pas mauvais,
Et c'est fort bien prendre la chose!
D'après cet éclaircissement,
Qui contre moi tourne directement,
Vous verrez que c'est moi qui suis coupable! En sorte...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Mon père, pardonnez : je sens que je m'emporte;
Mais vous m'aimez, vous voulez mon bonheur :

Moi-même, à nous unir souffrez que je vous porte;
L'hymen m'assurera de sa constante ardeur...
(*avec dignité et force, en montrant Des Ronais.*)
Des Ronais est rempli d'honneur :
Mon pardon généreux sur l'âme de monsieur
Doit faire une impression forte;
Et je vous réponds de son cœur.

M. DUPUIS, *hors de toute mesure.*

Quelle est ta caution? L'amour qui te transporte?...
C'est une déraison qui me met en fureur...
Non, non, ce n'est qu'après les plus longues épreuves
Que je ferai de monsieur Des Ronais
Qu'il sera ton époux... Je veux qu'il le soit; mais
De sa bonne conduite il me faut d'autres preuves,
Je n'agis point en étourdi...
(*à Des Ronais, du ton le plus ironique, mêlé d'amertume et de colère.*)
Non, monsieur, non, ce n'est point encor pour jeudi.

DES RONAIS.

Daignez m'écouter...
(*M. Dupuis sort sans vouloir l'entendre davantage.*)

SCÈNE VII.

DES RONAIS, MARIANNE, *dans le plus grand abattement.*

DES RONAIS.

Il nous quitte...
(*se jetant aux pieds de Marianne.*)
Ah! Marianne, à vos genoux

Souffrez que je me précipite !
Mon cœur reconnoissant...

MARIANNE, *d'un ton triste et tendre, en le relevant.*

Arrêtez; levez-vous.
Laissez-moi seule à mes pensées.
Restez ici : ne suivez point mes pas.

(*Elle veut s'en aller.*)

DES RONAIS, *hors de lui-même, et l'arrêtant.*

Je vois sur ma faute, en ce cas,
Que vos impressions ne sont point effacées...
O ciel ! quoi ! mon pardon, hélas !...

MARIANNE, *l'interrompant avec beaucoup de trouble.*

Monsieur, laissez ces vains éclats.
Je vous ai pardonné... je ne m'en repens pas ;
Et votre cœur n'est point fait pour l'ingratitude...

(*d'un ton entrecoupé, et retenant ses larmes.*)

Mais mon esprit de son étonnement
N'est point encor remis... Un peu d'inquiétude
Me fait desirer un moment
De repos et de solitude.
Laissez-moi donc, de grace !

(*Elle fait encore quelques pas pour sortir.*)

DES RONAIS, *l'arrêtant encore.*

Ah ! que du moins
Je m'afflige avec vous des chagrins que je cause !

MARIANNE, *sentant couler ses larmes.*

Non ; demeurez... Souffrez que je m'oppose
A rendre vos yeux les témoins
Et d'un reste de crainte et de justes alarmes...

(*Les larmes la gagnent; et elle fait de nouveau deux ou trois pas pour sortir.*)

DES RONAIS, *voulant la suivre.*

Non, non; je dois vous suivre, et sur vos feux trahis...

MARIANNE, *l'interrompant d'un ton entrecoupé, et pleurant.*

Non: je veux vous cacher mes larmes...
Restez, je le veux.

DES RONAIS, *s'inclinant..*

J'obéis.

(*Marianne sort.*)

SCÈNE VIII.

DES RONAIS, *d'un air triste.*

Pour obtenir ma grace entière,
Et rendre en même temps le calme à ses esprits,
Cherchons quelque moyen, dont la vive lumière
Montre encor mieux l'amour dont mon cœur est épris.

(*Il sort par le côté du théâtre opposé à celui par lequel Marianne est sortie.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DES RONAIS, *tenant une lettre ouverte.*

Marianne est plus calme enfin; et je respire...
Mais, pour satisfaire, en ce jour,
Ma délicatesse et l'amour,
Je le veux encore ici lui lire
Ce billet, que je viens d'écrire
A la comtesse... A sa campagne, après,
Je le lui fais rendre par un exprès.
Déja, pour y voler, comme je le desire,
La Brie est à cheval, et m'attend pour partir...
Le style seul du billet doit suffire
Pour dissiper et pour détruire
(*apercevant Marianne.*)
Jusqu'au moindre soupçon... Mais, je la vois sortir.

SCÈNE II.

MARIANNE, DES RONAIS.

DES RONAIS, *montrant le billet à Marianne.*

Marianne, je vous conjure
Que, pour vous voir sceller mon pardon encor mieux,
Par grace, vous daigniez jeter ici les yeux
Sur ce billet, qui va confirmer ma rupture
Avec l'objet qui traversa mes vœux.

MARIANNE, *souriant et prenant le billet.*

Donnez. Voyons-en la tournure.
(*jetant un coup d'œil rapide sur le billet.*)
La lettre est froide ; elle est bien...
(*lui montrant un mot qu'elle désapprouve dans le billet.*)
Mais je veux
Que vous adoucissiez cette expression dure;
Ce mot seroit trop cruel.

DES RONAIS, *très vivement.*

Quoi! c'est vous,
C'est vous dont l'ame généreuse,
Dont la main détourne les coups
Que je voulois porter à la femme odieuse
Qui m'attira votre courroux?
L'expression n'est pas trop dure...
(*lui faisant relire bas l'endroit qu'elle veut qu'il adoucisse.*)
Quoi! trouvez-vous que ce soit une injure?

Ne sentez-vous pas bien qu'il faut...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Non, Des Ronais; il faut être juste, ou, plutôt,
Il faut aller plus loin en affaire semblable.
Une femme fût-elle encore plus blâmable,
Un galant homme doit toujours
Épargner la moins respectable,
Sur elle ménager son style et ses discours,
Ne pas même laisser échapper un murmure...
Changez donc... Mais, laissons toute cette écriture...
(*déchirant le billet.*)
Je suis contente; et tout est oublié.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité.*

Que je me sens humilié!
O ciel! combien tout ceci me condamne!
Ce pardon généreux, ces nobles sentiments
Ont, pour jamais, charmante Marianne,
Posé le terme à mes égarements...
(*voulant se jeter à ses pieds.*)
Je le jure à vos pieds.

MARIANNE, *l'empêchant de se jeter à genoux.*

Tout est dit, et j'y compte.

DES RONAIS.

Je ne puis exprimer tout ce que mon cœur sent...
Mais, avec votre père il nous faut, à présent,
L'explication la plus prompte.

MARIANNE, *en soupirant.*

Hélas! je viens de l'avoir.
Il ne m'a répondu que par un badinage
Qui m'a mise au désespoir.

DES RONAIS.

Eh bien! c'est donc à moi, sans tarder davantage,
A le pousser à bout sur notre mariage...
Je vais lui parler seul, d'abord; car, sur ce point,
Je saurai l'attaquer avec plus d'avantage
Et plus de force encor quand vous n'y serez point.
Outre qu'à mon amour la justice se joint,
Vos divins procédés font passer dans mon ame
Cette éloquence du cœur
Qui persuade et dont je sens la flamme.
De ce combat je sortirai vainqueur.

MARIANNE, *voyant paroître son père dans le fond.*

Plongé dans la rêverie,
Il vient... Mais il ne nous voit pas.

DES RONAIS, *très vivement.*

Je cours donner un contre-ordre à La Brie;
Et dans l'instant je reviens sur mes pas
Terminer seul avec lui nos débats...
Vous, cependant, ne vous éloignez pas...
(*lui montrant une pièce voisine.*)
Écoutez tout de cette galerie;
Et s'il faut m'appuyer, paroissez, je vous prie.

(*Marianne sort d'un côté, et Des Ronais sort d'un autre.*)

SCÈNE III.

M. DUPUIS, *rêveur.*

Rien ne pourra-t-il ramener
Dans ma maison la paix intérieure?
J'ai bien fait aujourd'hui le plus morne dîner
Que l'on se puisse imaginer!
Voir d'un côté Marianne qui pleure;
De l'autre, son amant triste et désespéré,
Prêt à faire éclater un dépit concentré...
Mais, que leur vain chagrin augmente ou se dissipe,
Je soutiendrai tous leurs combats.
Je pars toujours de mon principe :
Non, ils ne se marieront pas,
Ils ont beau faire, avant le terme
Que je me suis prescrit, et que j'y mets,
Et que tous leurs efforts n'avanceront jamais.
J'ai la raison pour moi ; je demeurerai ferme...
Marianne me quitte et vient de me presser.
Des Ronais va venir... S'ils vont recommencer,
Je leur dirai tout net ma façon de penser,
Et les suites qu'elle renferme...
(*apercevant Des Ronais.*)
Mais, le voici.
(*Des Ronais paroît. Ils se saluent, et ils sont un instant sans se parler et à se regarder.*)

SCÈNE IV.

DES RONAIS, M. DUPUIS.

DES RONAIS, *d'un air doux et affectueux.*

Monsieur, au nom de l'amitié
Et de la plus vive tendresse,
De mes tourments ayez quelque pitié...
Ah! si mon sort vous intéresse,
Vos yeux me verront-ils sans cesse
Dans la peine et dans la douleur,
Quand dans vos mains vous tenez mon bonheur?

M. DUPUIS, *d'un air railleur et de gaieté affectée.*

Mon cher ami, je vous confesse
Que je ne puis croire au malheur
D'un galant tel que vous, d'un aimable vainqueur
Adoré par une comtesse;
Sans ce que j'ignore, d'ailleurs...
Sur vos pas, moi, je ne vois que des fleurs:
L'hymen les faneroit au printemps de votre âge.

DES RONAIS.

Le trait piquant d'un cruel badinage
Passant le but le manque... Il ne me touche plus...
Mais d'un ton sérieux traitons mon mariage,
Et parlons net là-dessus,
Ou bien je prends tout ce langage
Et vos délais pour des refus.

M. DUPUIS, *d'un ton sérieux et impatient.*

A des réponses sérieuses
Croiriez-vous gagner?... En ce cas,

Vous vous tromperiez fort.

DES RONAIS, *très vivement.*

Vous ne m'effrayez pas
Par vos menaces captieuses...
Dans mon esprit c'est un point arrêté :
Je veux percer l'obscurité
De ce mystère qui s'oppose
A toute ma félicité.
J'attends de vous, et l'honneur vous impose
De m'en développer la véritable cause.
Plus de détours, monsieur, et j'ose
En appeler à votre probité.

M. DUPUIS, *avec la dernière impatience.*

Eh bien ! vous saurez donc la chose.
Aussi bien suis-je las d'être persécuté...
De mes délais apprenez donc la cause,
Et le principe où je suis arrêté...
(*hésitant, et avec un peu de honte.*)
Il vient d'un sentiment que vous croirez bizarre,
Quoique très vrai pourtant, et qui n'est point si rare ;
Mais que dans la jeunesse on n'a point, mon ami.
C'est la défiance des hommes,
Qu'en moi l'expérience a trop bien affermi,
Sur-tout dans le siècle où nous sommes...
C'est en partant d'après ce principe ennemi
Que j'entends, que je veux que votre mariage...
(*Il dit les deux derniers vers avec peine et d'un ton entrecoupé et attendri.*)
Que vous pressez tous deux si fort,
Ne se fasse qu'après ma mort.

SCÈNE V.

MARIANNE, M. DUPUIS, DES RONAIS.

MARIANNE, *très tendrement, à M. Dupuis.*
Qu'ai-je entendu, mon père? Eh! quelle affreuse image!...
Survivrai-je à ce coup du sort?...
Quoi! vous voulez que j'envisage
L'époque de mon mariage
Et mon bonheur dans votre mort?
Ah! parlez : quel sujet contre moi vous anime?
Qu'ai-je fait pour perdre à-la-fois
Votre tendresse et votre estime?

DES RONAIS, *très vivement.*
Son estime?... Hélas! je le vois,
Vous ignorez la défiance extrême
Dont son cœur s'est armé contre le genre humain.
C'est cette défiance même
Qui fait qu'il me refuse aujourd'hui votre main.
Il craint que, devenu son gendre, moi, qui l'aime,
Je ne sois un ingrat demain;
Et que vous, sa fille, vous-même,
Vous ne perdiez aussi tout sentiment humain...
Pour gagner son estime il n'est aucun chemin.

M. DUPUIS, *avec beaucoup de tendresse.*
Non, mes enfants, je vous estime,
Et je vous aime tous les deux...
(*Reprenant un ton ferme et décidé.*)
Mais, puisqu'en termes clairs il faut que je m'exprime,

Je ne vous mettrai point dans le cas hasardeux
Où vous pourriez perdre de cette estime,
En me manquant peut-être tous les deux.

DES RONAIS.

Vous manquer!

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Nous, mon père? Et cette prévoyance...

DES RONAIS, *l'interrompant, à M. Dupuis.*

Ce doute injurieux...

M. DUPUIS, *les interrompant tous les deux vivement.*

Eh! dépend-il de soi
De se remplir de cette confiance
Que vous croyez que je vous doi?...
J'étois né confiant, mais je cessai de l'être
Quand l'âge ouvrit mes yeux, et qu'il me fit connoître
Le cœur de l'homme malgré moi.
Je me suis vu trahir par gens de toute espèce;
Indifférents, amis, parents, femme, maîtresse:
Tous ceux que j'ai servis... je dis tous, m'ont manqué.
Ce n'est par-tout qu'apparence traîtresse:
Tout paroît sentiment, amitié, foi, tendresse;
Mais ce sont faux dehors... Tout dans l'homme est masqué.

DES RONAIS, *avec impatience.*

Eh mais! monsieur, à vous entendre,
La vertu ne seroit qu'un être de raison?

M. DUPUIS, *vivement.*

Non, monsieur, elle existe; et, bien loin de répandre
D'un sentiment si faux le dangereux poison,
Je dis que je l'aimai dès l'âge le plus tendre,
Que sa voix m'enflamma dès que je pus l'entendre.

J'y crois... Sans doute, il est des hommes vertueux.
Mais comment les connoître? A quel signe se rendre?
Voit-on du cœur humain les replis tortueux?
Est-il un moyen sûr pour ne pas s'y méprendre?

DES RONAIS, *vivement aussi.*

Notre candeur dépose ici pour nous;
Et de nos sentiments tout a dû vous instruire.

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Oui, mon père... Eh! comment pouvez-vous ne pas lire
Dans deux cœurs qui sont tout à vous?

M. DUPUIS, *tendrement et avec le dernier pathétique à Marianne.*

Je sais vos sentiments, et je les connois tous...
(*à Des Ronais.*)
Je crois, j'ai toujours cru votre amitié sincère...
Mais l'avenir peut tout changer...
Plus votre tendresse m'est chère,
Moins je veux courir le danger
De perdre ce seul bien qui m'attache à la vie.
Ce n'est que par vous deux que je tiens au bonheur;
Du plus mortel chagrin elle seroit suivie,
Si je voyois languir ou s'éteindre l'ardeur
De cette amitié si chérie...
(*leur prenant la main tour-à-tour, et la leur serrant en pleurant.*)
Mes seuls, mes vrais amis, hélas! si vous m'aimez,
Pour vous unir, attendez, je vous prie,
Que par vous mes yeux soient fermés...
Je crains... (eh! cette crainte est loin d'être guérie)
Que vous n'abandonniez un père en ses vieux jours...

Ah! refuseriez-vous à mon ame attendrie
D'en finir avec vous le cours?

MARIANNE, *très vivement et très tendrement.*

Nous comptons bien vivre avec vous toujours.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité, à M. Dupuis.*

Oui, notre hymen rendra cette union plus stable.
Nous ne ferons pas deux maisons;
Même logis et même table,
Mêmes amis et mêmes liaisons.

M. DUPUIS, *très vivement.*

Eh! que dites-vous là tous deux?... Eh! quelle enfance!
Que l'homme vous est peu connu!
Que vous manquez d'expérience!
L'on sent bien, mes enfants, que vous n'avez rien vu...
(*à Des Ronais.*) (*à Marianne.*)
Quand vous, Des Ronais... Vous, ma fille,
Vous serez occupés d'abord de votre amour,
Qu'après cela viendront les soins d'une famille,
Qu'aux devoirs les plaisirs succédant tour-à-tour
Vous recevrez chez vous et la ville et la cour,
Que, pour suffire à ce brillant commerce,
Tous vos moments seront comptés,
Qu'ensuite enfin des deux côtés,
Les passions viendront à la traverse,
Je dois beaucoup compter sur vos bontés?...
L'amitié des enfants passe alors comme un songe.
C'est dans le tourbillon, où le monde les plonge,
Hélas! c'est dans ces temps de travers et d'écart,
Qu'à peine la jeunesse songe
A l'existence d'un vieillard.

MARIANNE.

Eh! mon père...

M. DUPUIS, *l'interrompant avec feu.*

Eh! ma fille, on ne voit dans le monde
Que des pères abandonnés
A leur solitude profonde,
Par des enfants, souvent qui les ont ruinés...
Mais en voit-on d'assez bien nés
Pour oser, en public, faire leur compagnie
Des ces vieillards infortunés?...
Ils leur feront, et par cérémonie,
Une visite ou deux par mois,
Seront distraits, rêveurs, immobiles et froids:
Dans un fauteuil viendront s'étendre;
Parleront peu, ne diront rien de tendre,
Et s'en iront après avoir bâillé vingt fois.

DES RONAIS, *très tendrement.*

De grace! écoutez-moi, mon père!...
Souffrez que je vous puisse appeler de ce nom.

M. DUPUIS, *l'embrassant avec transport.*

Eh! je le suis... Crains-tu que je te dise non
A cette expression si chère?...
Mon cher fils! oui, tu l'es.

DES RONAIS, *avec la plus grande passion.*

Mon père! eh bien! mon père!
Vous pour qui je me sens, en effet, pénétré
D'une tendresse vive et vraiment filiale,
Je ne dispute plus; eh bien! qu'à votre gré
J'aie ou tort ou raison, la chose m'est égale...
Par les plus forts raisonnements,

Ce n'est plus votre esprit que je prétends convaincre;
C'est votre cœur que je veux vaincre
Dans ses derniers retranchements...
Non, vous n'êtes point insensible :
Ne vous dérobez point aux tendres mouvements,
Très respectable ami, qu'il est presque impossible
Que vous n'éprouviez pas dans d'aussi doux moments...
Que l'amour paternel, notre commune flamme,
Qu'une fille, un fils, deux amants,
Que l'amitié, l'amour, la nature, en votre ame,
Par la réunion de tous ces sentiments,
En l'embrasant du feu qui nous enflamme,
Y fassent tout céder à leurs transports charmants...
C'est votre cœur, lui seul, lui seul que je réclame...
Vous vous attendrissez, mon père!... A vos genoux
Je lis dans vos regards que j'obtiendrai de vous
Ce doux consentement où je force votre ame.

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Il porte à votre cœur les plus sensibles coups.

M. DUPUIS, *très attendri et et très ému.*

Oui, tu m'as attendri, mon fils... Mais plus tu m'aimes,
Plus je sens, par tes transports mêmes,
Quel vide affreux et quel malheur
Me causeroit, dans ma vieillesse,
D'ailleurs, privé de tout, la perte de ton cœur!...
(*montrant Marianne.*)
Ou la perte de sa tendresse...
Et c'est avec chagrin et c'est avec douleur
Que je vous dis que, soit ou raison ou foiblesse,

(*d'une voix entrecoupée et presque en pleurant.*)
Je pense comme auparavant...
Non; quelque desir qui vous presse,
Ne comptez jamais être unis de mon vivant.

DES RONAIS, *se relevant avec emportement.*

Eh bien! monsieur, puisque rien ne vous touche,
Que le spectacle attendrissant
De l'amour malheureux n'est point assez puissant
Pour fléchir votre cœur farouche;
Que l'on ne peut d'ailleurs convaincre votre esprit,
Que votre affreuse défiance,
Qu'un soupçon outrageant nourrit,
Au fond nous croit sans ame et sans reconnoissance;
Enfin, que vous nous méprisez...
Car c'est là du mépris... croyez-vous qu'on m'abuse
Par des discours subtilisés?
En ce cas-là, d'abord, hautement je refuse
Votre charge, dont vous osez
Penser que mon chagrin s'amuse;
Votre charge, qu'à tort ici vous supposez
Que je dois prendre pour un gage
De votre estime et de votre amitié...
Non, sans votre agrément à notre mariage,
Vous n'avez rien fait qu'à moitié;
Ou, plutôt, je dis davantage,
Pour blesser mon orgueil vous en auriez trop fait...
Sans notre hymen, de quel droit, en effet,
Prétendez-vous sur moi vous donner l'avantage
De me faire de vous recevoir un bienfait?
D'ailleurs, que faudroit-il qu'en l'acceptant je fisse?

Oserez-vous exiger que mon cœur
Fût reconnoissant d'un service,
Quand, d'un autre côté, vous feriez mon malheur?
Voudriez-vous enfin que je choisisse
Justement pour mon bienfaiteur
Celui qui de mes maux est et veut être auteur?

M. DUPUIS, *avec une fureur qu'il retient.*

Monsieur!... monsieur! mon amitié vous passe
Pour ce moment encore...

MARIANNE, *l'interrompant, à Des Ronais, très vivement.*

Ah! Des Ronais, de grace!
Modérez-vous, et m'écoutez.

DES RONAIS, *très impétueusement.*

Non, mademoiselle, arrêtez!...
Je ne veux prendre ici conseil que de moi-même.
Je n'en veux plus recevoir en ce jour
Que de mon désespoir extrême,
Que de l'excès de mon amour.
(*à M. Dupuis, d'un air troublé et d'une fureur à ne plus se connoître.*)
Monsieur, Mariane est en âge,
Et peut, suivant et les lois et l'usage,
Disposer de sa main... Si vous n'écoutez rien,
Je lui donne la mienne, et j'y joins tout mon bien.

MARIANNE, *reculant d'étonnement.*

Des Ronais!

M. DUPUIS, *avec surprise et colère, à Des Ronais.*

Que viens-je d'entendre?
Comment! monsieur, vous entreprendriez...

DES RONAIS, *l'interrompant avec impétuosité.*

Oui, nous devons plus entreprendre...
Après nous être ainsi, malgré vous, mariés,
Nous vous forcerons à nous rendre
Votre estime et votre amitié,
Par nos soins, nos respects, notre amour vif et tendre,
Que vous n'avez voulu connoître qu'à moitié...
Notre ame à votre cœur saura se faire entendre.
C'est par nos sentiments que nous vous contraindrons
A vous reprocher vos caprices,
A gémir sur vos injustices;
Et cette fille tendre et moi, nous finirons,
Monsieur, par faire les délices
De vos jours fortunés, que nous prolongerons.

M. DUPUIS, *à part et dans le dernier trouble.*

Où suis-je?

MARIANNE, *avec vivacité.*

O ciel! je ne suis point complice
De sa folle témérité...
(*à Des Ronais.*)
Des Ronais! quoi! faut-il que pour vous j'en rougisse!...
Monsieur, vous seriez-vous flatté
Que par l'amour que j'ai pour vous, je fisse
Et le malheur et le supplice
D'un père généreux, de qui la probité
Fit autrefois pour moi le triste sacrifice
De toute sa félicité?

DES RONAIS, *très vivement.*

Quoi! vous m'aimez, et votre cruauté...

MARIANNE, *l'interrompant.*

(*montrant M. Dupuis.*)

Je vous aime, il est vrai ; mais j'aurai le courage
D'être toujours soumise à son autorité...
Entre mon père et vous tout mon cœur se partage,
Et quel que soit mon désespoir...

(*vivement, à M. Dupuis.*)

Je vous dois tout, mon père, et ma tendresse extrême
Ira plus loin encor que mon devoir...
Pour vous prouver à quel point je vous aime,
J'immolerois ma vie et mon amour lui-même,
Si ce dernier effort étoit en mon pouvoir.

M. DUPUIS, *à part et très attendri.*

Je ne saurois parler ; je sens couler mes larmes...

(*à Marianne.*)

Ma chère enfant !

(*Il la serre entre ses bras.*)

DES RONAIS, *à Marianne.*

Ah ! contre nous
C'est donner de nouvelles armes.
Marianne, que faites-vous ?

MARIANNE, *vivement.*

Mon devoir... Mais, monsieur, si mon obéissance
Vous fait douter de mon amour ;
Ou, si vous ne pouvez vous armer de constance,
Et vous flatter de l'espérance
De fléchir notre père un jour,
Je vous remets la foi que vous m'avez jurée...

(*en pleurant.*)

De douleur j'en suis pénétrée...

J'en mourrai... mais je vous la rends...
(*reprenant un ton ferme.*)
Vous ne devez, dans tous nos différents,
A mon père aucun sacrifice;
Mais, moi, s'il en étoit encore de plus grands,
Il faudroit que je les lui fisse.

DES RONAIS.

Ah! cruelle!

M. DUPUIS, *en sanglotant, à Marianne.*

Ah! ma fille!

MARIANNE.

Eh! n'appréhendez pas
Que ma douleur soit une feinte
Pour vous livrer après, tous les jours, des combats,
Et disputer sur votre crainte....
Non, non: je m'interdis le reproche et la plainte;
Je me contenterai de soupirer tout bas...
Vous n'en verrez pas moins ma tendresse s'accroître;
Et, dans cet instant même, enfin, je ne dis pas,
Comme bien des enfants diroient en pareil cas,
Que je vais, pour toujours, m'enfermer dans un cloître...
Non; je vous consacre mes jours,
Mon père; ils sont à vous... Je vous les dois, mon père:
Puissent-ils vous servir plus que je ne l'espère:
Et puisse ma douleur n'en point trancher le cours,
Tant qu'ils vous seront nécessaires,
Et tant que je pourrai, par mille soins sincères,
Vous être de quelque secours!

M. DUPUIS, *à part, avec violence et attendrissement.*

Hélas! mon cœur se brise!... Ah! mon ame s'égare

Dans ses différents mouvements...
(*à Marianne, en pleurant.*)
Non, je ne serai point, ma fille, assez barbare,
Pour résister aux sentiments,
Aux traits d'une amitié si naïve et si rare.

MARIANNE.

Mon père!...

M. DUPUIS, *l'interrompant impétueusement.*

Mon enfant, tu ne m'as point ôté
Sur la trop foible humanité
Ma façon de penser, que l'on nomme cruelle,
Et qui pourtant, au fond, n'est que la vérité;
Mais je céde aux transports dont je suis agité.
Je ne veux point laisser à ma raison fidèle
Le temps de refroidir ma sensibilité...
Qu'aujourd'hui votre hymen se fasse...
(*montrant Des Ronais.*)
Aujourd'hui donne-lui la main...
Je ne répondrois pas demain
De t'accorder la même grace...
Mais dans ce moment-ci, que j'ai peur qui ne passe,
Je me regarderois comme un père inhumain,
Si plein du trouble tendre où mon ame s'emporte,
Je persistois encor dans mes refus,
Et si je combattois cette impression forte
Qu'en cet instant font sur moi tes vertus.

MARIANNE, *très vivement.*

Mon père, je suis assurée
Qu'un jour nous vous ferons changer de sentiment;
Et je refuserois votre consentement,

Si d'amitié pour vous mon ame pénétrée
Ne comptoit éternellement
Sur la force et sur la durée
D'un aussi saint attachement.

DES RONAIS, *de l'air le plus passionné, à M. Dupuis.*

Et vous, mon père, aussi, recevez le serment
Que je fais de mourir, si je vous abandonne...
Et pardonnez au transport insensé
Qui m'a tantôt...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Oublions le passé...
Va, mon enfant, je te pardonne,
Et ne fais point les choses à demi...
Le notaire ici va se rendre...
Souviens-toi, Des Ronais, de cette scène tendre :
Et s'il se peut, sois toujours mon ami,
Quoique tu deviennes mon gendre.

FIN DE DUPUIS ET DES RONAIS.

LA
PARTIE DE CHASSE
DE
HENRI IV,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR COLLÉ,

Représentée, pour la première fois, le 16 novembre 1774.

PERSONNAGES.

HENRI IV, roi de France.

Le duc de SULLI, premier ministre.

Le duc de BELLEGARDE, grand écuyer.

Le marquis de CONCHINI, favori de la reine.

Le marquis de PRASLIN, capitaine des gardes.

Différents seigneurs de la cour, } personnages
Deux gardes du corps, } muets.

SAINT-JEAN, } officiers des chasses de la
LA BRISÉE, } forêt de Fontainebleau.

MICHEL RICHARD, surnommé MICHAU, meunier à Lieursain.

RICHARD, fils de Michau, amoureux d'Agathe.

MARGOT, femme de Michau.

CATAU, fille de Michau, amoureuse de Lucas.

LUCAS, paysan de Lieursain, amoureux de Catau.

AGATHE, paysanne de Lieursain, amoureuse de Richard.

Un bucheron.

Deux braconniers.

Un garde-chasse, demeurant à Lieursain.

La scène est, au premier acte, à Fontainebleau, dans la galerie des réformés, au bout de laquelle est l'antichambre du roi; au second acte, dans la forêt de Sénart; et au troisième acte, dans la maison de Michau, au village de Lieursain.

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, *tous deux en uniforme de chasse.*

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air triste.*

Nous voici donc, depuis quatre jours, à Fontainebleau, et nous allons partir, dans deux heures, pour la chasse, mon cher duc de Bellegarde.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à part.*

Mon cher duc de Bellegarde!... Le fat!... (*haut.*) Oui, mon très cher marquis de Conchini,

nous allons aujourd'hui prendre un cerf... peut-être deux... et, au retour, nous soupons avec le roi, car il vous a nommé aussi, vous, monsieur... (*d'un air mystérieux.*) Cela s'arrange merveilleusement avec vos vues, que j'ai pénétrées... Pour moi, cela me contrarie un peu; mais cela fait le désespoir, à coup sûr, d'une très grande dame, qui ne m'avoit pas destiné à souper ce soir avec le roi.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Je vous en livre autant; et cette chasse, et ce souper, sur-tout, que dans tout autre temps j'eusse desiré avec passion, me désolent dans ce moment-ci

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Vous désolent, monsieur de Conchini?... Eh! mon dieu, oui, je sais bien, et vous me dîtes encore hier au soir que votre dessein étoit d'aller faire aujourd'hui un tour à Paris, pour voir votre petite Agathe... (*d'un ton plus sérieux.*) Mais, mon très cher monsieur, vous n'êtes pas assez constamment dans les bonnes graces du roi pour que ce contre-temps-ci, si c'en est un si grand que l'honneur de souper avec votre maître, puisse tant vous désoler.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

D'accord, monsieur le duc; et je sens bien que

je dois tout sacrifier pour suivre cette grande affaire que vous savez...

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Eh! y a-t-il donc à balancer? Oh! monsieur, il faut faire marcher les affaires d'abord... Que les femmes viennent après, on leur donne son temps, s'il en reste.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Je conviens de tout cela; mais c'est que vous ignorez que, dans l'instant même, je reçois une lettre de Fabrici, de mon valet de chambre de confiance, de celui qui a chez moi le détail de ces choses-là; et ce négligent coquin me marque que cette petite paysanne s'est sauvée hier, dès le grand matin, en attachant ses draps à sa fenêtre, de la maison de Paris, où je la faisois garder à vue par ce maraud-là.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air surpris.*

Agathe s'est enfuie de chez vous?... Je ne conçois rien à cela. Comment! eh! à quoi en étiez-vous donc avec elle?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

J'en étois... j'en étois à rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

A rien? Allons donc, quel conte!

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Oh! à rien; ce qui s'appelle rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh mais! cela est fabuleux, ce que vous voulez me faire croire là.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ce n'est point une fable, vous dis-je: d'honneur, rien n'est plus vrai. La petite sotte aime un animal de paysan, qu'elle alloit épouser quand je la fis enlever par Fabrici; elle adore monsieur Richard, le fils d'un meunier qui est de son village, qui est de Lieursain.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Un paysan de Lieursain? l'héritier présomptif d'un meunier? Voilà ce qui s'appelle un rival à craindre! Comment diable! voilà des obstacles qui ont dû vous arrêter tout court.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ne pensez pas rire, monsieur le duc, ils ont été insurmontables, du moins, pour moi. C'est que c'est une vertu!... c'étoient des fureurs!... Quoi donc! une fois n'a-t-elle pas pensé se poignarder avec un couteau qu'elle trouva sous sa main, que j'eus toutes les peines du monde à lui arracher.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air badin.*

Fort bien!... Continuez, monsieur; vous rendez, de plus en plus, votre petit roman fort vrai-

semblable; car enfin rien n'est plus commun que de voir une femme se tuer, sur-tout quand on l'en empêche.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *vivement.*

Oh! parbleu! elle ne jouoit pas: elle y alloit bon jeu, bon argent.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un ton badin.*

Tout de bon, cela étoit sérieux? Mais c'est du vrai tragique, en ce cas-là!

LE MARQUIS DE CONCHINI, *sans l'écouter, et après avoir rêvé un moment.*

J'aurois toutes les envies du monde de vous laisser courre votre cerf, à vous autres, et de pousser jusqu'à Paris, moi, si le rendez-vous de la chasse étoit de ce côté-là. (*voyant paroître deux officiers des chasses.*) Eh! parbleu! j'aperçois là-dedans deux officiers des chasses. Permettez-vous que je sache d'eux?... (*appelant les deux officiers.*) Messieurs, messieurs, un mot, s'il vous plaît.

SCÈNE II.

DEUX OFFICIERS DES CHASSES, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LES OFFICIERS, *ensemble, au marquis.*

Que souhaitez-vous, monsieur le marquis?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Dites-moi un peu, messieurs, de quel côté de la forêt est le rendez-vous de la chasse aujourd'hui.

LE PREMIER OFFICIER.

Monsieur le marquis, c'est au carrefour de Chailli.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh! où est ce carrefour-là?

LE DEUXIÈME OFFICIER.

Eh! mais, monsieur le marquis, c'est à près de trois lieues d'ici, en tirant droit vers Paris; et par le rapport que nous avons entendu faire à la Brisée, qui a détourné le cerf au buisson des halliers, il vous fera faire du chemin. Il a les pinces et les os gros, il est fort bas jointé; et par les fumées, a-t-il dit, qu'il a vues dans les guignages, il le juge tout aussi cerf qu'il l'est, à coup sûr, par le pied.

LE PREMIER OFFICIER, *au marquis.*

Oh! oui, il assure que c'est un cerf dix-cors. Oh! il vous conduira loin! Que sait-on? peut-être jusqu'à Rosni, (*d'une voix basse et d'un air de mystère, au duc de Bellegarde.*) où l'on dit que monsieur de Sulli est exilé d'hier au soir.

LE DEUXIÈME OFFICIER, *d'un air important.*

Non; il n'est parti que de ce matin. (*au duc.*) La nouvelle est-elle vraie, monsieur le duc?

LE DUC DE BELLEGARDE, *avec indignation.*

Eh! fi donc! eh! non, messieurs, il n'y en a point de plus fausse.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *aux deux officiers.*

Et qui ait moins d'apparence. Je viens de le voir entrer au conseil avec le roi.

LE PREMIER OFFICIER, *d'un air d'humeur.*

J'aimerois bien mieux qu'il fût entré dans son exil; il ne continueroit pas là ses injustices, qu'il appelle des économies royales.

LE DEUXIÈME OFFICIER, *au marquis.*

Cela est vrai; car, tout récemment encore, il vient de nous supprimer de nos droits; et sûrement c'est pour en profiter lui-même. Je suis bien certain qu'il ne revient rien au roi de ces retranchements-là.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un ton à en imposer.*

Doucement, messieurs, doucement; parlez

avec plus de retenue et de respect d'un si grand ministre.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *aux deux officiers.*

Messieurs, monsieur le duc de Bellegarde a raison; il ne faut jamais dire du mal des gens en place... (*à part.*) tant qu'ils y sont.

LE DUC DE BELLEGARDE, *aux deux officiers.*

Allons, allons, messieurs, laissez-nous.

(*Les deux officiers se retirent dans la pièce du fond, où ils restent jusqu'à la fin de l'acte.*)

SCÈNE III.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *vivement.*

Eh bien! monsieur le duc, vous voyez, par ce bruit général de l'exil de monsieur de Sulli, la preuve du desir que l'on en a. Ma foi, je ne m'éloignerai pas. Je ne veux m'occuper que du souper de ce soir, et d'y saisir l'occasion de parler au roi, pour achever de le désabuser de son monsieur de Rosni, que je crois actuellement perdu, si vous voulez y donner les mains.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh bien! tenez, je serois fâché qu'il le fût; au vrai, j'en serois fâché, car j'aime la personne de

monsieur de Sulli, moi : mais cependant on ne sauroit s'empêcher de desirer un peu qu'il ne soit plus en place ; car, dès qu'on demande la moindre grace, l'on rencontre toujours en son chemin l'humeur inflexible de ce cher homme-là, et cela est excédant.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Sans doute, et c'est ce caractère intraitable et qui ne se plie point, qui auroit dû vous engager, monsieur le duc, à vous mettre de notre partie, qui est bien liée. Pour vous y déterminer, je vais m'ouvrir entièrement à vous. J'ose vous assurer, d'abord, que pour peu que nous fussions appuyés d'ailleurs, notre homme seroit bientôt culbuté ; je vois cela clairement. La signora Galigaï est sublime pour ces sortes d'opérations-là ; c'est elle qui a tout conduit. C'est un génie !

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui, c'est une femme adroite, à ce qu'ils disent tous.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très vivement.*

Oh ! elle est admirable ! Indépendamment des écrits satiriques et des pasquinades qu'elle a fait semer à la cour contre monsieur de Rosni, et que je crois même qu'elle a fait composer, c'est encore par ses soins, et d'après ses recherches, que le public a été inondé de mémoires véridi-

ques et sanglants, qui dévoilent toutes les malversations de monsieur de Sulli, et qui démasquent ses projets ambitieux et criminels. Ensuite, je sais qu'elle a fait passer jusqu'au roi, par des personnes sûres et honnêtes, des accusations plus directes, où le vrai est si bien mêlé avec le vraisemblable, qu'à moins d'un miracle je le défie de s'en tirer.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Monsieur, monsieur, je ne serois point surpris qu'il s'en tirât encore; il a de furieuses ressources dans l'ascendant qu'il a pris sur l'esprit du roi, et dans l'inclination naturelle que ce prince a toujours eue pour lui.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très vivement.*

Eh! monsieur le duc, c'est tout cela même qui tournera encore contre lui. Plus le roi a eu et conservé d'amitié pour monsieur de Sulli, et plus il sera indigné de l'abus qu'il en aura fait. (*conduisant mystérieusement le duc de Bellegarde à un coin du théâtre, et baissant le ton de sa voix.*) Nous avons porté hier le dernier coup. C'est un écrit de monsieur de Rosni lui-même... c'est un billet de lui, que nous avons tourné contre lui, et cela pourtant sans malignité. Après l'avoir lu, le roi, dans la dernière colère, le lui renvoya surle-champ par La Varenne, qui vint me le dire, et

qui, sur quelques mots échappés à sa majesté, a semé ici le bruit de son exil, qui s'est répandu, comme vous l'avez vu. Ah! monsieur le duc, si vous aviez voulu nous aider...

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant légèrement.*

Vous aider, moi? J'en suis bien éloigné, monsieur de Conchini, assurément; et, comme je vous l'ai dit, il me reste toujours pour ce chien d'homme-là un fonds d'amitié dont je ne saurois me débarrasser. Et puis, d'ailleurs, c'est que je suis si peu fait à l'intrigue, j'y suis si gauche, que j'aime cent fois mieux me trouver à une surprise de place que dans une tracasserie de cour. J'y suis moins maladroit, vous dis-je.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *souriant.*

Monsieur le duc, vous avez plus d'adresse que vous n'en voulez faire paroître. La vôtre, dans ce moment-ci, ne m'échappe pas, et voici en quoi elle consiste : vous profiterez de l'effet de la mine, s'il est heureux; et, au cas qu'elle soit éventée, vous ne pourrez pas même être soupçonné d'avoir été un des ingénieurs.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air sérieux et fier, et avec beaucoup de hauteur.*

Un moment, monsieur, s'il vous plaît; vous ne pouvez ni ne devez penser que...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant d'un air soumis et respectueux.*

Eh! non, non, monsieur le duc; je vois à présent ce que je puis et ce que je dois penser de votre inaction. Tenez, votre vieille franchise, à vous autres seigneurs français, vous fait regarder une intrigue, même la plus juste, comme un mal: moi, je n'y en trouve aucun; au contraire, vu celui que monsieur de Rosni cause dans le royaume, c'est une obligation que la France nous aura, à la signora Galigaï et à moi, d'avoir intrigué pour la délivrer de ce ministre-là. Dans tout ceci, notre intention est bonne, nous ne voulons que le bien du Français, nous autres.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Oh! je sais bien que c'est là votre but. (*voyant paroître le roi avec le duc de Sulli.*) Mais voici le roi qui sort du conseil.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *bas, au duc de Bellegarde.*

Monsieur de Sulli l'accompagne. Ils ont toujours l'air du plus grand froid; ils sont toujours mal ensemble: cela est excellent.

SCÈNE IV.

HENRI, *en uniforme de chasse;* LE DUC DE SULLI, *en habit ordinaire;* SUITE DES COURTISANS; LES DEUX OFFICIERS DES CHASSES, *qui se tiennent à la porte de l'antichambre du roi;* LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

HENRI, *au duc de Bellegarde, en s'avançant avec le duc de Sulli, auquel il marque avoir envie de parler d'abord.*

Bonjour, mon cher Bellegarde... (*au marquis.*) Bonjour, monsieur de Conchini... (*à Sulli.*) Le conseil a fini plus tôt que je ne croyois, monsieur de Sulli... (*au duc de Bellegarde et au marquis de Conchini.*) Notre rendez-vous n'est qu'à midi... Messieurs, nous aurons du temps pour tout.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ma foi! sire, votre majesté aura aujourd'hui un temps admirable pour la chasse.

HENRI, *d'un air triste.*

Oui, l'on ne pouvoit pas desirer une plus belle journée pour cette saison-ci... pour l'automne.

LE DUC DE SULLI.

Avant son départ, votre majesté n'auroit-elle point encore quelques autres ordres à me donner?

HENRI, *d'un air froid et gêné.*

Non, monsieur. Il me semble vous les avoir tous donnés dans le conseil... A moins que, vous-même, vous n'ayez quelque chose de particulier à me dire.

LE DUC DE SULLI.

Non, sire, je ne crois pas avoir rien oublié... (*après avoir un peu rêvé.*) Ah! pardonnez-moi, je me rappelle à présent l'affaire du brave Crillon. Je vais de ce pas chez lui pour...

HENRI, *l'interrompant, d'un air d'impatience.*

Vous n'aurez pas le temps de finir avec Crillon, monsieur, il vient à la chasse avec moi... Mais n'auriez-vous rien à me dire (*de l'air de l'embarras*) qui vous regardât, vous, monsieur?... Tenez, auriez-vous le loisir de m'attendre ici un moment?... Cela ne vous gêne-t-il point, monsieur?

LE DUC DE SULLI, *s'inclinant profondément.*

Moi, sire?... Ma vie et mon temps ont toujours appartenu à votre majesté. Dans l'instant même, si vous l'ordonnez...

HENRI, *l'interrompant, d'un air plus affectueux.*

Non, dans cet instant-ci, il faut que j'aille voir la reine, que j'aille embrasser mes enfants; j'en meurs d'envie!... Attendez-moi ici même, dans cette galerie... (*d'un air contraint.*) Il faut

bien que je vous parle de vous, puisque vous ne voulez point m'en parler le premier... (*au duc de Bellegarde.*) Vous, mon cher Bellegarde, suivez-moi. Vous n'entrerez pas chez la reine; il est de trop bonne heure, il ne fera pas encore grand jour: mais, en y allant, j'ai un mot à vous dire sur votre gouvernement de Bourgogne. Venez avec moi, mon ami.

(*Le roi sort, suivi de M. de Bellegarde et d'une partie des courtisans; les autres restent dans le fond, avec les deux gardes chasse.*)

SCÈNE V.

LE DUC DE SULLI, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à part.*

Faisons parler monsieur de Sulli... Il lui échappera sûrement quelques propos indiscrets et pleins de hauteur, et je les rendrai au roi, ce soir, tels qu'il me les aura tenus... (*au duc.*) Vous me voyez, monsieur le duc, dans la plus grande joie de l'entretien particulier que le roi veut avoir avec vous. Vous dissiperez facilement tous les nuages qui se sont élevés entre vous et lui, depuis quelque temps... Je le desire bien vivement, du moins.

LE DUC DE SULLI, *d'un air froid.*

Je vous en ai toute l'obligation que je dois vous en avoir, monsieur de Conchini.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très vivement.*

Ah! monsieur, qu'un grand ministre est à plaindre! L'envie et la calomnie le poursuivent sans relâche. Avec tout autre prince que notre monarque je craindrois que...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant d'un air fier.*

Oui; mais avec lui je n'ai rien à craindre, et je ne crains rien, monsieur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très vivement.*

Vous pouvez avoir raison avec ce prince-ci, qui a toujours devant les yeux vos services en tout genre; qui se souvient que, dans les premiers temps, vous lui avez sacrifié votre fortune; que vous avez exposé mille fois votre vie à ses côtés; que, des blessures dont vous êtes couvert, vous en avez encore...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant avec impatience.*

Eh! monsieur, de grace, abrégeons.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *continuant.*

Je n'en dis point trop, monsieur, et le roi doit toujours avoir présent à l'esprit que vous aves négocié, au-dedans, avec tous les grands de son état, desquels il a été obligé de racheter son

royaume pièce à pièce... qu'au dehors vos négociations ont encore été plus brillantes. Il ne doit pas lui sortir de la mémoire que la feue reine Élisabeth vous donna à Londres...

LE DUC DE SULLI, *avec une impatience encore plus vive.*

Vive dieu! monsieur, encore une fois, finissons!... Toutes ces louanges si sincères ne me tourneront point la tête, je vous en préviens... Voyons, à quoi en voulez-vous venir?

LE MARQUIS DE CONCHINI, *avec la plus grande vivacité.*

J'en veux venir, monsieur le duc, à la conséquence de tout cela : c'est qu'il est impossible que le roi n'ait pas conservé pour vous, au fond de son cœur, toute la reconnoissance qu'il doit à vos services; et je vous supplie de me dire si vous n'êtes pas de la dernière surprise que ce prince, après toutes les obligations qu'il vous a, et connoissant aussi bien votre ame, puisse un instant prêter l'oreille aux imputations calomnieuses dont on ne cesse de vous noircir dans son esprit depuis quelques mois.

LE DUC DE SULLI, *avec un air froid et railleur.*

Tenez, monsieur de Conchini, avec un homme moins franc que vous ne l'êtes, et qui n'auroit pas le cœur sur les lèvres, comme vous l'avez, je

pourrois imaginer que la question que vous me faites là seroit tout-à-fait insidieuse, et qu'il me seroit également dangereux d'y répondre ou de me taire; mais avec vous...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant.*

Moi, qui vous suis dévoué, et qui...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant aussi.*

Oh! je le sais bien, monsieur de Conchini: aussi je vous dis qu'avec tout autre que vous, si je gardois le silence dans ce cas-là, ce silence pourroit être interprété au roi, par tout autre que par vous, comme l'effet d'une fierté criminelle, et que, si je parlois, au contraire, ou que je convinsse de la facilité prétendue du roi à croire mes ennemis, j'offenserois injustement mon maître et mon bienfaiteur.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Oui, j'entends très bien...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant.*

Cependant, monsieur, malgré les risques qu'il y auroit à courir en s'expliquant dans une circonstance si délicate, je dirois à ce quelqu'un d'artificieux, malintentionné, et qui viendroit pour sonder mes sentiments sur tout cela, ce que je vous dirai à vous-même, monsieur de Conchini, ce que je dirois à mon meilleur ami: c'est qu'ayant toujours vécu sans reproches, et comp-

tant fermement sur la justice du roi, je suis si persuadé, si convaincu d'ailleurs de ses bontés pour moi, que, quand j'entendrois de la bouche même de sa majesté qu'elle m'abandonne, je ne l'en croirois pas, et j'imaginerois que sa langue a trompé son cœur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air d'embarras.*

Ah! monsieur... oui... Mais gardez-vous bien de vous livrer à cette confiance aveugle... et voyez...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant d'un air fier et avec un mépris marqué.*

Je ne vois rien et je ne veux rien voir que cela, monsieur. Ce sont les purs sentiments de mon ame, et que vous pouvez rendre à sa majesté dans les mêmes termes..... C'est ce que je n'attends pas de vous, cependant, monsieur, si vous voulez que je vous parle à présent d'un style plus clair et moins figuré.....

LE MARQUIS DE CONCHINI, *troublé.*

Comment, monsieur, moi?... Pourriez-vous me croire capable?... (*voyant reparoître le roi.*) Mais, voici le roi de retour.

(*Le roi s'arrête à la porte de la galerie avec le duc de Bellegarde, le marquis de Praslin, les deux officiers des chasses, et quelques autres personnages muets. Le duc de Sulli et le mar-*

quis de Conchini vont au-devant du roi, et Conchini passe dans l'antichambre, où il reste en vue avec les autres courtisans, qui marquent, pendant toute la scène suivante, leur inquiète curiosité sur l'évènement de l'entretien du roi avec Sulli.)

SCÈNE VI.

HENRI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE PRASLIN, PLUSIEURS COURTISANS, LES OFFICIERS DES CHASSES, LE DUC DE SULLI, LE MARQUIS DE CONCHINI.

HENRI, *donnant ses ordres à l'entrée de la galerie.* Bellegarde, d'Aumont, Brissac, Duplessis, Matignon, Villars, La Châtre, Clermont, et vous aussi, monsieur de Montmorenci, tenez-vous quelques moments dans cette pièce-ci, je vous prie. Nous partirons après pour la chasse. Mais j'ai à parler auparavant en particulier à monsieur de Sulli..... (*au marquis de Praslin.*) Marquis de Praslin, tenez-vous aussi là-dedans, et mettez à cette porte deux de mes gardes en sentinelle avec la consigne de ne laisser entrer personne dans ma galerie..... N'en faites pourtant pas fermer les portes. Je ne m'embarrasse pas que l'on nous voie; mais je ne veux pas que l'on

soit à portée de nous entendre.... (*M. de Praslin pose lui-même les sentinelles. Henri, prenant M. de Sulli par la main, l'amène, sans rien dire, jusqu'au bord des rampes, quitte sa main, le regarde, et reste un moment sans parler.*) Eh bien! monsieur, la façon dont nous sommes ensemble depuis six semaines, le froid que je vous marque et la contrainte dans laquelle nous vivons vis-à-vis l'un de l'autre, vous vous accommodez donc de tout cela, monsieur? vous n'êtes donc point inquiet?

LE DUC DE SULLI, *d'un air noble et respectueux.*

Sire, avec tout autre prince que Henri je me croirois perdu, en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familière que vous me témoigniez toujours; mais, avec votre majesté, j'ai pour moi votre équité, vos sentiments... oserois-je dire votre amitié et mon innocence? Tout cela me rassure; je suis tranquille.

HENRI, *d'un air un peu attendri.*

Cette tranquillité peut marquer, je vous l'avoue, le témoignage d'une conscience pure, et qui n'a point de reproches à se faire; mais cependant, monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie et m'adresse des plaintes contre vous, et vous gardez le plus profond silence.

LE DUC DE SULLI, *d'un air ferme et respectueux.*

Oui, sire, c'est dans un silence respectueux que je dois attendre que votre majesté m'ouvre la bouche sur des faits dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossière calomnie.... Parler le premier à votre majesté de toutes ces imputations odieuses et absurdes, c'eût été, en quelque façon, leur donner du crédit, et en reconnoître la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles accusations auxquelles vous-même ne croyez pas, sire.

HENRI, *avec bonté.*

Eh! mais, mais....

LE DUC DE SULLI, *avec force.*

Non, sire, vous n'y croyez pas.... Il n'y a qu'une seule de ces accusations qui ait quelque air de vérité, ou, pour mieux dire, de la vraisemblance.... (*tirant de sa poche un papier.*) C'est ce billet de moi, que vous me renvoyâtes hier au soir par La Varenne. Quatre mots, que j'ai mis au bas, vous en développeront toute l'énigme. Que votre majesté daigne jeter les yeux sur l'explication que j'y donne. (*Il donne au roi ce papier.*)

HENRI, *regardant le papier.*

Je tombe de mon haut!... (*prenant la main du*

duc de Sulli.) Ah! monsieur de Rosni, comme ils m'ont trompé, les cruelles gens!

LE DUC DE SULLI.

Quant aux satires, et sur-tout, sire, au libelle fait par Juvigni, avec tant de force de style et d'éloquence, et que j'ai lu, tout aussi bien que votre majesté....

HENRI, *l'interrompant, avec feu.*

Quoi! vous l'avez lu, Rosni? et vous n'êtes pas venu, tout de suite, pour vous expliquer avec moi?...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant.*

Non, sire; je l'ai méprisé. Ce n'est pas que, si votre majesté m'en eût parlé la première, j'eusse voulu et que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une justification qui doit....

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appelez-vous justification, mon ami? Ventre-saint-gris! l'éclaircissement que vous me donnez sur ce billet répond lui seul à tout.... à tout, et je n'ai plus rien à entendre.

LE DUC DE SULLI, *avec le plus grand feu.*

Pardonnez-moi, sire, il est de toute nécessité que vous ayez la bonté d'entendre ma justification; et la voici.... Depuis trente-trois ans je vous

sers; j'ose vous dire plus, je vous aime. A mon attachement inviolable pour votre majesté se joint l'honneur, dont je ne me suis et dont je ne veux jamais m'écarter. Ils se réunissent, l'un et l'autre, à mon intérêt personnel, qui est de vous servir jusqu'à mon dernier soupir.... Ce sont là mes vrais sentiments.... Pour vous persuader, au contraire, ou que je veux ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n'établissent dans leurs propos et dans leurs libelles que des possibilités purement chimériques.... Eh! en effet, quel seroit mon but dans une trahison prise dans le grand?... De me mettre votre couronne sur la tête? Vous ne me croyez pas assez dépourvu de jugement pour tenter l'impossible. De la faire passer à quelque autre branche de votre maison, ou à quelque puissance étrangère? Ah! mon prince! ah! mon héros! quel autre monarque, quelles puissances, quels états, peuvent jamais élever ma fortune aussi haut que vous avez élevé la mienne?

HENRI, *le sérrant dans ses bras.*

Ah! mon cher Rosni! mon cher Rosni!

LE DUC DE SULLI, *poursuivant avec feu.*

Ah! mon cher maître, vous le serez toujours... Vous m'aimez, vous m'estimez.... Oui, sire, vous m'estimez au point que j'ai la noble présomption

de croire que vous n'avez point eu, dans cette affaire-ci même, de soupçons réels sur ma fidélité... ce que j'appelle de véritables soupçons. Non, sire, vous n'en avez point eu.

HENRI, *reprenant vivement.*

Pour de vrais soupçons, non, mon ami, je n'en ai point eu ; à peine étoient-ce de légères inquiétudes, et si foibles encore qu'elles n'avoient aucune tenue.... Eh! tiens, mon cher Rosni, je vais t'ouvrir mon cœur : je n'eusse jamais eu ces légères inquiétudes, jamais l'on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages sur ta fidélité, si nous eussions vécu, tous les deux, dans un autre temps : mais, dans ce siècle affreux, dans ce siècle de troubles, de conspirations, de trahisons, où j'ai vu, où j'ai éprouvé les plus noires perfidies de la part de ceux que j'avois traités comme mes meilleurs amis ; où j'ai pensé être mille fois le jouet et la victime de la scélératesse de leurs complots.... tu me pardonneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance.... Je les réparerai, monsieur de Rosni, par de nouveaux bienfaits, qui porteront au plus haut point d'élévation et vous et votre maison. Je veux que....

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant avec feu.*

Arrêtez, sire ! Vos bontés pour moi iroient

peut-être trop loin : il faut y mettre des bornes. Vos malheurs et les plus noires ingratitudes ont dû nourrir et étendre vos défiances; que votre cœur n'en ait plus désormais pour moi : je le mérite. Mais que votre majesté mette la plus grande prudence et une extrême circonspection dans les bienfaits dont elle voudroit encore m'honorer. Je suis le premier à lui demander à genoux de ne jamais me donner de places fortes, de principautés; en un mot, de ne jamais me faire de ces sortes de graces qui puissent me donner la possibilité de me déclarer chef de parti, si je voulois le tenter. Ces graces-là, sire, sont des armes qui n'en seroient jamais pour moi; mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI, *avec la plus grande vivacité de sentiment.*

Grand-maître, tu n'auras jamais d'ennemis à craindre tant que je vivrai.

LE DUC DE SULLI, *après s'être incliné pour le remercier.*

Ah! sire, plût à Dieu que cela fût vrai!... Mais cet entretien-ci est la preuve du contraire, et des effets cruels que peuvent produire des calomnies, travaillées de main de courtisan.

HENRI, *avec la dernière vivacité.*

Eh! mais, elles n'en auroient produit aucuns,

si, depuis que je vous boude, cruel homme que vous êtes, vous eussiez voulu venir bonnement vous éclaircir avec moi... Ah! Rosni, cela n'est pas bien à vous! Depuis trente ans que je vous ai juré amitié, moi, je n'ai rien eu sur le cœur que je ne l'aie déposé dans votre sein : projets, affaires, plaisirs, amitiés, amours, chagrins domestiques, je vous ai tout confié; et vous, vous vous tenez sur la réserve pour une mince explication avec moi!... Les larmes m'en viennent aux yeux! Les princes ne peuvent-ils donc avoir un ami?

LE DUC DE SULLI, *du ton le plus attendri.*

Ah! mon adorable maître! cette force, cette vérité de sentiment, m'éclairent à présent sur ma faute. Oui, sire, j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué dès le premier instant, et de...

HENRI, *l'interrompant avec la plus grande vivacité.*

Oui, monsieur!... et vous sentiriez encore mille fois davantage votre tort, si vous saviez, mon ami, ce que j'ai souffert, moi, pendant notre espèce de brouillerie.... Que cela n'arrive donc plus... Je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vingt-quatre heures; entendez-vous, Rosni?

LE DUC DE SULLI, *avec passion.*

Oh! je les préviendrai dès leur naissance. Ah! sire! ah! mon ami! Pardonnez au trouble de mon cœur... ce mot... qui vient de m'échapper.

HENRI, *avec la dernière vivacité.*

Appelle-moi ton ami, mon cher Rosni! ton ami! Eh! que je l'ai bien sentie cette amitié que j'ai pour toi! Tiens, lorsque tout à l'heure, auparavant de passer chez la reine, je me suis contraint à te faire un accueil froid, et que je t'ai appelé *monsieur*, te rappelles-tu de ne m'avoir répondu que par une inclination de tête et une révérence profonde? Eh bien! en voyant ta douleur et ton attendrissement, mon cher Rosni, peu s'en est fallu que, dans ce moment, je ne t'aie jeté les bras au cou, et que je n'aie commencé par là notre explication.

LE DUC DE SULLI, *dans le dernier attendrissement, et d'une voix entrecoupée.*

Ah! sire! ce dernier trait... Ah! permettez qu'avec les larmes de la joie et de la plus tendre sensibilité, je me précipite à vos pieds pour vous remercier... (*Il se jette aux pieds du roi.*)

HENRI, *le relevant avec vivacité.*

Eh! que faites-vous donc là, Rosni?... Relevez-vous donc... Prenez donc, prenez donc garde.

Ces gens-là qui nous voient, mais n'ont pas pu entendre ce que nous disions, vont croire que je vous pardonne. Vous n'y songez pas : relevez-vous donc... (*M. de Rosni, un genou en terre, reste la bouche collée sur la main du roi pendant tout ce couplet. Le roi le relève et l'embrasse à plusieurs reprises, puis il va vers la porte.*) (*au marquis de Praslin.*) Marquis de Praslin, faites relever vos sentinelles; tout le monde peut entrer, et partons pour la chasse. (*à tous les courtisans.*) Mais, auparavant que de monter à cheval, je suis bien aise, messieurs, de vous déclarer à tous que j'aime Rosni plus que jamais, et qu'entre lui et moi c'est à la vie et à la mort.

LE DUC DE SULLI.

Ah! sire, comment pourrai-je jamais reconnoître....

HENRI, *l'interrompant.*

En continuant de me servir comme vous m'avez toujours servi, monsieur de Rosni.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au duc de Sulli.*

Ah! parbleu! mon cher duc, je prends bien part...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant, au duc de Sulli.*

Ah! monsieur, l'excès de ma joie...

HENRI, *les interrompant tous les deux.*

Allons, allons, vous lui ferez tous vos compliments à la chasse, où je veux qu'il vienne avec nous.

LE DUC DE SULLI.

Moi, sire ?

HENRI.

Vous-même, mon cher Rosni. Je sais bien que vous n'aimez pas autrement la chasse : mais j'aime à être avec vous aujourd'hui, moi, toute la journée, mon ami.

LE DUC DE SULLI.

Je suis pénétré de ce que vous dites là, sire; cependant, si votre majesté m'en dispensoit....

HENRI, *l'interrompant.*

Non, mon pauvre Rosni: ma chasse ne peut être heureuse, si vous n'y venez pas; et j'ai des pressentiments que, si vous en êtes, il nous arrivera des aventures agréables; j'ai cela dans l'idée. Allez donc vous habiller, et venez nous joindre au rendez-vous. L'on n'attaquera pas que vous n'y soyez. (*Il lui donne un petit coup sur la joue en signe d'amitié.*)

LE DUC DE SULLI.

Allons, sire, je cours donc bien vite m'habiller.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

HENRI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, PLUSIEURS COURTISANS, LES OFFICIERS DES CHASSES.

HENRI, *à Conchini.*

M. de Conchini, il y aura bien des gens à qui ce raccommodement-ci ne plaira pas jusqu'à un certain point.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ce n'est pas à moi, sire, je vous le jure.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au roi.*

Ma foi, sire, ce raccommodement-ci étoit desiré de tous ceux qui aiment le bien de votre état.... Cet homme-là sera toujours le bras droit de votre majesté, et il est d'une habileté dans les affaires....

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appelez-vous dans les affaires? Ajoutez donc à la tête de mes armées, dans mes conseils, dans les ambassades... Je l'ai toujours présenté avec succès à mes amis et à mes ennemis... Mais, partons, partons.

(*Le roi sort, et est suivi de toute sa cour.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'entrée de la forêt de Sénart, du côté de Lieursain.

SCÈNE I.

LUCAS, CATAU, *habillés en paysans du temps de Henri IV.*

(*L'on entend un cor-de-chasse dans l'éloignement.*)

LUCAS.

Parguenne! mam'selle Catau, entendais-vous ces corneux-là? Encore un coup, v'nais-vous-en voir la chasse avec moi. All'n'est pas loin d'ici. Allons du côté que j'entendons les cors.

CATAU.

Oh! Lucas, je n'ons pas le temps; il faut que je nous en retournions cheux nous.

LUCAS.

Dame! c'est que ça n'arrive pas tous les jours, au moins, que la chasse vienne jusqu'à Lieursain... J'y verrons peut-être notre bon roi Henri.

CATAU.

Vraiment, j'aurions ben envie de l'voir, car je ne l'connoissons pas pus qu'toi, Lucas: mais il se fait tard, ma mère m'attend; faut que je l'y aide à faire le souper. Mon frère Richard arrive ce soir.

LUCAS.

Quoi! monsieur Richard arrive ce soir? Queu plaisir? queu joie!... J'espérons qu'il déterminera à mon mariage avec vous monsieur Michau, votre père, qui barguigne toujours... Mais, parguenne! c'est bian mal à vous de ne m'avoir pas déja dit c'te nouvelle-là!

CATAU.

Est-ce que j'ai pu vous la dire pus tôt donc? Je viens de l'apprendre tout-à-l'heure.

LUCAS.

Eh bian! falloit me la dire tout de suite.

CATAU.

Queu raison! Est-ce que je pouvois vous dire ça auparavant que de vous avoir rencontré?

LUCAS.

Bon! vous pensiais bian à me rencontrer, tant seulement! Vous ne pensiais qu'à courir après la chasse. Est-ce là de l'amiquié donc, quand on a une bonne nouvelle à apprendre à quelqu'un?

CATAU, *à part.*

Mais, voyez donc queue querelle il me fait, pendant que je n'ai voulu voir la chasse que parceque je savois ben que je l'rencontrerions en chemin, ce bijou-là!... Et il faut encore qu'il me gronde!... (*à Lucas.*) Allez, vous êtes un ingrat.

LUCAS, *d'un air tendre.*

Eh! pardon, mam'selle Catau; c'est que j'ignorions tout ça, nous... Dame, voyais-vous? c'est que je vous aimons tant, tant, tant!

CATAU.

Eh! pardi! je vous aimons ben aussi, nous, monsieur Lucas; mais je n'vous grondons pas que vous ne l'méritiais.

LUCAS, *en riant.*

Oh! tatigué! vous me grondais bian queuquefois sans que je le méritions!... Par exemple, hier encore, devant monsieur et madame Michau, ne me grondîtes-vous pas d'importance, à propos de c'te dévergondée d'Agathe, qui a pris sa volée avec ce jeune seigneur! Dirais-vous encore que j'avions tort?

CATAU, *d'un air mutin.*

Oui, sans doute, je le dirai encore. Je ne saurois croire, moi, qu'Agathe se soit en allée exprès avec ce monsieur. C'est une fille si rai-

sonnable, elle aimoit tant mon frère Richard!... Allais, allais, il y a queuque chose à cela que je ne comprenons pas.

LUCAS, *en se moquant.*

Oh! jarnigoi! je le comprends bian, moi.

CATAU.

Oh! tiens, Lucas, ne renouvelons pas c'te querelle-là, car je te gronderions encore, si j'en avions le temps. Mais j'ons affaire... Adieu, Lucas.

LUCAS.

Adieu, méchante.

CATAU, *lui jetant son bouquet au nez.*

Méchante!... Tiens, v'là pour t'apprendre à parler.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE II.

LUCAS, *regardant du côté par où Catau est partie.*

Attendais donc, attendais donc... La petite espiègle, alle est déja bian loin... C'est gentil pourtant ça... La façon dont all'me baille son bouquet, en faisant semblant de me l'jeter au nez, en est tout-à-fait agreyable... (*ramassant le bouquet, et apercevant Agathe en se relevant.*)

Mais, que vois-je? ons-je la berlue?... Avec tous ces biaux ajustorions-là? c'est m'am'selle Agathe, dieu me pardonne!

SCÈNE III.

AGATHE, *habillée comme une bourgeoise, étoffe du temps de Henri IV; vertugadin en grand collet monté, en dentelles fort empesées, et coiffée en dentelles noires;* LUCAS.

AGATHE.

C'est moi-même, mon cher Lucas... De grace! écoute-moi un moment.

LUCAS, *l'interrompant.*

Tatigué! comme vous v'là brave, mam'selle Agathe! Vous v'là vêtue comme une princesse... Vous arrivais donc de Paris... de la cour?... Faut qu'vous y ayez fait eune belle forteune, depuis six semaines qu'vous êtes disparue de Lieursain! Monsieur Jérome, vot'père, qu'est le pus p'tit fermier de ce canton, il n'a pas dû vous reconnoître... Allais, vous devriais mourir de pure honte.

AGATHE, *d'un air triste.*

Hélas! les apparences sont contre moi; mais je ne suis point coupable. Le marquis de Conchini m'a fait enlever malgré moi, et m'a fait conduire

à Paris. Ce cruel m'a tenue six semaines dans une espèce de prison... Ma vertu, mon courage, et mon désespoir, m'ont prêté les forces nécessaires pour me tirer de ses mains. Je me suis échappée ; j'arrive à l'instant, et t'ayant aperçu d'abord, et ayant à te parler, je n'ai pas voulu me donner le temps de quitter ces habits qu'on m'avoit forcée de prendre, et qui paroissent déposer contre mon honneur.

LUCAS, *d'un air moqueur.*

« Déposer contre mon honneur !... » Les biaux tarmes ! Comme ça est biau dit ! V'là ce que c'est que d'avoir demeuré, depuis vot' enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans, cheux c'te signora Léonore Galigaï, là ousque ce marquis de Conchini est devenu vot'amoureux. Dame ! d'avoir été élevée cheux ces grands seigneurs, ça vous ouvre l'esprit d'eune jeune fille, ça ! Ça vous a appris à biau parler... et à mal agir... Mais, parcequ'ous avais de l'esprit, pensais-vous pour ça que je sommes des bêtes, nous?... Crayais-vous que je vous crairons? Tarare! comme je sis la dupe de c'te belle loquence-là!

AGATHE.

Mais, si tu veux bien, mon ami...

LUCAS, *l'interrompant.*

Moi, vot'ami, après ce qu'ous avais fait? l'ami

d'une parfide qui trahit monsieur Richard, à qui alle assure qu'all' l'aime; et qui après le plante là, pour eun seigneur qu'all' ne peut épouser?... à qui all' vend son honneur pour avoir de biaux habits, et n'être pus vêtue en paysanne? Moi, l'ami d'une criature comme ça!... fi! morgué! ignia non pus d'amiquié pour vous dans mon cœur qui gni en a sur ma main, voyais-vous?

AGATHE.

Encore un coup, Lucas, rien n'est plus faux que...

LUCAS, *l'interrompant.*

Rian n'est plus vrai... Et ça est indigne de vous d'avoir mis comm' ça le trouble dans not' village... d'avoir arrêté tout court nos mariages... J'étois près d'épouser, moi, mam'selle Catau, la sœur de monsieur Richard. Monsieur Michau, son père à elle et à lui, monsieur Michau, qu'est le plus riche meunier de ce royaume, vous auroit mariée vous-même à monsieur Richard, son fils, qu'est un garçon d'esprit, qu'a fait ses études à Melun, qui parle comme un livre, de même que vous... qui sait le latin, et qui, à cause de ça, et de dépit de ce que vous l'avez abandonné, va, ce dit-il, se précipiter dans l'église, à celle fin de devenir, par après, not' curé.

AGATHE.

Puisque tu ne veux pas m'entendre, dis-moi, du moins, si Richard est ici.

LUCAS.

Non, il n'y est pas; il n'y sera que ce soir. N'a-t-il pas eu la duperie d'aller pour vous à Paris, mam'selle, à celle fin de demander justice à not' bon roi, qui ne la refuse pas pus aux petits qu'aux grands?

AGATHE, *à part, en soupirant.*

Que je suis malheureuse!... Comment me justifier?... (*à Lucas.*) Sans que je puisse m'en plaindre, Richard aura toujours droit de conserver des soupçons odieux.

LUCAS.

Il auroit un grand tort d'en consarver, oui... (*voyant Agathe en pleurs.*) Bon! vous larmoyez!... Eh! ouiche! tous ces pleurs de femmes-là sont de vraies attrape-minettes.

AGATHE.

Hélas! je te pardonne de ne pas me croire sincère... Mais, si ce n'est pas pour moi, du moins, par amitié pour Richard, rends-lui un service qu'en t'apercevant au commencement de la forêt je suis venue te demander ici... C'est pour lui que tu agiras.

LUCAS.

Voyons, queuque c'est, mam'selle?

AGATHE, *très affectueusement.*

C'est un service qui tend à me justifier vis-à-vis de mon amant, s'il est possible... De grace! rends-lui cette lettre (*elle lui présente une lettre.*) que je lui écrivois, à tout hasard, et que l'occasion que je trouvai, sur-le-champ, de me sauver ne m'a pas même laissé le temps d'achever... Donne-la-lui donc... Prends-moi en pitié, et ne me réduis pas au désespoir en me refusant.

LUCAS, *attendri et se retenant de le laisser voir.*

Baillez-moi c'te lettre, la belle pleureuse; je la li rendrons. Vous m'avez attendri; mais ne pensais pas pour ça m'avoir fait donner dans le pagneau, non... non, palsangué! et je l'y parlerons contre vous; je vous en prévenons d'avance.... Je n'voulons pas que not' ami Richard, et qui sera bientôt not' biau-frère, achetient chat en poche, entendais-vous?

AGATHE.

Va, ce n'est pas toi qu'il m'importe de convaincre de mon innocence; c'est mon amant, c'est son père, aux pieds desquels je suis résolue de m'aller jeter pour leur jurer que je ne suis point coupable... Avertis-moi seulement dès que Richard sera arrivé.

LUCAS.

Oui, oui, je vous avartirons. Allais, allais, je vous le promettons.

(*Agathe s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

LUCAS, *mettant la lettre dans sa poche.*

Comme ces femelles avont les larmes à commandement! Ça pleure quand ça veut, déja et d'un...Et pis, quand il s'agit de leux honneur, ces filles vous font d'shistoires, d'shistoires... qui n'ont ni père ni mère, et presque toujours, nous autres hommes, après avoir bian bataillé pour ne les pas craire, j'finissons toujours par gober ça... Je sommes assez benêts pour ça... (*Le jour baisse.*) Et, d'ailleurs, c'te petite mijaurée-là, qui par son équipée m'a reculé, à moi, mon mariage avec ma petite Catau, que j'aimons de tout not' cœur! c'est-il pas endêvant ça?... Mais, l'ami Richard devroit être arrivé, car le jour commence à tomber un tantinet... (*voyant paroître Richard.*) Eh! mais, c'est li-même.

SCÈNE V.

RICHARD, LUCAS.

LUCAS, *courant l'embrasser.*

Pardi! monsieur Richard, que je nous embrassions!... Encore... morgué! encore. Je ne m'en sens pas d'aise, mon ami.

RICHARD.

Ah! mon cher Lucas, j'ai plus besoin de ton amitié que jamais; mon malheur est sans ressource.

LUCAS.

J'nous en étions toujours bian douté.... Mais, comment ça, donc?

RICHARD.

Comment?... Tu as vu que j'étois parti pour Paris, dans le dessein de m'aller jeter aux pieds de sa majesté; mais ce malheureux marquis de Conchini, qui a su mon projet, sans doute, par ses espions, dont je me suis bien aperçu que j'étois suivi, m'a fait dire qu'il me feroit arrêter, si je restois à Paris.

LUCAS.

Queu scélérat!

RICHARD.

Ce ne sont point ses menaces qui m'ont déter-

miné à revenir, c'est une lettre qu'après cela j'ai reçue d'Agathe. La perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus.

LUCAS.

All' vous avoit déja écrit?

RICHARD, *très vivement.*

Oui, Lucas. Elle m'a écrit qu'elle ne m'aimoit plus, elle!... elle!... Ah! sans doute cet infame séducteur, soit par force, soit par adresse, est parvenu à s'en faire aimer lui-même. Elle aura été éblouie par la grandeur imposante de ce vil seigneur étranger.

LUCAS.

Quoi! all' l'aime? vrai?

RICHARD, *avec transport.*

Oui, elle l'aime; elle ne m'aime plus... Ma rage!... Mais calmons ces transports, qui ne font qu'irriter mes maux.... Oublions-la.... Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS.

Oh! vous ferez très bian. All' est ici c'tapendant.

RICHARD, *très vivement.*

Elle est ici? elle est ici?

LUCAS.

Oui, all' est ici de tout à c'theure. All' m'est déja venue mentir sur tout ça, la petite fourbe!

et pour se justifier, ce dit-elle, all' m'a même baillé pour vous eune lettre, que j'ons là.

RICHARD, *encore plus vivement.*

Quoi! tu as une lettre d'elle, et pour moi? Donne donc.

LUCAS, *lui montrant la lettre sans la lui donner.*

Tenais, la v'là; mais, croyais-moi, déchirons-la sans la lire. Gnia que des faussetés là-dedans.

RICHARD, *la lui arrachant.*

Eh! donne toujours... (*à part.*) Quelle est ma foiblesse!... (*à Lucas.*) Tu as raison, Lucas, je ne devrois pas la lire... Mon plus grand tourment est de sentir que j'adore encore Agathe plus que jamais.

LUCAS.

C'est bian adoré à vous. (*Richard ouvre la lettre et se met à la lire bas.*) Mais, lisais donc tout haut, que je voyions c' qu'all' chante.

RICHARD, *lisant la lettre haut, d'une voix altérée, et le cœur palpitant.*

Très volontiers. (*Il lit.*)

« Le lundi, à six heures du matin.

« N'ajoutez aucune foi, mon cher Richard, à « l'affreuse lettre que vous avez sans doute reçue « de moi; c'est le valet de chambre du marquis « de Conchini, ce vilain Fabricio, qui m'a forcée

« de vous l'écrire, en m'apprenant que vous étiez « à Paris, et que son maître étoit déterminé à se « porter contre vous aux dernières violences, si « je ne vous l'écrivois pas. Il m'a promis, en « même temps, que, pour prix de ma complai- « sance, l'on m'accorderoit plus de liberté. Ce « dernier article m'a décidée; car, si l'on me « tient parole, je compte employer cette liberté « à me sauver d'ici. Nul danger ne m'effraiera. « Je crains moins la mort que de cesser d'être « digne de vous. Je vous écris cette lettre sans « savoir par où ni par qui je puis vous la faire « tenir. C'est un bonheur que je n'attends que du « ciel, qui doit protéger l'innocence. Je vous « aime toujours; je n'aimerai jamais que... Mais « j'aperçois que la petite porte du jardin est ou- « verte... Ma fenêtre n'est pas bien haute... avec « mes draps, je pourrai... J'y vole. »

(*A part, après avoir lu.*)

Ah ciel! elle sera descendue par la fenêtre! (*à Lucas.*) Eh! si elle s'étoit blessée, Lucas?

LUCAS, *d'un air railleur.*

Blessée?... Je venons de la voir... Vous donnais donc comme un gniais dans toute c't'écriture-là, vous?

RICHARD.

Comment! que veux-tu dire?

LUCAS.

Tatigué! qu'alle a d'gnimagination c'te fille-là! La belle lettre! queu biau style! comm' ça est en même temps magnifique et parfide!

RICHARD.

Quoi! Lucas, tu pourrois penser qu'elle me trompe? qu'elle pousseroit la perfidie jusqu'à...

LUCAS, *l'interrompant.*

Oui, morgué! je l'croyons de reste. Ce marquis et elle, ils auront arrangé c'te lettre-là ensemblement, et, par exprès, pour qu'ous en soyais le claude.

RICHARD.

Non, elle n'est point capable d'une telle horreur; et toi-même...

LUCAS, *l'interrompant.*

Et moi-même... Je vous disons que c'est sûrement là un tour de ce marquis. Il n'en veut pus, il la renvoie à son village.

RICHARD.

Comment, malheureux! tu t'obstines à vouloir qu'une fille comme Agathe...

LUCAS, *l'interrompant.*

Malheureux?... Oh! point d'injures, not' ami. Mais, tenais, quand je n'nous y obstinerions pas, là, posez qu'all' soit innocente... Après avoir été

six semaines cheux ce seigneur, qu'est-ce qui le croira? Faut qu'all' le prouve paravant que vous puissiais la revoir avec honneur. Voudriais-vous, en la revoyant avant qu'all' soit justifiée, courir les risques de vous laisser encore ensorceler par elle, et qu'all' vous conduisisse à l'épouser? C'est ce qui vous arriveroit, da, et ce qui seroit biau, n'est-ce pas?

RICHARD, *très tristement.*

Oui, tu as raison, Lucas; je ne dois pas m'exposer à la voir. Je sens trop bien la pente que j'ai à me faire illusion. Mais allons chez toi, mon cher ami : j'y veux passer une heure ou deux pour calmer mes sens et me remettre un peu. (*Il est tout-à-fait nuit.*) (*tendrement, à part.*) Ne portons point chez mon père, et au sein de ma famille, les apparences, du moins, du chagrin qui me dévore.

LUCAS.

Oui, v'nais-vous-en cheux nous. Aussibian v'là la nuit close, et c'te forêt, comme vous savais, n'est pas sûre à ces heures-ci. Ignia tant de braconniers et de voleurs; c'est tout un. (*Entendant du bruit.*) Tenais, tenais, il me semble que j'en entends déja quelques-uns dans ces taillis.

RICHARD, *écoutant et soupirant.*

Oui, allons, mon ami. Nous parlerons chez toi

de ton mariage avec ma sœur Catau. Puisque le mien ne peut pas se faire, je veux presser mon père de finir le tien. Il n'est pas juste que tu souffres de mon malheur. Ce seroit un chagrin de plus pour moi.

(*Ils se retirent ensemble.*)

SCÈNE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, *arrivant dans l'obscurité et en tâtonnant.*

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Nous avons manqué nos relais, monsieur le duc; cela est cruel.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ah! d'autant plus cruel, mon cher Conchini, que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas... Comme la nuit est noire!

LE MARQUIS DE CONCHINI.

L'on n'y voit point du tout. J'ai même de la peine à vous distinguer. Il faut que ce damné cerf nous ait fait faire un chemin...

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Un chemin du diable!... Quel cerf!... Il s'est fait battre d'abord pendant trois heures dans ces bois de Chailli: il passe ensuite la rivière, nous

fait traverser la forêt de Rougeant, où il tient encore deux mortelles heures. Il nous conduit enfin bien avant dans Sénart, où nous sommes...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant.*

Sans savoir où nous sommes. (*entendant venir quelqu'un.*) Mais j'entends marcher. Quelqu'un vient à nous.

SCÈNE VII.

LE DUC DE SULLI, *arrivant en tâtonnant, et saisissant le bras du duc de Bellegarde;* LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE DUC DE SULLI, *au duc de Bellegarde, qu'il prend pour le roi.*

Ah! sire, seroit-ce vous?... Est-ce vous, sire?

LE DUC DE BELLEGARDE, *au marquis de Conchini.*

C'est la voix de monsieur de Rosni, et son cœur; car il n'est occupé que de son roi.

LE DUC DE SULLI, *reconnoissant le duc de Bellegarde.*

C'est moi-même. Eh! c'est vous, duc de Bellegarde? Êtes-vous seul ici? Savez-vous où est le roi? a-t-il quelqu'un avec lui?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Il y a deux heures que j'en suis séparé : il n'étoit point avec le gros de la chasse quand je l'ai perdu ; et, pour moi, je suis ici uniquement avec le marquis de Conchini.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à M. de Sulli.*

Avec votre serviteur, duc de Sulli. Mais, vous, qu'avez-vous donc fait de votre cheval ?

LE DUC DE SULLI.

Je l'ai donné à un malheureux valet, qui s'est cassé la jambe devant moi. Mais, dites-moi donc, messieurs, en quel endroit de la forêt nous trouvons-nous ici ?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ma foi, nous y sommes égarés ; voilà tout ce que nous savons.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Cela est agréable, et sur-tout pour un galant chevalier comme moi, qui devois, ce soir même, mettre fin à une aventure des plus brillantes. Soit dit, entre nous, sans vanité et sans indiscrétion, messieurs.

LE DUC DE SULLI, *d'un air brusque.*

Duc de Bellegarde, vous n'avez que vos folies en tête ! Je pense au roi, moi. Il n'aura peut-être été suivi de personne ; la nuit est sombre, je crains qu'il ne lui arrive quelque accident.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air indifférent.*

Bon! quel accident voulez-vous qu'il lui arrive?

LE DUC DE SULLI, *vivement.*

Eh quoi! monsieur, ne peut-il pas être rencontré par un braconnier, par quelque voleur? Que sais-je, moi? (*avec colère.*) En vérité, le roi devroit bien nous épargner les alarmes où il nous met pour lui! Que diable! ne devroit-il pas être content d'être échappé à mille périls, qui étoient peut-être nécessaires dans le temps? et cet homme-là ne sauroit-il se retenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout-à-fait inutiles?

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Eh! mais, mais, mon cher Sulli, vous mettez les choses au pis... J'aime le roi autant que vous l'aimez, et...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant d'un air indifférent.*

Et moi aussi, assurément... Mais, par ma foi, c'est vouloir s'inquiéter à plaisir que de...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant brusquement.*

Vive dieu! messieurs, nous avons une façon d'aimer le roi tout-à-fait différente; car moi, je vous jure que, dans ce moment-ci, je ne suis nul-

lement rassuré sur sa personne. J'ai peur de tout pour lui, moi; je ne suis pas aussi tranquille que vous l'êtes.

SCÈNE VIII.

UN PAYSAN, *ayant sur le dos une charge de bois;* LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE PAYSAN, *chantant, à part, sur l'air des Forgerons de Cythère.*

« Je suis un bûcheron
« Qui travaille et qui chante... »

LE DUC DE SULLI, *au paysan, en l'arrêtant.*

Qui va là? Qui es-tu?

LE PAYSAN, *jetant son bois de frayeur, et tombant aux genoux de M. Sulli.*

Miséricorde! messieurs les voleurs, ne me tuais pas. Mon cher monsieur, si vous êtes leux capitaine, ordonnais-leux qu'ils me laissiont la vie... La vie, monsieur le capitaine, la vie! (*tirant de sa poche son argent, et l'offrant au duc de Sulli.*) V'là quatre patards et trois carolus; c'est tout ce que j'avons.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à M. de Sulli.*

Vous! capitaine de voleurs, mon cher surin-

tendant! cela est piquant, au moins; mais très piquant!

LE DUC DE SULLI, *d'un ton sévère.*

C'est plaisanter mal-à-propos et bien légèrement, monsieur.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au paysan.*

Lève-toi, mon bon homme, lève-toi. Nous ne sommes point des voleurs, mais des chasseurs égarés, qui te prions de nous conduire au plus prochain village.

LE PAYSAN, *se relevant.*

Eh! parguenne! messieurs, vous n'êtes qu'à une porté de fusil de Lieursain.

LE DUC DE SULLI.

De Lieursain, dis-tu?

LE PAYSAN.

Oui, monsieur, et vous n'avez qu'à me suivre.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien nous prend que ce soit si près; car nous sommes excédés de lassitude.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *au paysan.*

Et nous mourons de faim. Dites-moi, l'ami, trouverons-nous là de quoi?...

LE PAYSAN, *l'interrompant.*

Oh! oui, car je vons vous mener chez le garde-chasse de ce canton. Vous y trouverais des lapins

par centaine : car ces gens-là y mangiont les lapins, eux ; et les lapins nous mangiont, nous !

LE DUC DE SULLI, *donnant de l'argent au paysan.*

Tiens, mon enfant, voilà un henri, conduis-nous.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au paysan, en lui donnant aussi de l'argent.*

Tiens, mon pauvre garçon.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *au paysan, en lui donnant de même de l'argent.*

Tiens encore. Eh bien ! nous crois-tu toujours des voleurs ?

LE PAYSAN.

Au contraire, et grand merci, mes bons seigneurs ! Suivais-moi. Dame ! si je vous ons pris pour des voleurs, c'est que c'te forêt-ci en fourmille ; car, depis nos guerres civiles, biaucoup de ligueux avont pris c'te profession-là.

LE DUC DE SULLI.

Allons, allons, conduis-nous, et marche le premier.

LE PAYSAN, *leur montrant de la main un chemin, qu'il leur fait prendre.*

Venais, venais par ce petit sentier ; par ilà, par ilà.

LE DUC DE SULLI, *à part, en faisant passer les autres devant lui et en les suivant.*

Je suis toujours inquiet du roi; il ne me sort point de l'esprit.

(*Ils s'éloignent tous les quatre.*)

SCÈNE IX.

HENRI, *arrivant en tâtonnant.*

Où vais-je? où suis-je? où cela me conduit-il? Ventre-saint-gris! je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l'issue de cette forêt... Arrêtons-nous un moment et voyons... Parbleu! je vois... que je n'y vois rien. Il fait une obscurité de tous les diables! (*tâtant avec son pied.*) Ceci n'est point un chemin battu, ce n'est point une route; je suis en plein bois... Allons, je suis égaré tout de bon... C'est ma faute. Je me suis laissé emporter trop loin de ma suite, et l'on sera en peine de moi. C'est tout ce qui me chagrine; car, du reste, le malheur d'être égaré n'est pas bien grand... Prenons notre parti cependant. Reposons-nous, car je suis d'une lassitude... Je suis rendu!... (*Il s'assied au pied d'un arbre et tâte le terrain.*) Oh! oh! cette place-ci n'est pas trop désagréable. Eh! mais, là, l'on n'y passeroit pas

mal la nuit. Ce coucher-ci n'est pas trop dur. J'en ai, parbleu, trouvé parfois de plus mauvais. (*Il se couche et se remet tout de suite en son séant.*) Si ce pauvre diable de duc de Sulli, qui ne vient à la chasse que par complaisance, que j'ai forcé aujourd'hui de m'y suivre, s'est par malheur égaré comme moi, oh! je suis perdu! et ce seroit encore bien pis si j'étois obligé de passer la nuit dans la forêt; il me feroit un train!.. il me feroit un train!... je n'aurois qu'à bien me tenir!... Il me semble que je l'entends qui me dit, avec son air austère: « J'adore Dieu, sire! vous « avez beau rire de tout cela, je ne vois rien de « plaisant, moi, à faire mourir d'inquiétude tous « vos serviteurs. » Si je pouvois cependant reposer et m'endormir quelques heures, je reprendrois des forces pour me tirer d'ici. Essayons. (*Il se recouche et paroît reposer un instant: on tire un coup de fusil; il s'éveille et se relève en mettant la main sur la garde de son épée.*) Il y a ici quelques voleurs. Tenons-nous sur nos gardes.

SCÈNE X.

DEUX BRACONNIERS, HENRI.

LE PREMIER BRACONNIER, *à son camarade.*

Es-tu sûr de l'avoir mis à bas?

LE SECOND BRACONNIER.

Oui ; c'est une biche. Il me semble l'avoir entendue tomber.

HENRI, *à part, en se relevant et allant vers le fond du théâtre.*

Ce sont des braconniers ; je vois cela à leur entretien.

LE PREMIER BRACONNIER, *à son camarade.*

Ne dis-tu pas que tu la tiens?

LE SECOND PRACONNIER.

Tu rêves creux. Je n'ai point parlé.

LE PREMIER BRACONNIER.

Si ce n'est pas toi qui as parlé, il y a donc ici quelqu'un qui nous guette... Je me sauve, moi.

(*Il s'éloigne.*)

SCÈNE XI.

HENRI, LE SECOND BRACONNIER.

LE SECOND BRACONNIER, *à part.*

Parguenne ! et moi, je m'en fuis. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE XII.

HENRI, *appelant les braconniers.*

Eh! messieurs!... messieurs!... Bon! ils sont déja bien loin... Ils auroient pu me tirer d'ici, et me voilà tout aussi avancé que j'étois.

SCÈNE XIII.

MICHAU, *ayant deux pistolets à sa ceinture, et une lanterne sourde à la main;* HENRI.

MICHAU, *saisissant Henri par le bras.*

Ah! j'tenons le coquin qui vient de tirer sur les cerfs de notre bon roi... Qu'êtes-vous? allons, qu'êtes-vous?

HENRI, *hésitant.*

Je suis, je suis... (*à part, en se boutonnant, pour cacher son cordon bleu.*) Ne nous découvrons pas.

MICHAU.

Allons, coquin! répondais donc. Qu'êtes-vous?

HENRI, *riant.*

Mon ami, je ne suis point un coquin.

MICHAU.

M'est avis que vous ne valais guère mieux, car

vous ne répondais pas net. Qu'est-ce qu'a tiré ce coup de fusil, que je venons d'entendre?

HENRI.

Ce n'est pas moi, je vous jure.

MICHAU.

Vous mentais, vous mentais.

HENRI.

Je mens... je mens... (*à part.*) Il me semble bien étrange de m'entendre parler de la sorte... (*à Michau.*) Je ne mens point, mais...

MICHAU, *l'interrompant.*

Mais... mais... mais... je n'sons pas obligés de vous craire. Quel est votre nom?

HENRI, *en riant.*

Mon nom... mon nom?

MICHAU.

Vot' nom; oui, vot' nom. N'avous pas de nom? D'où venais-vous? Queuque vous faites ici?

HENRI, *à part.*

Il est pressant... (*à Michau.*) Mais, voilà des questions,.. des questions...

MICHAU, *l'interrompant.*

Qui vous embarrassont... je voyons ça. Si vous étiais un honnête homme, vous ne tortillerais pas tant pour y répondre. Mais c'est qu'vous ne l'êtes pas; et, dans ce cas-là, qu'on me suive cheux le garde-chasse de ce canton.

HENRI.

Vous suivre? Eh! de quel droit? de quelle autorité?

MICHAU.

De queu droit? du droit que je nous arrogeons, tous tant que nous sommes de paysans ici, de garder les plaisirs de notre maître... Dame, c'est que, voyais-vous, d'inclination, par amiquié pour not' bon roi, tous l's habitants d'ici li sarvont de garde-chasses, sans être payais pour ça, afin que vous l' sachiais.

HENRI, *à part, et d'un ton très attendri.*

M'entendre dire cela à moi-même!... Ma foi! c'est une sorte de plaisir que je ne connoissois pas encore.

MICHAU.

Queuque vous marmotais là tout bas? Allons, allons, qu'on me suive.

HENRI, *d'un ton de badinage.*

Je le veux bien... Mais auparavant, voudriez-vous bien m'entendre, me ferez-vous cette grace-là?

MICHAU, *d'un ton badin.*

C'est, je crais, pus qu'ous ne méritais. Mais, voyons cé qu'ous avais à dire pour votre défense.

HENRI, *toujours d'un ton badin.*

Je vous représenterai bien humblement, mon-

sieur, que j'ai l'honneur d'appartenir au roi, et que, quoique je sois un des plus minces officiers de sa majesté; je suis aussi peu disposé que vous à souffrir qu'on lui fasse tort. J'ai suivi le roi à la chasse : le cerf nous a menés de la forêt de Fontainebleau jusqu'en celle-ci; je me suis perdu, et...

MICHAU, *l'interrompant.*

De Fontainebleau le cerf vous mener à Lieursain? ça n'est guère vraisemblable.

HENRI, *à part.*

Ah! ah! je suis à Lieursain.

MICHAU.

Ça se peut, pourtant. Mais pourquoi avous quitté, avous abandonné notre cher roi à la chasse? Ça est indigne, ça!

HENRI.

Hélas! mon enfant, c'est que mon cheval est mort de lassitude.

MICHAU.

Falloit le suivre à pied, morgué! S'il y arrive queuqu'accident, vous m'en répondrais déja!... Mais, tenais, j'ons bian de la péine à vous craire. Là, dites-moi, là, dites-vous vrai?

HENRI.

Encore un coup, je vous dis que je ne mens jamais.

MICHAU, *à part.*

Queu chien de conte! ça vit à la cour, et ça ne ment jamais. Eh! c'est mentir ça.

HENRI, *légèrement.*

Eh bien! monsieur l'incrédule, donnez-moi retraite chez vous, et je vous convaincrai que je dis la vérité... (*Il tire de sa poche une pièce d'or et la lui donne.*) Pour commencer, voici d'abord une pièce d'or, et demain je vous promets de vous payer mon gîte, au-delà même de vos souhaits.

MICHAU.

Oh! tatigué! je voyons à présent que vous dites vrai; vous êtes de la cour. Vous baillais une bagatelle aujourd'hui, et vous faisien pour le lendemain de grandes promesses, que vous n' quiendrais pas!

HENRI, *à part.*

Il a de l'esprit.

MICHAU.

Mais, apprenais que je n'sis pas courtisan, moi; que je m'appelle Michel Richard, ou plutôt, qu'on me nomme Michau; et j'aime mieux ça, parceque ça est plus court; que je sis meunier de ma profession... (*lui rendant sa pièce*) que j' nons que faire de vot' argent; que je sons riches.

HENRI.

Tu me parais un bon compagnon, et je serai charmé de lier connoissance avec toi.

MICHAU, *fronçant les sourcils.*

« Tu me parois!... avec toi!... » Eh! mais, v's êtes familier, monsieur le mince officier du roi!... Eh! mais, j'vous valons bien peut-être. Morgué! ne m'tutayais pas, je n'aimons pas ça.

HENRI, *du ton du badinage.*

Ah! mille excuses, monsieur! bien des pardons.

MICHAU, *l'interrompant.*

Eh! non, ne gouaillais pas. C'n'est point que je soyons fiars; mais c'est que je n'admettons point de familiarité avec qui que ce soit que paravant je n'sachions s'il le mérite, voyais-vous?

HENRI, *d'un air de bonté.*

Je vous aime de cette humeur-là. Je veux devenir votre ami, monsieur Michau, et que nous nous tutoyions quelque jour.

MICHAU, *lui frappant sur l'épaule.*

Oh! quand je vous connoîtrons, ça s'ra différent.

HENRI, *souriant.*

Oh! oui, tout différent... Mais, de grace, tirez-moi d'ici à présent.

MICHAU.

Très volontiers, et pis que vous êtes honnête,

je veux vous faire voir, moi, que je suis bon homme. Venez-vous-en cheux nous; vous y verrez ma femme Margot, qui n'est pas encore si déchirée, et ma fille Catau, qui est jeune et jolie, elle!

HENRI, *avec vivacité.*

Votre fille Catau est jolie? elle est jolie, dites-vous?

MICHAU.

Guiable! comme vous prenez feu d'abord! Vous m'avez l'air d'un gaillard.

HENRI, *vivement.*

Mais, oui, j'aime tout ce qui est joli, moi, j'aime tout ce qui est joli.

MICHAU.

Eh! oui, l'on vous en garde!... Oh! mais, ne badinons pas... Venais-vous-en tant seulement souper cheux moi... Mon fils arrive c'soir; j'ons une poitreine de viau en ragoût, un cochon de lait, et eun grand lièvre en civet.

HENRI, *gaiement.*

Vous aurez donc un lit à me donner?... Mais, sans découcher mademoiselle Catau.

MICHAU.

Oh! je vous coucherons dans un lit qui est dans not' grenier, en haut, et qu'est, au contraire, fort éloigné de l'endroit où couche Catau; et ça pour

cause... Je vous aurions bien baillé le lit de not' fils, s'il n'étoit pas revenu; mais, dame, je voulons que not' enfant soit bien couché, par parférence.

HENRI, *toujours gaiement et avec bonté.*

Cela est trop juste.Pardieu, je serois fâché de le déranger, et vous avez raison; cela est d'un bon père.

MICHAU.

C'est qu'y sera las, c'est qu'y sera harassé, voyais-vous?... Allons, allons, venais-vous-en, monsieur... Avous faim?

HENRI, *vivement.*

Oh! une faim terrible!

MICHAU.

Et soif à l'avenant, n'est-ce pas?

HENRI.

La soif d'un chasseur; c'est tout dire.

MICHAU.

Tant mieux! morgué! V' m'avais l'air d'un bon vivant! Buvez-vous sec?

HENRI, *gaiement.*

Oui, oui, pas mal, pas mal.

MICHAU.

Vous êtes mon homme... Suivais-moi... Je voyons que nous nous tutoierons bientôt à table. J'allons vous faire boire du vin que j'faisons ici.

Il est excellent ; quand ce seroit pour la bouche du roi... Laissez faire, nous allons nous en taper.

HENRI.

Ventre-saint-gris ! je ne demande pas mieux.

MICHAU.

Oh ! pour le coup, je voyons bian que vous n'avais pas menti ; vous êt' officier de not' bon roi, car vous v'nais de dire son juron.

HENRI, *à part, en s'en allant.*

Continuons à lui cacher qui nous sommes... Il me paroît plaisant de ne me point faire connoître. (*Il s'en va avec Michau, qui le prend par la main.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison du meunier. L'on voit au fond une longue table de cinq pieds sur trois et demi de largeur, sur laquelle le couvert est mis. La nappe et les serviettes sont de grosse toile jaune. A chaque extrémité est une pinte en plomb. Les assiettes, de terre commune. Au lieu de verres, des timbales et des gobelets d'argent, pareils à ceux de nos bateliers; des fourchettes d'acier. Sur le devant, deux escabelles. Près de l'une est un rouet à filer; au pied de l'autre est un sac de blé sur lequel est empreint le nom de Michau.

SCÈNE I.

MARGOT, CATAU.

MARGOT.

Vois, Catau, vois, ma fille, s'il ne manque rian à not' couvert; si t'as ben apporté tout c'qui faut sur la table. V'là Michau, v'là ton père qui va rentrer de la forêt.

CATAU, *regardant sur la table.*

Non, ma mère, rien n'y manque. Tout est ben arrangé à présent; mon père trouvera tout prêt.

MARGOT, *y regardant elle-même.*

Oui, oui, v'là qu'est ben, mon enfant. Le souper est retiré du feu; je l'ons mis sus de la cendre chaude: il n'y a plus rian à voir de ce côté-là; ainsi remettons-nous donc à not' ouvrage, car ne faut pas êt' un moment sans rian faire.

CATAU, *se remettant à l'ouvrage, ainsi que sa mère, chacune assise, et la mère auprès du rouet, où elle file, tandis que sa fille prend de la toile, où elle coud.*

Vous avez raison, ma mère.

MARGOT.

C'est que l'oisiveté est la mère de tous vices... Eh! tiens, si c'te petite Agathe n'avoit pas été élevée sans rian faire, cheux c'te grande dame, elle n'auroit pas écouté ce biau marquis; elle ne s'en seroit pas allée avec lui, comme une criature, si elle avoit su s'occuper comme nous, ma fille.

CATAU.

Tenez, maman, v'là mon frère qui arrive ce soir; je gage qu'il nous apprendra qu'Agathe est innocente de tout ça. Oh! je le gagerois, car je l'ai toujours crue sage, moi.

MARGOT.

Oui, sage, je t'en réponds! V'là une belle sa-

gesse encore!... Mais n'en parlons pus; c'est une trop vilaine histoire.

CATAU.

Eh ben! ma mère, contez-moi donc d'autres histoires... Contez-moi, par exemple, d's'histoires d'esprits. C'est ben singulier! je n'voudrois pas voir eun esprit pour tout l'or du monde, et si c'tapendant je sis charmée quand j'entends raconter d's'histoires d'esprits. Si ben donc, ma mère, que vous allez m'en dire eune?

MARGOT, *tout en filant.*

Volontiers, Catau, puisqu'ça te réjouit... Mais c't'ella est ben sûre, ma fille! c'est Michau, c'est vot' père li-même qu'a vu revenir c't'esprit-là.... qui revenoit.

CATAU.

Mon père l'a vu?... il l'a vu?

MARGOT.

Vot' père... Ce ne sont pas là des contes, puisque c'est li-même qui l'a vu... Je n'venions que d'être mariés, et y venoit de perdre son père; et v'là que, tout d'un coup, quand Michau fut couché, et que sa chandellle fut éteinte, il entendit d'abord l'esprit, qui revenoit sans doute du sabbat... qui s'glissoit tout le long de sa cheminée... et qui entrit dans sa chambre en traînant

de grosses chaînes... trela à... trela à... trela à... trela!

CATAU, *toute tremblante.*

De grosses chaînes? Ah! le cœur me bat!... De grosses chaînes?...

MARGOT.

Oui, mon enfant, de grosses chaînes, et qui faisient un bruit terrible!... Et pis après, le revenant allit tout droit tirer les rideaux de son lit: cric!... crac!... cric!... crac!...

CATAU, *tremblant encore davantage.*

Ah! bon Dieu! bon Dieu! que j'aurois t'eu de frayeur!... Eh! de queue couleur sont l'sesprits? Dites-moi donc ça, pisque mon père a vu c'ti-là.

MARGOT.

Oh! pardienne! il n'ell' vit pas en face; car de peur de l'voir, vot' père fourrit bravement sa tête sous sa couverture. Mais il entendit ben distinctement l'esprit qui lui disoit: « Rends à monsieur « le curé six gearbes de blé dont ton père li a fait « tort sur la dîme, ou sinon, demain je viendrai « te tirer par les pieds. »

CATAU, *plus tremblante.*

Ah! tout mon sang se fige!... Et mon père eut-il ben peur? (*On frappe à la porte.*) Bonté divine! n'est-ce pas là un esprit?

MARGOT, *tremblant aussi.*

Non, non, c'est qu'on frappe à la porte... Va-t'en ouvrir, Catau.

CATAU, *mourant de peur.*

Ah! ma mère, je n'oserois! Allez-y vous-même; vous êtes plus hasardeuse que moi.

MARGOT.

Eh ben! eh ben! allons-y toutes les deux ensemble.

CATAU.

Mais ne parlais donc pas comme si vous aviais peur, ma mère; ça me fait trembler davantage.

MARGOT.

Non, non, mon enfant, si je pis m'en empêcher. (*On frappe encore plus fort.*) Qui va là? qui va là?

RICHARD, *en dehors.*

C'est moi; ouvrez.

CATAU, *frissonnant de tout son corps.*

Ah! ma mère, ça ressemble à la voix de mon frère Richard... Y sera mort, et c'est son esprit qui reviant.

MARGOT, *se rassurant.*

A Dieu ne plaise!... J'ai dans l'idée, moi, que c'est li-même.

(*On frappe encore.*)

RICHARD, *en dehors.*

Ouvrez donc... Eh! mais, ouvrez donc.

MARGOT, *courant ouvrir.*

Oh! c'est li-même, je vons ouvrir.

SCÈNE II.

RICHARD, MARGOT, CATAU.

RICHARD, *à Margot, en l'embrassant.*

Comment vous portez-vous, ma mère?

MARGOT.

Fort ben, mon cher enfant.

RICHARD, *à Catau, en l'embrassant aussi.*

Et vous, ma sœur Catau?

CATAU.

A merveille, mon cher frère.

RICHARD, *à Margot.*

J'ai cru, ma mère, que vous ne vouliez pas m'ouvrir?

MARGOT.

Mon Dieu! si fait, mon pauvre garçon; mais c'est que ta sœur a eu une sotte frayeur....

CATAU, *l'interrompant, à Richard.*

Oui, c'est que ma mère a éu peur... Mais qu'avous fait, cher frère?... Eh ben! avous vu le roi?

MARGOT, *à Richard.*

Est-il bel homme? Oh! il doit être biau, il est si bon!

RICHARD.

Hélas! je n'ai pas pu le voir... Je vous conterai tout cela. Mais permettez-moi de vous demander auparavant où est mon père.

MARGOT.

Il a entendu tirer un coup de fusil: il est sorti pour voir qui s'peut être.

RICHARD.

Les braconniers ne vous laissent point tranquilles?

MARGOT.

Oh! c'est eune varmine qu'on ne peut détranger.

MICHAU, *frappant en dehors.*

Holà! hée! Margot! Catau! eune lumière, eune lumière.

MARGOT, *à Richard, en allant ouvrir la porte.*

Tians, tians, v'là ton père qu'arrive.

SCÈNE III.

HENRI, MICHAU, MARGOT, CATAU, RICHARD.

MARGOT, *à Michau.*

Eh ben! l'coquin qu'a tiré le coup de fusil est-y pris?

MICHAU, *sans voir d'abord Richard, et en montrant Henri.*

Non, Margot. Je n'ons rian trouvé que c't'étranger, à qui faut qu'tu donnes à souper et eun logement pour c'te nuit.

MARGOT.

Oh! j'ons ben, nous, trouvé eun étranger ben meyeur, pisqu'il nous appartient. (*montrant Richard.*) V'là Richard revenu.

MICHAU, *poussant très fort Henri, pour aller à Richard.*

Not' fils est revenu! (*montrant Richard et allant l'embrasser.*) Eh! le v'là ce cher enfant!

HENRI, *à part et en riant.*

Qu'il m'eût poussé un peu plus fort, et il m'eût jeté à terre.

MICHAU, *à Richard.*

Mais queue joie de te revoir! Eh bian! comment t'en va, mon garçon?

RICHARD.

A merveille, mon père, et le cœur attendri de votre bon accueil.

HENRI, *à part.*

Quelle joie naïve!

MICHAU.

Ma foi! monsieur, vous excuserais, je sis ravi de voir ce pauvre Richard, si ravi... (*à Richard, en tournant le dos à Henri.*) Ignia pus d'un mois que je n'tons vu... Oh! oui, faut qu'gniait pus d'un mois.

MARGOT, *à Richard.*

Je t'trouvons un peu maigri.

CATAU, *à Richard.*

Oui, t'as la mine un peu pâlote.

RICHARD, *à Margot.*

Je me porte bien, ma mère... (*à Catau.*) Cela va bien, Catau.

MICHAU, *s'asseyant pour se faire ôter ses guêtres.*

Tant mieux, mon ami!... (*à Margot et à Catau.*) Mais, aidez-moi un peu, vous autres, à me débarrasser de mes guêtres, car j'ons peine à nous baisser... (*à Richard.*) Et toi, mon fils, dis-nous donc; acoute ici. (*Il continue de parler bas avec Margot, Richard et Catau, qui paroissent lui répondre, et il ne se lève que lorsque le roi a fini son aparté.*)

HENRI, *à part, tandis qu'ils causent tous ensemble.*

Quel plaisir! Je vais donc avoir encore une fois la satisfaction d'être traité comme un homme ordinaire, de voir la nature humaine sans déguisement; cela est charmant!... (*regardant Michau et sa famille.*) Ils ne prennent seulement pas garde à moi.

MICHAU, *paroissant achever ce qu'il disoit tout bas.*

Mais enfin, Richard, qu'est-ce qui t'a fait revenir sitôt? Est-ce que t'aurois réussi? Aurois-tu parlé au roi?

RICHARD.

Non, mon père; je ne l'ai pas vu plus que vous tous; et ce qui m'en a empêché, c'est que... (*regardant Henri.*) Je vous expliquerai cela en détail, quand nous serons en particulier.

MICHAU.

T'as raison; je causerons de tout ça quand je serons seuls... Mais à c't'heure-ci, moi, parlons donc de la chasse du roi, qu'est venue ici, de Fontainebleau. C'est singulier, ça!... (*montrant Henri.*) Et ce monsieur, qu'est un petit officier de sa majesté, à ce qu'il dit, qui l'a suivie à la chasse, qui s'est égaré, et que je ramassons?

RICHARD.

Cela est très bien à vous, mon père, et nous le recevrons de notre mieux.

HENRI.

En vérité, messieurs, je suis bien sensible à vos bonnes façons pour moi !... (*à part.*) Pardieu ! ces paysans-ci sont de bien bonnes gens.

MICHAU, *à Margot et à Catau.*

Allons, Margot, allons, Catau, faites-nous souper, mes enfants.

MARGOT.

Not' homme, je vous demandons encore un petit quart d'heure.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU.

CATAU, *à Michau, en lui montrant la table.*

Mon père, v'là la nappe qu'étoit déja mise d'avance... (*montrant Henri.*) Je vons charcher encore un couvert pour monsieu... (*à Henri, en lui faisant la révérence.*) Monsieu a-t'y eun couteau sur lui?

HENRI.

Non, belle Catau, je n'en ai point.

CATAU.

Je vous apporterons donc celui de la cuisine.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

HENRI, *à Michau.*

Vous aviez bien raison, papa Michau; mademoiselle Catau est la beauté même.

MICHAU.

Oh! sans vanitai, j'nons jamais fait que d'biaux enfants, nous... (*appelant.*) Mais, Catau! hée!... J'oubliois...

SCÈNE VI.

CATAU, HENRI, MICHAU, RICHARD.

CATAU, *à Michau.*

Queuque vous souhaitez, mon père?

MICHAU.

Parguenne! fille, c'est que j'n'y pensions pas. Rince un grand gobelet... (*montrant Henri*) et apporte à monsieu eun coup de cidre. Il le boira ben, en attendant le souper; il doit être altéré: c'n'est pas comme nous, lui.

HENRI.

Vous me prévenez; j'allois vous demander un coup à boire.

CATAU.

Vous l'allais avoir dans l'instant, monsieu.

HENRI, *lui passant la main sous le menton.*

Et de votre main, il sera délicieux.

(*Catau sort.*)

SCÈNE VII.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Henri.*

C'est qu'on a soif quand on a chassé... Je savons ça... (*à Richard.*) Eh bian! mon garçon, dis-nous donc, queuqu't'as vu de biau à Paris?

RICHARD.

Mon père, quand je suis arrivé, quoiqu'il y eût plus d'un mois passé depuis la maladie de notre grand monarque, tout Paris étoit encore ivre de joie de la convalescence de ce roi bien-aimé.

MICHAU.

Ç'a été d'même par toute la France, mon enfant. Eh, tians, le seigneur de not' village avoit bian raison de dire que c'est lorsqu'un roi est

bian malade qu'on peut connoître jusqu'à queu point il est aimé de ses sujets.

HENRI, *à part.*

Quelle douce satisfaction!

RICHARD, *à Michau.*

Oui, mon père. Hélas! j'ai vu à Paris tout le monde heureux, excepté moi.

HENRI *avec une grande vivacité de sentiment.*

Excepté vous, monsieur Richard? Eh! pourquoi cette exception? Quelle raison, quel chagrin vous avoit donc fait quitter votre village pour aller à Paris?

MICHAU.

Oh ça! c'est eune autre histoire que Richard ne se soucie peut-êt' pas de vous dire, voyais-vous.

HENRI, *à Richard.*

En ce cas-là, j'ai tort; pardonnez mon indiscrétion.

MICHAU.

Oh! ignia pas grand mal à ça.

SCÈNE VIII.

CATAU, *apportant un pot de cidre et un verre;* HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Catau, en montrant Henri.*

Allons, varse à boire à monsieu, ma Catau; y t' sarvira l'jour de tes noces... (*Catau fait prendre le verre à Henri, et lui verse du cidre.*) (*à Henri.*) J'vous ont fait donner du cidre, putôt que du vin, parceque ça rafraîchit mieux... Avalais-moi ça, père. (*Il lui frappe sur l'épaule.*)

HENRI.

A votre santé, monsieur Michau... (*à Richard.*) A la vôtre, monsieur Richard... (*à Catau.*) A la vôtre, et pour vous remercier, très belle et très obligeante Catau.

MICHAU.

Eh! morgué! j'oubliois... (*à Richard.*) Richard, avant de souper viens-t'en ranger, avec moi, queuques sacs de farine, qui sont dans not'cour. Ne faut point leux laisser passer là la nuit à l'air... (*à Henri.*) Vous voulais bian le permettre, monsieu?... (*à Catau.*) Toi, Catau, reste avec not' hôte pour li tenir compagnie.

CATAU.

Vous n'aurez donc pas besoin de moi, mon père?

MICHAU.

Non, fille, tians-toi là.

(*Il sort avec Richard.*)

SCÈNE IX.

HENRI, CATAU.

HENRI, *à part, sur le bord du théâtre.*

En vérité, la petite Catau est charmante!... mais charmante!... Si elle savoit qui je suis!... Non, non, rejetons cette idée; ce seroit violer les droits de l'hospitalité.

CATAU.

Queuqu'vous faites donc là, tout debout, dans un coin, monsieu? Que ne vous assisez-vous? J'vons vous chercher une chaise..

(*Elle fait quelques pas pour aller chercher une chaise.*)

HENRI, *l'arrêtant par la main, et la retenant.*

Demeurez, belle Catau... Je ne souffrirai point que vous preniez cette peine.

CATAU.

Aga, v'là encore eune belle peine! Est-ce que vous nous prenais pour vos poupées de filles de Paris?.... Mais lâchais, lâchais-moi donc la main.

HENRI, *la lui retenant et la caressant.*

Votre main? Oh! pour cela non; elle est trop jolie; je veux la garder.

CATAU, *retirant sa main rudement.*

Oh! laissais, s'il vous plaît. J'n'aimons pas les compliments; et sur-tout ceux des messieux. Ignia toujours à craindre pour les filles qui les écoutons... Je savons ça.

HENRI.

Oh! mon petit cœur! vous n'avez rien à craindre avec moi.

CATAU.

Je n'noûs y fions pas, voyais-vous... (*s'apercevant que Henri la regarde d'un œil de convoitise.*) Vous me regardais... vous me regardais... avec des yeux... avec des yeux... qui me font peur!... Oh! vous m'avez tout l'air d'un bon enjoleux de filles!... Voyais encore comme y me regarde!

HENRI, *en riant.*

Eh! mais, vous, Catau, vous m'avez l'air bien farouche. Dites-moi donc, l'êtes-vous autant que cela avec tous les paysans de votre village?... Avec une aussi jolie mine, vous devez avoir bien des amoureux?

CATAU.

Eh! mais, tredame! monsieu, je n'en manquons pas.

HENRI.

Je le crois bien... Eh! sans doute, il y en a quelqu'un auquel votre petit cœur donne la préférence? Je le trouve bien heureux!

CATAU.

Eh ben! y dit toujours comme ça, lui, qu'y n'est jamais assez heureux... Ces hommes ne sont jamais contents.

HENRI.

Cependant vous l'aimez bien; avouez-le moi.

CATAU.

Eh! qu'est-ce qui n'aimeroit pas Lucas? C'tapendant, parcequ'il n'est pas autrement riche, mon père barguigne toujours à nous marier ensemble.

HENRI.

Oh! il faut que votre père vous fasse épouser Lucas, qu'il en finisse: je le veux absolument; je le veux.

CATAU.

« Je le veux, je le veux... » Comme y dit ça, ce monsieu! « Je le veux!... » Eh! le roi dit ben; « Nous le voulons... » Oh! sachais qu'on ne fait vouloir à mon père que ce qu'il veut, lui.

HENRI, *en riant.*

Quand je dis... que je le veux... cela signifie seulement que je le souhaite... (*à part, en s'éloi-*

gnant un peu.) J'ai pensé me trahir; j'ai fait là le roi, sans m'en apercevoir.

CATAU, *à part, en allant à Henri.*

Y l'souhaite! et y me plante là, pour aller se moquer de moi tout là-bas.

HENRI, *la caressant.*

Non, ma chère fille; et vous verrez si je me moque... Je compte parler à monsieur Michau, de façon que vous épouserez votre amoureux... et j'ose vous prédire qu'avant que je sorte d'ici vous serez heureuse... (*la serrant dans ses bras.*) Mais bien heureuse.

CATAU, *se défendant de ses caresses.*

Allons, allons, ne me prenais pas comme ça; aussi-ben v'là que j'aperçois mon père.

SCÈNE X.

MICHAU, MARGOT, RICHARD, HENRI, CATAU.

MICHAU, *à Henri, montrant Catau.*

Pardon, monsieu, de not'incivilitai, de vous avoir laissé seul avec c'te petite fille, qui ne sait pas encore entretenir les gens; mais c'est qu'faut faire ses affaires, *primo*, d'abord.

MARGOT.

Mon mari, tout est prêt pour le souper.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU.

MICHAU, *à Henri.*

Eh bian! boutons-nous à table.

CATAU.

Faudroit l'avancer ici, la table, pour qu'on puisse passer par-derrière... (*à Richard.*) Mon frère, prêtez-moi un peu la main. (*elle va pour prendre la table avec Richard, et Henri veut lui en épargner la peine.*)

HENRI.

Laissez-moi faire, ma belle enfant; vous n'êtes pas assez forte.

CATAU, *le repoussant.*

Je ne sons pas assez forte?... Allons donc, monsieu, je ne souffrirons pas qu'cheux nous vous preniez la peine...

HENRI, *l'interrompant.*

Eh! non, laissez-moi faire.

MICHAU, *à Richard.*

A nous deux, Richard... (*Michau et Richard vont prendre la table, et ils l'apportent sur le devant du théâtre.*) (*à Catau.*) Toi, Catau, va-t'en avartir ta mère, et sarvez-nous à souper tout de suite. (*Catau sort.*)

SCÈNE XII.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

(*Pendant que Michau et Richard apportent la table, Henri va chercher le banc, et range les deux chaises de paille aux deux coins de la table.*)

MICHAU, *à Henri, en lui arrachant une chaise de la main.*

Oh! parguenne! monsieu, permettez-nous d'faire les honneurs de cheux nous. Richard et moi, j'aurions été chercher le banc, et arrangé fort bian nos chaises, peut-être.

HENRI.

Bon! bon! sans façon, monsieur Michau... Oh! parbleu, sans façon.

MICHAU, *lui arrachant l'autre chaise de la main.*

Non, monsieu, ça ne se passera pas comme ça, vous dit-on.

SCÈNE XIII.

MARGOT, CATAU, *apportant les plats du souper;* HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à tout le monde.*

Allons, boutons-nous vite tretous à table... (*à Henri, en lui montrant une chaise.*) Mettais-vous sur c'te chaise-là, monsieu... (*à Margot, en lui montrant une autre chaise.*) Toi, Margot, prends c't'aute chaise, et mets-toi là.

MARGOT.

Eh! non, prenais-la plutôt; vous avais d'couteume de vous mettre sus eune chaise, mon ami.

HENRI, *à Michau, en lui offrant sa chaise.*

Mon dieu! ne vous déplacez pas, monsieur Michau; reprenez votre chaise. Je serai ravi d'être sur le banc, moi: cela m'est égal, en vérité.

MICHAU.

Morgué! monsieu, est-c' qu'vous vous gaussez de nous, avec vos façons? Je savons vivre. Est-c' qu'vous nous prenais pour des cochons? Faut-y pas qu'un étranger ait le meyeur siége, donc?

HENRI.

Allons, allons, j'obéis, monsieur.

MICHAU.

Vous faites bian... (*à Margot.*) Sieds-toi donc,

femme. Je voulons rester là, entre ma fille et mon fils. (*Ils s'asseyent tous.*) (*à tout le monde.*) Oh! çà, beuvons un coup, d'abord, ça ouvre l'appétit.

HENRI.

Vous êtes homme de bon conseil, et vous inspirez la franche gaieté, monsieur Michau... (*refusant de la pinte qui est devant Michau, et dont celui-ci lui offre, et se saisissant de celle qui est devant lui.*) Non, servez madame Michau... (*montrant Catau.*) Je vais en verser, moi, à notre belle enfant, et je m'en servirai après.

MICHAU.

C'est bian dit... (*à Margot.*) Tiens donc, femme... (*à Richard.*) Tiens donc, Richard... (*Ils boivent tous à la santé de Henri comme leur convié.*) (*à Henri.*) Monsieu, j'ons l'honneur de boire à vot' santai.

RICHARD, *à Henri, en buvant à sa santé.*

Monsieur, permettez-vous?...

HENRI.

Bien obligé, messieurs et mesdames. (*à Catau, en lui serrant la main.*) Je vous remercie, charmante Catau.

CATAU, *faisant un petit cri.*

Aye! aye! Monsieu, comme vous me sarrez la main! Ça m'a fait mal, da.

HENRI.

Pardon, ma belle enfant; je suis bien éloigné d'avoir l'intention de vous faire du mal; au contraire.

MICHAU, *servant Henri.*

Tenais, monsieu, je vous sars c'te première fois-ci: passé ça, sarvons-nous nous-mêmes sans çarimonie. C'est aisé, car nos viandes sont toutes coupées.

HENRI, *prenant ce que lui offre Michau.*

Grand merci, monsieur. (*à Catau, en la servant.*) Que j'aie l'honneur de vous servir, ma belle voisine. Je ne sais si vous avez de l'appétit; mais vous en donneriez.

CATAU.

C'est vot' grace! Ben obligée, monsieu; v's'êtes ben poli.

MICHAU, *à Margot.*

Prends donc, femme. (*à Margot et à Richard.*) Allons, prenais, vous autres, je sis servi, moi. (*Ils paroissent manger comme des gens affamés, sur-tout Henri, qui mange avec une grande vivacité, ce qui est marqué par des silences.*) V'là un biau moment de silence. Allons, ça va bian: nous mangeons comm' des diables.

CATAU.

C'est qu'il n'est chère que d'appétit.

HENRI, *tout en mangeant avec vitesse.*

Oh! ma foi! voilà un civet qui en donneroit quand on n'en auroit pas. Il est accommodé admirablement bien.

MARGOT.

Oh! je l'ons accommodé à la grosse morguenne; mais c'est que monsieu n'est pas difficile.

RICHARD.

Non, ma mère: c'est que monsieur est honnête. Il veut bien trouver à son goût ce qu'il voit que nous lui donnons de bon cœur.

HENRI, *en mangeant et dévorant encore.*

Non, en vérité, sans compliment, ce civet-là est une bien bonne chose, d'honneur.

MICHAU, *prenant la pinte.*

Eh! mais, si je beûvièmes?

HENRI.

C'est bien dit, car je m'engoue. (*versant à Catau.*) Et puis je veux griser un peu mademoiselle Catau, pour savoir si elle a le vin tendre.

CATAU, *haussant son gobelet.*

Assais, assais, monsieu. Comme vous y allais! (*Ils boivent et choquent tous.*)

MARGOT, *à Richard, qui cesse de manger.*

Queuque t'as, mon fils? Tu ne manges point.

RICHARD.

J'ai assez mangé, ma mère, et je n'ai rien.

MICHAU, *la bouche pleine.*

Eh bian! Richard, pisque tu ne manges pus, chante-nous la p'tite chanson. (*à Margot.*) Ou putôt, femme, commence, toi, ça vaura mieux. Tians, dis-nous la celle que le gard'-chasse rapportit de Paris la semaine dergnière?

MARGOT.

Laqueulle donc?

MICHAU.

Eh! parguenne! la celle qui découvre le pot aux roses des amours de not' bon maître avec c'te belle jardignière du châtiau d'Anet.

MARGOT, *avec embarras.*

Eh! mon ami, je n'me souvians pus d'l'air.

MICHAU.

Tu rêves donc? Eh! c'est l'air de ce noël nouviau.

(*Chantant.*)

« Où s'en vont ces gais bergers, etc. »

MARGOT, *l'interrompant.*

Ah! oui, oui, je m'l'rappelle. En v'là assez. (*à Henri.*) Vous excuserais, monsieu, si j'chantons comme au village.

HENRI.

Oh! je suis sûr que vous chantez très bien.

MARGOT.

C'est vot' grâce...Mais v'là toujours la chanson, à bon compte.

(*Elle chante.*)

C'est dans Anet que l'on voit
La belle jardignière,
Qu'un grand prince, à ce qu'on croit,
Aime d'une magnière
Qu'avant déux ou trois mois l'on prévoit
Qu'alle deviendra mère [1].

MICHAU, *à Henri, en interrompant Margot.*

« Alle deviendra mère! » C'est un peu libre, ça.

HENRI, *souriant.*

Oui, oui; ce n'est pas autrement se gêner.

MARGOT.

Acoutais donc le reste; ignien a encore deux varsets.

(*Elle chante.*)

C'est lui qui de ta beauté,
La belle jardignière,
Ceuillit avec loyauté
Cette fleur printagnière
Dont le fruit, à sa maturité,
Te doit rendre ben fière.

[1] Le grand-père de Dufresny, dont nous avons des comédies, étoit fils de la belle jardinière d'Anet et de Henri IV. (*Note de l'auteur.*)

MICHAU, *à Henri, en interrompant Margot.*

Alle aura raison d'être fiare! Tenais, si j'aviois été jolie fille, j'auriois voulu, moi, avoir eun rejeton de c'héros-là par moi-même.

CATAU.

Fi donc, mon père!

MARGOT, *à Michau.*

Ah! ça n'est pas sage, not' homme, ce qu'ous dites là; ça n'est pas benséyant. Vaux mieux m'laisser achever de chanter.

(*Elle chante.*)

Tu fais courir après toi,
La belle jardignière,
Un galant qui sous sa loi
A mis la France enquière:
Gascon, soldat, capitaine, et roi;
Tu dois être ben fière.

MICHAU, *à Henri.*

L'appeler gascon, ça est plaisant, ça! pas vrai?

HENRI, *d'un ton badin, mais sans rire.*

Oh! très plaisant, très plaisant!

MICHAU.

Oh! oui, oui, ça est drôle! (*à Richard.*) Mais à toi, à présent. Dégoise-nous c'te chanson que t'avois faite pour Agathe.

RICHARD.

Ah! mon père! depuis qu'elle m'a trahi...

HENRI, *l'interrompant, tout en dévorant.*

Quoi! votre maîtresse vous a trahi, monsieur Richard? Eh! contez-moi donc ça.

MICHAU, *toujours mangeant.*

Ne li en parlais donc pas; vous le feriais pleurer. Point de queustion là-dessus. V's êtes trop curieux, au moins. (*à Richard.*) Allons, chante ça, te dis-je.

MARGOT, *à Richard.*

Oui, chante, mon fieu; ça t'égayera, et nous itou.

CATAU, *à Richard.*

Oh! oui, oui, chantez, chantez, mon frère; et pis j'en chanterons eune après.

HENRI, *avec feu.*

Je serai ravi de vous entendre! j'en serai enchanté!

MICHAU, *à Richard.*

Allons, chante donc; je le veux: ne fais pas le benais.

RICHARD, *d'un air triste et contraint.*

C'est par obéissance pour vous, mon père, (*montrant Henri*) et par égard pour monsieur, qui n'a que faire de ma tristesse, que je vais chanter; car je n'en ai nulle envie, en vérité.

(*Il chante.*)

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri:
« Reprenez votre Paris.
« J'aime mieux ma mie,
« O gué,
« J'aime mieux ma mie! »

(*Henri se détourne et répète, à demi-voix,* au roi Henri, *d'une façon gaie et d'un air satisfait.*)

HENRI, *à Michau, en montrant Richard.*

La chanson est jolie, très jolie, et monsieur la chante à merveille.

MICHAU.

Je l'crois, qu'i la chante ben! Parguenne! eh! c'est li qui l'a faite... Dame! monsieu, il est savant not' fils.

HENRI, *à Catau.*

Et vous, aimable Catau; la vôtre, à présent?

CATAU.

Je n'nous ferons pas presser; je n'avons pas eune assez belle voix pour ça.

(*Elle chante, et ayant le visage tourné vers Henri.*)

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars,
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour!

(*Henri se détourne et répète avec émotion,* Charmante Gabrielle, *pendant que Catau continue de chanter, et sans qu'elle s'interrompe pour cela.*)

HENRI.

C'est chanter comme un ange. (*Il embrasse Catau.*) Cela mérite bien un baiser.

CATAU, *honteuse et s'essuyant la joue.*

Pardi! monsieu, v's êtes ben libre avec les filles.

MICHAU.

Alons, tu t'es t'attiré ça par ta gentillesse; faut en convenir. (*sérieusement, à Henri.*) Mais i n'fauroit pas recommencer, au moins, monsieur; j'vous en prions. Guiable! i n'faut que vous en montrer, à ce qu'i me paroît.

HENRI, *gaiement.*

Pardon, papa Michau : mademoiselle Catau m'avoit transporté. Je n'ai, ma foi, pas été le maître de moi.

MICHAU, *se versant à boire.*

Gnia pas grand mal... Eh ben! moi, je vons itou vous dire eune chanson, et pis vous viendrais me baiser par après, si je l'ons méritai... Attendais que je trouvions l'air..... C'est l'air d'Henri IV dans les Tricolets... La, là, la, la; m'y voici : j'y suis.

(*Il chante.*)

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin...

(*s'interrompant, à tout le monde.*)
Allons, chorû.
(*Tous chantent ces deux premiers vers ensemble.*)

MICHAU, *chantant.*

De nos bons drilles
Voilà tout le refrain :
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.

(*s'interrompant, à tout le monde.*)
Chorû.

(*Tous chantent les deux derniers vers en refrain et en chœur.*)

MICHAU, *chantant seul.*

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l' ligueux, plus humain,
Eût aimez les filles,
Eût aimé le bon vin.

(*s'interrompant, à tout le monde.*)
Chorû.

(*Tous chantent les deux derniers vers en chœur.*)

MICHAU, *chantant seul.*

Vive Henri Quatre !
Vive ce roi vaillant !...

(*Henri marque, pendant que l'on chante ce couplet, une sensibilité si grande, qu'elle paroît aller jusqu'aux larmes; et c'est dans ce point de vue qu'il doit jouer le reste de cette scène, en pleurant même, jusqu'au moment où l'on lève la table.*)

Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre,
Et d'être un vert galant.

(*après avoir chanté, à tout le monde.*)

Ah! grand chorû pour celui-là.

(*Tous reprennent, en chœur, le couplet entier.*)

Vive Henri Quatre!
Vive ce roi vaillant!...

(*à Henri, en interrompant sa chanson.*)

Mais, parguenne! monsieu, buvons à la santai de ce bon roi, et vous li dirais, au moins?... Mais, dites-li, vous qu'avais l'honneur de l'approcher, dites-li; promettais-le moi?

HENRI, *dans l'attendrissement.*

Je vous le promets... Il le saura sûrement.

(*Ils se versent du vin, et choquent tous avec le roi.*)

MARGOT, *à Henri, en se levant pour choquer.*

Et que je l'bénissons!

MICHAU, *à Henri, en se levant et choquant.*

Et que je l'chérissons!

CATAU, *à Henri, en se levant aussi et choquant.*

Et que je l'aimons pus que nous-mêmes!

RICHARD, *à Henri, en se levant aussi et s'allongeant pour choquer.*

Et que nous l'adorons!

HENRI, *à part, attendri au point d'être prêt à verser des larmes.*

Je n'y puis... plus tenir... Je suis prêt à verser des larmes... de tendresse et de joie.

(*Il se détourne.*)

MICHAU.

Comme vous vous détournais! Est-c'que vous n'tôpais pas à tout ce que je disons-là de not' roi, donc?

HENRI, *d'un ton entrecoupé.*

Si fait... mes amis... Au contraire... votre amour pour votre roi... m'attendrit... au point... que mon cœur... Allons, allons, à la santé de ce prince.

(*Ils recommencent à choquer.*)

MARGOT.

De ce bon roi!

CATAU, *à Henri.*

De ce cher roi!

MICHAU, *à Henri.*

De ce vaillant roi!

RICHARD, *à Henri.*

De ce grand roi!

MICHAU, *à Henri.*

De ses enfants, de ses descendants!... Eh bian! dites donc itou un mot d'éloge de not' roi. Est-ce

que vous n'oseriais le louer donc, vous? Avous peur qu'ça ne vous écorche la langue? M'est avis, morgué! qu'vous n'l'aimais pas autant que nous... Ne seriez-vous pas de ces anciens ligueux? Oh, v's n'êtes pas un bon Français, morgué!

HENRI, *dans le dernier attendrissement, et choquant.*

Pardonnez-moi... De tout mon cœur... à la santé de ce bon roi!

MICHAU, *avant d'avaler son vin, en contrefaisant Henri.*

« De ce bon roi!... » Parguenne! l'on a ben de la peine à vous arracher ça.

MARGOT, *à Henri, après avoir bu.*

C'tapendant ses louanges venont d'elles-mêmes à la bouche.

CATAU, *à Henri après avoir bu.*

Alles ne coûtent rian.

RICHARD, *à Henri, après avoir bu.*

Elles partent du cœur.

MICHAU, *à Henri après avoir bu.*

Tatigué! ça fait du biau de boire à la santé d'Henri... (*à tout le monde.*) Oh çà! je n'mangeons pus; levons-nous de table. Aussi-ben, quand on a eune fois bu à la santé du roi, on n'oseroit plus boire à personne.

RICHARD.

Reportons la table, mon père, afin qu'on puisse desservir plus commodément.

MICHAU.

T'as raison... (*à Henri, qui veut aider à transporter la table.*) Oh çà! allais-vous encore faire vos çarimonies? Je vous le défendons.

HENRI, *aidant toujours à desservir.*

Je vous laisserai faire; j'aiderai seulement un peu la belle Catau.

MICHAU.

Je ne le voulons pas, vous dis-je... (*à Margot et à Catau, en montrant Henri.*) Allons, Margot, Catau, achevais de nous ôter tout ça; et pis, allais mettre des draps blancs au lit de monsieu.

MARGOT.

Oui, mon ami, ça va êt' fait.

CATAU, *à Michau, en montrant Henri.*

Oui, mon père, quand j'aurons tout rangé ici, j'irons, ma mère et moi, faire le lit de monsieu.

HENRI, *tenant quelques assiettes.*

Tenez, ma chère Catau, où faut-il porter ce que je tiens là?

CATAU.

Eh! laissez-moi faire. Pardi! mon cher mon-

sieu, vous avais toujours les mains fourrées partout.

MICHAU, *à Henri.*

Parguenne! voulais-vous ben leux laisser faire leux besogne elles-mêmes? Vous êtes bian têtu, toujous.

HENRI, *aidant encore à desservir.*

Eh! non, non; je ne me mêlerai plus de rien : voilà qui est fait.

(*On frappe à la porte de la maison.*)

MICHAU, *à Richard.*

L'on frappe à not' porte; va voir qui c'est, Richard.

RICHARD.

J'y cours, mon père.

(*Il va ouvrir la porte, et Margot et Catau passent dans la cuisine avec les ustensiles du souper.*)

SCÈNE XIV.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

RICHARD, *à Michau, apercevant Agathe.*

Juste ciel! c'est Agathe:

SCÈNE XV.

AGATHE, LUCAS, HENRI, MICHAU, RICHARD.

LUCAS, *à Agathe, vêtue en paysanne.*

Eh bian! mam'selle, le v'là, monsieur Richard; parlais-li donc: mais y ne vous croira pas, ventais-vous-en.

AGATHE, *à Michau et à Richard, en se jetant aux pieds de l'un et de l'autre successivement.*

Ah! monsieur Michau!... Ah! Richard!... Je viens me jeter à vos pieds, et vous supplier de m'entendre...

RICHARD, *l'interrompant et la relevant.*

Relevez-vous, Agathe... Je ne souffrirai pas...

MICHAU, *à Agathe, en interrompant Richard.*

Oh! oh! qui vous amène ici, ma mie? Faut êt' ben impudente pour oser encore remettre les pieds cheux nous, après c'qu'ous avais fait.

RICHARD.

Eh! mon père, épargnez...

AGATHE, *en pleurs, à Michau, en interrompant Richard.*

J'avoue, monsieur, que l'excès de ma hardiesse mériteroit ce nom, si j'étois coupable; mais c'est

le marquis de Conchini qui m'a enlevée malgré moi... Mes pleurs m'empêchent...

HENRI, *à part.*

Conchini! Conchini!... (*à Michau.*) Qui est cette fille-là? Elle m'intéresse infiniment; elle est jolie.

MICHAU.

Ah! ouiche! c'est eune jolie fille, qui s'est vendue à ce vilain marquis de Conchini, putôt que d'apouser honnêtement mon fils. Ça fait eune jolie fille ça!

(*On frappe encore à la porte. Margot et Catau, qui reviennent de la cuisine, vont ouvrir.*)

SCÈNE XVI.

MARGOT, CATAU, LUCAS, LE GARDE-CHASSE, HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD.

MARGOT ET CATAU, *ensemble, à Michau.*

Mon mari, }
Mon père, } c'est monsieur le garde-chasse.

MICHAU, *au garde-chasse.*

Ah! ah! c'est bien tard que...

LE GARDE-CHASSE, *l'interrompant.*

C'est, monsieur Michau, qu'il y a trois seigneurs qui ont chassé aujourd'hui avec le roi, qui ont

soupé chez moi, et à qui ma femme vient de dire que vous aviez chez vous un seigneur de leurs amis, avec lequel elle vous avoit vu rentrer de la forêt. (*voyant entrer le duc de Sulli, le duc de Bellegarde et le marquis de Conchini.*) Mais les voici. Bonsoir, monsieur Michau.

MICHAU.

Bonsoir, monsieur le garde-chasse.

(*Le garde-chasse se retire.*)

SCÈNE XVII.

LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, HENRI, MICHAU, MARGOT, CATAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS.

MICHAU, *aux deux ducs et au marquis, en leur montrant Henri.*

Voyais, mes biaux seigneurs, si ce monsieu-là est un seigneur itou. Je n'l'crais pas. Il s'est dit officier du roi. (*tirant Henri par le bras, qui a le visage tourné d'un côté.*) Voyais, reconnoissais-vous c't'honnête homme-là?

LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, ET LE MARQUIS DE CONCHINI, *ensemble, à Henri.*

Quoi! c'est vous, sire?... Sire, c'est vous-même?

MICHAU, MARGOT, LUCAS, CATAU, RICHARD ET AGATHE, *tombant tous à genoux aux pieds du roi.*

Quoi! c'est là le roi? c'est là notre bon roi, notre grand roi?

HENRI, *avec attendrissement.*

Relevez-vous, mes bonnes gens; relevez-vous, mes amis... je le veux, mes enfants... relevez-vous, je vous l'ordonne.

AGATHE, *restant seule aux genoux du roi.*

Non, sire; puisque c'est vous, je resterai à vos pieds pour vous demander justice d'un cruel ravisseur, du marquis de Conchini, qui m'a arrachée à tout ce que j'aime, au moment où j'étois prête à épouser Richard... Les larmes étouffent ma voix au point...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à part.*

Ciel! c'est Agathe.

HENRI, *relevant Agathe, et d'un ton sévère au marquis de Conchini.*

Conchini... qu'avez-vous à répondre? Eh bien! eh bien! répondez donc. Vous paroissez interdit?

LE MARQUIS DE CONCHINI, *se rassurant un peu.*

C'est qu'un rien m'embarrasse, sire.... car, dans le fond, pourquoi serois-je interdit?... et... n'avouerois-je pas à votre majesté une affaire... de pure galanterie?

LE DUC DE SULLI, *vivement.*

J'adore Dieu! quelle galanterie!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh! mais, il ne faut pas prendre cela au grave.

HENRI.

Laissez-le donc achever. (*au marquis.*) Eh bien?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh bien! sire, le fait est que j'ai eu envie... (*avec un rire forcé.*) mais bien envie de cette jeune paysanne... qu'à la vérité j'ai aidé un peu à la lettre pour lui faire voir Paris malgré elle...

HENRI, *l'interrompant.*

Malgré elle?... Vous y avez donc employé la violence?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh! mais, sire, si vous voulez... C'est mon valet-de-chambre qui me l'a amenée, avec bien de la peine; et je vais...

HENRI, *l'interrompant, d'un air sévère.*

Eh! c'est cette violence que je punirai.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *avec feu.*

Ah! sire, ne m'accablez point de votre colère: j'avoue mon crime; mais mon crime m'a été inutile, et n'a fait que tourner à ma honte. Agathe est vertueuse... Agathe ne m'a point cé-

dé la victoire; et, pour la remporter, elle a été jusqu'à vouloir attenter elle-même à sa vie. J'ateste le ciel de la vérité de ce que je dis...,et qu'il me punisse sur-le-champ, si je vous en impose... Eh! dans l'instant, c'est moins, je le jure à votre majesté, la crainte de ma disgrace que les remords cruels et le repentir, qui...

HENRI, *l'interrompant, d'un air noble et sévère.*

Mais il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, Agathe soit justifiée vis-à-vis de ces gens-ci; le crime, de votre part, n'en est pas moins commis. Je leur en dois la réparation. Ainsi donc, je veux que vous fassiez une rente de deux cents écus d'or à cette fille, et que.,.

AGATHE, *l'interrompant.*

Non, sire: je me croirois déshonorée, si j'acceptois de cet homme des bienfaits honteux qui pourroient laisser des soupçons...

RICHARD, *l'interrompant à son tour.*

Ah! divine Agathe! cet aveu du marquis de Conchini... et, plus encore, le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on vouloit le forcer de vous donner, est pour moi une pleine et entière conviction de votre innocence... Non, vous ne fûtes jamais coupable;

c est moi qui le suis d'avoir pu vous croire un seul instant criminelle, et...

MICHAU, *l'interrompant.*

T'as raison, mon fils; et tu peux à présent apouser c'te digne enfant-là.

HENRI.

En ce cas-là, je me charge donc de la dette de Conchini... (*au marquis.*) Retirez-vous, et ne paroissez pas devant moi que je ne vous le fasse dire.

(*Conchini se retire.*)

SCÈNE XVIII.

HENRI, LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, MICHAU, MARGOT, CATAU, RICHARD, AGATHE, LUCAS.

HENRI, *à demi-voix, au duc de Sulli.*

Aussi-bien, mon ami Rosni, je soupçonne violemment ce malheureux Italien-là d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites. Nous en parlerons dans un autre temps... (*à Michau et aux autres paysans.*) Oh! çà, mes enfants, j'ai bien des engagements à remplir ici... (*à Michau.*) Pour m'acquitter du premier, je donne dix mille francs à Agathe et à votre fils,

monsieur Michau... Mais vous ne savez pas que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouser un certain Lucas, son amoureux, qui n'est pas bien riche; et, pour réparer cela, je leur donne aussi dix mille francs, pour les unir.

LUCAS, *à part, sautant de joie.*

Dix mille francs et Catau!

Tous les quatre à la fois.

MICHAU, *à part.*

Quel bon roi!

RICHARD, *à Henri.*

Ah! sire!...

CATAU ET AGATHE, *ensemble.*

Quel bon prince!

HENRI, *à Sulli.*

Duc de Sulli, que cette somme de vingt mille francs leur soit comptée ici demain dans la journée; je vous en donne l'ordre.

LE DUC DE SULLI, *s'inclinant.*

Vous serez obéi, sire... (*se relevant et d'un air attendri.*) Ah! mon cher maître, par ces traits de justice et de générosité, vous me ravissez. Vous venez d'en agir en roi et en père avec ces bons paysans, qui sont vos sujets et vos enfants, tout aussi bien que votre noblesse : mais, sire, vous nous devez aux uns et aux autres de ne point exposer votre vie à la chasse, comme vous

faites tous les jours... (*avec colère.*) Permettez-moi de le dire à votre majesté, cela me met, moi, dans une véritable colère... Vive Dieu, sire, votre vie n'est point à vous; vous en êtes comptable (*montrant le duc de Bellegarde.*) à des serviteurs comme nous, qui vous adorent, (*montrant les paysans*) et au peuple français, dont vous voyez que vous êtes l'idole.

HENRI, *de l'air de la plus grande bonté.*

Oui, oui, tu as raison, mon ami... Tu m'attendris... Ne me gronde plus, mon cher Rosni; à l'avenir je serai plus sage.

MICHAU, *très vivement.*

Morgué! sire, c'est que ce gentilhomme-là n'a pas tort. Au nom de Dieu, consarvez-nous vos jours; ils nous sont si chers.

TOUS LES PAYSANS, *ensemble, à Henri.*

Ah! notre roi; ah! notre père! conservais-vous, conservais-vous.

HENRI, *à part, en regardant tous ces paysans.*

Quel spectacle divin!

MICHAU, *encore plus vivement.*

Eh! oui, ventregué! consarvais-vous: vous venais de marier nos jeunes gens; faut, sire, que vous viviais plus qu'eux... Mais, queul excellent homme!.. Pardon, votre majesté, si je vous ons

si mal reçu ; je ne connoissions pas tout not' bonheur : et, si j'avons manqué au respect... de la considération...

HENRI, *l'interrompant.*

Vous m'avez très bien reçu, et je veux demeurer votre ami, au moins, monsieur Michau.... Mais brisons là, j'ai besoin de repos, et...

MICHAU, *l'interrompant.*

Venais, sire, venais coucher dans mon propre lit... Ces seigneurs prenront ceux de mon fils et de Catau ; et nous, j'irons tretous passer la nuit au moulin... Eune nuit est bentôt passée quand on la passe pour votre majesté.

LUCAS, *prenant Agathe sous le bras.*

Et nous, je vons ramener Agathe cheux elle... Et à demain aux noces, mes enfants.

FIN DE LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

L'ANGLAIS

A BORDEAUX,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR FAVART,

Représentée, pour la première fois, le 14 mars 1763.

17

NOTICE

SUR FAVART.

CHARLES-SIMON FAVART naquit à Paris le 3 novembre 1710. Il fut successivement directeur du théâtre de l'Opéra-Comique et du spectacle de Bruxelles.

Nul auteur n'a mieux su plier son talent aux différents genres de pièces, et saisir mieux les idées de ses collaborateurs : aussi, quoiqu'il ait fait seul le plus grand nombre et les principaux de ses ouvrages, il a travaillé avec plus de dix auteurs différents, et pour environ autant de théâtres ; mais il consacra principalement ses veilles aux Italiens et à l'Opéra-Comique. Il n'est personne qui ne connoisse *Ninette à la Cour*, *la Fille mal gardée*, *Isabelle et Gertrude*, *la Fée Urgèle*, *les Moissonneurs*, *la Rosière de Salency*, *la Chercheuse d'Esprit*, *la Belle Arsène*, etc.

Favart n'a composé qu'une seule pièce pour le théâtre Français. *L'Anglais à Bordeaux* parut pour la première fois, le 14 mars 1763, et eut un très grand succès, qui s'est soutenu à toutes les reprises de cette jolie comédie.

Les Trois Sultanes comédie en trois actes, en vers libres, n'ont été représentées sur la scène française que depuis la mort de l'auteur. Ce ne fut qu'en 1802 que les comédiens français montèrent cet ouvrage, qui avoit été donné, pour la première fois, aux Italiens, le 9 avril 1761, sous le titre de *Soliman Second.*

Les divers ouvrages que Favart a composés seul forment dix volumes in-8°. Cet auteur laborieux mourut à Paris le 18 mai 1793.

PERSONNAGES.

DARMANT.
LA MARQUISE DE FLORICOURT, sœur de Darmant.
MILORD BRUMTON.
CLARICE, fille de Brumton.
SUDMER, ami de Brumton.
ROBINSON, valet du milord.
Un autre VALET.
Un BORDELAIS.

La scène est à Bordeaux dans la maison de Darmant.

L'ANGLAIS
A BORDEAUX,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

DARMANT, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je vous renonce pour mon frère.
Toujours pensif, rien ne vous rit :
Vos prisonniers anglais vous ont gâté l'esprit;
Vous n'êtes occupé que du soin de leur plaire;
Votre milord Brumton vous rend atrabilaire.

DARMANT.

Ma sœur, je suis piqué, mais piqué jusqu'au vif:
L'amitié du milord me seroit précieuse;
En tout, pour la gagner, on me voit attentif:
Mais sa fierté superbe et dédaigneuse
Rejette mes secours, s'indigne de mes soins;
Il aime mieux s'exposer aux besoins,
Rendre sa fille malheureuse:
Il croit son honneur avili,
S'il accepte un bienfait des mains d'un ennemi.

LA MARQUISE.

Mais, mon frère, en cherchant à lui rendre service,

Ne songeriez-vous point à sa fille Clarice?
Cette Anglaise est charmante!

DARMANT.

Épargnez-moi, ma sœur,
Et ne déchirez point le voile de mon cœur.
Si l'on me soupçonnoit... Il est vrai, je l'adore.
Je veux me le cacher, je veux qu'elle l'ignore:
L'amour dégraderoit la générosité.

LA MARQUISE.

Qui vous fait donc agir?

DARMANT.

L'humanité.
J'ai plongé dans la peine une noble famille.
Qu'une guerre fatale entraîne de regrets!
Brumton part de Dublin pour Londre avec sa fille;
Il embarque avec lui ses plus riches effets.
La frégate que je commande,
Croisant sur les côtes d'Irlande,
Rencontre son vaisseau, l'atteint, et le combat.
Brumton, qu'aucun danger n'alarme,
Soutient notre abordage et montre avec éclat
L'activité d'un chef et l'ardeur d'un soldat;
Il fond sur moi, me blesse, et ma main le désarme;
Il veut braver la mort, je prends soin de ses jours.
A l'ennemi vaincu l'honneur doit des secours.

LA MARQUISE.

Fort bien, mon frère.

DARMANT.

Enfin nous avons l'avantage;
Son vaisseau coule à fond, et l'on n'a que le temps

De sauver sur mon bord les gens de l'équipage.
Je reviens à Bordeaux, où mes soins vigilants
De ces infortunés soulagent la misère:
Mais Brumton se refuse à mes empressements.

LA MARQUISE.

Moi, j'aime assez ce caractère.
Il est brusque... mais il est franc.
Sa fierté qui paroît choquer la politesse
Relève en lui l'air de noblesse
D'un homme qui soutient son rang.
Si son maintien est froid... ses yeux ont de la flamme;
Et je lui crois une belle ame.
Il n'a pas quarante ans cet homme?

DARMANT.

Tout au plus.

LA MARQUISE.

Devenez son ami.

DARMANT.

Mes soins sont superflus:
Ses principes outrés d'honneur patriotique,
Sa façon de penser qu'il croit philosophique,
Sa haine contre les Français,
Tout met une barrière entre nous pour jamais.

LA MARQUISE.

Je prétends la briser: oui, vous pouvez m'en croire.
Pour vous, pour moi, pour notre gloire,
Il reviendra de sa prévention:
Il s'agit de l'honneur de notre nation.
Nous verrons donc ce philosophe;
Et s'il veut raisonner, c'est moi qui l'apostrophe.

Je philosophe aussi, quand je veux, tout au mieux.

DARMANT.

Plaisantez-vous?

LA MARQUISE.

Moi? point du tout, mon frère,
Et cela devient sérieux.
Allez, allez, laissez-moi faire.
Doutez-vous des talents que j'ai?
Par un ridicule contraire,
Un ridicule est souvent corrigé.
Vous voyez bien que je me rends justice.
J'entreprends le milord; vous, poursuivez Clarice:
Il est honteux pour vous, pour un Français,
D'aimer sans espoir de succès.
Cependant obligez le milord en silence,
Et cherchez des moyens secrets.

DARMANT.

J'ai déja commencé; mais n'en parlez jamais:
D'un bienfait divulgué l'amour-propre s'offense.
Le valet Robinson est dans mes intérêts;
Par son moyen son maître a touché quelques sommes
Sous le nom supposé d'un patriote anglais.

LA MARQUISE.

Voilà comme il faudroit toujours tromper les hommes.

DARMANT.

J'aperçois Robinson. Viens çà.

SCÈNE II.

DARMANT, ROBINSON, LA MARQUISE.

ROBINSON.

Bonjour, monsieur,
Bonjour, madame. Ah! le bon frère
Que vous avez là! le bon cœur!
Sans lui nous étions morts, j'espère.

DARMANT.

Paix! je t'ai défendu...

ROBINSON.

Quel Français obligeant!
Brave homme, toujours prêt à donner de l'argent:
Il est notre unique ressource.
Je crois toujours lui voir ouvrir sa bourse,
En me disant: Tiens, Robinson;
Prends, mon ami, prends sans façon.

DARMANT, *lui donnant de l'argent.*

Prends donc et te tais.

ROBINSON.

Oh! je n'ai garde de dire...

LA MARQUISE.

Que fait ton maître?

ROBINSON.

Il pense.

DARMANT.

Et Clarice?

ROBINSON.

Soupire.

LA MARQUISE.

Penser, soupirer! Pauvres gens!
C'est fort bien employer le temps.

ROBINSON.

Clarice s'amusoit à lire
Un de ces beaux romans qu'on fabrique à Paris.
Tout en rêvant, s'est approché mon maître:
Un ouvrage français! dit-il d'un air surpris.
Et le roman vole par la fenêtre.

LA MARQUISE.

Cet homme a l'esprit juste.

ROBINSON.

« Occupez-vous de Lock,
« Ma fille; lisez Clark, Swift, Newton, Bolingbrok.
« Songez que vous êtes Anglaise:
« Apprenez à penser... » Puis ayant dit ces mots,
Il s'enfonce dans une chaise,
Pour réfléchir plus à son aise,
En décidant que vous êtes des sots.

LA MARQUISE.

Cet homme est singulier.

ROBINSON.

C'est la vérité pure,
Et je n'ajoute rien, madame, je vous jure.

LA MARQUISE.

Mais quelquefois milord t'a-t-il parlé de moi?

ROBINSON.

Toujours beaucoup; il dit, madame...

LA MARQUISE.

Quoi?

ROBINSON.

Il dit qu'il vous trouve bien folle,
Et que c'est grand dommage.

LA MARQUISE.

Bon!
Je conclus sur cela que mon esprit frivole
Va lui faire entendre raison.

DARMANT.

Que pense-t-il de la lettre de change?

ROBINSON.

Il la croit véritable, et n'y voit rien d'étrange.

DARMANT.

Elle est bonne en effet; c'est de l'argent comptant.

ROBINSON.

Pour en toucher la somme, il m'envoie à l'instant.

DARMANT.

Va donc chez mon banquier; mais que chacun ignore...

ROBINSON.

Ne craignez rien, j'ai fait passer encore
L'effet sous le nom de Sudmer,
Négociant de Londre et son ami très cher.
Mon maître, convaincu qu'il lui doit ce service,
Hâtera le moment de lui donner Clarice.

DARMANT.

Clarice à Sudmer?

ROBINSON.

Oui. Monsieur tout à-la-fois,
Au lieu d'une personne, en obligera trois,

Et Clarice sur-tout qui deviendra la femme...

DARMANT.

(*à part.*)

C'en est assez, va-t'en. Quel coup fatal!

SCÈNE III.

LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

Comment! vous travaillez au bonheur d'un rival?
Mais rien n'est si plaisant.

DARMANT.

Raffermissez mon ame;
Je crains de me trahir, et je dois résister.
Je suis impétueux, je me laisse emporter;
Et vous sentez trop bien qu'il faut cacher ma flamme.

LA MARQUISE.

Qu'elle éclate plutôt, livrez-vous à l'espoir.
Quel est donc ce Sudmer, pour entrer en balance
Avec les agréments que vous pouvez avoir?
Vous méritez la préférence;
Le don de plaire est votre lot.
L'excès de modestie est défaut à votre âge;
Soyez plus confiant, plus Français en un mot:
Faites sentir un peu votre avantage.

DARMANT.

Qui s'élève est un fat.

LA MARQUISE.

Qui s'abaisse est un sot.

Cette délicatesse à la fin peut vous nuire,
Et vous avez besoin de vous laisser conduire.
Feu mon mari, marquis de Floricourt,
Qui passoit pour un agréable,
Me consultoit pour être aimable:
Je l'ai rendu l'homme du jour;
Ainsi par mes conseils...

DARMANT.

Souffrez que je m'en passe.
Tout ce que je demande est un profond secret.

LA MARQUISE.

Eh bien! on se taira, monsieur l'amant discret;
Je vous livre à vous-même.

DARMANT.

Oui, faites-m'en la grace.
Tout espoir m'est ravi.

LA MARQUISE.

Clarice vient à nous.

SCÈNE IV.

DARMANT, LA MARQUISE, CLARICE.

CLARICE.

Madame, j'ai recours à vous.
Mon père s'abandonne à la mélancolie.
Tout lui déplaît, l'inquiète, l'ennuie.
Hélas! rendez son sort plus doux.

LA MARQUISE.

Qui, moi? très volontiers.

DARMANT.

O ciel! que faut-il faire?
Parlez.

CLARICE.

Je n'en sais rien; mais cependant j'espère.
Tantôt plongé dans un chagrin mortel,
Il vous entend, de la salle voisine,
Jouer au clavecin un concerto d'Indel,
Et je vois éclaircir l'humeur qui le domine:
Il écoute, il admire, et vos savants accords
Sont comme autant de traits de flamme.
Notre musique anglaise excite ses transports:
Pour la première fois je vois ici, madame,
Le plaisir dans ses yeux et le jour dans son ame.

DARMANT.

Ma sœur, ma sœur, courez au clavecin.

LA MARQUISE.

Monsieur Darmant, il n'est pas nécessaire:
Suivez votre projet; pour moi, j'ai mon dessein.
Adieu. Qu'il est nigaud! mais c'est pourtant mon frère.

SCÈNE V.

CLARICE, DARMANT.

DARMANT.

Restez, belle Clarice; ah! que vous m'êtes chère!

CLARICE, *avec fierté.*

Moi, monsieur?

DARMANT.

Oui, vous, par l'attachement
Que vous montrez pour un si digne père.
Je l'estime, je le révère.

CLARICE.

Il le mérite.

DARMANT.

Assurément.
Mais toujours à mes vœux le verrai-je contraire?

CLARICE.

Vos vœux? Je ne vois pas que ce soit son affaire.

DARMANT, *avec ardeur.*

Ah! l'amour...

CLARICE, *fièrement.*

Quoi, monsieur?

DARMANT, *se modérant.*

L'amour-propre blessé
Devroit gémir dans mon cœur offensé,
Des efforts impuissants que j'ai faits pour lui plaire.

CLARICE.

Votre dépit s'exprime vivement.

DARMANT, *à part.*

Je ne m'observe pas.

CLARICE.

Est-il quelque mystère?

DARMANT.

Quelque mystère? Nullement:
Mais je sais que milord me hait et me déteste.
Vous partagez ce cruel sentiment?

CLARICE.

La haine! ah! c'est, je crois, le plus cruel tourment;
Et mon cœur n'est point fait pour cet état funeste.
(*à part.*)
Je devrois fuir l'amour également.
Monsieur, croyez-vous que j'approuve
Ces injustes préventions
Qui divisent nos nations?
J'honore la vertu par-tout où je la trouve.

DARMANT, *vivement.*

Oui, la vertu; vous l'inspirez,
Et votre père aussi: c'est vous qui la parez;
Vous la représentez affable et circonspecte;
Elle a pris tous vos traits, afin qu'on la respecte.
J'ai, pour servir l'état, recherché de l'emploi;
Avec ardeur j'ai desiré la guerre:
Vos malheurs l'ont rendue un vrai fléau pour moi;
Et c'est depuis que je vous voi,
Que la paix me paroît le bonheur de la terre.

CLARICE.

Je n'ai garde d'ajouter foi
A des paroles si flatteuses.
C'est votre style à tous. Votre première loi
Est de nous prodiguer des louanges trompeuses.
L'art dangereux de la séduction
Est le trait principal qui vous caractérise;
Cet art que chez nous on méprise
Fait partie, en ces lieux, de l'éducation:
Et cette fausseté que l'agrément déguise...

DARMANT.

Justement, du milord voilà les préjugés.
Vous n'imaginez pas combien vous m'affligez:
Votre air de dédain m'humilie
Plus que l'excès d'un vrai courroux.

CLARICE.

En critiquant votre patrie,
Je voudrois que le trait ne portât point sur vous.

DARMANT.

Quoi! vous m'excepteriez?

CLARICE.

Non vraiment; je n'ai garde:
Je voudrois seulement pouvoir vous excepter.

DARMANT.

Mais, de ma bonne foi qui vous feroit douter?
Peut-on n'être pas vrai lorsque l'on vous regarde?

CLARICE.

Ah! vous reprenez le jargon;
De ce moment je vous laisse.

DARMANT.

Non, non.
Encore un seul instant demeurez, je vous prie.

CLARICE.

J'y consens; mais sur-tout aucune flatterie.

DARMANT, *très modérément.*

Eh bien! Clarice, je promets
Que je ne vous dirai jamais
Ces vérités qui vous déplaisent.
(*avec une froideur contrainte.*)
Il faut, à votre égard, que les desirs se taisent.

Vous leur imposez trop, et mon dessein n'est point...

CLARICE, *d'un air piqué.*

Ah! monsieur, je vous rends justice sur ce point.

DARMANT.

Vous avez bien raison, oui; mais daignez m'entendre :
L'estime peut unir des esprits opposés.

CLARICE.

Oui; mais quand deux pays sont aussi divisés,
Il ne faut pas de sentiment plus tendre.

DARMANT, *avec modération; mais cette modération se perdant par degrés mène à la plus grande vivacité pour finir la tirade.*

Aussi n'en ai-je pas. Je dirai cependant
Que le cœur n'admet point un pays différent.
C'est la diversité des mœurs, des caractères,
Qui fit imaginer chaque gouvernement;
Les lois sont des freins salutaires
Qu'il faut varier prudemment,
Suivant chaque climat, chaque tempérament.
Ce sont des règles nécessaires,
Pour que l'on puisse adopter librement
Des vertus même involontaires;
Mais ce qui tient au sentiment
N'a dans tous les pays qu'une loi, qu'un langage.
Tous les hommes également
S'accordent pour en faire usage.
Français, Anglais, Espagnol, Allemand,
Vont au-devant du nœud que le cœur leur dénote :
Ils sont tous confondus par ce lien charmant,

Et quand on est sensible, on est compatriote.
Malheur à ceux qui pensent autrement!
Une ame séche, une ame dure
Devroit rentrer dans le néant;
C'est aller contre l'ordre : un être indifférent
Est une erreur de la nature.

CLARICE, *avec vivacité.*

Oh! c'est bien vrai, monsieur...

DARMANT, *plus vivement encore.*

Ah! Clarice!

CLARICE, *très froidement.*

Il suffit.
Que voulez-vous prouver? Que voulez-vous entendre?

DARMANT.

Moi! j'ai trop de respect, je n'ai rien à prétendre.

CLARICE, *à part.*

Me serois-je trahie?

DARMANT, *à part.*

O ciel! j'en ai trop dit.

CLARICE.

Mais je crois que j'entends mon père.

DARMANT.

Ma présence
Pourroit l'importuner, et je dois l'éviter.
Je craindrois d'impatienter
Un sage, dont je veux gagner la confiance.

SCÈNE VI.

CLARICE, LE MILORD.

LE MILORD.

On n'y sauroit tenir : quel peuple! quel pays!

CLARICE.

Qu'avez-vous donc encor, mon père?

LE MILORD.

Je me sens transporté d'une juste colère;
Je ne vois que des jeux, je n'entends que des ris,
Chanteurs importuns, doubles traîtres!
Avec leurs violons, leurs tambourins maudits,
Incessamment, exprès, passer sous mes fenêtres,
Pour me troubler dans mes ennuis.
Tous les jours des sauts, des gambades,
Et tous les soirs des sérénades.
Quand pourrai-je sortir du chaos où je suis?

CLARICE.

Les Français sont gais par usage :
De votre sombre humeur écartez le nuage.

LE MILORD.

Tandis que la discorde, en cent climats divers,
De tant d'infortunés écrase les asiles,
Le Français chante; on ne voit dans ses villes,
Que festins, jeux, bals, et concerts.
Quel dieu le fait jouir de ces destins tranquilles?
Dans le sein de la guerre, il goûte le repos;
Sans peines, sans besoins, et libre sous un maître,

Le Français est heureux, et l'Anglais cherche à l'être.

CLARICE.

Vous pouvez l'être aussi.

LE MILORD.

Ma fille, laissez-moi,
J'ai besoin d'être seul.

CLARICE.

Toujours seul! et pourquoi...

(*Le milord fait un signe de la main, et Clarice se retire.*)

SCÈNE VII.

LE MILORD.

Je me vois retenu chez un peuple frivole,
Qu'on ne peut définir. Plein d'amour pour son roi;
Tout entier à l'honneur, sa principale loi;
Fidèle à ses devoirs; au plaisir, son idole,
Des moments les plus chers il consacre l'emploi.

(*Il s'assied, et après un moment de silence il jette les yeux sur une pendule.*)

Tout ne présente ici qu'un luxe ridicule.
Quoi! l'art a décoré jusqu'à cette pendule?
On couronne de fleurs l'interprète du temps,
Qui divise nos jours, et marque nos instants?
Tandis que tristement ce globe qui balance,
Me fait compter les pas de la mort qui s'avance,
Le Français, entraîné par de légers desirs,

Ne voit sur ce cadran qu'un cercle de plaisirs.
O ciel! est-il tourment plus rude?
(*Un valet du milord entre avec des sacs.*)
Qui vient encore ici troubler ma solitude?
Quoi! toujours! ah! c'est de l'argent.
Je le reçois dans un besoin urgent;
Des secours étrangers il m'épargne la honte.
Tu ne t'es pas trompé? sans doute, j'ai mon compte?

LE VALET.

Oui, milord.

LE MILORD.

Relisons la lettre de Sudmer.
O généreux Anglais, que tu me deviens cher!

(*Il lit.*)

« Milord, vous devez avoir besoin d'argent dans la « situation où vous êtes; je vous envoie une lettre de « change de deux mille guinées. Je compte trop sur « votre amitié pour ne pas être sûr que vous n'offen- « serez pas la mienne par un refus. Mon bras est assez « bien remis, je n'ai pas encore la liberté d'écrire moi- « même: ne me faites point de réponse; je m'embar- « que pour la Caroline; nous nous verrons à mon re- « tour. »

(*après avoir lu, il dit.*)
Les bienfaits de Darmant pour moi sont une offense;
Mais de ceux d'un ami l'on ne doit pas rougir.
Que mon sort est heureux! d'ici je vais sortir :
Oh! j'y mourrois d'impatience.

Porte ces sacs dans mon appartement;
Et dis à Robinson d'aller en diligence
Chercher un autre logement,
Pour vivre seuls dans l'ombre et le silence.

SCÈNE VIII.

LE MILORD, ROBINSON, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'est penser merveilleusement.
Vous voulez nous quitter : j'en décide autrement.
Vous paroissez surpris, monsieur?

LE MILORD, *froidement.*

J'ai lieu de l'être.

LA MARQUISE.

Vous êtes un singulier être.
Quoi! depuis un mois environ
Que vous logez dans la maison...

LE MILORD.

C'est à mon grand regret.

LA MARQUISE.

On ne peut vous connoître!
Quatre ou cinq fois je vous ai vu paroître :
Quatre ou cinq fois vous avez dit deux mots,
Encor placés mal à propos.

LE MILORD.

J'en ai trop dit, madame, et votre caractère
S'accorde mal, sans doute, avec le mien.
Je craindrois d'ennuyer.

LA MARQUISE.

Il se pourroit très bien :
Mais pour se rapprocher, se convenir, se plaire,
Fort souvent il ne faut qu'un rien.
Vous avez ce qu'il faut pour être un homme aimable,
Et vous vous efforcez pour être insoutenable !
Oh ! je vous entreprends... Mais écoutez-moi donc,
Demeurez. Je le veux.

LE MILORD.

Madame prend un ton...

LA MARQUISE.

Qui me convient, je suis femme et Française.

LE MILORD, *regardant la marquise avec un air d'intérêt.*

Tant pis.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Causons, milord, ne vous déplaise.

LE MILORD.

Je parle peu.

LA MARQUISE.

Je parlerai pour vous,
Et vous me répondrez, si vous pouvez.
(*Retenant le milord qui veut s'en aller.*)
Tout doux !

LE MILORD.

Je réponds mal.

LA MARQUISE.

Eh bien ! tout à votre aise;
On ne se gêne point chez nous.
En qualité d'homme qui pense,

Je ne crois pourtant pas que monsieur se dispense
D'éclairer ma raison, mon cœur et mon esprit.
Vous êtes philosophe, à ce que l'on m'a dit :
Communiquez un peu votre science.

LE MILORD.

Je pense pour moi seul.

LA MARQUISE.

Ah! quelle inconséquence!
En vain le sage réfléchit,
Si la société n'en tire aucun profit;
On doit la cultiver pour elle, pour soi-même.
Eh! laissez là vos songes creux;
La meilleure morale est de se rendre heureux.
On ne peut l'être seul avec votre système :
Mon instinct me le dit, et mon cœur encor mieux.
La chaîne des besoins rapproche tous les hommes,
Le lien du plaisir les unit encor plus.
Ces nœuds si doux, pour vous sont-ils rompus?
Pour être heureux, soyez ce que nous sommes.

LE MILORD.

O ciel! à des travers on me verroit soumis!
Madame, excusez-moi; mais vous m'avez permis...

LA MARQUISE.

Eh oui! de tout mon cœur j'excuse :
Ne nous ménagez pas, monsieur; cela m'amuse.

LE MILORD.

J'en suis charmé, madame, et selon votre avis
Je dois me réformer, devenir sociable,
Renoncer au bon sens pour être un agréable.

LA MARQUISE.

Mais on gagne toujours à se rendre amusant.

LE MILORD.

Suis-je fait pour être plaisant?
Connoissez mieux l'Anglais, madame; son génie
Le porte à de plus grands objets.
Politique profond, occupé de projets,
Il prétend à l'honneur d'éclairer sa patrie.
Le moindre citoyen, attentif à ses droits,
Voit les papiers publics, et régit l'Angleterre;
Du parlement compte les voix,
Juge de l'équité des lois,
Prononce librement sur la paix ou la guerre,
Pése les intérêts des rois,
Et, du fond d'un café, leur mesure la terre.

LA MARQUISE.

Vous êtes en cela plus plaisant mille fois:
Trop au-dessus de nous sont ces graves emplois.
Libres de tout soin inutile,
Nos heureux citoyens respirent le repos:
La surface des mers voit agiter ses flots;
Mais la profonde arène est constante et tranquille.
Jouissez comme nous.

LE MILORD.

Mais d'un si doux loisir
Quel est le fruit?

LA MARQUISE.

Le plaisir.

LE MILORD.

Le plaisir!

J'entends, et si je veux vous plaire,
Il faut, comme j'ai dit, changer de caractère,
Jouer le rôle fatigant
D'un joli petit-maître et d'un fat élégant.
Ah! lorsque de penser on a pris l'habitude...

LA MARQUISE.

On est sot avec art, maussade avec étude.

LE MILORD.

Il faut avoir l'esprit bien faux,
Pour se prêter à cette extravagance.

LA MARQUISE.

Je m'y prête bien, moi.

LE MILORD.

La bonne conséquence!

LA MARQUISE.

Si vous vous arrêtez à ces légers défauts,
Vous n'êtes pas au bout. La liste en est très ample.
Nous avons mille originaux.
Je pourrois vous citer... Moi, monsieur, par exemple...

LE MILORD.

Je ne ne m'attendois pas à cette bonne foi.

LA MARQUISE.

Je parois ridicule à vos yeux, je le voi;
Mais, tout considéré, quel est le ridicule?
Sous des traits différents dans le monde il circule;
Mais, au fond, quel est-il? Une convention,
Un fantôme idéal, une prévention:
Il n'exista jamais aux yeux d'un homme sage.
Se variant au gré de chaque nation,
Le ridicule appartient à l'usage:

L'usage est pour les mœurs, les habits, le langage;
Mais je ne vois point les rapports
Qu'il peut avoir avec notre ame.
L'homme est homme par-tout : si la vertu l'enflamme,
C'est mon héros, je laisse les dehors.
Quoi! toujours notre esprit fantasque
Ne jugera jamais l'homme que sur le masque?
Nous avons des défauts, chaque peuple a les siens.
Pourquoi s'attacher à des riens?
Eh! oui, des riens, des misères, vous dis-je,
Qui ne méritent pas d'exciter votre humeur.
C'est d'un vice réel qu'il faut qu'on se corrige,
Les écarts de l'esprit ne sont pas ceux du cœur.

LE MILORD.

Comment! vous êtes philosophe?

LA MARQUISE, *gaiement.*

Moi! je ne connois point les gens de cette étoffe,
Ni ne veux les connoître; ils sont trop ennuyeux:
Je cherche à m'amuser, cela me convient mieux.

LE MILORD, *avec un peu d'humeur.*

Toujours l'amusement!

LA MARQUISE.

Oui, milord hypocondre,
Je pourrois censurer les usages de Londre,
Comme vous attaquez nos goûts;
Mais je ris simplement et de vous et de nous.
Que les Anglais soient tristes, misanthropes,
Toujours avec nous contrastés,
Cela ne me fait rien; leurs sombres enveloppes
N'offusquent point d'ailleurs leurs bonnes qualités.

Ils sont francs, généreux, braves; je les estime.

LE MILORD, *avec chaleur.*

Quoi! vous estimez les Anglais?

LA MARQUISE.

Assurément! ils ont une ame magnanime,
De l'honneur, des vertus, et je sais d'eux des traits...

LE MILORD.

Vous me charmez.

LA MARQUISE, *à part.*

Bon! son humeur s'apaise.

LE MILORD.

Comment donc, vous pensez?

LA MARQUISE.

Qui? moi? Je n'en sais rien.

LE MILORD.

Ah! vous me séduiriez, si vous étiez Anglaise.
Je goûte dans votre entretien...

LA MARQUISE.

Je ne veux point pènser, monsieur; c'est un ouvrage.
Ce que je dis, part de l'esprit, du cœur,
De l'ame, dans l'instant; en vous laissant l'honneur
D'une prétention qui ne convient qu'au sage.

LE MILORD, *prenant la main de la marquise.*

Vous en avez, madame, un plus grand avantage.

LA MARQUISE.

(*à part.*)

Que faites-vous? Il est déconcerté.

LE MILORD, *à part.*

Je demeure interdit; je crois, en vérité,
Que mon cœur, malgré moi...

LA MARQUISE, *à part.*

Cet essai m'encourage.

(*haut.*)

Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MILORD, *l'arrêtant.*

Non, madame.

LA MARQUISE.

Excusez, on m'attend autre part,
Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MILORD.

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal me connoître.

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être?
Cessez de chercher des raisons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous pensez, et nous jouissons.
Laissez là, croyez-moi, votre philosophie:
Elle donne le spleen, elle endurcit les cœurs.
Notre gaieté, que vous nommez folie,
Nuance notre esprit de riantes couleurs,
Par un charme qui se varie:
Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;
C'est un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MILORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,

Je ferai mieux de l'éviter.

(*On entend le son des tambourins.*)

Qu'entends-je encor! quel affreux tintamarre!

SCÈNE IX.

LE MILORD, LA MARQUISE, UN BORDELAIS.

LE BORDELAIS.

Marquise, eh donc! nous allons répéter?

LE MILORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MILORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELAIS.

Lé milord est des nôtres.

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MILORD.

Épargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELAIS.

Monsé danse lé munuet?

LE MILORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELAIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MILORD.

Morbleu!

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.
(*bas, au milord.*) (*au Bordelais.*)
Vous vous déshonorez. Allez, je vous rejoins.

SCÈNE X.

LE MILORD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Rendez-vous digne de mes soins.
Une heure ou deux je veux bien faire tréve;
Après cela, je vous enléve.
Point de refus, ou bien vous me déplairiez fort;
Je vous en avertis. Adieu, mon cher milord.
Si nous extravaguons, le plaisir nous excuse:
Bien fou qui s'en afflige, heureux qui s'en amuse.

SCÈNE XI.

LE MILORD.

M'en voilà quitte par bonheur.
Mais je ne devois pas lui marquer tant d'aigreur;
Car malgré son inconséquence,
Je m'aperçois qu'elle a bon cœur,

Et sans qu'elle y songe, elle pense.
Oui, je la jugeois mal, et je sens mon erreur.
Allons, allons, milord, il faut que tu t'apaises;
Fais effort sur toi-même, et pardonne aux Françaises.
On peut s'y faire... Ah! j'aperçois Darmant,
Et sa présence est un tourment.

SCÈNE XII.

LE MILORD, DARMANT.

DARMANT.

Milord, je vous annonce une heureuse nouvelle.
C'est votre intérêt seul...

LE MILORD.

Abrégeons. Quelle est-elle?

DARMANT.

Nous allons renvoyer des prisonniers anglais
Pour pareil nombre de Français;
Je vous ai fait, milord, comprendre dans l'échange;
J'ai tant sollicité...

LE MILORD.

Vous en ai-je prié?

DARMANT.

Je cherche à vous servir.

LE MILORD, *à part.*

Cet homme est bien étrange!

DARMANT.

Quoi! mon empressement...

LE MILORD.

M'a trop humilié:
Je ne veux rien devoir qu'à ma nation même.
M'obliger malgré moi!

DARMANT.

Quoi! toujours dans l'extrême,
Vous ne prêtez à tout que de sombres couleurs?

LE MILORD.

J'ai fait des dépêches pour Londre:
Si la fortune à mes vœux peut répondre,
Je trouverai sans vous la fin de mes malheurs;
Je reste en attendant.

DARMANT, *à part.*

Me voilà plus tranquille.
Avec regret je l'aurois vu partir.
(*haut.*)
Ma maison est à vous.

LE MILORD, *avec un soupir étouffé.*

Non, non; j'en dois sortir.

DARMANT.

Pourquoi chercher un autre asile?
Qui pourroit ici vous troubler?
A-t-on manqué d'égards?...

LE MILORD.

C'est trop m'en accabler.

DARMANT.

Vous ne me rendez pas justice.
(*à part.*)
Auroit-il soupçonné mon amour pour Clarice?

(*haut.*)

Quelque nouveau sujet excite votre aigreur?
Ah! je sais ce que c'est : vous avez vu ma sœur.
Ses airs évaporés et sa tête légère...

LE MILORD, *à part.*

Veut-il interroger mon cœur?

DARMANT.

Oui, je conçois qu'elle a pu vous déplaire.

LE MILORD.

A quoi bon votre sœur? Je l'excuse aisément;
Elle est d'un sexe...

DARMANT.

Oui, mais son caractère...

LE MILORD.

M'en suis-je plaint?

DARMANT.

Non; poliment...

LE MILORD

Je ne suis point poli.

DARMANT.

Sachez que son système
Est de vous consoler, de vous rendre à vous-même.
Si je ne l'arrêtois, monsieur, journellement,
Vous seriez obsédé.

LE MILORD.

Monsieur, laissez-la faire.

DARMANT.

Non; je lui vais défendre expressément
De vous revoir.

LE MILORD, , *à part.*

Ah! quel acharnement!

DARMANT.

Je cours pour l'avertir...

LE MILORD.

Il n'est pas nécessaire.

DARMANT.

Mais je dois réprimer l'indiscréte chaleur...

LE MILORD.

Je sais ce que j'en pense, il suffit; serviteur.

DARMANT.

Je n'ai qu'un mot, après quoi je vous laisse.
J'aurois été jaloux d'avoir votre amitié;
Mais je n'espère plus que votre haine cesse :
Du moins un peu d'estime, et je suis trop payé.

LE MILORD.

Eh! malgré moi, monsieur, vous avez mon estime.
Je suis votre ennemi, mais sans vous mépriser :
Je ne suis point injuste, et ne puis refuser
Ce qui me paroît légitime.
Mais pour mon amitié, ne l'espérez jamais.
Dans ces temps de discorde, entre Anglais et Français,
Toute liaison est un crime :
De sa patrie on doit prendre l'esprit;
Qui s'en écarte la trahit.

DARMANT.

Imitez donc votre patrie;
Et des préventions dont votre ame est nourrie
Connoissez enfin les erreurs.
Nous allons voir cesser les fléaux de la guerre.

La paix doit réunir la France et l'Angleterre,
Et nous allons bientôt jouir de ses douceurs.

LE MILORD.

La paix! la paix! quelle chimère!
On ne peut jamais l'espérer.
Des intérêts puissants doivent nous séparer.

SCÈNE XIII.

LE MILORD, DARMANT, UN VALET.

UN VALET.

Milord, un Anglais vous demande.

LE MILORD.

Un Anglais! un Anglais! Qu'il entre, et promptement.

SCÈNE XIV.

LE MILORD, DARMANT, SUDMER.

SUDMER, *gaiement et avec vivacité.*

Vive, vive, milord! Ah! quel heureux moment!
Je vous retrouve, et ma joie est si grande...

LE MILORD.

C'est vous, mon cher Sudmer!

SUDMER.

C'est moi, certainement.

DARMANT, *avec étonnement.*

Sudmer! Ah! quel événement!

SUDMER, *considérant Darmant.*

Mais c'est vous-même aussi, je pense.
C'est vous, voilà vos traits; je rends grace au hasard.
Cher milord, attendez.

LE MILORD.

D'où vient donc cet écart?

SUDMER.

Le premier des devoirs est la reconnoissance.
(*à Darmant.*)
Le sort en cet instant a rempli mon espoir.

DARMANT.

Monsieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

SUDMER.

Je suis assez heureux, moi, pour vous reconnoître.

DARMANT.

Mais je n'ai point d'idée...

SUDMER.

Aucune?

DARMANT.

Point du tout.

SUDMER.

Je ne me trompe point, et j'y crois encore être.

LE MILORD, *à part.*

Cet accueil n'est pas de mon goût.
(*Darmant veut se retirer.*)

SUDMER.

Ne vous en allez pas.

DARMANT.

Mais je dois par prudence...

SUDMER.

Vous n'êtes pas de trop, cédez à mon instance,
Et songez que mes sentiments...
(au milord, en lui montrant Darmant.)
C'est un homme des plus charmants,
C'est un homme d'espéce unique.

LE MILORD.

Charmant! charmant! parbleu, pour des êtres pensants,
Voilà, sans doute, un beau panégyrique!

SUDMER.

Qu'entendez-vous?

LE MILORD.

Cela s'entend sans qu'on l'explique.
Un homme n'est jamais charmant en bonne part;
Et lorsqu'à la raison on veut avoir égard...

SUDMER.

Je ne vois point à quoi cela s'applique.
(à Darmant.)
Remettez-vous aussi mes traits;
Rappelez-vous que je vous dois la vie.
Vous changeâtes pour moi la fortune ennemie.
(montrant son cœur.)
Voilà le livre où sont écrits tous les bienfaits.
Vous êtes mon ami, du moins je suis le vôtre.
C'est par vos procédés que vous m'avez lié;
Je m'en souviens, vous l'avez oublié:
Nous faisons notre charge en cela l'un et l'autre.

DARMANT.

Mais vous vous méprenez, monsieur.

SUDMER.

Moi, point du tout; moi, jamais me méprendre,
Quand la reconnoissance en moi se fait entendre,
Et m'offre mon libérateur.
Le sentiment me donne des lumières:
Pour reconnoître un bienfaiteur,
Les yeux ne sont point nécessaires;
Je suis toujours averti par mon cœur.

DARMANT.

Ah! je vois à peu près ce que vous voulez dire.

LE MILORD.

Moi, je ne le vois pas.

SUDMER.

Je vais vous en instruire:
Nous devons publier les belles actions.
Je montois un vaisseau de trente-huit canons;
Je fus, près d'une côte, accueilli d'un orage,
Terrible, violent beaucoup:
J'étois prêt à faire naufrage,
Et les Français avoient de quoi faire un beau coup.
Aussi, monsieur, en homme sage,
Lorsque les vents furent calmés,
En tira-t-il un très grand avantage;
Et nous voyant démâtés, désarmés,
« Je pourrois, me dit-il, prendre votre équipage;
« Mais, pour en profiter, je suis trop généreux;
« On n'est plus ennemi lorsqu'on est malheureux. »
Bref, il me soulagea, m'obligea de sa bourse,
Me rendit mes effets avec la liberté:
Les bienfaits, de son cœur, couloient comme une source.

Peut-on trop admirer sa générosité?

LE MILORD, *avec humeur.*

Tout bienfait, avec lui, porte sa récompense;
On agit pour soi-même en agissant ainsi.
(*bas, à Sudmer.*)
Je suis forcé de l'admirer aussi,
Mais sans tirer à conséquence.

DARMANT.

Jugez la nation avec plus d'équité.
Comme Français, mon premier apanage
Consiste dans l'humanité.
Mes ennemis sont-ils dans la prospérité,
Je les combats avec courage.
Tombent-ils dans l'adversité,
Ils sont hommes, je les soulage.

SUDMER.

Eh! c'est ainsi qu'on pense avec un cœur loyal.
Je ne décide point entre Rome et Carthage.
Soyons humains; voilà le principal.

LE MILORD.

Vous n'êtes pas Anglais:

SUDMER.

Je suis plus; je suis homme.
Qu'avez-vous contre lui? Cette froideur m'assomme.
Esclave né d'un goût national,
Vous êtes toujours partial.
N'admettez plus des maximes contraires;
Et, comme moi, voyez d'un œil égal
Tous les hommes qui sont vos frères.
J'ai détesté toujours un préjugé fatal.

Quoi! parcequ'on habite un autre coin de terre,
Il faut se déchirer, et se faire la guerre?
Tendons tous au bien général.
Crois-moi, milord; j'ai parcouru le monde :
Je ne connois sur la machine ronde
Rien que deux peuples différents;
Savoir, les hommes bons et les hommes méchants.
Je trouve par-tout ma patrie
Où je trouve d'honnêtes gens;
En Cochinchine, en Barbarie,
Chez les sauvages même : allons, soyons unis;
Embrassons-nous comme trois bons amis.
(*à Darmant.*)
Vous serez de la noce, au moins?

DARMANT.

Quoi?

SUDMER.

Je l'exige.
Je vais me marier avec un vrai prodige,
Fille aimable, dit-on, et qui me plaira fort :
Je m'apprête à l'aimer. Quoi! cela vous afflige?

DARMANT.

Moi, je partage votre sort.

SUDMER.

Point de partage, je vous prie,
Sur-tout si la fille est jolie.

DARMANT.

Je respecte les nœuds dont vous serez unis.

LE MILORD.

Ma fille, de ce mariage,

Sans doute sentira le prix;
Je vais, sans tarder davantage,
La préparer, en des instants si doux,
Sur l'honneur qu'elle aura de s'unir avec vous.

SCÈNE XV.

SUDMER, DARMANT.

SUDMER.

Vous connoissez l'objet qu'on me destine?
Hein? Mais, mon cher Français, qu'est-ce qui vous chagrine?
Morbleu! seriez-vous mon rival?
Comment! cela m'est bien égal;
Mais je veux savoir tout-à-l'heure...

DARMANT.

Monsieur, sur ce sujet ne m'interrogez point.

SUDMER.

Ma future chez vous demeure,
Et je veux m'éclaircir d'un point.

DARMANT.

Monsieur, quoi qu'il en soit, vous n'avez rien à craindre.
Clarice est adorable, et je pourrois l'aimer,
Sans que vous eussiez à vous plaindre.
(*à part.*)
Tâchons encor de me calmer.

SUDMER.

Cependant, je remarque un trouble.
Hein? Parlez, hein? Son embarras redouble.

DARMANT.

C'en est assez. Adieu, monsieur.
Jouissez de votre bonheur,
Et de mes sentiments n'ayez aucun ombrage.
On peut aimer Clarice, on peut s'en faire honneur :
Je ne vous dis rien davantage.

SCÈNE XVI.

SUDMER.

C'est parler fièrement ; je prétends découvrir...
J'ai des soupçons qu'il faut que j'éclaircisse.
Ah ! j'aperçois milord, et sans doute Clarice.
Examinons un peu comme je dois agir.
On ne m'a point trompé, je la trouve fort belle,
Belle certainement !

SCÈNE XVII.

LE MILORD, CLARICE, SUDMER.

SUDMER.

Bonjour, mademoiselle.
Je suis Sudmer pour vous servir,
Et je viens remplir votre attente :
Oui, oui, ma belle enfant, je vous épouserai ;
Je dis plus, je sens bien que je vous aimerai ;
(*au milord.*)
Autrement j'aurois tort. Je la trouve charmante.

CLARICE.

Monsieur.

SUDMER.

Reste à savoir si je vous conviendrai.
M'aimerez-vous aussi?

CLARICE.

Mais, monsieur, je l'espère.
Les volontés du milord sont des lois.
La générosité de votre caractère,
Vos nobles procédés font honneur à son choix;
Et les vertus sur mon cœur ont des droits
Préférables à l'amour même.
Lorsque de la raison on écoute la voix,
On estime du moins en attendant qu'on aime.

SUDMER.

Oh! je suis votre serviteur.
En attendant! c'est bon pour qui pourroit attendre.
Milord, je suis pressé; vous avez un vieux gendre
Qui n'a pas un instant à perdre, par malheur.
Je ne crois pas que l'amour, à mon âge,
Parle beaucoup en ma faveur;
C'est un arrangement que notre mariage.
Notre intérêt commun en aura tout l'honneur:
Cela ne suffit pas; je crois qu'elle est fort sage;
Mais il se peut qu'un autre objet l'engage.

CLARICE.

En tout cas, je saurois commander à mon cœur.

SUDMER.

Bon! voilà le même langage
Que vient de me tenir Darmant.

LE MILORD.

Darmant !

SUDMER.

Elle rougit, et je vois clairement...
N'est-il pas vrai, chère future?
Il se pourroit par aventure...
Hein ?

LE MILORD.

Sudmer, de pareils soupçons...

SUDMER.

Pour demander cela, milord, j'ai mes raisons.

LE MILORD.

Mais Darmant est Français, et ma fille est Anglaise;
Elle ne peut l'aimer.

SUDMER.

Conséquence mauvaise;
Les Français ont toujours l'art de se faire aimer.
Je les connois pour gens fort agréables,
Et qui plus est encor, fort estimables;
Il est tout naturel de s'en laisser charmer.

LE MILORD.

Je sais comme ma fille pense,
Je réponds de son cœur : oui, la reconnoissance
Qu'elle sent, comme moi, de vos rares bienfaits,
Doit l'attacher à vous tendrement pour jamais.

SUDMER.

Que parlez-vous de bienfaits, je vous prie?

CLARICE.

Si ma main doit payer ce généreux secours...

SUDMER.

Je ne vous entends point, et je n'ai de mes jours...

LE MILORD.

Vous-même m'écrivez.

SUDMER.

Point de plaisanterie.

LE MILORD.

Moi, plaisanter!

SUDMER.

Vous êtes fou, milord;
C'est depuis quelques jours que je sais votre sort.

LE MILORD.

Mais cependant la chose est sûre,
Et votre lettre que voici;
Tenez.

SUDMER.

Que veut dire ceci?
Ce n'est point là mon écriture.

LE MILORD.

Je le sais bien; mais votre bras cassé...

SUDMER.

Je n'ai pas eu le bras cassé.

LE MILORD.

Qu'entends-je?

SUDMER.

Certainement, vous n'êtes pas sensé.

LE MILORD.

(*à part.*)

Mais lisez donc, lisez. Sa tête se dérange.

CLARICE.

Assurément, je l'ai déja pensé.

SUDMER.

Je suis dans un courroux extrême.
Comment! quelqu'un a pris mon nom
Pour faire une bonne action,
Que j'aurois pu faire moi-même?
Morbleu! c'est une trahison
Dont je prétends avoir raison.
Et vous avez reçu la somme?...

LE MILORD.

Oui, d'un banquier.

SUDMER.

Nommé?

LE MILORD.

Monsieur Argant.

SUDMER.

Il loge?

LE MILORD.

Près d'ici.

SUDMER.

Je vais trouver cet homme;
J'en aurai le cœur net: je reviens à l'instant.

SCÈNE XVIII.

LE MILORD, CLARICE.

LE MILORD.

Tout cela me paroît étrange.
D'où peut venir cette lettre de change,

Et ces autres effets que j'ai déja reçus?
Ce n'est pas de Sudmer! je demeure confus.
Si ce n'est pas de lui, c'est d'un compatriote,
Qui veut m'obliger en secret.
Tel est l'Anglais, il cache le bienfait:
Exactement j'en conserve la note,
Pour m'acquitter de celui qu'on m'a fait;
Pour un homme d'honneur, c'est le plus grand regret
Que de manquer à la reconnoissance,
Et payer un service est une jouissance.
Je ferai tant que nous serons au fait.
Ah çà! venons à vous, ma fille:
Sudmer, par ses grands biens, relève ma famille;
Il vous fait un état certain:
Vous ne répugnez pas à lui donner la main?

CLARICE.

Je dois vous obéir.

LE MILORD.

Vous soupirez, Clarice?

CLARICE.

Oui, mon père, il est vrai.

LE MILORD.

Parlez sans artifice,
Parlez avec sincérité.
Ne dissimulez rien.

CLARICE.

M'en croyez-vous capable?
Je ne sais point trahir la vérité,
Et qui dissimule est coupable.
Je n'ai rien dans mon cœur que je doive cacher

Aux yeux indulgents de mon père.
Est-il quelque secret, est-il quelque mystère
Que dans son sein je ne puisse épancher?

LE MILORD.

A mes desseins vous verrois-je contraire?

CLARICE.

Non, je veux me soumettre à votre volonté.
En Angleterre un cœur n'est point esclave;
Le pouvoir paternel est chez nous limité:
Mais ne soupçonnez pas que jamais je le brave.
Périsse cette liberté
Qui des parents détruit l'autorité!
Ah! je le sens, un père est toujours père;
Sur des enfants bien nés il conserve ses droits.
Quand le devoir en nous grave son caractère,
Rien ne peut effacer cette empreinte si chère.
En vain la liberté veut élever sa voix,
Et dans nos cœurs exciter le murmure;
La loi nous émancipe, et jamais la nature.

LE MILORD.

Vous pensez bien; mais, dites-moi,
Où nous conduit cet étalage?
Sudmer vous déplaît-il?

CLARICE.

Non, mon père; mais...

LE MILORD.

Quoi?

CLARICE.

J'épouserai Sudmer, si c'est votre avantage.

LE MILORD.

J'ai donné ma parole.

CLARICE.

Il aura donc ma foi.
Mais un autre a mon cœur.

LE MILORD.

Expliquez ce langage :
Épouser celui-ci, pour aimer celui-là !
Vous vous formez, ma fille, et j'aperçois déja
Que de ce pays-ci vous adoptez l'usage.
S'il vous plaît, rien de tout cela.
Quel est le nom du personnage?...
Dites-le-moi.

CLARICE.

J'en aurai le courage.
Malgré moi mon cœur s'est soumis.
Les vertus d'un Français...

LE MILORD.

Un de nos ennemis!

CLARICE.

Il ne l'est point; c'est Darmant, c'est-lui-même.

LE MILORD.

Qu'ai-je entendu? Ma surprise est extrême.
Je vois quel est le but de ses empressements.

CLARICE.

Arrêtez. Vos soupçons seroient trop offensants.
Rien ne m'a jusqu'ici fait connoître qu'il m'aime :
L'estime, le respect, sont les seuls sentiments
Qu'il ait osé faire paroître.

Rien aussi de ma part n'a pu faire connoître
Le trouble secret de mes sens.

LE MILORD.

A la bonne heure. Eh bien! puisque je suis le maître,
Vous aimerez Sudmer, et je l'ai décidé.
Songez-y bien; j'ai commandé.

SCÈNE XIX.

LE MILORD, SUDMER, CLARICE.

SUDMER.

Ma foi! moi n'y puis rien comprendre.
J'ai vu votre banquier, votre donneur d'argent;
Il m'a reçu d'un air fort obligeant.
Mais il bat la campagne, et n'a pu rien m'apprendre.
Il m'a dit seulement qu'en cette maison-ci
Par un valet anglais je serois éclairci.

LE MILORD.

C'est mon valet, sans doute.

SUDMER.

Il peut donc nous instruire.

LE MILORD.

Robinson?

SCÈNE XX.

LE MILORD, SUDMER, CLARICE, ROBINSON.

ROBINSON.

Milord?

LE MILORD.

Viens ici.

Il faut tout-à-l'heure me dire
D'où vient l'argent que tu m'as apporté :
Ne cache point la vérité ;
Tu sais, dit-on, tout le mystère.

ROBINSON.

Milord, c'est d'un de vos amis.

LE MILORD.

De Sudmer?

ROBINSON.

Oui, la chose est claire.

SUDMER.

De moi, maraud, de moi!

ROBINSON, *à part.*

Me voilà pris.

SUDMER.

Je te surprends en menterie ;
C'est moi qui suis Sudmer.

ROBINSON.

Monsieur, j'en suis charmé.
Comment vous portez-vous?

SUDMER.

Qui peut avoir tramé

Une pareille fourberie?

Coquin! j'ai donc le bras cassé?

Oh! je te ferai voir...

ROBINSON.

Doucement, je vous prie.

Quoi! ce n'est donc pas vous dont le cœur bien placé...

SUDMER.

Non, non, certainement.

ROBINSON.

Eh bien! c'est donc un autre.

SUDMER.

Qui donc a pris mon nom?

ROBINSON.

Un nom tel que le vôtre

Doit faire honneur à l'amitié.

LE MILORD.

De ce complot le traître est de moitié.

Déclare vite, ou je t'assomme.

ROBINSON.

Vous m'allez ruiner.

LE MILORD.

Comment?

ROBINSON.

Oui, c'est un fait.

De temps en temps, je reçois quelque somme

Pour m'engager à garder le secret.

LE MILORD.

Ah! tu connois donc?

ROBINSON.

Oui, c'est un fort honnête homme
Qui veut vous obliger, et sans être connu.
Vous savez bien, milord, que je suis ingénu.
Il m'a séduit, et pour lui plaire,
Robinson est fourbe et faussaire.
Oui, c'est de moi que vient toute l'invention;
Mais c'étoit, je proteste, à bonne intention.

LE MILORD.

En un mot, quel est-il?

ROBINSON.

Eh bien! c'est; c'est... notre hôte.

LE MILORD.

Darmant!

CLARICE.

Darmant!

LE MILORD.

L'auteur d'une telle action!
Ah! malheureux!

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MILORD.

Tu mérites punition.
Écoute, aimeroit-il ma fille?

ROBINSON.

Oh! point du tout, milord; il n'oseroit.
C'est générosité toute pure qui brille
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MILORD.

Vous, Clarice, êtes-vous instruite?

CLARICE.

Non, je vous jure, et je suis interdite.

LE MILORD.

Je ne comprends rien à cela.
En vérité, son procédé m'étonne.

SUDMER.

Moi, point m'en étonner; je le reconnois là :
Et d'avoir pris mon nom très fort je lui pardonne.

LE MILORD, *à Robinson.*

Je te fais grace; mais ne lui parle de rien.

SCÈNE XXI.

LE MILORD, SUDMER, CLARICE, ROBINSON, LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

La paix est sûre, elle est ratifiée.
Je me fais un plaisir de la voir publiée.
La paix! ce mot seul fait du bien :
Elle est de l'univers le plus tendre lien.
La foule avec transport inonde chaque rue :
Sans être coudoyé l'on ne peut faire un pas;
Sans se connoître on se salue;
On parle, on s'interrompt, on ne se répond pas;
La joie en tous lieux répandue,
En animant les cœurs, égale les états.

CLARICE.

Ce spectacle est charmant, j'en serois attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous et milord examiniez de près
Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaieté, ce fard de la nature,
Rajeunit les vieillards, leur donne un air plus frais;
D'un coloris si doux la teinte vive et pure
Par-tout imprime ses attraits;
C'est le bonheur qui fournit la peinture,
Et le plaisir de l'ame embellit les plus laids.
La marchande dans sa boutique
Étale ses colifichets,
Répète à tout moment, La paix, la paix, la paix!
De messieurs les Anglais j'aurai donc la pratique.
Et sa petite fille, avec un air comique,
Dit : Ah! maman, comment c'est-il fait un Anglais?
On rencontre plus loin des chansonniers bien ivres,
Raclant du violon et braillant des couplets,
Bons, excellents, quoique mauvais,
Et qui surpassent de gros livres,
Parceque le cœur les a faits.
En un mot, vous verrez que nous autres Français,
Notre plus grand plaisir est d'adorer nos maîtres.
C'est l'amour qui prend soin d'éclairer nos fenêtres.
Le sentiment, voilà notre première loi :
Eh! qui l'éprouve plus que moi?
Je danserai la nuit entière :
Je donnerai le ton, et serai la première
A bien crier, Vive le roi!

LE MILORD.

Vous m'enchantez, madame la marquise :
De mon esprit chagrin vous changez la couleur;
Je sens que la gaieté, qui vous caractérise,
Ne peut se rencontrer qu'avec un très bon cœur.
Darmant, nos nations sont réconciliées;
Par vos traits généreux vous m'avez corrigé;
Et l'amitié surmonte enfin le préjugé :
Que par cette amitié nos maisons soient liées.

DARMANT.

Ah! milord, je vous suis attaché pour jamais.

LE MILORD.

Ces secours détournés qu'avec tant de noblesse
Vous m'avez su fournir par des moyens secrets,
Pour ne point faire ombrage à ma délicatesse,
Je les acquitterai bientôt, grace à la paix :
Mais mon cœur en paiera toujours les intérêts.

DARMANT.

Daignez me regarder comme de la famille.

LE MILORD.

Monsieur, pour vous marquer combien vous m'êtes cher,
Vous signerez le contrat de ma fille,
Que, dès ce soir, je marie à Sudmer.

LA MARQUISE, *riant.*

A cette faveur-là mon frère est bien sensible.

DARMANT, *à part.*

O ciel!

LE MILORD.

Darmant soupire, et la marquise rit!
Mais cela n'est pourtant ni triste ni risible.

LA MARQUISE.

Mais c'est que mon cher frère est sot, sans contredit :
Je m'y connois; tenez, admirez la statue!.

DARMANT, *à part.*

Ma sœur.

SUDMER.

Mais en effet, lui paroître interdit.

LA MARQUISE.

C'est qu'il est amoureux de votre prétendue;
Mais grave soupirant, discret, silencieux,
Le respect a toujours étouffé sa parole,
Et tristement, comme une idole,
Son amour n'a jamais parlé que par ses yeux.

SUDMER.

Milord, je pourrois faire une grande sottise
D'épouser votre fille : elle est fort à ma guise;
Mais monsieur pourroit bien être à la sienne aussi
Un petit peu, n'est-ce pas? Hein? Je pense,
Et je vois que, dans tout ceci,
Mon rival doit, au fond, avoir la préférence.
Sous mon nom il a su saisir l'occasion
D'avoir pour vous, milord, un procédé fort bon :
Si je deviens le mari de Clarice,
Il est homme, peut-être, à rendre encor service :
Je suis accoutumé d'être son prête-nom.

LE MILORD.

Darmant, je vous prends pour mon gendre.

CLARICE.

Ah! mon père!

DARMANT.

Ah ! monsieur, en cet heureux instant,
Que j'ai de graces à vous rendre !
Je suis de l'univers l'homme le plus content.

SUDMER.

Cette alliance est fort bien assortie.

DARMANT.

Ma sœur, en même temps, devroit
Consentir à vous être unie :
Ce double hymen ne laisseroit
Aucun soupçon d'antipathie.

LA MARQUISE.

Je craindrois que milord ne fût triste et jaloux.

LE MILORD.

La proposition, il est vrai, m'intimide :
Mais cependant, madame, croyez-vous
Qu'une Française, ayant l'esprit vif et rapide,
Puisse y joindre en effet, par un accord bien doux,
Un caractère assez solide
Pour faire constamment le bonheur d'un époux ?

LA MARQUISE.

Avant que de répondre, en faisant mon éloge,
Souffrez, de mon côté, que je vous interroge.
Croyez-vous qu'un Anglais, qui toujours réfléchit,
En prenant une femme aimable et vertueuse,
Ait assez de douceur, de liant dans l'esprit
Pour la rendre constante en la rendant heureuse ;
Pour qu'elle s'applaudisse enfin d'être avec lui ?
On ne peut guère avoir une femme fidèle,

Qu'en attirant l'amusement chez elle :
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

LE MILORD.

Marquise, courons-en les risques l'un et l'autre;
Vous verrez un amant dans un époux soumis:
Et quand la paix confond ma patrie et la vôtre,
Tous mes préjugés sont détruits.

SUDMER.

Daignez, mon cher Darmant, en cette circonstance,
Me soulager du poids de la reconnoissance:
Je sens que je suis vieux, je me vois de grands biens;
Je n'ai point d'héritier, soyez tous deux les miens...
Point de remerciements, ce seroit une offense.
Si je vous sais heureux, mes amis, c'est assez :
C'est vous, c'est vous qui me récompensez.
Mais j'entends retentir les cris de l'alégresse :
Courons tous : le plaisir du cœur
S'augmente encor par le commun bonheur,

LA MARQUISE.

Milord, j'en pleure de tendresse.
Le courage et l'honneur rapprochent les pays;
Et deux peuples égaux en vertus, en lumières,
De leurs divisions renversent les barrières,
Pour demeurer toujours amis.

DIVERTISSEMENT.

On entend une symphonie et des acclamations qui annoncent une fête publique.

Le théâtre représente la vue du port de Bordeaux. On voit des vaisseaux ornés de guirlandes et de banderoles. Des peuples de différentes nations exécutent une fête. Anglais, Français, Espagnols, Cantabres, Portugais, etc., caractérisés par des habits pittoresques, composent diverses danses variées à la mode de leur pays, au bruit des salves d'artillerie. On chante; toutes les nations s'embrassent; la fête se termine par un ballet général.

RONDE.

Nous avons la paix,
Nos craintes cessent,
Les jeux renaissent.
Nous avons la paix:
Ce jour est le jour des bienfaits.
Nos maux finissent,
Nos cœurs s'unissent.
Vivons en frères:
Jamais de guerres:
Que le Français devienne Anglais;
Et l'Anglais, Français.
Par nos accords,
Par nos transports,

Nous donnons un exemple au monde.
Peuples divers
De l'univers,
Venez danser en ronde.
Nous avons étouffé la haine;
Une égale ardeur nous entraîne.
La paix, la paix;
Embrassons-nous, embrassons-nous:
Le même nœud nous unit tous.
Formons une chaîne
Qui dure à jamais.

VAUDEVILLE.

Voici le jour de l'alégresse,
Le plus beau de nos jours;
Plus de soucis, plus de tristesse:
Régnez, plaisirs, amours;
Chacun répéte avec ivresse
Ce mot si cher, si plein d'attraits:
La paix, la paix;
La paix, la paix.

Gens à manteau, gens de finance,
Nous gémissons pour vous;
Nos officiers par leur présence
Vont vous éloigner tous:
Le mal n'est pas si grand qu'on pense:
Si vous voulez être discrets,
Eh! paix, paix, paix!
La paix, la paix.

Ne soyez plus, sagesse austère,
En guerre avec l'amour;
C'est un enfant, laissez-le faire:
Passons-lui quelque tour.
Est-ce le temps d'être sévère,
S'il lance en cachette ses traits?
Eh! paix, paix, paix!
La paix, la paix.

Accourez tous près de vos belles,
Volez, guerriers, amants;
Elles vous sont toujours fidèles,
Croyez-en leurs serments:
Consolez donc vos tourterelles,
Mais sans demander leurs secrets.
Eh! paix, paix, paix!
La paix, la paix.

Laissons la fraude et l'artifice,
Terminons tous procès;
Venez ici, gens de justice,
Et suspendez vos frais.
Pour que chacun se réjouisse,
Avocats, laissez le palais.
Eh! paix, paix, paix!
La paix, la paix.

Pourquoi toujours s'entre-détruire,
Savants et beaux esprits?
Tout céderoit à votre empire,

Si vous étiez unis:
Vous vous livrez à la satire,
N'avez-vous pas d'autres objets?
Chantez la paix,
Chantez la paix.

Un mari, pour une grisette,
Néglige sa moitié:
Sa femme, tant soit peu coquette,
A fait une amitié.
De part et d'autre l'on se prête,
On n'approfondit point les faits.
Eh! paix, paix, paix!
La paix, la paix.

LE MILORD, *à la marquise.*

Plus entre nous d'antipathie:
Vous avez trop d'attraits.
Toute raison n'est que folie,
Quand elle est dans l'excès.
Femme d'esprit, femme jolie
Raméne à des principes vrais.
Allons, la paix,
La paix, la paix.

Faisons revivre l'harmonie
Du commerce et des arts,
Et que la paix toujours chérie
Régne de toutes parts.

Ne faites plus qu'une patrie,
Espagnols, Anglais, et Français.
Eh! paix, paix, paix!
La paix, la paix.

SUDMER.

Galants barbons qu'amour inspire,
Ne tentez point le sort;
Le vent nous manque, et le navire
N'ira pas à bon port.
Je sens qu'amour voudroit me dire
Que Clarice a beaucoup d'attraits.
Hein... quoi?... oui... mais
Allons, mon cœur, la paix, la paix.

Jugez de cette bagatelle
Seulement par le cœur,
Et ne nous faites point querelle.
Partagez notre ardeur.
Vous le sentez; c'est notre zèle
Qui peint l'amour de tout Français.
Eh! paix, paix, paix!
Messieurs, la paix.

FIN DE L'ANGLAIS A BORDEAUX.

LES
TROIS SULTANES,
OU
SOLIMAN SECOND,
COMÉDIE EN TROIS ACTES,
PAR FAVART,

Représentée, pour la première fois, au théâtre Français en 1802.

PERSONNAGES.

SOLIMAN SECOND, surnommé le Magnifique, empereur des Turcs.
OSMIN, kislar aga, ou chef des eunuques.
ELMIRE, Espagnole.
DÉLIA, Circassienne.
ROXELANE, Française.
EUNUQUES noirs.
BOSTANGIS.
MUETS, et autres ESCLAVES du sérail.

La scène est à Constantinople, dans le sérail du grand-seigneur. Le théâtre représente une salle des appartements intérieurs du sérail, ornée de tapis, de cassolettes, de sophas, et autres meubles, selon la coutume des Turcs; il y a un sofa garni de carreaux, placé sur l'avant-scène, à droite des acteurs.

LES

TROIS SULTANES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SOLIMAN, OSMIN.

(*Soliman entre d'un air triste, et se promène à grands pas sur le théâtre. Osmin le suit à quelque distance.*)

OSMIN.

Très gracieux sultan, votre esclave fidèle
Attend vos ordres... Mot... Seigneur... je parle en vain.
Seigneur?

SOLIMAN.

Dis-moi, mon cher Osmin:
Depuis qu'à tes soins, à ton zèle,
J'ai confié la garde du sérail,
Et le gouvernement des femmes...

OSMIN.

Parbleu, c'est un rude travail.

SOLIMAN, *continuant.*

Entre mille beautés, ces délices des ames,
En as-tu vu, Osmin, dont les attraits
Égalent ceux d'Elmire ?

OSMIN.

Oh ! non, seigneur ; jamais :
Et puisque vous l'aimez...

SOLIMAN.

Ah ! dis que je l'adore.
Que je suis malheureux !

OSMIN.

Fort bien.
Allez, allez, seigneur ; il est encore
Un état pire : c'est le mien.

SOLIMAN.

Elmire part, cette Elmire charmante,
Tout à-la-fois si fière et si touchante ;
Elmire, mon tourment et mon souverain bien,
Elle va me quitter. Toujours je me rappelle
L'instant qui l'offrit à mes yeux ;
Glacée entre nos bras d'une frayeur mortelle,
Elle s'évanouit ; ô dieux, qu'elle étoit belle !
En reprenant la vie, elle leva sur nous
De grands yeux bleus, intéressants, si doux,
Embellis encor par ses larmes !
Déja tout occupé du plaisir enchanteur
De faire succéder l'amour à ses alarmes,
Je me flattois d'être aisément vainqueur
D'une ame sensible au malheur.
Je m'abusois, Osmin : enivré de ses charmes,

Je ne fus plus son maître. Hélas! dès ce moment
J'oubliai mon pouvoir, je devins son amant,
Son esclave. Cessez, lui dis-je, de vous plaindre,
Je ne suis pas un tyran odieux:
A vivre sous mes lois je n'ose vous contraindre;
Mais un mois seulement demeurez en ces lieux;
Et je vous promets, belle Elmire,
Que vous serez rendue ensuite à vos parents,
Si mes soupirs vous sont indifférents.
Je l'ai juré, le terme expire,
Que vais-je devenir?

OSMIN.

Elle attendra plus tard.
Seigneur, si je lis dans son ame,
Autant que vous elle craint son départ.

SOLIMAN.

Sur quoi le juges-tu?

OSMIN.

Mais sur ce qu'elle est femme,
Et qu'on n'a pas tous les jours aisément
Un empereur turc pour amant.
Elmire est Espagnole, elle est fière, mais tendre;
Et son cœur en secret ne cherche qu'à se rendre.

SOLIMAN.

Tu lui fais tort.

OSMIN.

Eh! non, non, sûrement.
Chaque matin, à sa toilette,
Elmire vous reçoit.

SOLIMAN.

Oui, mais si froidement!

OSMIN.

Pour mieux vous attirer; manége de coquette,
Et je fonde mon sentiment
Sur des distractions avec art ménagées,
Des négligences arrangées,
Un hasard préparé, qu'on place heureusement,
Et de petites maladresses
Faites le plus adroitement.
Tantôt de ses cheveux on rassemble les tresses,
Pour couronner son front d'un nouvel ornement;
On veut les arranger soi-même.
Moi désintéressé, je sens le stratagème.
Un fidèle miroir réfléchit à vos yeux,
De deux bras potelés les contours gracieux.
Tantôt c'est un ruban qui coule;
Elmire veut le rattacher,
Et d'un soulier mignon fait voir le joli moule:
Alors, comme il faut se pencher,
Dans l'attitude un peignoir s'ouvre;
Elle s'en aperçoit, et sa vivacité
Le tire brusquement, pour cacher d'un côté
Ce que de l'autre elle découvre.
Dans ce désordre, Elmire, en rougissant,
Léve des yeux où la pudeur confuse
Semble demander qu'on l'excuse;
Mais où l'on peut voir cependant
Bien moins d'embarras que de ruse.

Une autre fois sa maladroite main,
Qui veut assujettir un habit du matin,
Se fait une piqûre : on jette
Au loin l'épingle : aie, aie ; on fait un petit cri,
Dont le sultan est attendri ;
Et tandis qu'on en cherche une autre à la toilette,
On vous laisse le temps de fixer un regard,
A travers le tissu d'une gaze assez claire,
Sur une taille élégante et légère,
Qui s'arrondit sans le secours de l'art.

SOLIMAN.

Arrête, Osmin, apprends à mieux connoître
Un objet respectable, adoré de ton maître.

OSMIN.

Eh bien! j'ai tort, je connois mon erreur :
Vous n'êtes point aimé, seigneur,
Puisque vous ne voulez pas l'être.

SOLIMAN.

Moi, je ne le veux point!

OSMIN.

Mais, non ; c'est un malheur
Qui vous est attaché sans doute :
Vous n'estimez un bien que par ce qu'il vous coûte.
Qu'une jeune beauté cède enfin à vos vœux,
Vous vous en détachez; qu'elle vous soit sévère,
Vous gémissez, cela vous désespère :
On ne sait trop comment vous rendre heureux.

SOLIMAN.

Il est vrai que mon caractère
Me rend à plaindre.

OSMIN.

Je le vois.
Mais hâtez-vous, seigneur, de faire un choix,
Pour rétablir la paix entre cinq cents rivales;
Car toutes briguent à-la-fois
L'emploi de favorite, et ce sont des cabales,
Des trames, des caquets; enfin c'est un sabbat...

SOLIMAN.

Elmire seule est digne de me plaire.

OSMIN.

Eh bien! soyez moins délicat:
Gardez-la donc, puisqu'elle vous est chère,
Et renvoyez plutôt, seigneur,
Ce nombre superflu d'inutiles femelles,
Que cent de mes pareils, moins nécessaires qu'elles,
Désolent par devoir, ou plutôt par humeur.
Avec des intérêts si différents des vôtres,
Dans ce chaos de volontés,
Ce conflit d'inutilités,
Quand on ne peut tirer parti les uns des autres,
On se hait, se déteste; effet très naturel.
C'est le besoin commun et mutuel
Qui sert de base à la concorde.

SOLIMAN.

C'est ton affaire; et je veux qu'on s'accorde.

OSMIN.

Ma foi, j'aimerois mieux quitter le gouvernail:
On ne tient plus dans le sérail.
Entre autres, nous avons une jeune Française,
Vive, étourdie, altière, et qui se rit de tout;

Elle vit sans contrainte, et n'est jamais plus aise
Que lorsqu'elle me pousse à bout.

SOLIMAN.

A ce portrait je la devine :
N'est-ce point Roxelane?

OSMIN.

Oui.

SOLIMAN.

Depuis plus d'un jour
Je l'étudie et l'examine :
C'est bien la plus drôle de mine!

OSMIN.

Son nez en l'air semble narguer l'amour.

SOLIMAN.

Il faut la contenir.

OSMIN.

Oh! je perds patience.
Quand je la gronde, elle chante, elle danse,
Me contrefait, vous contrefait aussi.
C'est celle-là, qui n'a point de souci,
Qui ne cherche point à vous plaire.

SOLIMAN.

Tu la verrois bientôt changer de caractère,
Si je la flattois d'un regard.
Laissons cela : les présents pour Elmire
Sont-ils prêts?

OSMIN.

Oui, seigneur : puis-je ici l'introduire?

SOLIMAN.

Oui.

SCÈNE II.

SOLIMAN.

Quel tourment! quel funeste départ!
Je n'avois point encore éprouvé ce martyre.
Hélas! faut-il que je soupire
Pour un objet que je perds sans retour!
Elle vient...

SCÈNE III.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN; *plusieurs* ESCLAVES *chargés de présents, qui se tiennent dans le fond du théâtre.*

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ah! je sais ce que vous m'allez dire.
Partez, n'écoutez point la voix de mon amour.
Je vous ai retenue un mois en ce séjour,
Pour vous accoutumer à commander vous-même.
Vous aviez comme moi l'autorité suprême:
Loin d'imposer un joug à votre liberté,
J'ai reconnu l'abus d'une loi tyrannique:
Si les mortels ont droit au pouvoir despotique,
Il n'appartient qu'à la beauté.

ELMIRE.

Seigneur, votre ame généreuse
Me procure un plaisir bien doux;

C'est de vous estimer, c'est d'admirer en vous
La bonté, la douceur; et j'étois trop heureuse.
Les vertus d'un sultan qui se fait adorer
L'emportent sur les droits qu'il tient de la couronne;
Les sentiments que l'on sait inspirer
Rendent plus absolu que les ordres qu'on donne.

SOLIMAN.

Et cependant Elmire m'abandonne!
Et ce jour va nous séparer!

ELMIRE.

Comment! déja le mois expire?

SOLIMAN.

Que dites-vous? Se pourroit-il, Elmire?...

ELMIRE.

Je puis différer mon départ,
S'il vous cause, seigneur, une douleur si vive;
Et par égard je dois...

SOLIMAN.

Si ce n'est que l'égard,
Partez; de mon bonheur il faut que je me prive:
Le vôtre m'est plus cher, je dois le préférer.
Si c'étoit par amour... Je cesse d'espérer...
Allez revoir votre patrie,
Allez embrasser vos parents;
Vous devez en être chérie.

ELMIRE.

Souvent, sur notre sort ils sont indifférents;
Leur amitié s'affoiblit avec l'âge:
Vous avez eu pour moi des soins plus généreux;
Et l'on appartient davantage

A ceux qui nous rendent heureux.

SOLIMAN.

Mon exemple doit être une régle pour eux :
Vous leur direz combien vous m'étiez chère;
(*montrant les présents que portent les esclaves.*)
Ils verront ces présents, tribut d'un cœur sincère.

ELMIRE.

Seigneur, je dois les refuser.

SOLIMAN.

Quoi, vous me feriez cet outrage !
Quoi ! vous m'humiliez jusqu'à les mépriser !

ELMIRE.

Je n'emporte que votre image :
Vos traits, si ce n'est par l'amour,
Sont gravés dans mon cœur par la reconnoissance.
Je crois, en quittant ce séjour,
Abandonner les lieux de ma naissance.
(*avec un sentiment joué.*)
Adieu donc, Soliman.

SOLIMAN.

Elmire... vous partez !
Elmire...

ELMIRE, *à part.*

Il s'attendrit, courage.

SOLIMAN.

Et ces présents ne sont point acceptés !
Recevez-les du moins comme le gage
De l'amour le plus pur, et du plus tendre hommage.

ELMIRE.

Non, je n'accepterois des dons si précieux,

Que pour m'en parer à vos yeux.

SOLIMAN.

Eh bien!... Vainement je desire,
Vous êtes insensible aux peines que je sens.

ELMIRE, *avec un trouble affecté.*

Mais...

SOLIMAN.

Achevez... Eh bien!... partirez-vous, Elmire?

ELMIRE.

Seigneur... j'accepte vos présents.

SOLIMAN.

Quoi! mon bonheur...

ELMIRE.

Oui, c'est trop me contraindre:
Qui peut dissimuler n'aime que foiblement;
Tout le temps que l'on perd à feindre
Est un larcin qu'on fait à son amant.
Oui, mon cœur fut à vous dès le premier moment.
Si l'on m'a vu verser des larmes,
La crainte de vous voir échapper à mes vœux
Excitoit seule mes alarmes.

SOLIMAN, *d'un ton qui doit moins marquer sa satisfaction que son étonnement de voir Elmire céder sitôt.*

Ah! je n'espérois pas être sitôt heureux.
(*à part.*)
Osmin me l'a bien dit.

ELMIRE, *vivement.*

Vous m'aimez, je vous aime;
Mon cœur se livre au plus ardent transport:

Je vais contremander moi-même
Les apprêts d'un départ qui m'eût causé la mort.
(*à part.*)
Enfin, enfin, j'ai la victoire.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

Seigneur, je vous fais compliment :
Vous êtes, je le vois, dans un ravissement...

SOLIMAN.

Non, je n'aurois jamais pu croire
Qu'elle eût cédé si promptement.

OSMIN.

Comment! depuis un mois qu'elle est à se défendre!
Elle est, ma foi, l'unique, en pareil cas,
Dont le cœur ait tardé si long-temps à se rendre.

SOLIMAN.

Osmin, ne seroit-elle pas
Plus ambitieuse que tendre?
Je ne sais; mais je n'ai point reconnu
Ce trouble intéressant, ce désordre ingénu,
Garant d'une flamme sincère.

OSMIN.

C'est se forger une chimère.

SOLIMAN.

J'aurois voulu jouir de ce tendre embarras
Que par degrés j'aurois fait naître;

Préparer mon bonheur, l'attendre, le connoître,
Combattre des refus et vaincre pas à pas.
Je suis aimé d'Elmire et tout obstacle cesse;
Ah! que mon cœur encor ne s'est-il déguisé?
Ou véritable, ou feinte, à présent sa tendresse
Ne m'offre qu'un triomphe aisé,
Qui n'a rien de piquant pour ma délicatesse.

OSMIN.

Nous y voilà. Peut-on vous résister long-temps?
Pour un monarque est-il des cœurs rebelles?
Dans ce pays sur-tout, il n'est point de cruelles :
On connoît le prix des instants.
Je vous l'ai déja dit, toutes femmes sont femmes :
Croyons-en Mahomet, notre législateur;
La nature prudente imprime dans leurs ames
La complaisance, la douceur.
Eh! pourquoi voulons-nous, injustes que nous sommes,
Exiger des efforts qui passent leur pouvoir?
Tous ces êtres, créés pour le bonheur des hommes,
Sont tendres par état, et foibles par devoir;
Une résistance infinie
Violeroit les lois de l'harmonie,
Détruiroit les accords de la société :
Pour l'intérêt commun, tout est bien ajusté.
Autant vaut Elmire qu'une autre :
Céder est son destin, triompher est le vôtre.

SOLIMAN.

Mon cœur se rend à ses attraits;
Mais quoi! ne verrai-je jamais
Que de ces femmes complaisantes,

De ces machines caressantes?
Je dois me préparer encore à des langueurs,
A des louanges, des fadeurs,
Des ennuis où l'ame succombe!
Ah! si tu vois que je retombe
Dans cet état cruel où l'amour s'assoupit,
Ne m'abandonne pas à moi-même.

OSMIN.

Il suffit.
Mon art vous sera favorable:
Des danses, des chansons, les plaisirs de la table,
Pourront, dans ces moments, égayer votre esprit.

SCÈNE V.

ELMIRE, SOLIMAN, OSMIN.

ELMIRE, *avec un habit plus riche.*
Seigneur, j'ai choisi cet habit;
Si la couleur vous en semble agréable,
C'est celle qui m'ira le mieux.
Comment me trouvez-vous?

SOLIMAN.

Ah! toujours adorable.

ELMIRE.

Je n'ai dessein de plaire qu'à vos yeux.

SOLIMAN.

Avec autant d'attraits, vous êtes toujours sûre
De l'effet de votre parure;
Mais cependant, l'habit que vous avez quitté...

Sans rien me dérober des charmes que j'admire...
Plus naturel... plus simple... oserai-je le dire?
Imitoit mieux votre beauté.

ELMIRE.

J'ai préféré la couleur la plus tendre :
J'ai mieux aimé qu'elle imitât mon cœur.

OSMIN, *à part.*

Oui, oui; c'est le ton qu'il faut prendre.

ELMIRE.

Dans les moindres objets, on doit, avec ardeur,
Marquer l'attention de plaire à ce qu'on aime,
Tous mes sens occupés de ce bonheur suprême...

SOLIMAN, *l'interrompant.*

Elmire...

ELMIRE.

Ah! laissez-moi m'applaudir de mon choix!
Oui, c'est la vérité qui me prête sa voix.
Eh! qui mérite mieux d'être aimé que vous-même?
Tant de vertus qu'en vous nous voyons éclater...

OSMIN, *à part.*

Continue.

SOLIMAN, *avec un peu d'impatience.*

Elmire, de grace,
Ne cherchez point à me flatter.

ELMIRE.

La louange vous embarrasse;
La craindre, c'est la mériter:
Vous m'en êtes plus cher.

SOLIMAN.

Quoi! toujours insister!

OSMIN, *s'apercevant que l'ennui commence à gagner le sultan.*

Seigneur, voulez-vous une fête?

SOLIMAN.

Oui, que pour ma sultane à l'instant on l'apprête.

ELMIRE.

Seigneur, épargnez-vous ce soin :
Une fête! en est-il besoin?
L'amour se suffit à lui-même,
Lui seul doit remplir nos moments.
Solitaire au milieu des vains amusements,
On ne voit que l'objet qu'on aime;
Tous nos sens, tous nos goûts, à lui sont enchaînés;
A tout autre plaisir l'ame est inaccessible :
Les spectacles, les jeux ne sont imaginés
Que pour dédommager de n'être pas sensible.

SOLIMAN.

Les plaisirs sont plus vifs pour les amants heureux;
Leur félicité les augmente.
Les fêtes ne sont que pour eux;
Il n'en est point pour l'ame indifférente.

OSMIN.

C'est fort bien dit : seigneur, si vous le trouvez bon,
Je vais faire danser vos esclaves.

ELMIRE.

Non, non.

OSMIN.

C'est moi qui les enseigne.

SOLIMAN.

Osmin, qu'on avertisse

Cette nouvelle cantatrice
Que j'ai dans mon sérail; on vante son talent.

OSMIN.

Je vais l'envoyer à l'instant.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Elmire, aimez-vous la musique?

ELMIRE.

Mais... comme il vous plaira; ne cherchez point mon goût.
Vous aimer, vous chérir est mon plaisir unique,
Et vous me tenez lieu de tout.
Si vous m'aimiez de même...

SOLIMAN.

Ah! c'est me faire injure...

ELMIRE.

Vous ne formeriez point, seigneur, d'autre desir.

SOLIMAN.

Elle vient: si je crois ce que l'on m'en assure,
Oui, sa voix vous fera plaisir.

(*Il fait asseoir Elmire à côté de lui sur le sofa de l'avant-scène, et dit, en voyant Délia:*)

Placez-vous. Comment donc! elle a de la figure.

ELMIRE.

Mais... oui... Ses sourcils peints font ressortir ses traits.
Cependant elle perd, quand on la voit de près.

SCÈNE VII.

DÉLIA, SOLIMAN, ELMIRE.

(*Soliman et Elmire sont assis à la turque sur le sofa; Délia avance timidement, s'arrête au milieu du théâtre, et met un genou à terre devant le sultan.*)

DÉLIA, *au sultan.*

A tes ordres, seigneur, Délia vient se rendre.
Osmin m'a dit que tu voulois m'entendre
Je ne m'attendois pas à l'honneur sans pareil...

SOLIMAN, *à Délia, froidement.*

Levez-vous et chantez.

DÉLIA, *se levant.*

Pardon, je suis tremblante.
L'aigle seul a le droit de fixer le soleil.
Que ton ame soit indulgente.

(*Elle chante.*)

Dans la paix et dans la guerre,
Tu triomphes tour-à-tour.
Tu lances les traits de l'amour,
Tu lances les traits du tonnerre.
Mars et Vénus te comblent de faveurs,
Et ta valeur, dans les champs de la gloire,
Remporte la victoire
Aussi rapidement que tu gagnes les cœurs.

SOLIMAN.

Par quel charme mon cœur se sent-il excité?
Sa voix me transporte et m'enchante.

ELMIRE.

Ce qui m'en plaît le mieux, c'est que ce qu'elle chante
Est conforme à la vérité.
(*à part, regardant Délia.*)
Mais je crois qu'elle prend un air de vanité.

SOLIMAN.

Elle a je ne sais quoi qui prévient et qui touche.
(*à Elmire, en lui prenant la main.*)
Je veux qu'elle s'attache à vous faire sa cour.
(*en regardant Délia.*)
Ah! que les sons flatteurs d'une si belle bouche
Doivent bien exprimer l'amour!

DÉLIA.

Je vais, si vous voulez, célébrer l'inconstance.

ELMIRE.

C'en est assez.

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ayez la complaisance...
C'est un talent qu'il faut encourager.

ELMIRE, *se contraignant.*

Je me soumets.

SOLIMAN, *à Délia.*

Chantez; ce sera m'obliger.

ELMIRE, *à part.*

C'en est trop, je perds patience.

DÉLIA *chante.*

Jeunes amants, imitez le zéphyr.

(*Pendant que Délia chante, Soliman bat la mesure dans la main d'Elmire. Elmire, qui s'aperçoit de l'attention du sultan pour Délia, retire sa main par un mouvement de jalousie.*)

Il caresse l'œillet, l'anémone et la rose,
Jamais son vol ne se repose;
Nouvel objet, nouveau desir.
De beautés en beautés, sans vous fixer pour une,
Comme lui, voltigez toujours;
Voltigez, et passez de la blonde à la brune;
Les belles sont les fleurs du jardin des amours.

SOLIMAN, *se levant.*

Rien n'est plus parfait à mon gré:
Elle charme à la fois et le cœur et l'oreille
(*à Elmire.*)
Qu'en pensez-vous?

ELMIRE, *avec humeur.*

Son chant est trop maniéré.

SOLIMAN.

Ah! vous avez raison: elle chante à merveille

ELMIRE.

La réponse est très juste; eh bien! écoutez-la.
De votre attention je crains de vous distraire.
(*à part.*)
Cachons-leur mon dépit.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

SOLIMAN, DÉLIA.

SOLIMAN, *qui ne voit, qui n'entend que Délia, ne s'aperçoit point qu'Elmire se retire.*

O belle Délia!
Un cœur, comme il te plaît, change de caractère.
Sur tout ce que tu dis un charme se répand;
Tu chantes l'inconstance, on devient inconstant.
Mais je ne songe pas qu'Elmire...

DÉLIA, *avec un petit air de satisfaction.*

Elle est sortie avec un air piqué.

SOLIMAN.

Comment! je n'ai point remarqué...
C'est l'effet du plaisir que votre voix inspire.

SCÈNE IX.

SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

OSMIN.

Seigneur, on ne peut plus tenir
A l'indocilité de la petite esclave;
Permettez-moi de la punir.
Elle m'insulte, elle me brave,
Elle me fait des tours! Oh! c'est en vérité
Un prodige d'espiégleries.
Je suis toujours l'objet de ses plaisanteries;

Elle pince en riant; méchante avec gaieté,
Elle badine avec la haine,
Et ne connoît nul égard, nulle gêne.
Je suis de ce sérail le premier officier,
Je représente ici la majesté suprême;
Et me désobéir, c'est manquer à vous-même.

SOLIMAN.

Ce caractère est singulier!

OSMIN.

Elle est d'une insolence extrême.

SOLIMAN.

Je veux la voir.

OSMIN.

J'étois dans son appartement;
Je lui défends expressément
D'en sortir, sous peine exemplaire:
Elle me prend par le bras poliment,
Me chasse, rit de ma colère,
Et me suit pour goûter deux plaisirs à la fois;
Pour se plaindre de moi devant vous, et pour faire
Ce que je lui défends. Mais, seigneur, je la vois.

SCÈNE X.

ROXÈLANE, SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

ROXELANE.

Ah! voici, grace au ciel, une figure humaine.
Vous êtes donc ce sublime sultan
De qui je suis esclave! Eh bien! prenez la peine,

Mon cher seigneur, de chasser à l'instant
(*montrant Osmin.*)
Cet oiseau de mauvais augure.

OSMIN.

Hem! le début est leste.

ROXELANE.

Allons, allons, va-t'en,
Délivre-nous de ta triste figure,
Sors.

SOLIMAN.

Roxelane, respectez
Le ministre des volontés
D'un maître à qui tout doit obéir en silence.

ROXELANE.

Ah! ah!

SOLIMAN.

Vous n'êtes pas en France,
Ayez l'esprit plus liant et plus doux,
Et croyez-moi, soumettez-vous:
On punit au sérail le caprice et l'audace.

ROXELANE.

Ce discours a fort bonne grace!
Qu'un empereur turc est galant!
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des femmes?
Vous devez enchanter leurs ames:
En vérité, c'est avoir du talent.
Mais, je vous trouve excellent.
(*montrant Osmin.*)
Et de vos volontés voilà donc le ministre?
Respectons ce magot avec son air sinistre;

Aveuglément nous devons obéir.
Il a vraiment de brillants avantages.
Hom! si vous le payez pour vous faire haïr,
Il ne vous vole pas ses gages.
Un vrai monstre amphibie, un triste épouvantail,
Jaloux, non pas pour lui, qui sans cesse nous gronde;
Qui, pour nous désoler, nuit et jour fait sa ronde,
Et nous renferme ici, comme dans un bercail.
Ah! comme il étoit en colère
Pour m'avoir vue hier seule dans vos bosquets!
Est-ce encor par votre ordre? Eh! quel mal peut-on faire?
Nous est-il défendu d'y respirer le frais?
Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes?
Et quand cela seroit, voyez le grand malheur!
Le ciel, dans l'état où nous sommes,
Nous devroit ce miracle.

OSMIN.

Eh bien! eh bien! seigneur,
Qu'en dites-vous?

SOLIMAN, *à Osmin, considérant Roxelane.*

Quel jeu de physionomie!
Qu'elle a de feu dans le regard!

ROXELANE.

Comment! vous vous parlez à part?
Je vous avertis en amie,
Qu'il n'est rien de plus impoli.
Oui, vous feriez mieux de m'entendre:
Je veux faire de vous un sultan accompli,
C'est un soin que je veux bien prendre.
Commencez, s'il vous plaît, par vous désabuser

Que vous ayez des droits pour nous tyranniser:
C'est précisément le contraire;
Les hommes ne sont faits que pour nous amuser.
Corrigez-vous, cherchez à plaire;
Chez vous on s'ennuie à périr.
Au lieu d'avoir pour émissaire
(*montrant Osmin.*)
Ce prétendu monsieur, que je ne puis souffrir,
Prenez un officier, jeune, bienfait, aimable,
Qui vienne les matins consulter nos desirs,
Et nous faire un plan agréable
De jeux, de fêtes, de plaisirs.
Pourquoi de cent barreaux vos fenêtres couvertes?
C'est de fleurs qu'il faut les garnir.
Que du sérail les portes soient ouvertes,
Et que le bonheur seul empêche d'en sortir.
Traitez vos esclaves en dames,
Soyez galant avec toutes les femmes,
Tendre avec une seule, et si vous méritez
Qu'on ait pour vous quelques bontés,
On vous en instruira. J'ai dit, je me retire :
C'est à vous de vous mieux conduire,
Voilà ma première leçon :
Profitez; nous verrons si vous valez la peine
Qu'on vous en donne une autre.

OSMIN.

Bon!

(*à Soliman.*)
Elle vous parle en souveraine.

SCÈNE XI.

SOLIMAN, DÉLIA, OSMIN.

DÉLIA, *à Soliman.*

Vous plaît-il, auguste sultan,
D'écouter encore un air tendre?

SOLIMAN, *d'un ton sec.*

Non, l'heure m'appelle au divan :
On vous fera savoir si je veux vous entendre.

DÉLIA, *à part, en sortant.*

Il a le ton bien imposant;
Il a besoin d'une leçon nouvelle.

OSMIN.

Seigneur, qu'ordonnez-vous d'une esclave rebelle?
Comment dois-je punir ce mépris insultant?

SOLIMAN, *après un instant de réflexion.*

C'est un enfant, une petite folle,
Il faut l'excuser.

(*Il sort.*)

OSMIN.

Cet enfant
Pourra bien envoyer le sultan à l'école.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

(*Soliman entre, suivi de plusieurs esclaves, officiers de sa personne: l'un porte une petite table d'or carrée, haute de six à huit pouces, et large d'un pied et demi environ; l'autre pose sur cette table un riche vase de porcelaine; un troisième y place une soucoupe d'or garnie de pierreries, avec deux tasses de porcelaine, et une cuiller faite avec le bec d'un oiseau des Indes très rare, lequel bec est plus rouge que le corail, et de très grand prix; un quatrième esclave, après que Soliman s'est assis à la turque sur le sofa, lui présente à genoux une grande pipe allumée. Soliman fait un geste de la main; les esclaves se retirent.*)

SOLIMAN, *fumant par intervalles.*

Je ne sors point de mon étonnement;
Une esclave parler avec cette arrogance!
(*Il fume.*)
Elmire, Elmire, ah! quelle différence!
Que vous méritiez bien tout mon attachement!
Osmin ne revient point; je meurs d'impatience.
(*Il fume.*)

Douceur de caractère, égards, respect, décence...
(*Il fume.*)
Et cette Roxelane... Oui, je suis curieux
De démêler au fond ce qu'elle pense.
C'est la première fois que l'on voit en ces lieux
Le caprice et l'indépendance.
(*Il fume.*)
Nous allons voir ce qu'elle me dira.
Mais il faut s'amuser de son extravagance.
(*Il fume.*)
Osmin ne revient point. A la fin le voilà.
Eh bien?

SCÈNE II.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.
Seigneur, j'ai fait votre message.
SOLIMAN.
Que t'a-t-on répondu?
OSMIN.
Seigneur, sur un sofa
Roxelane dormoit...
SOLIMAN.
Parle sans verbiage.
Au fait; le sofa n'y fait rien.
OSMIN.
Aussitôt on l'éveille; elle me voit.

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

Que nous demande ce vieux singe,
Ce marabou coiffé de linge?
Dit-elle en se frottant les yeux.
A ce compliment gracieux,
Je réponds : Trésor de lumière,
Je viens de la part du sultan,
De vos pieds baiser la poussière,
Et vous dire qu'il vous attend
Pour prendre du sorbet avec lui.

SOLIMAN, *vivement.*

Viendra-t-elle?

OSMIN.

Va dire à ton sultan, réplique cette belle,
Que je ne prends point de sorbet,
Et que mes pieds n'ont point de poussière.

SOLIMAN.

En effet...
Tu t'y prends toujours mal; tu pouvois bien attendre...
Osmin, on lui doit des égards.

OSMIN.

Elle en a tant pour nous!

SOLIMAN.

Oui, malgré ses écarts,
Il est certains devoirs qu'à son sexe il faut rendre :
Elle est excusable.

OSMIN, *avec ménagement.*

A vos yeux.

SOLIMAN.

Sa vivacité, sa jeunesse...

OSMIN.

Vous prenez sa défense, elle vous intéresse.
Et cette belle esclave, au gosier merveilleux,
De la part du sultan, n'ai-je rien à lui dire?

SOLIMAN.

A Délia? Non, rien.

OSMIN.

Et votre tendre Elmire...

SOLIMAN.

Elmire! ah! je l'aime toujours.
Mais va trouver Roxelane, va, cours...
Qui peut lever cette portière[1]?

SCÈNE III.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

ROXELANE, *lestement.*

C'est moi.

SOLIMAN.

Vous êtes la première...

[1] Les appartements intérieurs du sérail n'ont point de portes fermantes, mais de riches portières de drap d'or ou d'autres étoffes précieuses. Des eunuques noirs sont de garde nuit et jour à l'entrée en dehors, prêts à exécuter au moindre signal les ordres du grand-seigneur ou du kislar aga. Les femmes n'ont point la permission de se présenter devant sa hautesse sans être annoncées.

(*à part.*)

Mais elle ne sait pas les devoirs imposés;

(*à Roxelane.*)

Passons. Roxelane, excusez :
Je suis fâché qu'on ait eu l'imprudence
D'interrompre votre sommeil.

ROXELANE.

Je m'attends tous les jours à quelque trait pareil.
Ces Turcs sont si polis!

OSMIN, *à part.*

Voyez l'impertinence.

ROXELANE, *à Soliman, qui continue de fumer.*

Mais voudriez-vous bien avoir la complaisance...

SOLIMAN, *qui s'imagine que Roxelane lui demande sa pipe pour fumer, la lui présente.*

Très volontiers, tenez.

(*Roxelane prend la pipe et la jette au fond du théâtre.*)

OSMIN.

Quel attentat!

SOLIMAN, *se levant avec courroux.*

Comment! après un tel éclat...

OSMIN, *saisi d'indignation, passe du côté de Soliman.*

Qu'ordonnez-vous, seigneur?

SOLIMAN, *à Osmin, d'un ton foudroyant.*

Silence.

(*Osmin se retire tout étonné.*)

Roxelane...

ROXELANE, *tranquillement.*

Fi donc! mais cela n'est pas beau.
Comment, comment! Devant des femmes...

Vous qui faites la cour aux dames!
En vérité...

SOLIMAN.

Tout cela m'est nouveau.
(*à Roxelane.*)
Qu'elle est folle! Écoutez, Roxelane.

ROXELANE.

J'écoute.

SOLIMAN.

En France, l'on agit sans doute
Aussi légèrement.

ROXELANE.

A peu près.

SOLIMAN.

Par bonté
Je veux bien excuser votre vivacité:
A l'avenir soyez plus circonspecte.
J'oublie entièrement ce que vous m'avez dit.

ROXELANE.

Vous l'oubliez? Tant pis.

SOLIMAN.

Il faut qu'on me respecte.

ROXELANE.

Tant pis encor.

SOLIMAN.

Comment!

ROXELANE.

Sans contredit:
Vous y perdrez, vous y perdrez, vous dis-je.
Eh! comment voulez-vous, monsieur, qu'on vous corrige?

SOLIMAN.

Me coriger? De quoi donc, s'il vous plait?

ROXELANE.

De quoi? de quoi? Ces sultans me font rire:
Ils pensent que sur eux nous n'avons rien à dire.
Je prends à vous quelque intérêt;
Croyez-moi, bannissons la gêne.
L'amitié me conduit: quand ce seroit la haine,
Vous pourriez y gagner encor;
La haine est franche, elle vaut un trésor;
Nous devons lui prêter l'oreille.
Un ami par pitié foiblement nous conseille.
Notre ennemi connoît tous nos défauts,
D'une gloire usurpée il distingue le faux.
L'amitié dort, la haine veille:
Consultez-la, vous qui voulez régner.
L'orgueil nous trompe, eh! faut-il l'épargner?
Non...

SOLIMAN, *à part.*

Cette femme est étonnante.

(*à Roxelane, fièrement.*)

Brisons là.

ROXELANE, *respectueusement.*

Soit, ce seroit vous fâcher.
Ce n'est pas mon dessein.

SOLIMAN.

Soyez donc plus prudente.

ROXELANE.

La franchise, il est vrai, doit vous effaroucher;
Vos oreilles n'y sont pas faites.

SOLIMAN.

Encor! Vous oubliez qui je suis, qui vous êtes.

ROXELANE.

Qui vous êtes, et qui je suis?
Vous êtes grand-seigneur, et moi je suis jolie :
On peut aller de pair.

SOLIMAN.

Oui, dans votre patrie.

ROXELANE.

Ah! que n'y suis-je encor! Quels dégoûts! quels ennuis!
Vous faites bien sentir quelle est la différence
De ce maudit pays au mien.
Point d'esclaves chez nous; on ne respire en France
Que les plaisirs, la liberté, l'aisance.
Tout citoyen est roi sous un roi citoyen.

SOLIMAN.

A ce que je puis voir, vous seriez enchantée,
Si vous pouviez vous séparer de moi.

ROXELANE.

Assurément; je suis de bonne foi.

SOLIMAN.

Mais si par les plaisirs vous étiez arrêtée,
Si l'on faisoit votre bonheur?

ROXELANE.

En quoi?

SOLIMAN.

Vous ne seriez donc point tentée
De plaire à Soliman, d'obtenir sa faveur?

ROXELANE.

Non.

SOLIMAN.

Vous dites cela d'un cœur!...

ROXELANE.

Je le dis comme je le pense.

SOLIMAN.

Cependant j'ai quelque espérance...

ROXELANE.

Détrompez-vous, c'est une erreur.

SOLIMAN.

Vous ne me rendez pas justice;
Quoi! jamais...

ROXELANE, *minaudant.*

Oh! .. jamais!... Je ne jure de rien.
Une fantaisie, un caprice
Peut décider de tout.

SOLIMAN.

Eh bien!
J'attends tout du caprice et de la fantaisie,
Vous soupez avec moi?

ROXELANE.

Je n'en ai nulle envie.

SOLIMAN.

Je pense que c'est un honneur;
Vous devriez...

ROXELANE.

Je devrois! Eh! seigneur,
Vous devriez plutôt vous-même vous défaire
Des mots humiliants d'honneur et de devoir,
Qui font sentir votre pouvoir,
Sans vous donner le mérite de plaire.

SOLIMAN.

Allons, je le veux bien.

ROXELANE.

C'est agir sensément.
En ce cas laissez-vous conduire:
Vous promettez, et je veux vous instruire.
Çà, faisons un arrangement:
Un souper tire à conséquence,
Et vous n'êtes pas mon amant;
Nous n'en sommes pas là. Pour faire connoissance,
C'est moi qui vous donne à dîner.

SOLIMAN.

Très volontiers. Osmin?

SCÈNE IV.

SOLIMAN, ROXELANE; OSMIN *entre*.

ROXELANE.

C'est à moi d'ordonner.

(*à Osmin.*)

Osmin, fais avertir l'intendant des cuisines [1]
Que je traite ici le sultan.
Que la chère soit des plus fines,
Et que l'on nous serve à l'instant.
Vole...

[1] Le mout-pak émini, intendant des cuisines du grand-seigneur; il a treize cents personnes sous ses ordres.

(Osmin se retourne avec étonnement du côté de Soliman pour savoir son intention.)

SOLIMAN.

Obéis à Roxelane.

(Osmin sort.)

SCÈNE V.

ROXELANE, SOLIMAN.

ROXELANE.

N'avez-vous point quelque aimable sultane
Qui puisse exciter l'enjouement?
Tenez, il faut qu'Elmire vienne:
Vous l'aimez, m'a-t-on dit, assez passablement.

SOLIMAN.

Oui... mais...

ROXELANE.

Et Délia, cette Circassienne,
Dont le gosier vous cause un doux ravissement?
Il faudroit l'inviter.

SOLIMAN.

Il n'est pas nécessaire,
Nous serons seuls.

ROXELANE.

Oui-dà!

SOLIMAN.

J'y compte.

ROXELANE.

Laissez faire,
J'arrangerai tout cela joliment.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à Roxelane.*

Vos ordres sont donnés.

SOLIMAN *tire Osmin à part, et lui dit tout bas:*

Osmin, va chez Elmire,
Va rassurer son cœur, promets-lui que ce soir...

ROXELANE.

Que dites-vous?

SOLIMAN.

(*à Roxelane*) (*à Osmin.*)
Rien, rien. J'irai la voir.

ROXELANE.

Quels secrets avez-vous à dire?

SOLIMAN, *à Osmin.*

Pars.

ROXELANE.

Laissez-le-moi, s'il vous plaît.
J'en ai besoin.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Demeure.

ROXELANE, *à Osmin.*

Et suis comme un arrêt
Tout ce que je vais te prescrire.
(*à Soliman.*)
Et vous, allez vaquer aux soins de votre empire;
Vous reviendrez lorsque tout sera prêt.

SOLIMAN, *à part.*

Non, je n'ai rien vu de ma vie,
De si plaisant. Contentons son envie;
Je veux m'en donner le plaisir.
(Il sort en faisant une inclination à Roxelane, qui lui rend son salut avec une dignité comique.)

SCÈNE VII.

ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à part, pendant que Roxelane reconduit le grand-seigneur.*

Soliman veut se divertir;
C'est un moment de fantaisie:
Puisqu'elle prend faveur, faisons-lui notre cour;
Son ascendant pourroit nous nuire:
Quitte après tout pour la détruire,
Dès que nous y trouverons jour.
(à Roxelane.)
Enfin vous triomphez.

ROXELANE.

Eh quoi! cela t'étonne?

OSMIN.

Oh! point du tout, vous méritez très fort
La préférence qu'on vous donne.
Chacun doit en tomber d'accord.
Quand on a votre esprit, quand on est aussi belle...

ROXELANE, *riant.*

Tout de bon!

OSMIN.

Croyez-en un esclave fidèle
Qui vous est attaché; comptez qu'il n'en est point
De plus vrai, de plus...

ROXELANE.

Oui, oui, je sais à quel point
Je dois me fier à ton zèle.
Je vous connois, messieurs les courtisans.
Va, va, porte ailleurs ton encens;
Je vois ton cœur à travers ton visage :
Tu veux sacrifier à l'idole du jour.
Ces thermomètres de la cour
Ont cependant quelque avantage;
Ils marquent à coup sûr les changements de temps,
Le froid, le chaud, et le calme et l'orage,
Tantôt hauts, tantôt bas, suivant les accidents;
Ils ne sont bons qu'à cet usage.

(*Huit esclaves noirs entrent et font pendant le reste de cette scène tous les apprêts d'un dîner à la turque: ils étendent un tapis, ensuite un grand rond de maroquin qu'ils couvrent d'une nappe de toile des Indes à fleurs, sur laquelle ils posent une table ronde d'argent massif, haute d'un pied et demi, et de quatre pieds de diamètre, avec un rebord de deux doigts. Ils rangent alentour quatre grands carreaux ornés de réseaux et de glands d'or. Tout cela s'exécute avec promptitude, et dans le silence profond que l'on observe au sérail.*)

OSMIN, *à part.*

Elle me connoît trop pour ne pas l'écraser.

(*haut.*)

Non, je ne sais point déguiser.
En vérité, je suis plus que personne...

ROXELANE.

Voici l'ordre que je te donne,
Suis-le sans rien examiner :
Passe chez Délia; de là va chez Elmire :
Dis-leur que Soliman les attend à dîner;
Mais ne t'avise pas de dire
Que tu viens de ma part; ta tête m'en répond.
Que le sultan même l'ignore.

OSMIN, *à part.*

Par la barbe d'Ali! tout cela me confond.

ROXELANE.

Comment! tu ne pars pas encore?
Dépêche, et garde-toi sur-tout de me trahir.

SCÈNE VIII.

ROXELANE, LES ESCLAVES.

ROXELANE.

Oh! je ne veux point qu'on s'endorme
Quand il s'agit de m'obéir.
Je veux dans ce sérail établir la réforme.
(*apercevant les esclaves.*)
Qu'est-ce que je vois là? Des carreaux, un tapis!
Allons, allons, ôtez cet étalage.
(*Elle donne du pied dans les carreaux.*)
Un dîner à la turque! oh! le plaisant usage!

Vous autres, vous mangez sur la terre accroupis,
Comme des sapajoux. Une table, des chaises;
Suivez les coutumes françaises.

(*Les esclaves marquent leur étonnement par leurs gestes.*)

Eh bien! ils sont tout étourdis.
Que l'on baisse ces jalousies,
Qu'on défende l'entrée au jour,
Et que nous dînions aux bougies:
Leur éclat nous suffit; il répand alentour
Ce demi-jour si doux qui convient à l'amour.
J'oubliois la meilleure chose;
Il nous faut du vin, songez-y.

(*Les esclaves paroissent scandalisés. Ils font entendre par signe qu'il n'y a point de vin dans le sérail.*)

Comment! ils ont horreur de ce que je propose!
Hem? quoi! plaît-il? on n'en a point ici?
Que l'on aille chez le mufti [1],
On en trouvera, j'en suis sûre:
C'est un esprit juste, un cœur droit,
Qui saisit tout le vin: c'est par là qu'il s'assure
Qu'aucun vrai musulman n'en boit.
Il nous en donnera du grec et du champagne,
Tout ce que nous voudrons.

[1] Le mufti est le souverain pontife de la loi mahométane; il affecte une grande simplicité et la régularité la plus exacte; il condamne l'usage du vin, et cependant en boit comme d'autres en secret.

SCÈNE IX.

OSMIN, ROXELANE.

OSMIN.

Étoile du sérail,
Vous êtes obéie, Elmire m'accompagne.

ROXELANE.

(*à part.*)
Fort bien. Je vais songer moi-même à ce détail.
(*à Osmin.*)
Je reviens à l'instant.

SCÈNE X.

ELMIRE, OSMIN.

ELMIRE.

Osmin, quelle est ma joie !
Il est donc vrai que Soliman t'envoie?
Ah ! je croyois que Délia...

OSMIN.

Bon ! bon ! rassurez-vous, ces virtuoses-là,
Tant pour le chant que pour la danse,
Quelquefois au sérail ont une préférence,
Qui ne dure pas plus long-temps
Qu'un entrechat, une cadence.
Il n'en est pas de même chez les Francs,
A ce que l'on dit.

ELMIRE.

Non; elles ont un empire,
Qui bien souvent mène au délire :
Par un aveuglement qu'on ne peut excuser,
A leur art léger et frivole,
Devoir, fortune, honneur, il n'est rien qu'on n'immole;
Le premier des talents est celui d'amuser.
J'avois tout lieu de craindre.

OSMIN.

Eh! non, non : sa hautesse
Ne s'est point prise à ses foibles appas.

SCÈNE XI.

ELMIRE, ROXELANE, OSMIN.

(Roxelane s'aperçoit qu'Elmire et Osmin se parlent en confidence; elle s'approche doucement, se met derrière eux sur le sofa de l'avant-scène, et les écoute.)

OSMIN, *continuant sans voir Roxelane.*

Mais un danger d'une autre espéce
Vous menace peut-être.

ELMIRE.

Hélas!
Achève, Osmin.

OSMIN, *sans voir Roxelane.*

C'est Roxelane.

ELMIRE.

Cette petite esclave? Ah! je ne le crois pas.

Le beau sujet pour faire une sultane!

OSMIN.

Elle seroit peu de mon goût.

ELMIRE.

Un air vif, étourdi, décidé.

OSMIN.

Voilà tout.
Soliman vous rend bien justice;
Mais je crains l'effet du caprice.

ELMIRE.

Comment le prévenir? Osmin,
Daigne recevoir cet écrin,
Et sers-moi.

OSMIN, *prenant l'écrin et le mettant dans son sein.*

De grand cœur, sans rien faire paroître.

ELMIRE.

Intendant des plaisirs, tu règnes sur ton maître.
Il ne voit rien que par tes yeux,
Il n'entend que par tes oreilles;
Tu le guides, tu le conseilles,
Tu décides son choix, tu peux tout en ces lieux.
J'aurois trop à rougir de me voir des égales:
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi;
En toute occasion rabaisse mes rivales;
N'épargne aucun moyen, et dis du bien de moi.

ROXELANE, *haut.*

Fort bien.

OSMIN.

(*à part.*) (*bas, à Roxelane.*
Je suis perdu. Vous me croyez un traître:

En effet, j'en suis un pour vous servir.

ROXELANE *se lève, et présente une bague à Osmin, qui la reçoit; et elle dit, en parodiant Elmire.*

Osmin,
Reçois ce bijou de ma main.
O toi qui régnes sur ton maître,
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi.
J'aurois trop à rougir si j'avois des rivales;
En toute occasion vante-lui mes égales;
Ne me ménage pas, et dis du mal de moi.

ELMIRE.

Cette froide plaisanterie
Vous sied très mal, je vous en avertis.
Oui, Soliman m'est plus cher que la vie;
Je veux avoir son cœur, il n'importe à quel prix.

OSMIN.

L'émulation est louable.
Je vous laisse entre vous disputer cet honneur.
(*à Elmire, bas.*) (*à Roxelane.*)
Comptez sur moi. Je vous suis favorable.

ROXELANE, *avec un souris moqueur.*

Va, je n'ai pas besoin de ta faveur,
Et tu peux protéger Elmire;
Je le permets.

ELMIRE.

Ce fier sourire
Nous décèle un orgueil qu'on pourroit réprimer.

ROXELANE.

C'est douter du succès que de vous alarmer.

OSMIN, *à part.*

Courage! allons; j'aime assez les querelles:
C'est un revenant-bon pour moi.
Le casuel de mon emploi
Est la discorde entre les belles.

(*Il sort.*)

(*Pendant cet aparté d'Osmin, Elmire mesure des yeux Roxelane avec un air fier et dédaigneux.*)

SCÈNE XII.

ROXELANE, ELMIRE.

ROXELANE.

Eh bien! comment suis-je à vos yeux?

ELMIRE.

Comme un objet qui doit m'être odieux;
Je ne le cache point.

ROXELANE, *d'un air ouvert.*

Venez, ma chère amie;
Embrassez-moi. Gardez votre sultan.
Vous croyez que je m'en soucie;
Mais point du tout: allons, débarrassez-nous-en,
Et de grand cœur je vous en remercie.
Qui peut donc encor vous troubler?

ELMIRE.

Roxelane, nous sommes femmes.
Ce n'est pas entre nous qu'il faut dissimuler,
Et nous nous connoissons; je m'attends à vos trames.

ROXELANE.

Eh bien! vous me jugez très mal.

Je resterai toujours esclave, s'il faut l'être :
Mais mon amant ne sera point mon maître ;
Je n'aimerai jamais que mon égal.
Si vous avez moins de délicatesse,
Je vous céde mes droits; usez de votre adresse
Pour réussir dans vos amours.

ELMIRE.

Je n'emploierois que ma tendresse.

ROXELANE.

Et des écrins. Abrégeons ces discours.
Pour vous prouver comme je pense,
Apprenez que c'est moi qui vous prie à dîner,
Avec votre sultan; voyez ma complaisance.
Profitez des moyens que je veux vous donner;
Tâchez que pour vous seule il soit tendre et fidéle.
(*à la cantonade, en élevant la voix.*)
Holà! faites venir ici le grand-seigneur.

ELMIRE, *à part.*

Veut-elle me tromper? J'aurai les yeux sur elle.
(*à Roxelane.*)
Si vous ne cherchez point à troubler mon bonheur,
Comptez sur l'amitié, sur la reconnoissance...

ROXELANE.

Taisons-nous, voici Délia;
Je l'ai fait inviter aussi.

ELMIRE.

Quelle imprudence!

ROXELANE.

Bon! bon! la craignez-vous? on s'en amusera.

SCÈNE XIII.

ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA.

ROXELANE, *à Délia.*

Venez sur l'horizon, astre de Circassie:
Aux yeux de Soliman, ce soleil de l'Asie,
Étalez vos brillants appas;
(*à Elmire.*)
Il va paroître. Elmire, je vous prie,
Il faut égayer le repas:
Point de flegme espagnol: vive l'étourderie!
Le sentiment est beau, mais il n'amuse pas.
Qu'en pense Délia?

DÉLIA.

Qu'on doit devant son maître
Rester toujours dans la soumission,
Le silence, l'attention.
La nature a borné notre être:
Pour un amant le ciel nous a fait naître;
Qu'il soit sujet ou souverain,
Il a les mêmes droits; enfin nous devons être,
Par l'arrêt de notre destin,
Esclaves.

ELMIRE.

Compagnes.

ROXELANE.

Maîtresses.

DÉLIA.

Les hommes ont l'empire.

ROXELANE.

Il faut leur commander.

ELMIRE.

Quels sont nos titres?

ROXELANE.

Leurs foiblesses.

DÉLIA.

Encor plus foibles qu'eux, nous devons leur céder.

ELMIRE.

Ne leur disputons rien; n'ont-ils pas en partage
La valeur, le courage,
Les sciences, les arts?

ROXELANE.

Pourquoi s'en alarmer?
Nous en savons plus qu'eux, mille fois davantage.

DÉLIA.

Et que savons-nous?

ROXELANE.

Les charmer.

ELMIRE.

C'est présumer beaucoup.

ROXELANE.

Selon ma fantaisie,
Laissez-moi gouverner le vainqueur de l'Asie,
Quelques jours seulement. Je vous le rends après
Aussi complaisant qu'un Français,
Et l'amène a vos pieds, à vos pieds, j'en suis sûre;

Ce sera sans beaucoup d'efforts.
Je veux ici venger l'honneur du corps.

ELMIRE, *à part.*

Son insolence me rassure;
Elle en sera punie, et je ne crains plus rien.

ROXELANE.

Sa hautesse paroît : cessons notre entretien.
(*à la cantonade.*)
Esclaves, servez-nous.

(*Douze eunuques de l'has-oda* [*chambre suprême*] *apportent trois chaises, un fauteuil, et une table toute servie à la française et garnie de bougies. Les mets sont dans des plats de mertabani, espèce de porcelaine de la Chine, plus précieuse que l'or, par l'opinion où sont les Orientaux qu'elle ne peut contenir aucun poison sans se briser. On ne sert point d'autres vaisselles sur la table du grand-seigneur. Le kilargi bachi* [*intendant de l'échansonnerie et des offices*] *fait poser à terre une cuvette d'or, dans laquelle est un flacon de cristal rempli de vin. Les verres sont sur la table. On descend en même temps du cintre un grand lustre orné de cristaux de différentes couleurs, et d'œufs d'autruches.*)

SCÈNE XIV.

SOLIMAN, ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA, OSMIN.

SOLIMAN, *à part.*

O ciel! je vois Elmire.

(*bas, à Roxelane.*)

J'ai cru vous trouver seule; encore Délia?

ROXELANE.

Oui, ce sont les objets que votre cœur desire :
Saluez donc...

(*Soliman salue.*)

Plus bas...

(*Il salue plus bas.*)

Fort bien. Vous y voilà.

(*à Elmire et à Délia.*)

Mesdames, vous voyez un aimable convive,
Un peu novice encor; mais il se formera.

ELMIRE, *à Roxelane.*

Cette saillie est un peu vive,
Roxelane; songez...

SOLIMAN, *bas, à Elmire.*

Laissez, laissez cela.
Elle m'amuse.

ROXELANE.

Allons, placez-vous là;

(*à Elmire et à Délia.*)

Et vous à ses côtés. Je prendrai cette chaise;
Car je fais les honneurs.

SOLIMAN, *étonné de voir une table servie à la française.*

Quel est cet appareil?
Mais je n'ai rien vu de pareil.

ROXELANE.

C'est un dîner à la française.

(*Soliman s'assied dans un fauteuil, Elmire à droite, Délia à gauche, et Roxelane à côté de Délia, un peu sur le devant. Tous les officiers sont rangés autour de la table.*)

(*L'écuyer tranchant s'avance pour couper les viandes avec un grand couteau qui ressemble à un sabre.*)

Que veut cet estafier?

SOLIMAN.

C'est l'écuyer tranchant [1]

ROXELANE.

Les dames serviront; c'est l'usage à présent:
La peine est un peu fatigante;
Mais tout le monde y gagne: une main élégante,
De ses doigts délicats agitant les ressorts,
Découvre cent jolis trésors,
Et donne un goût exquis à ce qu'elle présente.

(*à Elmire, en lui présentant une volaille.*)

Coupez, Elmire.

[1] L'écuyer tranchant n'exerce son emploi que dans les cuisines. Les Turcs n'ont à table ni couteaux ni fourchettes, on leur sert les viandes et même les fruits tout coupés en petits morceaux pour être pris avec les doigts. Comme Roxelane a commandé un dîner à la française, et que les pièces sont entière,s l'écuyer tranchant se présente, croyant être nécessaire. Ce n'est point manquer à la coutume que d'introduire ici cet officier,

SOLIMAN.

Oui, l'usage est charmant.

(*à l'écuyer tranchant.*)

Je te supprime.

ROXELANE, *à Délia.*

Et vous très agréablement

Vous verserez à boire à sa hautesse.

(*à Osmin.*)

Donne le vin.

SOLIMAN, *avec étonnement.*

Du vin!

OSMIN, *avec un étonnement plus marqué.*

Du vin!

ROXELANE.

Du vin.

C'est la source de l'alégresse,

C'est l'ame du plaisir.

(*Osmin va prendre avec le bord de sa robe le flacon de vin qu'il pose sur la table en détournant la vue.*)

(*à Osmin.*)

Pourquoi donc ce dédain?

(*à part.*) (*à Osmin.*)

Commençons par l'esclave. Approche: pour ta peine,

De ce flacon tu vas avoir l'étrenne.

(*Roxelane remplit de vin un verre et le présente à Osmin.*)

Tiens.

OSMIN.

Moi, goûter ce breuvage odieux!

ROXELANE, *regardant Soliman.*

Il me désobéit.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Bois.

OSMIN.

O ciel! je frissonne.

(*à Soliman.*)

Seigneur, un musulman...

SOLIMAN.

Eh! fais ce qu'on t'ordonne.

OSMIN, *prend le verre, lève les yeux au ciel, fait une grimace de répugnance, et dit avant que de boire:*

O Mahomet! ferme les yeux.

(*à part, après avoir bu.*)

Bon! bon!

SOLIMAN.

Je ris d'Osmin.

OSMIN, *tendant son verre.*

Seigneur, je me résigne.

ROXELANE.

(*à Osmin.*) (*à Délia.*)

C'en est assez. Allons, charmante Délia,
Versez à Soliman les trésors de la vigne.
Donnez son verre, Elmire.

ELMIRE, *tend le verre du sultan.*

Le voilà.

(*Délia verse.*)

SOLIMAN.

Dispensez-moi.

ROXELANE.

J'entends; vos officiers sont là.

(Elle fait signe aux officiers et aux esclaves de se retirer. Tous sortent, à l'exception d'Osmin.)

(à Soliman.)

Éloignez-vous. J'approuve la décence.

ELMIRE.

Mais sur ce point, dit-on, vous en manquez en France;
Car devant vos valets, francs espions gagés,
Vous parlez, agissez sans aucune prudence;
Pendant tout le service, autour de vous rangés,
Ils s'amusent tout bas de votre extravagance;
Vos travers, vos écarts, vos propos négligés
Établissent les droits de leur impertinence.

SOLIMAN.

N'en sent-on pas la conséquence?
Dans le jour le plus pur il faut se faire voir,
Et le respect que l'on imprime
Doit être un sentiment, et non pas un devoir.

ROXELANE.

Seigneur, vous gagnez mon estime.
Mais on n'est pas toujours dans la sublimité :
Entre nous, croyez-moi, soyons ce que nous sommes;
Pour qui seroit la volupté,
Si l'on en privoit les grands hommes?
Cette imposante gravité
Qui vous interdit la gaieté
Éloigne cent plaisirs qu'un souverain ignore.
Ah! malheureux qui n'a jamais goûté
Les plaisirs de l'égalité!

(*Elle regarde Soliman d'un air coquet et agaçant.*)
Et celui d'obéir souvent plus doux encore.
Allons, c'est à votre santé.

ELMIRE, *au sultan.*

Vous nous ferez raison.

SOLIMAN.

Il faut vous satisfaire.

(*Il boit avec Elmire, Roxelane, et Délia. Osmin saisit ce moment pour boire en cachette à même le flacon.*)

ROXELANE.

Voilà le moyen de nous plaire.
(*à Soliman, après qu'il a bu.*)
N'est-il pas vrai que ce breuvage est doux?
(*à Délia.*)
Délia, vous rêvez; allons animez-vous :
Vous ne nous dites rien.

DÉLIA, *d'un air réservé.*

Moi, je n'ai rien à dire.

ROXELANE.

Et qu'importe? parlez toujours :
Lorsque la gaieté nous inspire,
Un rien fournit matière à cent jolis discours.

ELMIRE.

Eh! mais, oui : si j'en crois ce que l'on nous raconte,
La langue, en France, est toujours prompte,
Le bon sens ennuyeux jamais ne la conduit,
Et comme d'un volcan la parole élancée,
Part sans attendre la pensée;
On parle toujours bien lorsque l'on fait du bruit.

ROXELANE.

Mais oui, dans les soupers qu'à Paris on se donne,
Sur tout légèrement on discute, on raisonne,
Et l'on n'a jamais plus d'esprit
Que quand on ne sait ce qu'on dit.
Les Français sont charmants.

SOLIMAN, *d'un air complaisant pour Roxelane.*

Et sur-tout les Françaises.

ROXELANE, *montrant Elmire.*

Et les Espagnoles aussi.
Convenez-en.

SOLIMAN.

Sans doute.

ROXELANE.

Allons, prenons nos aises,
Que la liberté régne ici;
(*montrant Elmire.*)
Au cher objet qui vous engage,
Sans vous gêner, parlez de votre amour.

SOLIMAN, *à part.*

Elle veut me piquer, je vais avoir mon tour...
(*haut, à Elmire.*)
Elmire assurément mérite mon hommage.
Ses attraits...

ELMIRE.

Ah! seigneur, c'est un foible avantage.
Rendez plutôt justice à ma sincère ardeur.

ROXELANE.

Ah! nous allons tomber dans la langueur;
Y pensez-vous de tenir ce langage?

Vous le ferez redevenir sultan :
Ne nous gâtez point Soliman.

ELMIRE.

Sans contrainte, sans art, ma tendresse s'explique.

ROXELANE.

Osmin, fais entrer la musique.

(*Osmin fait un signal; tous les musiciens et musiciennes du sérail entrent, et se rangent dans le fond de la salle.*)

(*à Délia.*)

Pendant ce bel entretien-là,
Chantez un air, aimable Délia.

DÉLIA, *chante au son des instruments turcs.*

Dans l'univers tout aime, tout desire;
Du tendre amour tout peint la volupté.
Si le papillon vole avec légèreté,
Un autre papillon l'attire.
Les fleurs, en s'agitant, semblent se caresser,
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embrasser,
Les oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre,
Et le doux murmure des eaux
Est causé par plusieurs ruisseaux
Qui se cherchent pour se confondre.

ROXELANE.

(*à Délia.*)
Ils sont tout occupés de leur amour transi.
(*à un musicien qui tient une harpe.*)
Donnez cet instrument, je veux chanter aussi.

(*On lui donne la harpe; elle prélude. Le grand-seigneur se lève et va s'appuyer sur le dos de la chaise de Roxelane. Elmire et Délia se lèvent aussi, et se parlent tout bas. Pendant ce temps les officiers enlèvent la table.*)

ROXELANE *chante, et s'accompagne sur la harpe.*

O vous que Mars rend invincible,
Voulez-vous être au rang des dieux?
Défendez-vous, s'il est possible,
D'être esclave de deux beaux yeux.
Vous triomphez par la victoire:
Mais tout l'éclat de votre gloire
S'anéantit devant l'amour,
Et vous cédez à votre tour.
O vous, etc.

SOLIMAN.

Je n'y tiens plus; mon cœur est dans l'ivresse.
(*à Roxelane, en lui donnant le mouchoir.*)
Acceptez...

ROXELANE, *prend le mouchoir et le présente à Délia.*

Délia, recevez ce présent:
C'est sans doute à vous qu'il s'adresse;
C'est le prix de votre talent.

SOLIMAN, *à part.*

Quel mépris!

DÉLIA, *s'inclinant devant le sultan.*

Quel bonheur!

ELMIRE, *se laissant aller sur le sofa.*

J'expire.

SOLIMAN, *après un moment de silence, arrache le mouchoir de la main de Délia et le porte à Elmire.*

Elmire, il est à vous : oui, je déclare, Elmire...

ELMIRE.

Ah! je renais.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Ote-toi de mes yeux.

C'est trop souffrir. Ingrate, tu me braves!
Qu'elle soit mise au rang des plus viles esclaves.

(*Roxelane est emmenée par quatre eunuques noirs. En sortant, elle regarde Soliman avec une fierté noble, qui marque la tranquillité de son ame. Délia se retire confuse. Tous les personnages qui sont sur la scène disparoissent, excepté Osmin que Soliman retient, et Elmire qui s'éloigne dans le fond du théâtre.*)

SCÈNE XV.

SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Viens, Osmin : je suis furieux!

(*Il veut sortir; Osmin lui fait apercevoir qu'Elmire l'attend.*)

OSMIN.

Mais Elmire, seigneur...

SOLIMAN.

Il faut que je l'évite.

OSMIN.

Mais vous l'aimez.

SOLIMAN.

Oui, je l'aime, je veux...
Oui, je l'adore... Osmin, que je suis malheureux!
Viens, suis-moi, dissipons le trouble qui m'agite.
(*Il sort du côté opposé à Elmire, qui, voyant que Soliman ne la suit point, se retire avec douleur.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ELMIRE.

Soliman ne vient point : je tremble sur mon sort.
Je ne le vois que trop, il aime Roxelane :
Je ne dois qu'au dépit l'honneur d'être sultane.
Mais j'aurai Soliman... Soliman, ou la mort.
L'ambition à l'amour est égale.
Quoi ! je verrois... je verrois ma rivale
Jouir !... Je la perdrai... Dois-je la perdre, hélas !
(*apercevant Soliman.*)
Mais d'un air inquiet il porte ici ses pas.
Il semble m'éviter, il s'arrête, il soupire.
(*à Soliman.*)
Seigneur...

SCÈNE II.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN.

SOLIMAN *voit Elmire, et se retourne du côté d'Osmin.*

Osmin !

ELMIRE, *à Soliman.*

Quel sombre accueil !

SOLIMAN, *à Elmire.*

Rassurez-vous; vous triomphez, Elmire.

(*à Osmin.*)

Un air altier, un fier coup d'œil,
Dans le moment de sa disgrace,
Annonçoit encor son audace.
As-tu remarqué cet orgueil?

(*à Elmire.*)

J'ai conçu des desirs qui vous ont outragée;
Elmire, pardonnez à l'erreur d'un moment.
Roxelane reçoit un juste châtiment:
Hélas! vous êtes bien vengée.

ELMIRE.

Non, je ne le suis pas, si je n'ai votre amour.

SOLIMAN.

Ah! vous le méritez: qu'en ce jour il éclate.
Ce cœur est à vous sans retour;
Oui, sans retour pour une ingrate.

ELMIRE.

Pour une ingrate!

SOLIMAN.

Elle n'est plus à moi:
C'est votre esclave, et je vous l'abandonne.

ELMIRE.

Vous me l'abandonnez?

SOLIMAN.

Oui, oui, je vous la donne,
Et ma parole est une loi.

ELMIRE.

Je l'accepte, il suffit.

OSMIN, *à part.*

Je ne sais plus, ma foi,
Qui je dois protéger; son caprice m'étonne.

SOLIMAN.

Mérite-t-elle aucun égard?

ELMIRE.

Non, puisqu'elle a pu vous déplaire.
Je ne veux point sur elle abaisser un regard;
Je ne pourrois jamais la voir qu'avec colère.
Je veux...

SOLIMAN, *l'interrompant avec une vivacité qui fait apercevoir tout l'intérêt qu'il prend encore à Roxelane.*

Que voulez-vous?

ELMIRE.

Ordonner son départ:
Du sérail qu'elle soit bannie.

OSMIN.

Je lui vais, de grand cœur, annoncer son congé.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Attends, attends, je serois peu vengé;
Elle n'est pas assez punie :
Va la chercher.

ELMIRE, *à Osmin.*

Arrête, Osmin.
(*à Soliman.*)
Seigneur, quel est votre dessein?

SOLIMAN.

Il faut qu'à ses yeux je répare
Mon injustice et mes torts envers vous;

Que devant elle je déclare
Que nous sommes unis par les nœuds les plus doux.
Témoin du bonheur de ma vie,
Qu'elle sente le prix de ce qu'elle a perdu,
(*plus vivement.*)
De ce cœur qui l'aimoit, et qui vous étoit dû.
Excitons chaque jour ses regrets, son envie;
Que, pour attiser son tourment,
La dévorante jalousie
Cherche dans notre flamme un nouvel aliment.

ELMIRE.

Eh! laissons Roxelane.

SOLIMAN.

Il est vrai, je m'égare.
(*après un temps.*)
N'y pensons plus. Qu'elle compare
Votre splendeur, et cet abaissement
Où par sa faute elle se trouve.
Redoublons nos transports, et qu'ils soient remarqués.
On est moins affecté des peines qu'on éprouve
Que des biens que l'on a manqués.
(*à Osmin.*)
Va la chercher...
(*Osmin veut sortir, Elmire l'arrête.*)

ELMIRE.

Un moment.

SOLIMAN, *d'un ton à être obéi.*

Va, te dis-je.
(*Osmin sort.*)

SCÈNE III.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Qu'elle soit confondue; Elmire, je l'exige.

ELMIRE.

Et que voulez-vous exiger?

SOLIMAN.

Vengez-vous, vengez-moi d'une esclave insolente.

ELMIRE.

Croyez-moi, cessez d'y songer.
C'est une Française imprudente,
Dont la légèreté détruit le sentiment;
Qui croit que tout est fait pour son amusement;
Qui croit que le caprice est ce qui rend aimable,
Et dont le cœur n'est point capable
D'un véritable attachement.
Je sais qu'on peut être agréable
Par une gaieté vive, un frivole enjouement :
Mais ce n'est pas assez; il faut être estimable
Pour fixer le cœur d'un amant,
Et la raison rend seule respectable.

SOLIMAN.

Ah! telle est Roxelane en sa frivolité :
Sa raison perce à travers sa gaieté.
D'un nuage léger c'est l'éclair qui s'échappe,
Et dont la lumière nous frappe.

ELMIRE.

Seigneur, c'est la défendre avec vivacité.

SOLIMAN.

Non, je ne prétends point excuser Roxelane.
Mais qu'appréhendez-vous? N'êtes-vous pas sultane?

ELMIRE.

L'orgueil est satisfait, mais le cœur ne l'est pas.

SOLIMAN.

Il le sera, croyez-en vos appas.

(*Soliman aperçoit Roxelane vêtue en vile esclave; elle s'avance à pas lents, en se couvrant le visage.*)

Je l'aperçois : elle est dans la tristesse,
Et sa main cache un front humilié.
(*à part.*)
N'écoutons point un reste de pitié.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, ELMIRE, ROXELANE.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Approchez, approchez; voilà votre maîtresse.
(*à Elmire.*)
Ordonnez de son sort.

ELMIRE.

Je conçois ses regrets;
Elle est assez punie en perdant vos bienfaits.

SOLIMAN.

Ah! que ce sentiment augmente ma tendresse!
Je sors d'une honteuse ivresse.

(*regardant Roxelane.*)

Je ne sais par quel art elle m'avoit surpris.
De mon égarement innocente victime,
Votre cœur gémissoit; j'en connois mieux le prix.
Qu'elle soit désormais l'objet de nos mépris.

(*à Elmire tendrement.*)

Rendez-moi votre amour, et pardonnez mon crime.

ELMIRE.

On n'est point criminel lorsque l'on est aimé.

(*d'un ton plus bas.*)

Je vous pardonne tout. Mais mon cœur alarmé...

SOLIMAN, *baisant la main d'Elmire, mais regardant toujours Roxelane pour juger de l'état de son ame.*

Il reprend sur le mien un éternel empire.

(*Il examine Roxelane.*)

J'excite ses regrets...

(*Roxelane, pour examiner aussi le sultan, détourne un peu la main dont elle se couvroit le visage: leurs regards se rencontrent, Roxelane rit, et Soliman marque la plus grande surprise. Ce moment doit faire situation.*)

O ciel! je la vois rire.

ROXELANE, *riant à gorge déployée.*

Ah! ah! ah! ah! Seigneur, vous allez vous fâcher;
Mais, malgré mon respect, je ne puis m'empêcher...

ELMIRE.

Quelle nouvelle insulte?

ROXELANE.

Ah! ah! ah!

SOLIMAN.

Quelle audace!

ROXELANE.

Ah! laissez-moi rire, de grace...
Ah! ah! ah! ah!

SOLIMAN.

Je veux savoir pourquoi...

ROXELANE.

Il se peut qu'Elmire vous aime,
Mais vous ne l'aimez pas.

SOLIMAN.

Qui donc aimé-je?

ROXELANE.

Moi.
Je ne suis pas dupe du stratagème.

SOLIMAN.

Vous que je dois punir, qui m'osez outrager!

ROXELANE.

Seigneur, on aime encor, quand on veut se venger.
Si je vous suis indifférente,
Renvoyez-moi: nous y gagnerons tous.
Déja je commençois à me trouver contente.
Pourquoi me rappeler? et quelle est votre attente?
Espérez-vous un sort plus doux?

SOLIMAN.

Eh bien! préférez l'infamie
A toutes les grandeurs...

ELMIRE.

Laissez ce cœur abject.

(*à Roxelane.*)
Roxelane, sortez; vous perdez le respect.

ROXELANE.

Fort bien; c'est parler en amie,
Et je vais éviter votre sublime aspect.
(*Elle veut se retirer; Soliman l'arrête avec colère.*)

SOLIMAN.

(*à Roxelane.*) (*à Elmire.*)
Demeurez, demeurez. Éloignez-vous, Elmire.
Je me retiens à peine, et n'ose devant vous
Laisser échapper mon courroux.
Je vais l'humilier.

ELMIRE.

Seigneur, je me retire;
Mais songez que l'amour n'a que des fers honteux
Lorsque le sentiment n'épure point ses feux.
(*à part, en sortant.*)
Si cet indigne objet remporte l'avantage,
Il n'est point de terme à ma rage.

SCÈNE V.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN, *après un temps.*

Si je cédois à mon transport,
Je rendrois ton état plus cruel que la mort;
Mais je fais grace à ta foiblesse.
Méprise mes bienfaits, la gloire, ma tendresse:

Ton ame ne sent rien, ne connoît point son tort;
Loin de gémir dans la tristesse...
(*Roxelane sourit.*)
Ah! tu mérites bien ton sort:
Ton cœur est fait pour la bassesse.

ROXELANE, *fièrement.*

Tu te trompes, sultan: céder à son malheur
Est l'effet d'une ame commune.
Modeste au sein de la grandeur,
Tranquille et fier dans l'infortune,
C'est à ces traits qu'on connoît un grand cœur.

SOLIMAN.

Un grand cœur est fier sans audace:
Quand le sort a marqué sa place,
Il céde; lorsqu'il veut braver,
Il se rabaisse, au lieu de s'élever.

ROXELANE.

Moi, je ne brave rien; ce n'est pas mon système:
Mais dans les fers, ou sous le diadème,
On ne me verra point changer.
Aussi gaie, aussi franche, enfin toujours la même,
Je sais jouir de tout sans craindre le danger.
Mon bonheur n'est jamais dans ce qui m'environne;
Il est en moi: rien ne m'étonne.
Tenez... Je ris toujours. Eh! pourquoi m'affliger?
(*gaiement.*)
Le monde est une comédie;
Malgré l'intérêt que j'y prends,
Je m'en amuse, et j'étudie
Les ridicules différents.

Vos grandeurs sont des mascarades;
Jeux d'enfants que tous vos projets;
Lorsque la toile tombe, empereurs et sujets,
Tous sont égaux et camarades.

SOLIMAN.

Achevez, achevez, épuisez les bontés
D'un maître que vous irritez.

ROXELANE, *d'un ton plus grave.*

Oui, vous êtes mon maître; à vous on m'a vendue:
Mais vous a-t-on donné quelque droit sur mon cœur?
Et, de mon gré, me suis-je enfin rendue?
Essayez de me vaincre, employez la rigueur:
Qui ne craint rien n'est point dans l'esclavage.

SOLIMAN.

Ah! Roxelane, quelle image!
Me croyez-vous un barbare, un tyran?
Ah! connoissez mieux Soliman:
Il n'abusera point de son pouvoir suprême,
Pour obtenir un cœur à ses vœux refusé:
Allez, ne craignez rien d'un amour méprisé;
Je vous abandonne à vous-même.

ROXELANE.

Que vous dites cela d'un petit air aisé!
(*en minaudant.*)
Venez, venez, on vous pardonne.
En vérité, je suis trop bonne.

SOLIMAN.

Qu'espérez-vous?

ROXELANE.

Vous remettre l'esprit;

Vous guérir de votre foiblesse.
Vos fureurs, vos dédains, sont l'effet d'un dépit
Qui prouve encor votre tendresse.
(*avec sentiment.*)
Vous avez le cœur bon, et cela m'intéresse.

SOLIMAN, *à part.*

Je voulois la confondre, et je reste interdit.
De mes transports elle se rend maîtresse.
(*à Roxelane, avec un peu d'émotion.*)
Il est vrai, je vous chérissois;
Mais à présent...

ROXELANE, *tendrement.*

A présent on m'abhorre.

SOLIMAN.

Oui, je t'aimois, ingrate. O dieux! je t'aime encore...
Je t'aime encore, et je te hais.
Ces mouvements opposés que j'ignore...
Mais elle s'attendrit...

ROXELANE.

Je pleure de pitié.
Vous me touchez, et je vois avec peine
Un superbe empereur qui s'est humilié;
Qui d'une esclave a fait sa souveraine,
Sans pouvoir à son sort être jamais lié.

SOLIMAN.

Eh! qui m'en empêche?

ROXELANE, *avec sentiment.*

Moi-même.
Vous méritez que l'on vous aime;
Mais je vous plains d'être sultan.

A vous parler sans flatterie,
J'eus des amants dans ma patrie,
Qui ne valoient pas Soliman.

SOLIMAN.

Et vous avez aimé?

ROXELANE.

Pourquoi non, je vous prie?
Croyez-vous que, vive, jolie,
Et dans l'âge de plaire, on a jusqu'à présent
Gardé son cœur, ce fardeau si pesant?
Pour qui? pour le Grand-Turc? Mais quelle extravagance!
Je devois prendre patience?
(*en riant.*)
Je devois vous attendre? Ah! vous êtes plaisant!

SOLIMAN.

Quoi! vous avez aimé? Ciel! j'en aurai vengeance.
Ah! périssent les imposteurs
Qui m'ont trompé, trahi!

ROXELANE.

Pourquoi donc ces fureurs?
Écoutez, écoutez; ayez la complaisance
D'entendre un peu ma confidence.

SOLIMAN.

Sortez.

ROXELANE.

Vous me rappellerez;
Car je vois que vous m'adorez.
Ce badinage qui vous pique
Me met au fait.
(*Elle fait deux pas pour se retirer.*)

SOLIMAN, *à part.*

Elle est unique.

(*à Roxelane.*)

Restez.

ROXELANE, *revenant.*

J'avois bien dit. Venez, allez-vous-en,
Restez. En vérité, mon aimable sultan,
Vous avez la tête tournée.
De ces misères-là je suis fort étonnée:
Où donc est le grand Soliman,
Qui fait trembler l'Europe et l'Afrique et l'Asie?
Une petite fantaisie
Trouble l'esprit d'un monarque ottoman.

(*d'un ton ferme et avec noblesse.*)

A quoi s'occupe ici le plus brave des princes?
L'Arabe révolté menace tes provinces,
Cours le punir, laisse gémir l'amour:
Donne-lui, si tu veux, des soins à ton retour.

SOLIMAN, *à part.*

De quel éclat frappe-t-elle mon ame!
Est-ce un génie, est-ce une femme,
Qui me présente le miroir?

(*à Roxelane.*)

Quel être êtes-vous donc? Quel être inconcevable!
Tout à-la-fois frivole et respectable,
Vous séduisez mon cœur et tracez mon devoir.

ROXELANE, *affectueusement.*

Je ne suis rien que votre amie.

SOLIMAN.

Ah! soyez-la toujours; soyez-la, je vous prie.

Jusqu'à présent on m'a flatté ;
Il n'appartient qu'à vous de me faire connoître
Et l'amour et la vérité :
Mais que je sois heureux autant que je dois l'être !
Que votre cœur...

ROXELANE.

Ah ! je vous vois venir.
Eh bien, mon cœur?

SOLIMAN.

Pourrai-je l'obtenir?
La haine que pour moi vous avez fait paroître...

ROXELANE.

Mais ce n'est pas vous que je hais :
C'est l'abus de votre puissance,
Qui nous tient dans la dépendance ;
Ce sont ces gardiens si révoltants, si laids,
Supplices des yeux et des ames.

SOLIMAN.

Vous savez que j'ai cinq cents femmes
Qu'ils doivent gouverner.

ROXELANE.

Cinq cents !
Mais, entre nous, cinq cents !... cela m'étonne.

SOLIMAN.

Ici c'est un usage établi de tout temps ;
Ce sont nos lois ; c'est un faste du trône,
Qui sert moins au bonheur qu'à l'orgueil des sultans.

ROXELANE.

Voilà des lois bien généreuses,
Et cinq cents femmes bien heureuses !

Vous prétendez peut-être encor
Que de votre hautesse elles soient amoureuses?
Car vous êtes tout leur trésor.

SOLIMAN.

On les voit à l'envi s'empresser à me plaire.

ROXELANE.

Vraiment, quand on est seul, on devient nécessaire.
Oubliez votre autorité,
Obtenez un cœur de lui-même,
Vous serez sûr alors que l'on vous aime.
Si vous surmontiez ma fierté,
Vous croiriez qu'en cédant à l'ardeur la plus pure
J'aimerois par orgueil ou par timidité;
Je dois m'épargner cette injure:
L'amour devient suspect, s'il n'a sa liberté.

SOLIMAN.

Oui, je sens que l'amour veut un juste équilibre;
Roxelane, vous êtes libre.
De mon bonheur décidez à l'instant.

ROXELANE.

Seigneur, ma maîtresse m'attend.

SOLIMAN.

Qui donc?

ROXELANE.

Elmire.

SOLIMAN.

Ah! soyez son égale.

ROXELANE.

Vous m'avez soumise à sa loi.

SOLIMAN.

Entre elle et vous il n'est plus d'intervalle.
Vous êtes libre, et je prends tout sur moi.

ROXELANE, *du ton de la reconnoissance et du sentiment le plus tendre.*

Seigneur, tant de bonté me touche.
Jamais mon cœur ne suffira...
Souffrez que je m'éloigne... Osmin vous apprendra
Ce que n'ose dire ma bouche.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN *appelle Osmin.*

(*à part.*)

Osmin! Enfin ce cœur farouche
De quelque espoir flatte mes vœux.
(*à Osmin.*)
Enfin, mon cher Osmin, tu me verras heureux.

OSMIN.

Oui, seigneur, la sultane Elmire...

SOLIMAN.

Roxelane a sa liberté.
Je l'aime, j'obtiendrai le bien que je desire!
Conçois-tu ma félicité?
Cet amour pur, né de l'égalité,
Que réciproquement l'un à l'autre on s'inspire,
Ce bien que j'ignorois, te l'imagines-tu?

OSMIN, *en soupirant.*

Non, seigneur.

SOLIMAN.

Ne crois pas que ce soit le caprice
Qui m'entraîne vers elle, Osmin; c'est la justice,
C'est la raison, c'est la vertu.
N'examinons plus rien, je l'aime.
Avant de la connoître, une sombre langueur,
Au milieu des plaisirs, engourdissoit mon cœur;
Je jouissois de tout, sans jouir de moi-même;
Que dis-je? rien ne pouvoit me charmer:
L'indifférence est le sommeil de l'ame.
Un feu triste et couvert cherchoit à s'animer;
Roxelane paroît, elle y donne la flamme:
Je lui dois le bonheur d'aimer.

OSMIN.

Pauvre Elmire!

SOLIMAN.

Elle aura toujours même avantage.
Nos lois admettent le partage.
Roxelane t'attend; c'est pour te confirmer
Un doux aveu qui de mon sort décide,
Un aveu que j'ai lu dans son regard timide,
Et que sa bouche a craint de m'exprimer:
Va, cours; de mon bonheur tu viendras m'informer.

SCÈNE VII.

SOLIMAN; UN MUET, *qui présente à genoux une lettre de la part d'Elmire.*

SOLIMAN.

Qu'est-ce? C'est de la part de la sultane Elmire.
Lisons; que peut-elle m'écrire?
Je sens qu'elle doit s'alarmer.
(*Il lit.*)
« Sultan, ta parole est sacrée;
« Roxelane est à moi, je puis en disposer.
« Je venge ton pouvoir, qu'on ose mépriser:
« Une saïque [1] préparée,
« Pour jamais, à l'instant éloigne de ces lieux
« L'esclave que tu m'as livrée.
« Tu ne reverras plus un objet odieux,
« Et je t'épargne ses adieux. »
(*Après avoir lu, il frappe des mains. A ce signal, les noirs, les muets, et les bostangis paroissent, reçoivent ses ordres, et courent les exécuter.*)
Noirs, muets, bostangis, il y va de la tête;
Qu'on cherche Roxelane: allez, et qu'on l'arrête.
Je ne la verrai plus! Ah! quelle trahison!
Je suis juste, Elmire a raison;
J'ai donné Roxelane... Ah! trop barbare Elmire,
S'il faut vous payer sa rançon,

[1] Navire turc.

Prenez tous mes trésors et tous ceux de l'empire;
Mais j'exige sa liberté.
(*au muet qui lui a apporté la lettre d'Elmire.*)
Annonce-lui ma volonté.

SCÈNE VIII.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN.

Osmin, je t'attendois avec impatience;
Viens-tu rendre le calme à mon cœur agité?
Te suit-elle?

OSMIN.

Seigneur, elle m'a protesté
Que le respect, l'estime et la reconnoissance...

SOLIMAN.

Ah! c'est trop peu... trop peu...

OSMIN.

Donnez-vous patience:
J'ai vu couler ses pleurs, et j'en suis pénétré;
Elle vous aime.

SOLIMAN.

O flatteuse espérance!

OSMIN.

Elle s'embarque pour la France.

SOLIMAN.

Elle s'embarque!... Ciel! je suis désespéré.
Courons.

OSMIN.

Rassurez-vous, seigneur, on vous l'amène.

SCÈNE IX.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

Roxelane, venez; vous me tirez de peine.
Elmire osoit...

ROXELANE.

Seigneur, ne la condamnez point.
Il est tout naturel que votre favorite
Cherche à se conserver un rang qu'elle mérite.
Nous étions d'accord sur ce point:
Je la priois avec instance
De me sauver, de hâter mon départ,
De ne souffrir aucun retard.
C'est ma faute.

SOLIMAN.

Et voilà quelle est ma récompense?

ROXELANE.

De quoi vous plaignez-vous? Ai-je ma liberté?
S'il ne faut pas que j'en jouisse...

SOLIMAN.

Mais enfin je m'étois flatté...

ROXELANE.

J'entends; vous exigez le prix de ce service.
C'est pour son intérêt que l'on est généreux.
Voilà les hommes.

SOLIMAN.

Mais le sort le plus heureux,

Les honneurs du sérail...

ROXELANE.

Moi, que je m'avilisse
Jusqu'à les recevoir! ils ne sont pas pour moi;
Quel titre aurois-je ici pour y donner la loi?

SOLIMAN.

Ainsi, mon amour, ma puissance,
N'ont rien qui soit digne de vous?

ROXELANE, *avec trouble, embarras, et tendresse.*

Non... Laissez-moi vous fuir... Peut-être que l'absence...
Nous pourrons, vous et moi, jouir d'un sort plus doux.
Je vous crains, je me crains moi-même.

SOLIMAN.

Je ne vous comprends pas.

ROXELANE, *à part.*

Mon cœur est oppressé.

SOLIMAN.

Achevez.

ROXELANE.

Eh bien! quoi? Quelle rigueur extrême!
Quand vous saurez que l'on vous aime,
En serez-vous plus avancé?

SOLIMAN.

Quoi! vous m'aimez?

ROXELANE

Laissez-moi.

SOLIMAN.

Roxelane,
Vous m'aimez?

ROXELANE.

Oui, mais n'en espérez rien.
Maîtresse d'un penchant que ma fierté condamne,
Allez, j'y remédierai bien.

SOLIMAN.

M'aimer, me fuir; mais quelle inconséquence!

ROXELANE.

L'amour aime la liberté,
Il veut encor l'égalité :
Votre pouvoir emporte la balance.
Mon très auguste souverain
Me prendroit aujourd'hui pour me quitter demain.
Oh! je dois m'assurer contre son inconstance;
Il ne m'obtiendra point sans être mon époux.

SOLIMAN.

Quoi! Roxelane, y pensez-vous?

ROXELANE.

Si mon amant n'avoit qu'une chaumière,
Je voudrois partager sa chaumière avec lui.
Je soulagerois sa misère;
Je le consolerois, je serois son appui :
L'offre même d'une couronne
Ne me feroit jamais changer de sentiment.
Mais mon amant posséde un trône,
Si je ne le partage, il n'est pas mon amant.

SOLIMAN.

Vous me jetez dans un étonnement!...

ROXELANE.

Je n'ai point l'orgueil téméraire

De vous prescrire aucune loi.
Vos grandeurs ne sont rien, mais ma gloire m'est chère :
Vous aimer en esclave est un affront pour moi.
Si vous ne me trouvez pas digne
De régner sur vos Turcs, j'en ai peu de souci ;
Je ne desire point cette faveur insigne.
Dans mon pays je serai mieux qu'ici ;
Toute femme jolie, en France est souveraine.
De grace, laissez-moi partir.
Je l'avouerai, je vous quitte avec peine ;
Mais il le faut ; adieu.

SOLIMAN.

Pourrois-je y consentir ?
S'il dépendoit de moi, Roxelane, je jure...

ROXELANE.

C'est une mauvaise raison.

SOLIMAN.

Peut-être avec le temps...

ROXELANE.

Non, non.
De mon sort je veux être sûre :
Que je sois votre épouse, ou bien vous me perdez ;
J'ai pris mon parti. Décidez.

SOLIMAN.

Mais un sultan...

ROXELANE.

Peut tout.

SOLIMAN.

Mais nos lois...

ROXELANE.

Je m'en moque.

SOLIMAN.

Le mufti, le visir, l'aga...

ROXELANE.

Qu'on les révoque.

SOLIMAN.

Mon peuple...

ROXELANE.

A-t-il le droit de gêner votre cœur?
Vous le rendez heureux, il vous défend de l'être?
Est-ce à lui de borner les desirs de son maître,
De lui marquer le degré du bonheur?
Épouse d'un sultan, une femme estimable,
Qui fait asseoir la tendre humanité
A côté de la majesté,
Qui tend à l'infortune une main secourable,
Adoucit la rigueur des lois,
Protége l'innocence, et lui prête sa voix,
Aux yeux de ses sujets le rend-elle coupable?
Sans cesse, avec activité,
Elle étudie, elle remarque
Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité,
Vous présente la vérité,
Le premier besoin d'un monarque;
En la montrant dans tout son jour,
Elle sait l'embellir des roses de l'amour.
Eh! quel autre auroit le courage
D'en offrir seulement l'image?

Est-ce un courtisan toujours faux,
Qui ne trouve son avantage
Qu'à vous tromper, qu'à flatter vos défauts?
Une compagne qui vous aime,
A vous rendre parfait fait consister le sien.
Les vertus d'un époux deviennent notre bien,
Et sa gloire est la nôtre même.

SOLIMAN.

Que le sérail se rassemble à ma voix.
C'en est assez, ma crainte cesse,
Et mon amour n'est plus une foiblesse;
Vous êtes digne de mon choix.

SCÈNE X.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN, ESCLAVES *du sérail de l'un et de l'autre sexe, avec les* OFFICIERS.

OSMIN.

Seigneur, et vite, et vite.

SOLIMAN.

Qu'est-ce donc?

OSMIN.

La sultane en proie à ses chagrins...

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

A l'instant prend la fuite,

Elle part.

SOLIMAN.

Elle part?

OSMIN.

Oui, seigneur.

SOLIMAN.

Je la plains.

Aly-Mahmout, accompagnez Elmire,
Et comblez-la de mes bienfaits.
(*à Osmin.*)
Toi dont la voix annonce mes décrets,
Fais assembler les ordres de l'empire,
Informe les visirs, déclare à mes sujets,
Que j'associe une épouse à mon trône;
Qu'en ce jour Roxelane, en comblant mes souhaits,
Va recevoir ma main et ma couronne.
S'ils osoient murmurer, dis-leur que je le veux.
(*à Roxelane.*)
Ils vivront sous vos lois, ils seront trop heureux.
Vous m'enseignez la douceur, la clémence;
Et d'une équitable puissance
Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revêtu:
D'un souverain le règne ne commence
Que du moment qu'il connoît la vertu.

ROXELANE.

Sultan, j'ai pénétré ton ame,
J'en ai démêlé les ressorts;
Elle est grande, elle est fière, et la gloire l'enflamme:
Tant de vertus excitent mes transports.
A ton tour tu vas me connoître:
Je t'aime, Soliman; mais tu l'as mérité.

Reprends tes droits, reprends ma liberté,
Sois mon sultan, mon héros et mon maître.
Tu me soupçonnerois d'injuste vanité.
Va, ne fais rien que la loi n'autorise:
Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir,
Et je veux un amant qui n'ait point à rougir.
Tu vois dans Roxelane une esclave soumise.

SOLIMAN.

Par de tels sentiments le trône vous est dû.
(*aux officiers et aux femmes du sérail.*)
O vous, d'un si doux hyménée,
Célébrez l'heureuse journée!

ROXELANE.

S'il m'est permis d'user du pouvoir absolu,
Pour la rendre plus signalée,
Aux femmes du sérail je donne la volée.

SOLIMAN, *en lui présentant la main.*

J'y consens.

OSMIN.

Me voilà cassé.
Ah! qui jamais auroit pu dire
Que ce petit nez retroussé
Changeroit les lois d'un empire?

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

